

L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

RASPOUTINE
la fin des Tsars

R. Fülop-Miller

Résumé

Saint ou démon ? Ascète ou débauché ? Traitre ou patriote ? Telles sont les questions que l'on se pose habituellement à propose de Grigori Efimovitch Raspoutine, cet humble paysan devenu la coqueluche de Saint Petersbourg et qui avait acquis un ascendant total sur le Tsar.

De très nombreux ouvrages ont été consacrés à la vie du « Diable sacré », mais tous étaient inspirés par le réquisitoire du prince Youssoupov, son assassin, qui le chargeait de tous les péchés de la Terre, ou par le plaidoyer de Matrona Raspoutine sa fille, pour qui son père était la sainteté même.

Rejetant ces portraits grossiers, R. Fülop-Miller a traqué son personnage à travers des textes et des témoignages souvent inédits ou ignorés. Et le Raspoutine qui ressort de cette étude est tout à fait différent de ce qu'on pouvait attendre, mais – et ce n'est pas là le moins étrange – encore plus stupéfiant.

En filigrane se profilent la chute de l'empire des Tsars et les premières convulsions de la révolution.

PRÉFACE

« Le Diable Sacré » est le titre d'un écrit diffamatoire que le terrible moine Iliodore publia contre Raspoutine, et les accusations contenues dans ce pamphlet ont contribué pour beaucoup à la légende qui dépeint Raspoutine comme un charlatan adroit, responsable en quelque sorte de la chute de l'empire russe.

Cette image, empreinte de la haine d'un ennemi impuissant, est restée comme cliché du portrait de Raspoutine : les complications multiples de la révolution avaient en effet rendu impossible pour longtemps toute correction à ce cliché ; la vérité importait peu d'ailleurs, l'effet produit était seul important dans la bataille politique, et à cet égard, rien ne pouvait paraître plus favorable que cette image susceptible de démontrer sans hésitation la corruption du régime impérial et de ses représentants.

Dans la lutte contre un système arriéré à beaucoup d'égards, comme l'était le tsarisme, et par suite dangereux, la déformation par la faction révolutionnaire des personnalités et des situations peut paraître sinon justifiée du moins excusable. La tendance de la bourgeoisie au scandale et à la sensation s'est emparée, sans raison valable d'ailleurs, de la figure de Raspoutine, et a ainsi contribué de tout son pouvoir à dessiner cette image aussi mensongère que banale dans sa technique noir sur blanc d'un diable de forme humaine.

La nécessité où l'on était de donner aux masses, immédiatement après l'écroulement, quantité d'histoires horribles sur la Cour du tsar afin d'exciter rapidement l'indignation, fit mettre en avant l'image défigurée de Raspoutine en la réputant authentique. Et par la suite,

l’absence d’imagination des journalistes et l’inertie critique de la masse ont fait garder comme définitive cette représentation commode et si facile à embrasser d’un coup d’œil dans sa simplicité banale.

Pour donner un caractère historique à cette image, on inventa maladroitement une histoire aussi inexacte. On fournit de fausses dates, de fausses preuves, avec une précision que l’on n’est pas habitué à rencontrer dans les biographies. Quand on feuillette la bibliographie relative à Raspoutine, on est étonné du nombre incalculable de données précises qui ont tendance à vous induire en erreur et qui, à l’examen, doivent être reconnues inexactes.

Matrona, la fille de Raspoutine, a bien tenté dans une petite brochure de réhabiliter la mémoire de son père, mais sa voix tendre s’est perdue dans le tapage des bruits mensongers. Sans doute ce qu’elle appelle « La vérité sur Raspoutine » n’est que la moitié de la vérité ; elle a en effet laissé de côté, par amour filial, tout ce qui fait ombre au tableau et n’a peint, avec respect, que l’homme bon et de valeur qu’elle a connu en son père. Mais comme cette image, même unilatérale, est plus près de la vérité !

C’est entendu, Raspoutine n’a pas été qu’un homme droit et estimable, mais il l’a été, et si cette face de son caractère ne contrebalance pas toutes ses fautes et toutes ses faiblesses, du moins elle enrichit, complète sa personnalité, montre le côté réellement captivant de cet homme et justifie l’intérêt humain, historique et psychologique que nous avons pour lui.

Après avoir étudié avec soin tous les documents existant à ce jour, l’auteur a été amené à écrire ce livre en pensant qu’il n’était pas possible de conserver plus longtemps cette image banale d’un charlatan ou d’un saint. Raspoutine ne fut ni absolument mauvais ni exclusivement bon, non plus qu’il n’a été simplement un débauché ou un saint ; c’était

un homme fort, largement pourvu par la nature, et par la suite susceptible de beaucoup de faiblesses, un homme si complexe en un mot, que pour décrire sa personnalité avec justesse, il est nécessaire d'étudier le pour et le contre de beaucoup plus près que cela n'a été fait jusqu'à présent.

Tout ce qui est dit ici sur Raspoutine ou sur son entourage a été relevé sur des documents officiels : actes de police, notes, lettres, témoignages et autres sources dont l'authenticité ne peut être suspectée. Rien ne peut mieux que ces documents contribuer à faire apparaître le portrait de Raspoutine sous son véritable aspect, à peine admissible. Ils proviennent en effet d'un moment qui n'a pas son pareil dans l'Histoire, et tous les hommes que l'on y rencontre appartiennent à un monde hétérogène et à une situation sociale exceptionnelle ; il ne s'agit ici que de la société russe immédiatement avant le cataclysme de la révolution bolchevique.

L'auteur remercie ici les personnalités de l'ancien et du nouveau régime, de même que les bureaux, les musées, les bibliothèques, qui ont mis leurs archives à sa disposition. Il exprime également toute sa gratitude à son ami Percy Eckstein de l'avoir aidé de sa compétence à achever son travail et à dresser la véritable figure, si surprenante, de Raspoutine.

Vienne-Hinterbrühl.

René FULÖP-MILLER.

1

PORTRAIT DE RASPOUTINE

Un paysan âgé d'une quarantaine d'années, de haute taille, large d'épaules, maigre, mais de structure robuste, tel était Grigori Efimovitch Raspoutine lorsqu'il pénétra pour la première fois dans le salon de la comtesse Ignatiev, composé comme d'habitude de dames de la société de Saint-Petersbourg, d'écclésiastiques, d'hommes politiques, d'intrigants, d'aventuriers et de courtisans. Raspoutine était vêtu d'une blouse de toile grossière, serrée à la taille par une simple ceinture de cuir et tombant sur un pantalon ample. Il portait en outre de hautes et lourdes bottes. Tous le regardèrent avec surprise.

On attendait avec curiosité le « nouveau saint », le « faiseur de miracles » de Pokrovskoïé. Il entra, marchant à grands pas lourds comme un paysan, s'inclina pour saluer avec des gestes larges. Sa figure rude et plutôt laide décevait les assistants. Sa grosse tête était recouverte de cheveux bruns, mal peignés, séparés avec négligence, et qui lui tombaient en longues mèches sur le dos. On lui voyait une cicatrice au front. Son nez large et grêlé faisait saillie sur son visage. Ses lèvres minces et pâles étaient cachées par une petite moustache mal soignée. Sa peau, brunie par les intempéries et le soleil était ridée ; de profonds plis la creusaient. Ses yeux disparaissaient sous de très longs sourcils, et en particulier l'œil droit était entièrement déformé par une sorte de ganglion jaunâtre. Le reste de son visage était caché sous une barbe châtain, sauvagement hérissée, et qui faisait sur les assistants une impression étrange.

Il serra dans ses mains larges et calleuses celles de chaque invité, tout en le regardant fixement. Tous se sentirent étrangement intimidés, car ses petits yeux, bleu très clair, étaient d'une rare mobilité. Ils avaient vraiment quelque chose de troublant et d'inquiétant. Sous des sourcils épais ils semblaient toujours chercher, scruter, fouiller comme une sonde. Quand ils s'attachaient un moment sur quelqu'un, ils prenaient aussitôt une dureté perçante, comme s'ils voulaient pénétrer jusqu'au fond de l'âme ; et soudain, apparaissait en eux, par un contraste inexplicable, une expression de bonté et de sage indulgence.

Sa voix rude, sa voix de paysan, savait aussi prendre subitement un ton grave et déchirant. Il portait en parlant la tête légèrement de côté, comme un confesseur, et l'on sentait alors dans ses paroles autant de bonté qu'il en apparaissait dans son regard. En un tel moment, les hôtes de la comtesse Ignatiev se sentaient en présence d'un père bienveillant, saint, et auquel on pouvait se confier sans arrière-pensée.

Mais son regard et sa voix changeaient de nouveau ; il semblait qu'une avidité dévorante, sensuelle, flambait alors dans cet homme étrange. Ses yeux brûlaient, sa voix devenait agitée, parfois violente et passionnée, parfois confiante et flatteuse. Ses regards, ses paroles, devenaient impudiques, cyniques, pleins d'allusions offensantes. Subitement, son attitude changeait encore une fois : dans un élan poétique et enthousiaste, il commençait à parler des choses mystiques et religieuses.

Les traits disgracieux de son visage prenaient, pendant qu'il s'exprimait, une vitalité extraordinaire. Par moments, le changement rapide de ses traits et de ses gestes prenait une expression théâtrale. Il agitait alors ses mains de paysan, ses mains calleuses et rudes, et cependant bien faites.

Bientôt, un grand nombre de femmes, de toutes les sociétés, depuis celles du meilleur monde jusqu'aux domestiques, jusqu'aux femmes de paysans, virent en Raspoutine un être supérieur et divin. Bientôt, des hommes de toutes conditions et de toutes professions s'assemblèrent autour du « faiseur de miracles », des ministres, des fonctionnaires, des financiers. Parmi eux, Grigori Efimovitch fut plus qu'adulé, admiré sans borne, presque adoré.

Du jour où la situation sociale de Raspoutine s'améliora, son aspect extérieur changea. Il se vêtit alors de blouses de valeur que les dames les plus distinguées de la Cour et de la haute société taillèrent et brodèrent pour lui. Sa ceinture de paysan se changea en une cordelière de soie à glands bleu ciel. Il porta des pantalons rayés, de tissu anglais ou de velours noir, et des bottes de cuir souple. Enfin, en hiver, il mit un manteau de fourrure de grand prix, une toque de castor, et chaussa des snow-boots.

Mais malgré ces riches vêtements auxquels l'habituaient ses idolâtrices, il ne changea rien à ses manières insouciantes et sans-gêne. Il demeura le moujik à la barbe et aux cheveux mal soignés, aux mains sales, et conserva son langage grossier de paysan.

Les traits de sa physionomie, qui lors de sa première apparition dans les salons de Saint-Pétersbourg avaient semblé durs et vulgaires, apparaissaient maintenant à ses idolâtrices comme illuminés. Elles attendaient nerveusement son arrivée, une impression lourde, une sorte d'exaltation extatique pesaient sur elles. Quand la porte s'ouvrait et que Raspoutine paraissait sur le seuil, un mouvement convulsif s'emparait de ces femmes comme à l'approche de quelque phénomène miraculeux. Il se tenait debout devant elles, tête baissée, pour les baiser trois fois selon la coutume des pèlerins. Alors elles tremblaient et lui donnaient les noms des plus hautes divinités. Elles étaient

persuadées que l’esprit divin apparaissait dans les mots qu’il prononçait, dans les regards qui filtraient de ses petits yeux bleus et qu’il les sanctifiait par ses baisers.

Parfois, au milieu d’une conversation, il se levait, appelait quelqu’une des femmes, et lui disait de chanter de ces mélodies populaires et mélancoliques, de ces chants d’église qui lui rappelaient les hymnes et qu’il aimait particulièrement. Alors, il faisait quelques pas, s’arrêtait au milieu du salon, et, les mains dans sa ceinture, se balançait lentement au rythme du chant. Puis, tout à coup, frappant violemment le plancher, il se mettait à danser. Il s’approchait des femmes avec des gestes cadencés, des manières séduisantes, et les invitait. Il battait la mesure avec ses bottes, et de ses yeux perçants semblait mesurer sa partenaire. Celle-ci, comme en extase, troublée par son regard, le suivait. Les autres femmes, alors, s’asseyaient en cercle autour d’eux et les regardaient danser, recueillies et émues comme si elles assistaient à un office divin.

Quelques-unes, il est vrai, cherchaient à échapper au pouvoir magique de Raspoutine et combattaient de toutes leurs forces contre sa puissance d’asservissement. Pourtant, les rares qui parvenaient à conserver la fermeté de leur regard sous l’influence directe de celui de Raspoutine, et qui, au milieu du vertige d’une extase enchantée, voyaient toujours l’homme terrestre aux traits ordinaires et aux petits yeux malins, celles-là même ne pouvaient se défendre complètement contre sa force suggestive.

Les unes parlaient alors d’hypnotisme et cherchaient à faire disparaître le charme émanant de ce faiseur de miracles avec un mot sec et scientifique. Mais elles ne réussissaient pas à détruire l’influence vivante de la personnalité de Raspoutine.

« Comme ses yeux sont donc étranges ! » confessait une femme qui s'était efforcée de réagir contre cet ascendant. « Chaque fois, disait-elle encore, que je me suis trouvée en sa présence, j'ai été péniblement surprise de la force de ses regards et n'ai pu les supporter longuement. » On restait sans défense sous l'empire de la volonté puissante qui rayonnait de la personne de Raspoutine. On était alors sous le charme, et malgré l'espèce de fatigue qui en résultait on se sentait attiré et retenu.

Une jeune fille, ayant entendu parler de ce saint, quitta sa province et vint dans la capitale pour le voir et trouver auprès de lui l'enseignement spirituel. Elle ne le connaissait pas, et n'avait pas vu son portrait. Elle le rencontra pour la première fois chez lui. Quand il s'avança vers elle et lui parla, il lui apparut comme n'importe quel prêtre de campagne, comme elle en avait vu maintes fois. Son doux regard de moine, ses cheveux châtain foncé séparés en deux bandeaux autour de sa physionomie, lui inspirèrent confiance au premier abord. Mais, quand il s'approcha d'elle, elle sentit aussitôt que, derrière ces yeux éclairés par la bonté et la douceur, un tout autre homme la regardait, mystérieux et séduisant.

Il s'assit fort près d'elle. Au fond de ses orbites brillait un regard aigu qui s'enfonçait en elle et la retenait enchaînée. Une lourdeur de plomb envahissait les membres de la jeune fille pendant que le visage ridé de Raspoutine, dévoré d'avidité, s'approchait du sien. Elle sentit sa respiration chaude sur ses joues, cependant qu'il glissait son regard brûlant le long de son corps paralysé. Enfin, il abaissa ses paupières avec une expression sensuelle, sa voix était devenue un chuchotement passionné, et il lui soufflait à l'oreille des mots étranges et voluptueux.

Au moment même où elle allait s'abandonner à ce tentateur, elle se souvint faiblement qu'elle était venue pour lui parler de Dieu. Aussitôt le vrai motif de sa visite lui

revint à l'esprit, la lourdeur de ses membres disparut et elle commença à combattre cet enchantement.

Il se rendit compte immédiatement de cette résistance croissante, ses yeux à demi fermés s'ouvrirent de nouveau. Il se pencha vers elle, caressa doucement ses cheveux et lui posa sur le front un baiser passionné en même temps que doux et paternel. Son visage encore rouge de désir se déplissa complètement et reprit l'aspect bienveillant de celui d'un prédicateur. Il parla à la visiteuse d'un ton plein de bonté et de protection et éleva la main droite vers son front en signe de bénédiction. Il était debout devant elle, dans la position où l'on voit Jésus-Christ sur les vieilles icônes, et son regard était de nouveau doux et aimable, presque soumis. L'autre homme, l'homme sensuel et sans pudeur, se cachait au fond de ces petits yeux.

La jeune fille, douloureusement déçue et troublée, se leva, balbutia quelques mots d'adieu, et quitta rapidement la maison de Raspoutine. Elle se demandait anxieusement si cet homme était un saint ou un débauché.

Une autre femme, et cette fois de la meilleure société de Saint-Pétersbourg, déclara avec une raillerie hautaine, à l'ambassadeur de France, que Raspoutine avait les mains sales, les ongles noirs et une barbe aussi peu soignée que possible. « C'est une horreur ! » disait-elle, en parlant de lui. Elle convenait pourtant que les changements indéfinissables du regard de Raspoutine, que ses manières, ses paroles, ne pouvaient laisser personne indifférent, pas plus que le côté intelligent, bon, confiant, poétique et équivoque de sa personne.

L'influence de Raspoutine ne se faisait pas sentir seulement sur les femmes ; l'ambassadeur de France, lui-même, n'échappa pas à l'impression produite par le « faiseur de miracles », lorsqu'il le vit pour la première fois.

Les renseignements que les agents de M. Paléologue lui avaient donnés sur Raspoutine étaient tous mauvais. Il le considérait comme un charlatan, un corrompu, et il lui tenait particulièrement rancune de son intervention pour une paix séparée, c'est-à-dire d'une trahison de la Russie vis-à-vis de ses alliés français.

Un jour, l'ambassadeur étant en visite chez une dame de ses amies, la porte du salon s'ouvre brusquement, avec fracas, Raspoutine entre, embrasse la maîtresse de maison et s'entretient longuement avec elle. Cependant M. Paléologue l'examinait avec cette attention tendue et cette méfiance qui sont habituelles à un diplomate lorsqu'il se trouve en présence d'une personnalité politique. Il put se persuader que le « moine aux miracles » avait une figure ordinaire, mais qu'une expression puissante émanait de ses yeux bleus. Il fut lui-même fasciné et il dut s'avouer que le regard de Raspoutine était à la fois pénétrant et enfantin, astucieux et droit, errant dans le lointain. Quand son discours devenait plus vif, ses pupilles semblaient chargées de magnétisme.

M. P. Gilliard, le précepteur français du grand-duc héritier, ne rencontra qu'une fois Raspoutine, ce « charlatan méprisable », ce « pacifiste haïssable », dans l'antichambre des appartements impériaux, au moment même où celui-ci allait quitter le château. Son regard croisa celui de Raspoutine et aussitôt naquit en Gilliard la conviction qu'il était en face d'un être dangereux et puissant. Profondément troublé, il quitta la pièce précipitamment afin de se mettre hors du champ d'influence de Raspoutine.

Le prince Youssoupov lui-même, dont Raspoutine se défiait au début parce qu'il avait émis l'opinion que l'existence de ce « faiseur de miracles » était un malheur pour la Russie, ce prince pouvait difficilement se défendre contre le charme qui émanait de Grigori Efimovitch. Et

cependant, sous la pression de sa haine, le prince Youssoupov s'insinua froidement et avec préméditation dans la faveur de Raspoutine afin de préparer sa mort.

C'est dans la maison de Mme Golovine et de sa fille qui, toutes deux, comptaient parmi les plus fidèles partisans de Raspoutine, que le meurtrier devait rencontrer sa victime pour la première fois. Retenant leur respiration, les yeux ardents, les joues en feu, ces dames buvaient, médusées, chaque mot de Raspoutine. Youssoupov observait attentivement l'homme assis à ses côtés dans un fauteuil. Il le voyait pour la première fois, entendait sa voix pour la première fois, et cependant, dès cet instant, il se confirmait tout ce qu'on lui avait dit jusqu'alors de mauvais sur ce « moine à miracles ». Ce paysan qui se faisait dorloter par des femmes lui était particulièrement antipathique et le remplissait de dégoût. Ses traits étaient grossiers, il se tournait vers son auditoire avec un rire malsain, sensuel. Son visage rappelait celui d'un satyre lubrique. Tout en lui, enfin, était suspect et inspirait la défiance.

Jamais le prince Youssoupov n'avait vu quelque chose d'aussi repoussant que ces petits yeux presque complètement incolores et tellement rapprochés l'un de l'autre dans leurs orbites extraordinairement creuses. Parfois même ils semblaient perdus dans ces profondeurs et il lui fallait se donner quelque peine pour savoir s'ils étaient ouverts ou fermés. Seul un sentiment inquiétant et pénible faisait comprendre au prince que Raspoutine l'observait attentivement.

Au même moment, le jeune et fier aristocrate eut la sensation nette que ce visage méprisable de paysan et que le regard perçant de ces yeux répugnants cachaient une force puissante, invisible et presque surnaturelle.

Youssoupov devait d'ailleurs apprendre plus tard à connaître toute la force des regards de Raspoutine. Dans

l’intention de capter la confiance de son ennemi, il alla le voir à son domicile sous prétexte de lui demander des conseils médicaux. Poussé par la curiosité, le jeune prince se soumit entièrement aux ordres de Raspoutine, il le suivit dans sa chambre à coucher et s’allongea sur son divan. Et pendant que Raspoutine le tenait sous son regard et faisait des passes avec ses mains pour l’endormir, Youssoupov l’observait. Il dut admettre que la science occulte de l’homme aux miracles n’était autre chose qu’un hypnotisme de la plus dangereuse espèce.

Raspoutine ne le quittait pas des yeux, il lui passa lentement les mains sur la poitrine, le cou et la tête, il se mit à genoux devant lui et pria en lui appuyant légèrement deux doigts sur le front. Il resta assez longtemps dans cette attitude, puis il se releva brusquement et recommença les passes. Youssoupov combattait de toutes ses forces, mais il dut bientôt reconnaître qu’une chaleur étrange se répandait par tout son corps, tandis qu’une sorte de paralysie générale s’emparait de lui. Sa langue ne lui obéissait plus, il essayait en vain d’émettre quelques sons ou de se soulever, ses membres étaient pour lui comme morts.

Tout contre lui, il voyait les yeux agrandis de Raspoutine qui brillaient d’un éclat phosphorescent. Deux rayons ardents s’en détachaient et se confondaient en un cercle embrasé qui tantôt avançait et tantôt reculait. Les paupières de Youssoupov devinrent enfin de plus en plus lourdes et s’abaissèrent lentement. Il s’en fallut de peu qu’il ne tombât sous la volonté du charlatan et ne s’endormît. Il fit un dernier effort, se raidit, combattit désespérément et parvint enfin à rompre le charme. Il quitta la maison de Raspoutine avec la ferme intention de détruire cet homme le plus vite possible.

Quelques mois plus tard, dans les souterrains de son palais, que peu d’heures avaient suffi pour rendre

habitables, Youssoupov était assis à table en face de sa victime. Il lui chantait, sur son désir, des romances de tziganes, et lui faisait boire du vin empoisonné. Il retenait son souffle pour mieux observer la physionomie de Raspoutine, s'attendant à chaque instant à voir tomber son ennemi inanimé. Mais Grigori Efimovitch buvait le liquide empoisonné à pleins verres et restait assis dans un silence effrayant. Il reposait sa tête sur sa main, et ses yeux troublés avaient une expression infiniment triste.

Tout à coup, sa figure changea et une haine de démon apparut dans ses yeux, comme s'il avait su exactement pourquoi il avait été amené là et ce qui l'attendait. Puis il se leva : une expression extraordinairement douce illumina son regard. Au même instant, Youssoupov sortait son arme et tirait sur son ennemi.

Le meurtrier s'approcha du corps immobile, encore chaud, et lui tâta le pouls ; il allait se relever satisfait lorsqu'il remarqua avec horreur que les paupières de Raspoutine se mettaient à battre doucement. Bientôt, tout le visage se contracta de mouvements sauvages, convulsifs ; il ouvrit d'abord l'œil gauche, puis le droit, et tous deux, implacablement, fixèrent un regard verdâtre sur le meurtrier, avec une expression de haine indicible.

La magie de ces yeux se fit sentir une dernière fois. Youssoupov resta debout comme paralysé, sans voix, en proie à une épouvante profonde, incapable de fuir ou d'appeler au secours. Brusquement, l'homme frappé à mort se soulève, pousse un rugissement sauvage et se redresse. Ses mains, tordues de convulsions, battent l'air, s'accrochent comme une poigne de fer à l'épaule de Youssoupov et cherchent à atteindre sa gorge. D'une voix rauque, Raspoutine balbutie sans cesse le nom de celui qui l'a trahi, l'écume lui sort de la bouche, il louche d'une façon effrayante.

Quelques minutes plus tard, il est bien mort. On porte le cadavre dans la cage de l’escalier. Il a à la tempe gauche une énorme blessure, sa figure est horriblement mutilée et inondée de sang. Ses yeux ont la fixité de la mort.

Longtemps le prince Youssoupov reste sans mouvement devant le cadavre. Puis, tout à coup, une rage frénétique s’empare de lui. En proie à une excitation folle, il saisit un bâton ferré, se rue sur le corps mutilé gisant devant lui et se met à le battre furieusement.

2

NOVICIAT ET VIE ERRANTE

Grigori était le fils du voiturier Efim Andréiévitch Raspoutine, de Pokrovskoïé. Enfant, il aimait à rester dans l'écurie de son père, accroupi pendant des heures sur un petit banc de bois, fixant les chevaux de son clair regard. Il retenait sa respiration pour mieux entendre le piétinement de leurs sabots et le souffle de leurs naseaux. Mais aussitôt dehors, Grigori était un garçon sauvage, extrêmement turbulent. Il savait se faire craindre et il était toujours en tête lorsque les gamins du village faisaient un mauvais coup. Dès qu'il rentrait dans l'écurie, il devenait étrangement sérieux et attentif, comme s'il lui fallait faire preuve là d'une dignité particulière, comme s'il devait avoir un maintien masculin. Il marchait derrière son père ou derrière l'un des valets, à grands pas fermes, comme s'il pénétrait dans un lieu sacré où il devait, comme à la cuisine, rester tranquille et sage.

Sa joie était grande quand il pouvait demeurer quelques instants seul avec les chevaux. Il se glissait alors prudemment jusqu'à eux, et, se soulevant sur la pointe des pieds, il caressait doucement leur corps chaud. Il les aimait comme il n'aima jamais ses parents ni ses frères.

S'il était certain de ne pouvoir être vu, il grimpait comme un singe sur la mangeoire, et de là, se tenant aux barreaux du râtelier, il sautait sur le dos d'un cheval. Puis il se baissait pour appuyer câlinement sa joue sur le cou de l'animal et lui parlait longuement et tendrement en un langage que lui seul comprenait.

Cette écurie devint pour lui un lieu merveilleux quand son père lui eut montré un grand livre plein de belles images racontant la naissance de l'Enfant Jésus. Grigori, les yeux brillants, ne perdait pas un mot de l'histoire de Saint-Joseph, de Marie, et du Nouveau-Né dans sa crèche au milieu de l'étable, et des Rois Mages venant pour l'adorer. De ce jour, tout dans l'écurie paternelle, depuis le grand râtelier de bois jusqu'à la lanterne à la lueur pâle et jaune, lui parut avoir une importance que lui seul comprenait et dont il ne parlait à personne. L'écurie était plus que jamais un endroit merveilleux où s'accomplissaient des miracles splendides.

Dans la journée, aussitôt que le vieil Efim était sorti, Grigori se glissait dans la maison et montant sur une chaise il atteignait le gros livre aux belles images. Rouge d'émotion il en tournait les pages cherchant celle qu'il trouvait enfin : la crèche de l'Enfant Jésus dans l'étable avec beaucoup de bleu, de rouge et d'or. Il attendait impatiemment le soir, où il pouvait après le dîner demander au père de lui lire encore dans le gros livre. Assis sur les genoux du vieil Efim il regardait passionnément les belles images pendant que le père lui racontait la suite de l'histoire de l'Enfant Jésus, comment il grandit et devint le Rédempteur du monde.

Chaque soir donc, Efim Andréiévitch devait, sur la demande suppliante de l'enfant, aller chercher le gros livre dont Grigori connut bientôt toutes les images ; plus tard les lettres elles-mêmes ne furent plus muettes pour lui. Il écoutait le père lire avec difficulté en suivant du doigt chaque mot et chaque ligne et il apprit ainsi peu à peu à connaître les caractères et l'art d'en faire des mots.

Le petit Grigori grandit donc entre deux mondes également merveilleux : l'écurie et ses mystères, et le gros livre avec ses belles images et ses signes noirs qui commençaient lentement à parler un langage sublime.

Grigori Raspoutine était âgé de douze ans quand il se passa dans sa vie une catastrophe imprévue dont les conséquences se firent sentir encore longtemps après. Il jouait avec son frère aîné, Mischa, au bord de la Toura, quand celui-ci tomba soudain dans l'eau. Sans hésitation le petit Grigori s'y précipita derrière lui, et les deux enfants se seraient immanquablement noyés si un paysan qui passait par hasard non loin de là ne les avait sauvés. Mischa tomba malade le même jour, il eut une fluxion de poitrine et mourut quelques jours plus tard. Grigori, lui, s'en tira, mais il avait été tellement ébranlé par l'accident qu'il fut en proie à une fièvre ardente.

Toutefois il se remit assez rapidement. Il put de nouveau jouer comme auparavant et s'occuper de ses chers chevaux, mais on aurait dit que quelque chose était changé en lui : son visage d'enfant plein et rose était maintenant pâle et maigre et se colorait le soir de plaques fiévreuses. Ses manières aussi étaient différentes, ce qui tourmentait beaucoup ses parents. Personne ne pouvait dire exactement ce qui lui manquait et le rebouteux lui-même ne trouvait aucun remède. La fièvre enfin réapparut, l'enfant perdit à moitié connaissance et il resta dans cet état pendant de longs jours, des semaines même.

On ne put faire autrement que d'arranger un lit pour l'enfant dans la « partie noire » de la grande cuisine ; c'était dans ce coin sombre qu'il faisait le plus chaud et qu'on était le mieux en hiver quand la tempête sibérienne soufflait dans la grande rue du village. Enfin la cuisine était l'endroit préféré des habitants de la maison et l'on y pouvait surveiller constamment l'enfant.

A la tombée de la nuit les voisins arrivaient en visite et s'asseyaient autour du grand poêle sur les larges bancs. On leur donnait des liqueurs et des sucreries, et tous parlaient jusqu'à une heure assez avancée de la nuit de ce qui s'était passé dans le village, ou commentaient les nouvelles qui

étaient parvenues jusqu'à Pokrovskoïé grâce aux marchés voisins.

Les paysans s'entretenaient ainsi, à voix basse, car le petit Grigori était toujours assez mal. Au grand effroi de sa famille, il restait allongé des heures entières les yeux fermés, son pauvre petit visage tourné contre le mur et sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Enfin, il parut guéri. Il grandit comme un petit paysan : de bonne heure il traîna dans les cabarets, courut après les filles et mena une vie de désordre. Après s'être fatigué tout le jour aux durs travaux de la terre, il passait ses soirées à boire jusqu'à en perdre la raison.

Un jour qu'il assistait à une fête sibérienne, que toute la jeunesse du village animait de ses jeux, de ses chants et de ses danses, il fit la connaissance d'une jeune et jolie blonde aux yeux noirs, nommée Prascovie Féodorovna Doubrovine et en devint amoureux. Il ne changea d'ailleurs rien à ses façons de vivre, et, même après qu'il l'eût épousée, Grigori ne put s'empêcher de continuer sa vie désordonnée, il fréquenta le cabaret comme par le passé et fraya avec les filles du village.

C'est alors que se place un deuxième événement qui fit sur lui une très grande impression et dont il ne parla jamais qu'à son seul et fidèle ami Dimitri Pétcherkine, un jour que tous deux marchaient ensemble le long de la rive de la Toura et s'entretenaient de moisson, de bestiaux, de chevaux, de filles et de Dieu.

D'après le récit qu'il lui fit, un jour que dans un champ il poussait la charrue et qu'à l'extrémité d'un sillon il s'apprêtait à faire tourner ses chevaux, il entendit tout à coup derrière lui un choral magnifique comme les femmes en chantent à l'Eglise. Surpris il abandonna la charrue et se retourna : tout près de lui une femme admirablement belle, la Sainte Vierge, allait et venait comme bercée par

les rayons dorés du soleil de midi. Dans les airs, des milliers d'anges chantaient un hymne solennel et la voix de la Vierge Marie leur répondait.

L'apparition, raconta-t-il à son ami, ne dura que quelques instants et s'effaça. Troublé au plus profond de son être, Grigori Efimovitch resta immobile au milieu du champ désert, les mains tremblantes, et il ne se sentit pas la force de reprendre son travail. Quand il retourna le soir à l'écurie pour soigner les chevaux, il fut envahi par une tristesse incompréhensible. Quelque chose en lui semblait dire que Dieu voulait faire de lui un être d'élection ; mais il sentait en même temps que pour obéir à cette volonté supérieure il lui faudrait abandonner ses chevaux, le cabaret et sa maison, le père, sa femme et les filles. Aussi crut-il prudent de ne pas s'occuper davantage de cette apparition et de n'en pas parler. En effet, à part son ami Pétcherkine, personne dans son entourage n'entendit un mot de ce qui était arrivé ce jour-là au paysan Grigori et nul ne connut les pensées et les sentiments qui s'étaient développés en lui.

Dès qu'il fut en âge, Raspoutine prit le métier de son père. Il transportait des voyageurs et des marchandises sur de longues routes très droites qui menaient aux villages voisins. Quelquefois il allait même jusqu'à Tobolsk ou Tioumen ou encore jusqu'à Verkhotourié au pied de l'Oural. C'est seulement en été en effet que l'on peut utiliser le fleuve, en hiver il n'y a pour toute ressource que la voiture ou le traîneau. C'est ainsi que parfois il eut des voyageurs à conduire jusque dans les principautés de l'est des gouvernements de Tobolsk et de Perm.

C'est à l'âge de trente-trois ans qu'au cours d'un de ses voyages il fit une rencontre imprévue qui allait complètement changer sa vie et le mettre dans un état

d’esprit entièrement nouveau. Il eut un jour à conduire au couvent de Verkhotourié un moine novice nommé Miléti Saborovski, étudiant en théologie. Pendant le trajet, une conversation s’engagea entre le conducteur et le futur ecclésiastique, ils parlèrent de l’Eglise, et le séminariste remarqua bientôt à son grand étonnement que ce simple paysan était déjà instruit des choses de la religion. Le jeune homme questionna son voiturier plus profondément, avec un intérêt toujours croissant, et chercha à le convaincre combien il était fâcheux de sacrifier de telles dispositions à une vie de désordre. Ces paroles firent une vive impression sur Grigori, il sentit renaître en lui toutes les pensées qu’il avait eues étant enfant alors qu’il croyait tellement en Dieu, tous les bons sentiments qu’il avait anéantis pendant ses années de débauche.

Grigori entendit en même temps le voyageur professer une nouvelle doctrine qui n’avait aucune ressemblance avec la foi sévère de l’Eglise ; celle-ci ne lui laissait, à lui pauvre pécheur, aucun espoir de salut, et ce qu’il entendait lui prouvait que l’on pouvait prendre part sur la terre aux joies célestes, si l’on suivait les préceptes divins d’une « vraie foi » mystérieuse. Enfin le séminariste parvint à persuader Raspoutine de rester avec lui au couvent de Verkhotourié lorsqu’ils y arriveraient, au lieu de rebrousser chemin comme il l’avait fait tant de fois.

Il y avait au couvent de Verkhotourié une de ces bizarres confréries sibériennes qui ressemblent plus à une métairie qu’à un lieu de contemplation. Les moines de Verkhotourié se soumettent sévèrement aux règles du cloître et accomplissent tous les exercices religieux qui leur sont imposés. Ils cultivent en même temps la terre. Il ne fut donc pas difficile au paysan Grigori de s’adapter à la vie de cette communauté. Il prit part aux exercices de prière et de pénitence, et les suivit aux champs.

Bientôt il remarqua avec étonnement que la confrérie était divisée en deux parties. Dans l'une les moines jouaient le rôle de prisonniers, et dans l'autre celui de geôliers. On ne parlait jamais de cet état de chose que l'on cherchait plutôt à cacher, mais Raspoutine s'en rendit compte par sa propre situation vis-à-vis des autres religieux : on était là étroitement surveillé. Il y avait à Verkhotourié des partisans, secrets ou déclarés, de la doctrine hérétique des klysti, et d'autres qui y avaient été envoyés pour se purifier et revenir à l'Eglise orthodoxe. Depuis longtemps le couvent avait ainsi la réputation d'être une sorte de pénitencier pour les ecclésiastiques révoltés. A tout moment, de tous les coins de la Sibérie, arrivaient des hommes que l'on accueillait ouvertement avec méfiance et qui, peu de temps après, semblaient avoir renoncé à leurs idées hérétiques.

Raspoutine réfléchit alors aux paroles étranges qu'avait prononcées le jeune religieux qui l'avait entraîné à Verkhotourié. Il se souvint qu'elles différaient étrangement de la foi habituelle de l'Eglise, et peu à peu il se persuada que l'on avait voulu l'enrôler dans une secte.

Grigori reconnut aussi que les moines révoltés et exilés dans ce couvent n'avaient renoncé à leurs erreurs que pour la forme, tout en suivant strictement les préceptes de l'Eglise. Plus il se rapprochait de ses compagnons pendant les travaux des champs ou pendant les moments de repos où ils se savaient tous moins observés, plus il constatait que ces hérétiques étaient prêts à ressaisir leur conviction, que plusieurs des « geôliers » avaient même adopté la foi des sectaires et que tout le couvent de Verkhotourié enfin n'obéissait qu'en apparence aux règles de l'Eglise orthodoxe et était en réalité un foyer d'idées hérétiques.

Aux yeux de ces moines, les rites sévères de l'Eglise n'étaient que des vétilles auxquelles on ne se conformait que pour ne pas entrer en conflit brutal avec les autorités.

Mais chacun portait au fond de son cœur la « vraie foi », celle dont on ne parlait qu'entre les purs, qu'entre fidèles à la doctrine des klysti, la confrérie des « hommes de Dieu ».

Cette doctrine ordonne à ses adeptes de garder ses lois secrètes, de ne les confier ni à son père ni à sa mère ; il faut se montrer ferme et se taire, même sous la menace du fouet et du feu. On est sûr alors d'entrer au royaume céleste et de garder sur la terre la félicité de l'esprit.

La secte des klysti puisait précisément sa plus grande force dans le mystère. Les fondateurs de cette nouvelle doctrine avaient conseillé à leurs adeptes de continuer à obéir aux règles extérieures de la « fausse croyance » orthodoxe, et même d'y montrer un zèle ardent afin de garder le secret et pour préserver la vérité de toute profanation.

Et c'est ainsi que non seulement le couvent de Verkhotourié gardait l'aspect d'une congrégation bien-pensante malgré ses idées sectaires, mais que plus chaque moine croyait en la doctrine des klysti plus il obéissait aux prescriptions de l'Eglise. Raspoutine lui-même fut bientôt complètement à la discrétion des hérétiques et se conforma de plus en plus à leurs préceptes ; pécheur converti, il fut de ceux qui jeûnèrent et prièrent le plus dans le couvent, pendant qu'on l'initiait aux mystères merveilleux de la doctrine.

Raspoutine vit là le moyen de réaliser tout ce qu'il avait tellement désiré dans sa tendre enfance, la possibilité de prendre sa part sur terre des félicités éternelles et enfin d'arriver à la sanctification : s'il parvenait un jour à s'unir intimement au Saint-Esprit, et à mourir de la « mort mystique », aucun péché ne pourrait plus le tenter, il resterait toujours dans le droit chemin, car tout ce qu'il ferait serait purifié par la bénédiction de l'Esprit. De ce jour, Grigori Efimovitch n'eut plus qu'un désir : atteindre la

perfection en suivant le chemin que lui dévoilait la doctrine des klysti.

Avant de quitter le couvent de Verkhotourié, Raspoutine voulut rendre visite au staretz Makari. La cabane de cet honnête ermite n'était pas très éloignée et il désirait lui demander sa bénédiction.

Des hommes et des femmes de toutes conditions venaient de très loin honorer le père Makari, lorsqu'ils avaient une épreuve à supporter ou une mauvaise action à se faire pardonner. Des mendiants, de riches villageois, des bourgeois, des aristocrates même, des soldats et des officiers, traversaient pendant de longues journées de marche les interminables forêts de la Sibérie, tête et pieds nus, le sac au dos, un bâton à la main, pour atteindre la cahute de l'ermite. Personne ne quittait le saint homme sans un mot de consolation et un bon conseil. Et au retour, les pèlerins chantaient ses louanges à travers toute la Russie.

Raspoutine entendit dire au couvent que le staretz maintenant si pieux avait été un grand pécheur, un homme qui avait connu toutes les passions et toutes les faiblesses des sens. Il avait obéi à toutes les tentations terrestres, avait goûté à toutes les joies de la vie, et cela tant qu'il avait eu une trace de péché dans le sang. Mais aussitôt qu'il s'était purifié, quand plus rien de mauvais n'était resté dans ses sentiments ni dans ses pensées, il avait humblement offert à Dieu sa chair lavée, son cœur pur et ses sens inertes.

Il avait d'abord, racontait-on, fait un séjour dans un couvent où il s'était châtié pendant de longues années pour éprouver sa chair une dernière fois et devenir entièrement digne du Tout-Puissant. Puis quand il avait été certain que le vieil homme avait vraiment péri par la « mort mystique », il s'était retiré dans la forêt et s'était enfermé dans sa

cabane. C’était là qu’il vivait depuis, loin du monde et de ses tentations, dans la « joie pure du Seigneur ». De ce jour il n’éprouvait plus aucune des faiblesses humaines, de même que les lourdes chaînes dont il avait chargé son corps ne lui étaient d’aucun poids. Il ne ressentait aucun des malaises communs aux autres hommes. Les bornes de l’espace et du temps n’existaient plus pour lui et il pouvait lire dans l’avenir. En un mot c’était maintenant un saint auquel on pouvait s’adresser comme à Dieu lui-même, car le staretz qui avait connu tous les péchés et les avait vaincus savait exactement quelles étaient les intentions du Tout-Puissant vis-à-vis de ses enfants de la terre.

Tout ce qu’il entendit dire décida Grigori Efimovitch à aller demander conseil au miraculeux père Makari. Après sa visite à l’ermite il saurait s’il devait retourner dans son pays auprès de sa femme et de ses enfants, de ses compagnons de plaisir, de ses chevaux et de son écurie, ou bien s’il devait consacrer sa vie à une tâche plus élevée et à laquelle une puissance divine l’avait destiné dès son enfance.

Avant de partir pour aller rendre visite au pieux Makari, Grigori s’approcha du reliquaire où étaient conservés les ossements de saint Siméon de Verkhotourié et il puisa dans une longue et fervente prière la force et la pureté de l’âme dont il avait besoin avant de se présenter au staretz. Il prit ensuite le chemin de la cellule du saint homme.

Celle-ci était au milieu de la forêt et il fallait marcher assez longtemps avant d’y arriver. C’était une misérable petite hutte où il y avait à peine place pour un homme. Le vieillard y achevait dans la plus profonde misère sa vie de pénitence et de renonciation. Son corps d’une maigreur extrême semblait soutenu par les lourdes chaînes que le saint supportait aisément. Son regard était gai et un sourire ornait sa bouche. Sa voix était si faible et si douce

qu’elle semblait à peine un souffle, mais le ton en était chaud et plein de vie.

A peine entré dans cette cellule, Grigori se jeta à terre et couvrit de baisers les mains du vieillard. Puis il lui conta simplement pourquoi il était venu, sans rien embellir, sans rien cacher. Il avoua ses péchés, ses mauvaises pensées, les désirs de sa chair, désirs qui l’avaient même assailli au cloître. Il raconta aussi son étrange vision. Puis il parla de ses faiblesses, de ses doutes : une voix intérieure voulait qu’il se vouât à Dieu, et en même temps il désirait revoir sa femme, ses enfants et tout ce qu’il possédait sur cette terre.

Ayant tout confessé, Raspoutine resta humblement tête baissée. Puis il releva les yeux et vit que Makari le regardait avec bonté en lui souriant doucement. Les mains squelettiques du saint se posèrent sur sa tête. « Sois heureux, mon fils », lui dit-il d’une voix inspirée, « car le Seigneur t’a choisi parmi des milliers d’hommes. Tu feras de grandes choses ! Quitte ta femme et tes enfants, pars, cache-toi, erre sur la terre. Ecoutes-en la voix et lorsque tu auras compris ses paroles, alors seulement, retourne parmi les hommes et dis-leur que la voix de notre Sainte Terre russe parle par ta bouche ! »

Raspoutine ne revint de Verkhotourié à Pokrovskoïé que pour prendre congé des siens pour longtemps. Le père Makari l’avait envoyé « errer », et lui-même avait reconnu que toutes les formes extérieures de la pénitence et du châtiment n’étaient que les premiers degrés, la préparation au véritable « chemin ».

Pour être capable de parcourir le « chemin intérieur », il avait besoin du « chemin extérieur », du « pèlerinage », de la « vie errante », car le renouvellement de l’homme par la « mort mystique » ne peut s’accomplir autrement pour le

paysan russe. Qui « va errer » quitte son bien, sa patrie, sa maison et sa famille, quitte enfin tout ce qui l'attache au sol. « Errer » est une des choses les plus importantes du mysticisme russe ; des hommes de tous âges abandonnent un beau jour leurs champs et leur maison, délaissent tout et partent pour l'inconnu ; ils « meurent » pour leurs proches. Ils perdent leur nom, jettent leurs anciens vêtements, brûlent leurs papiers et oublient femme et enfants ; ils vont « errer », « ouiti vé stranstvo ». Ils n'écrivent jamais, ne donnent de leurs nouvelles à personne et pendant des années ni leur famille ni leurs amis n'entendent parler d'eux. Ce sont des « pèlerins », des « stranniki », des « errants ».

Pour tous ces sectaires qui aspirent à la « mort mystique », le mariage est une institution détestable, haïssable. Le fait d'être marié implique en effet pour eux le plus grand lien à la propriété, à la maison, à la terre. Cette haine du mariage est explicitement indiquée dans les règles de la doctrine des klysti. Il est un péché contre la « sainte foi » et tout « homme de Dieu » doit se séparer de sa femme ou tout au moins cesser tout rapport sexuel avec elle. Et, alors que l'union bénie par le pope est condamnée, marquée du sceau de l'Antéchrist, la doctrine des klysti doit donc remplacer le lien du mariage par un ou plusieurs autres qui seront en l'esprit de Dieu.

C'est par milliers que des sectaires « errent » ainsi en tous sens dans le pays, soit sans but, au hasard de leur inspiration, soit pour aller en pèlerinage vers des lieux saints de la foi chrétienne tels que le Mont Athos, Jérusalem ou le Sinaï.

Raspoutine « erra » ainsi pendant de longues années. Il acquit pendant cette période une grande connaissance du peuple russe. Il cultiva en même temps son esprit d'une façon surprenante. Il rencontrait en effet toutes sortes de gens dans les caves des isbas, des hommes qui comme lui

avaient abandonné leur foyer pour la vie errante des « podpolniks »[1]. Constamment pourchassé par les gendarmes et les popes, il prit l'habitude d'épier les gens, de découvrir leurs pensées les plus intimes et de noter leurs faiblesses et leurs particularités. En contact direct avec des rêveurs et des croyants de toutes sortes il pénétra dans les secrets les plus profonds de l'âme russe et connut les sentiments, les désirs vrais des paysans.

Raspoutine enfin, au cours de sa vie errante, fut complètement initié à tous les mystères de la doctrine des klysti. Tout ce qu'il avait déjà pressenti à Verkhotourié et l'avait profondément ému et tenté, devint pour lui une réalité pendant ses séjours dans les innombrables villages de la grande Russie. Il assista en particulier au grand mystère de la « transformation merveilleuse », qui avait généralement lieu dans une petite maison de paysan, ou même dans une simple grange. C'est dans ces « vaisseaux » des « hommes de Dieu » que Raspoutine s'initia véritablement au miracle de la « mort mystique » et qu'il atteignit enfin cette perfection à laquelle devaient l'amener ses mortifications, ses pèlerinages et son renoncement à tous les biens terrestres.

Cet « acte mystique » est d'ailleurs assez particulier. L'isba où doit se produire le miracle ne diffère en rien de toutes celles du village. A l'intérieur se trouve une grande pièce entourée de bancs avec au milieu une table et deux chaises. Chaque samedi des paysans et des paysannes se glissent dans cette maison. Au coucher du soleil, les fenêtres hermétiquement closes, les membres de la communauté s'asseoient en silence, les hommes à droite, les femmes à gauche. Ils sont là avec les mêmes gestes et les mêmes mines que dans leurs propres huttes quand, après le travail des champs, ils s'accroupissent autour du

samovar. Ils sont vêtus des blouses et vêtements grossiers qu'ils portent habituellement, et leurs bottes sont couvertes de poussière. Un homme et une femme, deux paysans comme eux, occupent la place d'honneur derrière la table sur laquelle brûlent douze bougies. Les « hommes de Dieu » tremblent quand leurs regards se portent sur ces deux êtres, car ils savent que l'Esprit est en eux.

Tous commencent à chanter d'une façon très lente des litanies où ils affirment leur foi en la doctrine des klysti, leur vénération pour Dieu et le Saint-Esprit, et où ils appellent le royaume céleste. Ils s'expriment d'abord sur un ton monotone puis le charme agit, et dans l'allégresse et l'extase ils chantent l'arrivée du Rédempteur au milieu des saints anges. Bientôt tous quittent leurs blouses et leurs bottes.

L'un d'eux se lève et se met à tourner en cadence. Tous se dressent à leur tour, et, deux par deux, exécutent une sorte de danse paysanne, en rond les uns derrière les autres, ou en virant lourdement sur eux-mêmes.

Ils atteignent ainsi l'extase divine, l'aile du Saint-Esprit vient les frôler, la « transformation merveilleuse » a lieu. Plus rien de terrestre ne les entoure. La cabane paysanne avec ses bancs, sa table et ses chaises devient « l'arche des justes » qui les emmène à travers la mer agitée du monde profane jusqu'au séjour des bienheureux. L'homme et la femme assis aux places d'honneur sont le Christ et la Vierge. Ce sont eux qui guident l'arche vers le royaume de Dieu.

Et le miracle a lieu : l'Esprit de Dieu est redevenu chair. Tous crient frénétiquement : « Le Saint-Esprit est en nous ! » Ils le répètent à satiété jusqu'à ce que leur langue se paralyse et jusqu'à ce qu'ils sentent une raideur bienheureuse s'emparer de leurs membres.

La ronde s'achève, le chant meurt. Le pilote divin se lève et parle, sa voix est maintenant grave et impressionnante ou zézayante comme celle d'un enfant ; parfois elle exprime une joyeuse allégresse. Il éclate d'un rire puéril ou fait d'horribles grimaces : le Saint-Esprit est en lui. Tous les sectaires s'agenouillent avec respect autour du pilote divin ; le visage ruisselant de larmes, ils se signent et écoutent en extase les mots qui sortent de la bouche du prophète.

Puis les danses reprennent, sauvages et effrénées et durent jusqu'à l'aube. On ne distingue plus le son des voix dans le vacarme qu'ils font avec leurs pieds. La sueur coule de leur visage jusque sur le plancher.

Tout à coup tous ôtent leurs chemises et, nus jusqu'à la ceinture, ils passent l'un après l'autre devant le prophète qui les fouette d'une verge pour montrer qu'un nouvel homme est maintenant dans le corps du fils d'Adam.

Enfin, de même que Jésus rejeta son suaire pour ressusciter en esprit, tous les adeptes se déshabillent entièrement. Pris de convulsions, quelques-uns tombent sans connaissance. La lumière s'éteint. Les cheveux flottants, les femmes se jettent sur les hommes et, les serrant étroitement, les embrassent avec passion. Alors tous les « hommes de Dieu » complètement nus roulent à terre enchevêtrés sans aucune considération d'âge ou de parenté. C'est la « mêlée du péché ».

Dans cette ivresse des sens, dans cette sauvagerie, ce n'est plus leur désir qui agit, c'est la volonté de l'Esprit invisible qui annihile le moi terrestre.

Grigori Efimovitch Raspoutine, le paysan sensuel et pourtant croyant de Pokrovskoïé voyait dans ces orgies des klysti le véritable sens du mystère de la « sanctification par le péché ». A ses yeux, celui-là seul connaissait la vraie vie intérieure qui réveillait ainsi le vieil homme dans une « mêlée du péché », pour l'amener par l'épuisement à la

disparition bénie de toute passion. Et l’homme ne pouvait arriver à rompre entièrement toute attache terrestre qu’après avoir détruit en lui les derniers vestiges de fierté et de présomption propres à tout être vertueux. Le chemin de la soumission véritable parut bien à Raspoutine être dans la « mêlée du péché » où, franchissant les dernières barrières on s’humiliait soi-même par le péché de la chair.

3

LE PRÉDICATEUR DANS LA CAVE

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Gregori Efimovitch avait bouclé son sac, pris sa sébile et son bâton et commencé ses pèlerinages. Depuis bien longtemps sa famille à Pokrovskoïé n'avait plus eu aucune nouvelle de lui et le vieil Efim, son père, supportait assez mal son absence. Son grand garçon lui avait été un aide précieux car s'il aimait le cabaret, il travaillait quand même ferme à la pêche et aux champs, et surtout il soignait bien les chevaux.

Efim Andréiévitch Raspoutine était très travailleur et il avait, avec les années, considérablement augmenté l'héritage paternel. A la place de la vieille petite maison familiale, il avait fait construire un bâtiment de deux étages ; il avait de même fait agrandir l'écurie et possédait maintenant plusieurs douzaines de chevaux. Aussi son domaine était très important, et propre, comme il n'est pas rare d'en voir en Sibérie.

Le destin ne l'avait pas ménagé et l'avait frappé coup sur coup : Dieu lui enleva en peu de temps deux de ses fils et sa femme Anna Iégorovna qui avait toujours été fidèle et travailleuse et qui jusqu'au dernier jour avait surveillé la maison. Un froid qu'elle prit un jour d'automne pendant un voyage de Tioumen à Pokrovskoïé la mit au lit et quelques jours après elle était morte. Le vieil Efim Andréiévitch était alors resté seul avec son fils Grigori, et celui-ci l'avait quitté à son tour pour aller « errer ».

Malgré le chagrin que lui causait le départ de son fils, Efim ne se plaignait jamais. Il était pieux et croyant et il voulait obéir à la volonté de Dieu. N'était-ce pas le révérend père Makari de Verkhotourié qui avait enjoint à Grigori d'abandonner sa maison, son père, sa femme et ses enfants ? Aussi Efim Andréiévitch avait-il donné sa bénédiction paternelle à son fils et l'avait-il regardé partir avec la certitude qu'il valait mieux se dévouer pour le Seigneur que de vivre avec les siens.

Trois années s'étaient écoulées depuis le départ de Grigori, mais le vieillard se consolait de l'absence de son fils à la pensée que Dieu lui-même avait besoin de lui. Par moment même il en était fier, comme il arrive à tout homme qui a la certitude d'avoir été appelé par Dieu à faire de grandes choses, à supporter un grand sacrifice ou une douleur cruelle.

Plus cette idée prenait racine en lui, plus le vieil Efim passait de temps à l'église ou dans la grande pièce de sa maison où était accrochée l'image de la Vierge miraculeuse de Kazan. Il y restait des heures entières en prières, ce qui lui faisait négliger chaque jour un peu plus ses occupations habituelles.

Il évitait maintenant le plus possible les voisins et les visiteurs, et même quand il restait auprès de Prascovie Féodorovna, la femme de son fils disparu, et de ses petits-enfants, il ne leur contait plus comme autrefois des légendes de l'ancien temps ; il gardait obstinément un profond silence. Si on lui demandait des ordres pour la maison, il regardait avec surprise celui qui l'interrogeait et semblait dire : « Mon fils et moi, nous ne vivons plus que pour le service de Dieu. »

Prascovie, la jeune femme de Grigori, était pieuse elle aussi. Mais l'absence de son époux lui était pénible. L'appui qu'elle demandait à la Vierge miraculeuse ne la consolait

guère : elle n’avait pas en effet la forte et fière croyance qui soutenait son beau-père ; la femme parlait en elle plus fort que la soumission à la volonté de Dieu et une expression douloureuse se grava sur ses traits.

Fréquemment des pèlerins, des « errants » traversaient le village et demandaient, selon la coutume, asile pour une nuit. Prascovie s’animait alors et posait mille questions aux étrangers, elle espérait toujours obtenir ainsi des nouvelles de Grigori Efimovitch et dans ces moments ses yeux retrouvaient leur ancienne lueur, son visage redevenait jeune et plein de vie.

Les premiers temps en effet il était arrivé qu’un pèlerin pensait avoir rencontré l’homme dont elle lui donnait le signalement. Quelques-uns croyaient avoir parlé à Grigori Efimovitch et même avoir fait un peu de chemin avec lui. D’autres prétendaient l’avoir rencontré dans un couvent de l’Oural où ils avaient été hébergés, d’autres enfin disaient l’avoir vu sur la route de Kazan. Des pèlerins crurent même un jour être passés non loin de lui, près de Pokrovskoïé, sur l’autre rive de la Toura. Il est vrai qu’on n’était jamais sûr qu’il s’agissait bien du mari de Prascovie Féodorovna puisque aucun de ces hommes n’avaient prononcé son nom.

Avec les années ces nouvelles devinrent de plus en plus rares, de plus en plus sujettes à caution, puis elles manquèrent totalement. Mais dans la troisième année après le départ de Raspoutine, des bruits étranges circulèrent parmi les paysans au sujet d’un « strannik » qui faisait beaucoup parler de lui par ses miracles.

Maintenant, les voyageurs qui passaient à Prokrovskoïé contaient les exploits étranges et la nouvelle doctrine d’un « errant ». Des pêcheurs l’avaient vu, il était resté longtemps près d’eux en amont de la Toura, les avait aidés à lever leurs filets et leur avait appris à chanter des

psaumes. Il avait dit à ces pêcheurs qu'il était l'envoyé de Dieu et que le Saint-Esprit était en lui.

D'autres rapportèrent dans la suite qu'on l'avait vu dans les champs travailler à la moisson au milieu des garçons et des filles, qu'il réunissait ensuite le soir autour de lui. Il leur enseignait que les popes ne comprenaient plus l'Evangile et les vraies paroles du Seigneur, qu'ils avaient oublié l'heureuse nouvelle d'après laquelle tout péché pouvait être pardonné grâce à la pénitence, et enfin que Dieu préférait un agneau égaré au reste de tout son troupeau.

On racontait aussi que ce pèlerin célébrait d'étranges sacrifices divins au milieu de la forêt avec des jeunes femmes et des jeunes filles, jolies, qu'il emmenait avec lui. Il cassait des branches, les mettait en croix et priait. Puis il caressait ses compagnes, les embrassait, chantait et dansait avec elles. Il leur expliquait que ces baisers, ces attouchements étaient agréables au Seigneur. Il rythmait ses danses sauvages en chantant les mêmes psaumes que les femmes entendaient à l'église.

Bientôt des bruits plus surprenants encore circulèrent. L'inconnu ne se contentait plus de caresser ses « sœurs », pendant ces sacrifices qu'il célébrait au sein des bois. On parlait à voix basse de fêtes nocturnes. Il allumait de grands feux autour desquels elles dansaient follement jusqu'à en être saisies de vertige. Alors le pèlerin s'écriait : « Humiliez-vous par le péché ! Eprouvez votre chair ! Sanctifiez-vous ! » Et c'est à peine si l'on osait se répéter ce qui se passait ensuite, c'était à coup sûr à faire rougir, car le pèlerin accomplissait avec ces femmes les péchés les plus horribles au milieu de ces bois éclairés seulement par les étoiles.

On assura bientôt que cet étrange staretz errait maintenant dans les forêts et les steppes, escorté par de

nombreuses jeunes femmes et jeunes filles qui avaient quitté parents et maris pour le suivre, dans la certitude que lui seul pouvait sauver leur âme.

Aucun des paysans et des pèlerins qui étaient entrés jusqu'alors chez Efim Andréiévitch n'avait approché lui-même le staretz. Mais un habitant de Pokrovskoïé avait un jour rencontré au marché de Tioumen un vieil homme d'un village voisin, qui lui dit avoir vu de ses propres yeux le saint sortir de la forêt avec une bande de jeunes filles. Il donnait un signalement du « faiseur de miracles » : c'était un être maigre, assez grand, avec une barbe et des cheveux flottants qui lui tombaient en longues mèches sur les épaules, mais qu'il séparait sur son front comme on voit le Christ sur les icônes. Ses yeux avaient un regard perçant, son visage était jaune, sans doute par suite des privations et des châtiments qu'il s'imposait, et ridé comme celui d'un vieillard. Sa voix était douce et agréable à entendre. A son aspect on avait l'impression d'être en face d'un être bon et saint, mais pourtant le vieil homme disait avoir ressenti un frisson inexplicable à sa vue.

Plus d'une soirée s'était ainsi écoulée en bavardages et en discussions sur ce sujet, quand une nuit le grand événement eut lieu : Grigori Efimovitch rentra chez lui. Aussi souvent que Prascovie Féodorovna devait plus tard penser à cette première rencontre avec Grigori après les longues années qu'il venait de passer en pèlerinage, cette nuit lui paraissait toujours avoir été l'un des tournants les plus extraordinaires de son existence. Elle avait travaillé tard dans la maison ce soir-là et elle allait enfin se coucher, quand on frappa à la porte. Elle ouvrit et vit un homme sordidement vêtu, le visage aux trois quarts caché par une longue barbe ; le prenant pour un de ces nombreux pèlerins qui venaient souvent demander l'hospitalité chez Efim Andréiévitch pour une nuit, elle le fit entrer avec déférence. Elle ne l'avait pas encore reconnu : ce furent ses

petits yeux bleus qui le trahirent. A la vérité ils étaient noyés dans une barbe hérissée, mais tout de même Prascovie fut frappée par ce regard dans lequel il y avait quelque chose de gai et de rusé tout à la fois.

Les événements qui suivirent furent tout aussi étranges que ce premier contact. Quand tous, Prascovie, le vieil Efim et les enfants accoururent pour saluer le pèlerin et lui souhaiter la bienvenue, ils durent bien remarquer les changements qui s'étaient opérés en lui. Il se montrait certes heureux de revoir sa famille après une si longue absence, mais sa joie était toute différente de la leur et semblait n'avoir rien de terrestre. Ses premières paroles furent solennelles et réfléchies, et quand tous s'accrochèrent au cou de leur Grigori, ils sentirent qu'il s'interdisait tout geste caressant et qu'il se défendait doucement contre leur tendresse. Il leva la main sur leurs têtes et, avec la dignité d'un prêtre, il dessina un signe de croix ; un pli étrange creusait ses lèvres et son regard semblait se perdre dans le lointain. Il y avait enfin dans toute sa personne une telle gravité que le père, la femme et les enfants reculèrent, gênés.

Dès cet instant, Prascovie éprouva en face de son mari cette espèce de respect dont on est saisi en présence des êtres saints. Quand elle voulut préparer le lit de son époux à la place habituelle, elle resta glacée par l'attitude sévère de Grigori et, baissant la tête comme une servante respectueuse, elle s'éloigna.

A peine rentré chez lui, Raspoutine demanda qu'on lui ouvrit la porte secrète de la cave où couchaient d'ordinaire les pèlerins, qui échappaient ainsi aux yeux de l'autorité. C'était généralement Prascovie qui les accompagnait dans l'escalier étroit et obscur. Avec quel serrement de cœur y conduisit-elle cette fois son époux ! Un air lourd et humide vous saisissait dès l'entrée, en même temps qu'une impression de froid. La petite cellule à la voûte basse était

à peine éclairée par une lanterne, dont la lueur faisait paraître incertaines les images saintes pendues à la muraille et leur donnait en quelque sorte l'apparence de revenants.

Grigori Efimovitch vécut désormais dans ce réduit, ignorant volontairement la riche demeure qu'il avait au-dessus de la tête. Il n'avait que la terre froide pour s'allonger. Prascovie pouvait la nuit suivre de son lit les prières du pénitent ; des sons douloureux montaient de la cave, rauques et saccadés, des gémissements, des plaintes interminables se faisaient entendre. Puis aux lamentations succédaient des chants joyeux, des psaumes, des cantiques qui faisaient bientôt place à des sons douloureux.

Au matin, Prascovie descendit avec le vieil Efim pour visiter le malheureux. Au pied de l'escalier sombre, à l'entrée de la cellule, ils furent atterrés par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Raspoutine était à genoux et son corps effroyablement maigre était tordu de convulsions douloureuses. Le visage contre terre, il gémissait d'une façon lamentable et monotone. Il répétait sans arrêt : « Seigneur aie pitié de moi ! »

Puis il se mit à chanter. Prascovie et le vieil Efim ployèrent le genou sous le poids d'un sentiment indéfinissable et jusqu'alors inconnu ; ils l'accompagnèrent de la voix. Mais bientôt aux chants succéda une explosion désespérante de repentir. Sa femme et son père baissèrent la tête et prièrent Dieu avec lui de leur pardonner leurs fautes.

Quand le jour suivant la nouvelle circula parmi les paysans de Pokrovskoïé, que le retour de Raspoutine et son étrange transformation furent connus, il y en a beaucoup qui ne voulurent pas admettre que Grigori fût devenu un saint ; ils se souvenaient trop bien du mauvais garnement

que Grigori Efimovitch avait été, lui qui allait toujours d’un cabaret à l’autre et qui courait toujours après les filles.

Cependant, dès le matin suivant, nombreux étaient les paysans en lourdes bottes, leur bâton à la main, et nombreuses les paysannes en robes larges, leurs mouchoirs de couleur sur la tête, qui entraient dans la cour de la maison du vieil Efim. Il y en avait beaucoup parmi eux qui croyaient fermement en sa sainteté, et beaucoup aussi qui doutaient : mais tous étaient mus par la même curiosité, et voulaient voir et entendre Grigori. Quand la voix horrible du saint vint du fond de la cave retentir à leurs oreilles, ils frissonnèrent et hésitèrent tous un bon moment en haut de l’escalier. Quelques-uns se décidèrent cependant à descendre et ceux qui étaient restés au-dehors les virent revenir portant sur le visage une expression de crainte respectueuse, et ils n’osèrent les questionner.

L’un après l’autre, poussés par la curiosité, ils descendirent dans la cave, et tous, les hommes et les femmes, après avoir vu le saint étendu sur le sol, et entendu ses plaintes et ses cris, revinrent pensifs. Parmi eux, il en était qui, du même âge que Grigori, avaient autrefois passé avec lui de nombreuses nuits à boire et à faire de mauvais coups. Ceux-là étaient les plus acharnés à douter de sa sainteté. Ils allaient le trouver avec la ferme intention de lui dire ce qu’ils pensaient. Et à la vue de Raspoutine, comme les autres, ils furent troublés.

Le nouveau saint faisait particulièrement impression sur les femmes et les jeunes filles du pays qui descendaient dans sa cellule. Elles restaient longuement dans la cave, et leurs parents et leurs amis pouvaient remarquer la rougeur qui couvrait leurs joues, et leur agitation, quand elles remontaient. Leurs yeux brillaient d’un vif éclat, un sourire énigmatique se jouait sur leur lèvres comme si elles venaient d’apprendre un bienheureux secret. Les habitants de Pokrovskoïé ne doutèrent plus qu’un changement n’eût

eu lieu en Grigori Efimovitch Raspoutine. Les paroles que le pèlerin adressait dans sa cave aux visiteurs sur la « sanctification par le péché » étaient, il est vrai, quelque peu en contradiction avec la religion, et c'est pour cette raison que quelques paysans avaient du mal à considérer Grigori comme un nouveau rédempteur, comme la plupart des habitants du village le faisaient maintenant.

Les femmes et les jeunes filles surtout l'adoraient. Elles semblaient les seules à avoir compris le sens de ses maximes. Quand le soir les vieux restaient devant leurs maisons en s'appuyant sur leurs bâtons, ils discutaient ces choses entre eux et essayaient de concilier les enseignements du « prédicateur de la cave » avec les préceptes de l'Eglise. Les femmes se portaient alors garantes de la sainteté de Raspoutine. Elles en parlaient avec enthousiasme et augmentaient ainsi de jour en jour le nombre des partisans. Il y eut bientôt dans chaque hutte un paysan, jeune homme ou vieillard, une jeune fille ou une femme, qui se rangeait sans réserve au parti du saint.

Le révérend père Piotre, le pope du village, fut le seul à ne pas se laisser émouvoir. Déjà au moment où des bruits incertains couraient sur le « nouveau saint », puis dans la suite, quand les sermons du « prédicateur de la cave » se répandirent dans tout Pokrovskoïé, le père Piotre, avec le zèle d'un vrai serviteur de l'Eglise, commença à combattre cette doctrine impie et scélérate. Sans crainte, il proclama en toute occasion que le pèlerin Grigori Efimovitch était un envoyé de l'enfer, que ce qu'il enseignait de la « sanctification par le péché » n'était qu'un mensonge de Satan et qu'il blasphémait la vraie parole de Dieu. Enfin Grigori était damné et tous ceux qui l'écoutaient étaient ses victimes et seraient damnés eux aussi. Le sévère père Piotre, redressant sa petite taille, tonnait ainsi contre Raspoutine chaque fois qu'il était question de lui et ses yeux lançaient des éclairs.

Pensant maintenant à sa communauté de moins en moins fidèle, il vit qu'il allait lui falloir engager un terrible combat contre le démon et un jour il prit une grave résolution. Après avoir fait une courte prière, il écrivit sur une grande feuille de papier tout ce qu'il savait de Grigori Efimovitch, sa jeunesse désordonnée, ses sermons inspirés par le diable et qui avaient une aussi mauvaise influence. Il déclara enfin que sans doute ses maximes étaient celles de la secte maudite des klysti, et que Grigori était un de leurs adeptes. Il se voyait obligé, dans l'intérêt de la sainte foi et pour sauver sa communauté de Pokrovskoïé, de prévenir les autorités afin que celles-ci prissent des mesures légales contre l'ancien voiturier Grigori Efimovitch Raspoutine. Cette épître terminée, il la fit parvenir à l'évêque de Tioumen, et il attendit les événements avec le sentiment de tranquillité de l'homme qui vient de faire son devoir.

Peu de temps après, une commission présidée par l'évêque de Tioumen fut instituée à Pokrovskoïé. Elle s'installa dans la maison du prêtre, et avec l'aide des gendarmes on fit comparaître l'un après l'autre tous ceux des habitants que le père Piotre soupçonnait être descendus dans la cave : les jeunes gens et les jeunes filles, tout aussi bien que les vieux paysans et les femmes aux cheveux gris.

On fit venir d'abord les jeunes femmes. Le révérend évêque voulut les entendre en confession et pria tout le monde, même son secrétaire, de le laisser seul. Il interrogea chacune paternellement, mais, à sa grande surprise, toutes, les unes après les autres, s'écrièrent avec une chaleur extraordinaire que Grigori Efimovitch était un saint auquel on ne pouvait rien reprocher et que ses propos étaient pleins de piété. Les vieux paysans, les petites mères âgées, d'ordinaire si bavardes, affirmèrent aussi n'avoir rien entendu de répréhensible dans la cave. Tout le village en un mot semblait conspirer pour protéger le faux

prédicateur. Tous affirmaient que Grigori ne prononçait que des mots pieux, qu'il priait et se châtiait pour le service de Dieu dans la plus profonde pénitence.

L'évêque à la fin perdit patience ainsi que les autres membres de la commission. Tous se préparaient à se lever et à déclarer la séance terminée, quand le père Piotre se leva en tremblant de colère ; il fit trois fois le signe de croix et s'écria avec rage : « Tous ces gens sont déjà sous l'influence de l'Antéchrist ! L'esprit du mensonge parle par leur bouche ! C'est la commission elle-même qui devrait entendre les élucubrations de ce maudit prédicateur de la cave ! »

La commission décida alors d'envoyer le père Piotre avec un gendarme à la maison d'Efim. Tous deux y allèrent. Le père resta en haut de l'escalier et attendit, pendant que le gendarme descendait.

En entrant dans la cellule celui-ci aperçut Grigori prosterné sur le sol et priant avec ferveur. Son recueillement était si profond et fit une telle impression sur lui, que le gendarme vaincu s'agenouilla lui-même près de la porte et commença à prier avec le pèlerin. Grigori l'aperçut, il s'approcha, fit un signe de croix sur lui et lui dit quelques mots merveilleux comme ce simple n'en avait jamais entendu. Le gendarme lui prit alors une main avec émotion et la porta avec respect à ses lèvres en balbutiant : « Père Grigori, pardonne-moi mes fautes. »

Au retour, malgré l'insistance du pope qui lui demandait s'il était maintenant convaincu des blasphèmes proférés par l'Antéchrist, il garda le silence. Il assura ensuite en quelques mots devant la commission qu'il n'avait rien remarqué de suspect, et il fut dressé procès-verbal de sa déclaration. L'évêque, dans ces conditions, n'eut aucune possibilité d'entreprendre quelque chose contre Grigori Efimovitch Raspoutine. Il décida seulement de faire

surveiller officiellement le prédicateur de la cave, puis la commission quitta Pokrovskoïé et le père Piotre dut constater à sa grande douleur, que ce qu'il avait fait n'avait été d'aucune utilité et que les choses restaient dans le même état qu'auparavant.

Au village on connut bientôt la miraculeuse conversion du gendarme et l'on vit là une nouvelle preuve de la sainteté du « père Grigori ». Le gendarme avait été le premier à l'appeler ainsi et ce qualificatif lui resta. Grigori Efimovitch Raspoutine, le moujik, fut définitivement pour tous les paysans un « père », un « staretz ».

La réputation du nouveau saint grandit rapidement et gagna même les gouvernements environnants. Bientôt des pèlerins vinrent à Pokrovskoïé de villes et de villages éloignés, pour voir et entendre le « père Grigori ». La maison du vieil Efim devint un lieu de pèlerinage et les paysans se pressèrent en foule dans la cour devant la porte de la cave où Grigori Efimovitch, un des pieux « stranniki », s'était retiré et de laquelle il faisait entendre de nouveau au monde entier la « vraie voix de la sainte terre russe », l'évangile du pèlerin, la vérité.

Rien n'avait autant servi d'ailleurs à accroître la réputation de Raspoutine, comme l'intervention des autorités. Les tyrans avaient tenté de s'emparer de lui, de jeter l'envoyé de Dieu dans un cachot pour ensuite le crucifier. Et c'est ainsi que Grigori, que l'on avait voulu persécuter pour son enseignement sacré, était regardé maintenant comme un saint qui apportait les vraies paroles de Dieu.

Les hommes pendant les travaux des champs, les femmes en filant le soir, les vieux assis sur les bancs devant leurs maisons, les pêcheurs, les sectaires dans leurs cellules souterraines, tous ne parlaient plus que des miracles du « nouveau saint ». On se souvenait qu'il avait un jour arrêté

la pluie et qu'il avait tiré une nonne des griffes du diable. Enfin personne ne doutait plus maintenant que cet étranger mystérieux dont on avait tellement entendu parler n'eût été le père Grigori.

Et tout cela en trois semaines, trois semaines pendant lesquelles Grigori ne quitta pas un instant sa retraite souterraine, car le vingt et unième jour il devait reparaître à la lumière. Déjà le matin de ce jour mémorable, un grand concours de peuple s'était amassé dans la cour et dans la rue devant la maison d'Efim, afin d'assister à la sortie solennelle du saint homme après sa sévère pénitence.

Le matin on entendit encore une fois sa voix angoissante, puis ses psaumes exaltés et enfin l'homme merveilleux s'étant tu, la foule attendit dans un silence impressionnant. Les paysans ne bougèrent pas, retenant leur souffle. Soudain la silhouette pâle et amaigrie du pèlerin se dessina dans la pénombre de la porte qui conduisait à la cave. Il était d'une couleur de cire, son nez paraissait immense au milieu de son visage tiré et creusé par des jeûnes.

Il s'avança à pas lents et dignes et, fendant la foule, alla jusqu'à la rue. Son maintien était grave, mais le clair regard de ses petits yeux exprimait la bonté, la sérénité et la joie. Alors les paysans tombèrent tous à genoux devant lui, baisèrent ses mains et le bas de son caftan en criant : « Père Grigori ! Notre sauveur ! »

Il devait s'arrêter souvent, s'inclinait sur les assistants, les bénissait et leur disait : « Je suis venu à vous pour vous apporter la voix de notre sainte mère la Terre, et vous apprendre le secret bienheureux qu'elle m'a transmis sur la sanctification par le péché. »

Il marcha lentement dans la longue rue et descendit jusqu'à la rive de la Toura. Partout sur son passage, les gens pliaient le genou et lui rendaient hommage. Des femmes et des jeunes filles s'approchèrent enfin de lui,

l’entourèrent et le couronnèrent de fleurs. Il se retourna et les bénit en souriant. Alors les paysans baisèrent les robes de ces femmes que le saint avait choisies pour ses disciples.

Il s’arrêta une dernière fois au bord de la Toura, se retourna vers la foule, fit une courte prière et, avec un geste de bénédiction, congédia tout le monde, ne retenant auprès de lui que ses « sœurs ».

Les paysans rentrèrent ensuite fort émus et quelques-uns regardant encore une fois derrière eux, purent voir le saint, entouré de toutes ses disciples, prendre à travers la steppe le chemin de la forêt et y disparaître avec elles.

4

LE HAUT CLERGÉ

Depuis plusieurs heures, les élèves et les professeurs de l'Académie de théologie étaient groupés dans le corridor du couvent autour de cet étrange moujik sibérien qui, vénéré depuis longtemps dans son pays comme un saint, venait d'arriver dans la capitale en simple pèlerin. C'était précisément dans la période où les séminaristes avaient coutume de rester plongés avec application dans de gros *in folio* depuis le matin jusque tard dans la nuit, que le staretz était apparu à l'Académie pour y demander l'hospitalité. Maintenant, les étudiants et leurs maîtres, qui d'habitude continuaient dans leurs moments de loisir à discuter sur le vrai sens d'un mot, voire même d'une lettre de l'Ecriture Sainte, restaient debout autour de ce paysan sibérien et écoutaient, de plus en plus charmés, ses discours extraordinaires.

Quand il était arrivé le matin de ce jour-là, les élèves étaient précisément en prières, et ceux-ci l'avaient d'abord considéré avec peu d'intérêt comme un pèlerin qui arrivait de quelque province lointaine de la Sibérie. Il est vrai que l'aspect extérieur de cet étranger les avait cependant un peu surpris, ils avaient demandé qui il était et ils apprirent que Grigori Efimovitch Raspoutine était un « faiseur de miracles » du gouvernement de Tobolsk, et qu'il avait déjà attiré plusieurs fois l'attention sur lui dans son pays[2].

Il n'était pas rare que de vulgaires moujiks vinssent demander asile au séminaire de Saint-Pétersbourg, et alors les jeunes gens adressaient quelques questions à ces

hommes d’aspect curieux. Avec le dédain un peu méprisant des gens cultivés et des étudiants pleins de compétence pour les choses de la théologie, en présence de simples gens du peuple, ils interrogeaient ces paysans russes, moins dans l’intention d’apprendre quelque chose d’intéressant, que pour ensuite se moquer de leur maintien gauche et embarrassé.

Mais la façon de répondre de Raspoutine incita immédiatement les séminaristes à l’écouter attentivement, car il y avait dans ses paroles quelque chose de si sûr et de si solide qu’elles faisaient une très grande impression sur eux. Enfin, les étudiants lui posaient toujours de nouvelles questions, d’autres venaient se joindre à eux et leur groupe devenait de plus en plus dense autour du pèlerin. Des professeurs qui passaient justement s’approchèrent aussi et bientôt Raspoutine fut entouré d’un cercle imposant d’ecclésiastiques, qui le questionnaient et montraient un intérêt de plus en plus grand pour ses réponses.

Quelques-uns de ces séminaristes étaient connus pour embarrasser leurs adversaires pendant les discussions théologiques avec leurs argumentations embrouillées. L’un d’eux eut le désir d’étaler sa science devant ce moujik et il posa plusieurs questions particulièrement embarrassantes.

Grigori Efimovitch, le moujik sibérien, écouta les exposés compliqués du séminariste avec une attention tranquille et soutenue ! il regardait le jeune théologue de ses yeux clairs, sans laisser voir la moindre gêne et attendant qu’il eût fini de parler. Puis il garda quelques instants le silence comme pour bien se graver dans la tête les mots entendus. Enfin il répondit sans hésitation en quelques phrases rapides et courtes, avec exactitude d’ailleurs et une clarté étonnante.

Les étudiants étaient tellement plongés dans leur discussion avec Grigori Efimovitch, qu’ils ne remarquèrent

pas que leur vénéré maître, le père Théophane, le recteur de l'Académie de Théologie, s'était approché lentement de leur groupe. C'était un petit vieillard cassé ; rêveur, il observa un moment le pèlerin avec bonté avant de lui adresser la parole. Puis soudain le calme se fit autour de lui et les étudiants attendirent impatiemment la conversation qui allait s'engager entre le recteur et ce paysan étonnant.

Le père Théophane s'approcha du staretz et, avec sa simplicité coutumière, il lui dit doucement : « Veux-tu me permettre petit père ?… Une seule question. » Il disait cela d'une voix si faible que l'on entendait à peine ses paroles. Raspoutine regarda l'archimandrite en face, sans la moindre gêne. Et quand celui-ci lui eut demandé son avis sur un certain passage de l'Ecriture Sainte, il garda le silence un instant et répondit ensuite sans la moindre hésitation, comme s'il remarquait à peine l'importance de l'ecclésiastique en présence duquel il se trouvait. Sa réponse fut d'ailleurs encore une fois très claire, courte et exacte.

Les élèves purent remarquer avec quelque surprise que les paroles du pèlerin faisaient une profonde impression sur le père Théophane. Celui-ci hocha doucement sa tête grise et dit : « C'est bien cela, batiouchka, tu exprimes la vérité ! » Il lui posa ensuite d'autres questions auxquelles il lui fut répondu de la même manière.

Ils demeurèrent tous fort tard avec Grigori. Enfin l'archimandrite s'apprêta à se retirer. Comme chaque soir, il bénit chacun des séminaristes, puis il s'approcha du pèlerin et leva aussi la main sur lui. Mais il sembla hésiter, laissa retomber son bras et balbutia : « Donne-moi ta bénédiction, batiouchka. » Puis il se dirigea à petits pas rapides vers sa chambre. Au pied de l'escalier, il se retourna encore une fois vers le paysan et lui dit comme adieu : « Viens donc chez moi demain matin, batiouchka !

Je te présenterai au très révérend évêque Hermogène et je serai heureux qu'il t'entende ! »

Ce soir-là les élèves restèrent encore longtemps debout, parlant entre eux de ces événements étranges sans parvenir à calmer leur excitation. Quelques-uns étaient même saisis d'un doute affreux : à quoi bon toutes les études et tous les efforts qu'ils faisaient, puisqu'un simple paysan approchait de la vérité beaucoup plus près qu'eux-mêmes ? Ils sentaient qu'aujourd'hui pour la première fois la parole vivante avait retenti à leurs oreilles, au lieu de ces maximes apprises dans les livres, et que devant elle ils devaient à leur grande honte confesser leur impuissance.

Le père Théophane fut aussi torturé toute la nuit par de semblables pensées. Il ne pouvait pas nier que Grigori Efimovitch comprenait mieux et plus clairement que lui-même le sens de l'Evangile. Mais était-il possible que toutes les connaissances, que les commentaires savants, que la science théologique tout entière en un mot dût être regardée comme insignifiante en face de l'opinion d'un simple paysan ?

En vain cherchait-il, le digne ecclésiastique, à vaincre ses doutes. Grigori Efimovitch était-il vraiment un saint ? Qu'entendait-il exactement par ses discours honteux sur le péché ? Etait-ce là aussi une partie de la vérité divine ? Ou bien Raspoutine n'était-il pas un saint, mais bien plutôt un envoyé de Satan destiné à troubler le cœur des gens pieux ? La seule consolation que pouvait éprouver le père Théophane pendant cette nuit, était l'espoir que la rencontre projetée par lui entre Raspoutine et l'évêque Hermogène ferait la lumière. Cet être vraiment savant et vivant dans la crainte de Dieu connaissait bien les hommes, et pourrait lui dire si Grigori Efimovitch et son enseignement sur le péché n'étaient pas impies.

Il était encore de bonne heure quand le lendemain matin, Hermogène, l'évêque de Sarov, frappa à la porte de la cellule de son ami Théophane. Le recteur, encore tout ému des événements de la veille, commença aussitôt à lui raconter avec une grande agitation l'arrivée du singulier paysan de Tobolsk et l'impression extraordinaire qu'il en avait gardée.

Le père Théophane avait à peine raconté la moitié de son histoire quand tout à coup la porte s'ouvrit avec brutalité, et le moujik en question fit irruption dans la chambre. Comme s'il avait eu de la peine à retenir son élan, Raspoutine s'arrêta un instant sur le seuil, regarda tout autour de lui dans la pièce, puis fixant les deux hommes, s'approcha tout près d'eux comme s'il avait voulu les soupeser. Enfin se tournant vers le coin aux icônes, il se prosterna une première fois, puis une seconde et une troisième, et fit le signe de la croix. Alors il alla jusqu'à la table et caressant sa moustache qui lui retombait sur les lèvres, il s'écria :

— Me voilà, petit père !

Il regardait l'évêque Hermogène, dont la physionomie s'éclairait d'un sourire bienveillant et agréable. Le digne ecclésiastique était de puissante stature, il occupait toute la largeur du canapé près de la fenêtre ; il observait avec un certain amusement cet extraordinaire paysan dont les yeux rusés étaient fixés sur lui.

— C'est là ton évêque, demanda Raspoutine, celui dont tu m'as parlé hier ?

Le recteur, un peu gêné de ce manque de respect, fit un léger signe de tête affirmatif. Grigori Efimovitch se précipita alors sur le malheureux petit recteur, puis sur l'évêque de Sarov, et se mit à les serrer l'un après l'autre dans ses bras en les baisant trois fois à la mode paysanne, d'abord de droite à gauche, puis de gauche à droite, avec

une telle violence que tous deux commencèrent vraiment à avoir peur.

— Petit père, petit père, tu m’étouffes ! criait l’évêque en souriant.

Raspoutine lui plut d’ailleurs dès ce premier contact. Il avait plaisir à regarder ces petits yeux pleins de vie qui le fixaient gaiement ; la simplicité et la franchise qui émanaient de toute sa personne lui plaisaient, mais surtout sa façon naturelle et rude de s’exprimer, sa voix de basse, ses plaisanteries de paysan malin, encore rehaussées par l’accent du dialecte sibérien, enchantaient l’évêque.

Grigori éprouva aussi dès cet instant de la sympathie pour cet homme aimablement souriant. Hermogène et Raspoutine furent bientôt d’accord et quelques minutes plus tard, ils s’entretenaient comme de vieux amis. Grigori Efimovitch saisit tout à coup la main de l’évêque, la pressa amicalement et s’écria : « Tu me plais ! » Hermogène rit très fort, amusé par cette explosion spontanée d’amitié. Et pendant tout ce temps le doux petit père Théophane essayait en vain d’amener la conversation sur des sujets plus édifiants.

Le recteur aurait tellement désiré que le pèlerin fit étalage, devant son ami l’évêque, de sa façon extraordinaire d’interpréter l’Evangile ! Hermogène était un savant expérimenté et en même temps un homme du monde qui aurait pu juger facilement Grigori Efimovitch, et c’est justement pour cela que Théophane voulait connaître son opinion.

L’évêque n’était pas aussi impressionnable que son ami le recteur, mais sa nature éternellement gaie le rapprochait davantage et plus vite du paysan sibérien. Il n’admira pas immédiatement sans réserve le « nouveau saint », mais néanmoins son penchant pour ce genre d’individu n’était pas moins grand que le ravissement du doux petit père

Théophane. Aussi, pendant sa conversation avec Grigori fut-il de plus en plus empoigné par son intelligence claire et réfléchie. Ce qui le captivait en Grigori Efimovitch était d'ailleurs moins son habileté théologique que l'effet immédiat et physique de ses propos.

Hermogène était un grand prédicateur, un fidèle serviteur de l'Eglise. Il se rendit compte immédiatement de la grande influence que Raspoutine était susceptible d'exercer sur les fidèles et il songea à l'utiliser pour la bonne cause. Il semblait à l'évêque qu'un homme comme ce Grigori Efimovitch, qui incorporait vraiment dans sa simplicité et sa bonhomie le type du moujik, serait utile au haut clergé orthodoxe, alors en lutte contre les influences politiques venant de l'occident. Pendant qu'il écoutait le pèlerin, Hermogène pensait à la meilleure façon de s'attacher cette personnalité vraiment russe pour ses projets politiques. Quand Grigori Efimovitch se tut, il se tourna vers le père Théophane et lui dit qu'il fallait aussitôt présenter le staretz au célèbre moine Iliodore.

Iliodore, le moine de Tsaritsine, de son vrai nom Serge Troufanov, était considéré comme le plus grand prédicateur de la Russie. Sa réputation commençait même à surpasser celle de Jean de Kronstadt. Il passait aussi pour très influent : on le craignait et le respectait tout à la fois. Des milliers de moujiks accouraient à ses sermons, et le tsar lui-même l'écoutait avec déférence.

Voici un exemple de l'ascendant qu'il était capable d'exercer. Il voulait faire construire un couvent à Tsaritsine, mais l'argent manquait. Il monta alors sur l'une des collines de son diocèse et, s'adressant au peuple assemblé, il adjura celui qui pouvait donner une planche, de l'apporter, celui qui ne possédait qu'un vieux clou rouillé, de le donner,

enfin ceux qui n’avaient rien, de venir aider à creuser le sol.

Il obtint ainsi l’aide bénévole de toute la population. Les uns fournirent le bois nécessaire, d’autres des briques, enfin tout ce qu’il faut pour bâtir. Des centaines d’ouvriers vinrent travailler sans réclamer le moindre salaire. En peu de temps il put ainsi élever un couvent énorme.

Ce succès avait encore augmenté la gloire et la puissance d’Iliodore. La nouvelle église ne suffit bientôt plus à contenir les masses de gens qui accouraient de très loin pour entendre les sermons du moine. Iliodore pensa alors à réaliser un projet extraordinaire. Il ordonna à ses fidèles de creuser de profondes caves sous le couvent et, avec toute la terre qu’ils extrayaient, il fit élever une sorte de colline artificielle. Il désirait réaliser une espèce de « mont Thabor », et voulait faire bâtir au sommet de la butte une « tour transparente » que l’on entourerait de fleurs et du haut de laquelle il pourrait faire des « sermons sur la montagne » à tout le peuple assemblé. Ce plan singulier fut aussitôt mis à exécution et tous les partisans d’Iliodore, ayant en tête le célèbre boxeur, l’athlète Saïkine, commencèrent à édifier le monticule. Il est vrai que ce « mont Thabor » ne fut jamais terminé.

Le renom d’Iliodore était parvenu à Saint-Pétersbourg et les souverains le firent venir de Tsaritsine à Tsarskoïé-Sélo. C’est pendant ce séjour près de la famille impériale qu’il se lia avec l’évêque Hermogène et avec l’archimandrite Théophane ; ce dernier était le confesseur de l’impératrice. A la suite de cette visite, il fut comblé d’honneurs dans son pays et se conduisit désormais en maître absolu. Il était d’ailleurs très connu pour sa rudesse.

L’évêque Hermogène, accompagné du père Théophane et de Grigori Efimovitch, frappa à la porte de la cellule du moine. Ne recevant aucune réponse, il ouvrit lentement et

avec précaution, et les trois hommes aperçurent dans la pièce à demi obscure le moine prosterné, dans un coin où étaient suspendues un nombre incalculable d’images saintes devant lesquelles brûlaient de petites lampes à huile. Il était abîmé dans une profonde prière et inclinait sa tête jusqu’au sol, de sorte que les visiteurs ne pouvaient voir que le haut de son dos sur lequel sa soutane était tendue comme sur une planche, au bas de cette robe sortaient les larges semelles de ses énormes souliers. Ce tableau un peu étrange fit une profonde impression sur les nouveaux venus et malgré leur désir de parler immédiatement à Iliodore, ils tombèrent eux-mêmes à genoux et se joignirent à ses prières.

Le doux père Théophane avait pris l’habitude, au cours de bien nombreuses années, de tomber de lui-même en un profond recueillement dès que ses yeux étaient frappés par le rayon doré d’une petite lampe à huile. Aussi ferma-t-il les paupières et entra-t-il en extase. Le bon évêque Hermogène, lui, ne parvenait pas à trouver la même tranquillité d’esprit si nécessaire à la prière pourtant. Il était préoccupé de l’importance de sa mission et attendait impatiemment le moment où il pourrait parler à Iliodore du nouveau défenseur de la foi qu’il venait de découvrir. Il essayait vainement de se recueillir et aspirait à la fin de la prière d’Iliodore.

Celui-ci avait certainement entendu entrer ses visiteurs, mais il continua à prier comme s’il ignorait la présence des trois hommes et comme s’il était toujours seul. En toute autre occurrence, l’évêque aurait été le premier à admirer l’ardeur fanatique qu’Iliodore mettait à sa prière. Mais cette fois, il pensait en lui-même que cela commençait peut-être à être suffisant et qu’il ne fallait pas exagérer la piété. Le recueillement du moine confinait à la malice, et Hermogène l’avait déjà souvent remarqué, qu’Iliodore était méchant ! Mais il ne lui venait pas à l’idée de troubler en

quoi que ce fût les dévotions du moine ; et le malheureux évêque, pestant intérieurement, resta agenouillé.

Raspoutine, de son côté, ne montrait aucune inquiétude, aucune impatience. Il avait dans le cœur l'éternelle paix de l'immense steppe, et l'avait amenée avec lui à Saint-Pétersbourg. Rien ne pouvait lui faire perdre sa sérénité, et il y avait vraiment en lui quelque chose d'une « âme sainte ». La situation par elle-même lui était plutôt une cause d'amusement et de plaisir extrême. Il avait l'occasion, tout en attendant tranquillement, d'examiner le moine et de l'apprécier à sa juste valeur. Et puis il se rendait compte instinctivement que la position un peu spéciale dans laquelle il voyait le si redouté Iliodore constituait pour lui un avantage immédiat et considérable, et que le tableau grotesque qu'offrait ainsi le moine avec sa soutane empesée et ses énormes semelles ne lui sortirait plus de l'esprit, même si Iliodore prenait par la suite des airs supérieurs et menaçants.

Grigori, le paysan, abordait d'ordinaire les personnages importants avec une simplicité toute naturelle, mais cette fois-ci, il se sentait particulièrement sûr de lui. Aussi comme le recueillement du moine durait à son avis vraiment trop longtemps, il se leva à la grande surprise de l'archimandrite Théophane et de l'évêque Hermogène, et au moment où Iliodore achevait une prière, il alla à lui en disant : « Frère… Eh ! Frère ! »

Le « grand insulteur », indigné que quelqu'un eût eu l'audace de le déranger dans ses dévotions, se redressa et foudroya Raspoutine d'un regard flamboyant. Le père Théophane et l'évêque Hermogène s'attendirent, épouvantés, à quelque chose d'effroyable.

Iliodore leva le bras, prit fortement sa respiration et allait laisser tomber un flot d'imprécations sur la tête de l'audacieux, quand il demeura stupéfait : Raspoutine le

regardait fixement en souriant ironiquement. Enfin, lui mettant la main sur l’épaule, il lui dit sévèrement : « Tu pries bien, frère ! »

Complètement abasourdi, le moine resta sans voix, et son étonnement ne connut plus de borne quand il entendit le paysan ajouter avec le plus grand sang-froid : « Cesse un peu d’importuner Dieu de tes prières. Il veut aussi qu’on le laisse en repos de temps à autre ! Et puis, ajouta-t-il en désignant Théophane et Hermogène, ces deux-là ont quelque chose à te dire ! »

Quand plus tard Iliodore pensait à cette première rencontre avec Raspoutine, il ressentait de nouveau la même impression que ce jour-là. C’était d’abord la fureur qui l’avait fait sursauter comme un animal blessé quand il avait osé le déranger dans son recueillement, la même révolte qui l’avait saisi à la vue de cet homme qui lui montrait si peu de respect, le même dégoût qu’il avait ressenti devant ce paysan malpropre au sourire ferme et aimable. Quand le moine pensait à la façon dont Grigori l’avait dès cet instant traité de frère et tutoyé, il sentait une sorte de rage s’emparer de lui, mais en même temps la même impuissance qui l’avait alors paralysé se glissait dans tout son être.

Sous le regard étrange de Raspoutine, le moine avait été en effet la proie d’un sentiment effroyable : toute sa morgue, toute la puissance divine du prophète qui était en lui s’étaient évanouies quand les damnés yeux clairs de ce paysan s’étaient posés sur lui. C’est en vain qu’il avait cherché ses mots et s’était efforcé tout au moins de prononcer une formule de malédiction ; au lieu de cela, il était resté muet, avait finalement tendu la main à cet homme irrespectueux et lui avait souri amicalement.

Ce sentiment complexe, ce mélange de colère et de dégoût, d’impuissance, de crainte et d’admiration, Iliodore

ne put s'en défendre, et il réapparut avec la même force chaque fois que le moine redouté se retrouva en présence de ce paysan malpropre qui souriait toujours aimablement.

Déjà le premier jour, quand assis entre Théophane et Hermogène il parlait avec eux de Grigori, une force inexplicable l'avait contraint non seulement à avoir l'air de partager l'admiration de ces deux hommes, mais encore d'attiser le plus possible la croyance puérile du vieux Théophane en la sainteté de Raspoutine, et d'augmenter la conviction optimiste du bon Hermogène dans l'importance politique future de ce paysan. Et pourtant, pendant cette rencontre, Iliodore n'avait déjà pas réussi à surmonter un instant sa méfiance et son dégoût. Mais il fut d'avis que l'on devait en effet présenter Grigori au très important comité des « vrais Russes » et il mit même une certaine ardeur à cette idée.

Il sentait d'une façon très nette que ce rustre lui déplaisait souverainement, et il apercevait instinctivement un grand danger en lui. Mais aussitôt qu'il parlait de Grigori Efimovitch, il lui semblait que sa langue obéissait à une force étrangère, car il disait chaque fois que celui-ci était vraiment un saint envoyé par Dieu pour défendre la véritable foi.

Le très respecté père Théophane et le révérend évêque Hermogène présentèrent Raspoutine au comité central des « vrais Russes » ; ils combattirent vigoureusement en sa faveur, mais ce fut seulement grâce aux discours enflammés d'Iliodore qu'il fut admis. Il y avait en effet plus d'un sceptique et plus d'un incrédule parmi les membres du comité central, et la seule influence de Théophane et d'Hermogène n'aurait jamais suffi à les convaincre de la sainteté de Raspoutine. On avait écouté en silence les discours de ces deux hommes, on les avait accueillis avec

des hochements de tête et Hermogène avait dû constater avec désespoir que la cause du paysan de Tobolsk était loin d’être bonne.

Alors le « grand insulteur », comme on l’appelait, s’était levé et, sous l’influence de son regard et de ses paroles entraînantes, il avait complètement changé l’opinion.

Dans la suite, Iliodore dut s’avouer qu’au fond il avait été pendant cette séance, de l’avis des sceptiques ; pourtant il avait bondi, s’était tourné furibond vers ceux dont l’opinion était défavorable, et il avait déclaré que si les « vrais Russes » avaient aussi peu conscience de leurs devoirs, c’est qu’ils étaient déjà pourris par cet esprit infernal de l’Occident qui cherchait à tout décomposer, à tout détruire et à faire disparaître la croyance en Dieu et en la sainteté du peuple russe. Il avait roulé des yeux terribles et avait ajouté que s’ils faisaient preuve d’aussi peu de patriotisme c’est qu’ils ne valaient pas mieux que les Juifs maudits, que ces avocats et ces journalistes impies qui ne croyaient à rien et voulaient tout entraîner avec eux dans la boue. Elevant les mains vers le ciel, le grand prédicateur s’était écrié que le règne de l’Antéchrist était proche, puisque la « société des vrais Russes » elle-même était déjà sous l’influence de l’impiété. « Malheur, malheur à la sainte Russie ! »

Après une courte pause, Iliodore avait fait valoir tous les avantages de sa proposition et, s’adressant au « clair jugement politique » de ses auditeurs, il avait cherché à les persuader qu’il était de la plus haute importance pour les desseins du comité de s’adjoindre Grigori Efimovitch Raspoutine, qui serait entre leurs mains un instrument précieux. La société des « vrais Russes » ne devait-elle pas en effet chercher un appui dans le peuple ? Ne serait-ce pas la seule façon de combattre efficacement les idées impies et de liberté que l’Occident déversait sur le pays ? On devait tenir pour assuré que le moujik russe incorporait

comme représentant du peuple « porte-Dieu »[3] la forme la plus noble de l'humanité, et le paysan sibérien Grigori était justement l'homme désigné pour la bonne cause ; ses paroles simples et en même temps profondes seraient, de ce fait, capables de convaincre chacun de sa sagesse et de sa clairvoyance divines.

Iliodore dit tout cela et beaucoup d'autres choses semblables pendant cette séance, et sa voix était prenante et pénétrante comme elle ne l'avait encore jamais été. Quand il se tut, il pouvait être certain que tous étaient maintenant sous l'influence de ses paroles et entièrement persuadés de la valeur de Raspoutine.

Quand il retourna à sa place, un autre orateur se leva : c'était un avocat célèbre, un des plus fervents « vrais Russes » et qui avait déjà rendu de grands services au comité. Il commença à parler sans grande hardiesse et d'une voix peu animée, car il sentait combien il était difficile et dangereux de ne pas manifester un profond enthousiasme pour Grigori Efimovitch, après le discours du « grand insulteur ». Cependant il fit valoir quelques considérations sur le danger qu'il y aurait à admettre trop précipitamment ce moujik, mais il le fit d'un ton si bas et si timide que ses paroles furent à peine remarquées. Seul Iliodore avait suivi son discours avec la plus grande attention.

Quand l'intelligent avocat avait émis l'opinion que des difficultés naîtraient certainement plus tard du fait de ce moujik, difficultés auxquelles il convenait de réfléchir avant de se décider trop précipitamment, Iliodore avait respiré avec soulagement, chaque mot de l'orateur lui enlevait un poids du cœur : enfin, dans cette atmosphère de fanatisme, il y avait une voix saine qui se faisait entendre, quelqu'un voyait et exprimait clairement ce que le moine pensait et prévoyait obscurément.

« Vous attendez », disait l'avocat, « un avantage de ce paysan Raspoutine, mais je crains que cela ne tourne mal pour nous et ne fasse tort à notre cause ! » Oui, c'était bien cela ! Là était la vérité ! Et Iliodore se leva pour soutenir l'orateur de toute sa conviction.

En cet instant, la même force satanique s'empara de lui et l'obligea encore une fois à servir « l'esprit du mensonge » ; non seulement il ne put détourner la fatalité si clairement pressentie, mais même il fit tout pour la favoriser. Il accusa avec mépris l'avocat de se conduire comme un agent de l'Occident, de manquer de patriotisme et de ne pas comprendre le peuple. Ce n'étaient pas les avocats, les journalistes et les Juifs maudits qui sauveraient la civilisation en ruine, mais bien le « saint peuple russe » !

La séance prit fin : la cause de Raspoutine était entièrement gagnée. Le père Théophane et l'évêque Hermogène rayonnaient de plaisir. Hermogène commença alors à persuader le petit archimandrite, qui était le confesseur de la tsarine, qu'il devait amener le nouveau staretz à Tsarskoïé-Sélo. Iliodore s'enfermait pendant ce temps chez lui, mécontent, et sa grossièreté si redoutée prit cette fois des allures particulièrement désagréables.

5
LA TRAGIQUE IDYLLE DE TSARSKOIÉ-SÉLO

« Sunshine » était le joyeux surnom que l'on donnait à la jeune princesse Alix de Hesse avant son mariage avec Nicolas II. Il lui resta lorsqu'elle fut devenue impératrice de Russie, et son époux ne l'appela jamais autrement que son « rayon de soleil ».

Aussitôt que le tsar avait terminé les affaires de l'Etat, qu'il avait reçu les ministres, écouté leurs rapports et signé les actes, il retournait en toute hâte auprès de sa chère Alix, empressé comme un jeune mari et comme s'il avait eu du mal à attendre la permission de retourner dans son tranquille foyer.

Les devoirs que lui imposait son métier d'empereur lui étaient désagréables et pénibles : il devait rester avec mauvaise humeur assis des heures à compulser des dossiers, à signer des documents, à prendre connaissance des rapports des ministres et à les annoter en marge ; il devait recevoir avec ennui des visites indispensables et il était plus qu'heureux quand celles-ci ne duraient pas trop longtemps. En somme ses occupations journalières consistaient à lutter continuellement contre la montagne de papiers, qui s'accumulaient d'une façon effroyable sur son bureau quand il négligeait un seul jour de faire son pensum quotidien.

Pendant tout son règne, ses heures furent ainsi partagées régulièrement entre les désagréments officiels et les joies de la vie de famille. La tsarine elle-même ne parvint jamais à s'habituer, après de nombreuses années de mariage, à être séparée quelques heures de son époux. Si les affaires de l'Etat retenaient celui-ci loin d'elle plus

longtemps que de coutume, elle s'inquiétait bientôt et attendait son retour avec impatience. Elle se tenait presque toujours dans son boudoir mauve, rempli de fleurs magnifiques ; elle lisait, allongée sur une ottomane, ou écrivait des lettres de son écriture rapide, s'occupait à un travail de broderie, ou bien encore bavardait avec son amie Anna Viroubova et lui racontait tous les souvenirs qu'elle avait de communs avec le tsar. Elle ne parlait pour ainsi dire que de lui, ne pensait qu'à lui, car elle voulait, pendant les heures où elle était séparée de son époux, rester au moins en esprit avec lui.

Quand alors des pas précipités retentissaient dans le corridor et que le lustre de son boudoir commençait à cliqueter doucement, elle se levait, émue comme une jeune fille, et le rouge lui montait aux joues. La porte s'ouvrait brusquement et la tsarine, rayonnant d'un bonheur sans égal, allait au-devant de son époux, qui entrait avec un sourire joyeux. Ils restaient ensuite des heures ensemble, s'entretenaient avec plaisir de leurs enfants, faisaient des projets, préparaient des voyages et des promenades, répétant enfin à satiété les mille riens si chers aux amoureux.

Parfois même, alors que l'impératrice recevait chez elle quelques amis, un léger sifflement, semblable au cri d'un petit oiseau, parvenait de la pièce voisine : Alexandra rougissait jusqu'aux oreilles, disait que l'empereur l'appelait, prenait congé de ses visiteurs et disparaissait. Il ne lui arriva jamais de ne pas obéir à l'instant même et avec plaisir à l'appel de son époux.

Ils étaient mariés depuis quelques années déjà quand le tsar dut la quitter assez longuement pour aller se rencontrer à Racconigi avec le roi d'Italie. Alexandra s'enferma alors dans son appartement et ne laissa pénétrer personne auprès d'elle. Toute sa gaieté reparut au retour de Nicolas. Il lui fut seulement pénible d'être obligée de

recevoir son époux officiellement en présence de toute la Cour et de ne pouvoir exprimer librement sa joie.

Deux fois seulement en vingt-trois ans la bonne harmonie de ce ménage fut légèrement troublée par des malentendus. La première fois des bavardages étaient parvenus aux oreilles du tsar : le beau général Orlov ne serait pas resté complètement indifférent à l’impératrice. Certains courtisans ne pouvaient se défendre de donner quelque fondement à ce soupçon, et le fait que le général Orlov passait presque toutes ses soirées dans l’appartement des souverains, à jouer pendant des heures au billard avec l’empereur, donnait constamment un nouvel aliment à la rumeur. Le départ brutal d’Orlov pour l’Egypte, « pour raison de santé », et même sa mort qui survint quelque temps après, ne dissipèrent pas complètement les soupçons de bien des gens, et des allusions perfides circulèrent encore longtemps.

Si cependant le tsar n’eut jamais à douter réellement de la fidélité de son épouse, l’impératrice, elle, fut une fois vraiment jalouse de son amie Anna et se crut offensée par elle dans sa dignité. Anna était honnête d’ailleurs : elle avait eu la naïveté d’avouer un jour à la tsarine qu’elle sentait se développer en elle, contre sa volonté, un grand amour pour le tsar. Cette confession, si innocente qu’elle eût été au fond, suffit pourtant pour que la très susceptible Alexandra fût fâchée un bon moment contre son amie, et c’est en termes plutôt durs qu’elle parla de la « traîtresse » dans ses lettres à sa famille.

Ces petits malentendus se dissipèrent d’ailleurs aussi vite qu’ils étaient venus et ne purent réellement ébranler le bonheur de ces deux êtres. Le tsar et la tsarine reconnurent rapidement l’inanité de leurs défiances, et depuis lors la bonne entente première fut complètement rétablie.

Jamais, même pendant le passage de ces nuages, un seul mot disgracieux ne tomba entre les deux époux. Ils restèrent toujours tous deux animés de la considération la plus délicate l'un pour l'autre et ils évitèrent de se froisser même par un regard. Depuis le début de leur mariage jusqu'à leur fin tragique, Nicolas et Alexandra conservèrent toujours le ton et les manières de deux jeunes mariés, et l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre ne diminua pas un seul instant.

Le journal où le tsar avait coutume de noter chaque soir les événements de la journée laisse bien l'impression d'un bonheur familial que rien ne pouvait troubler. Ces pages nous dépeignent les heures admirablement tranquilles qu'ils vivaient dans la joie de voir grandir leurs enfants ; et l'on y sent enfin la reconnaissance qu'il avait à sa chère femme du bonheur qu'elle lui donnait.

Avant tout, le jeune couple s'était retiré dans un cadre aussi simple et étroit que possible, car tous deux avaient horreur du luxe et des grandes salles. Le château de Tsarskoïé-Sélo leur plut dès leur première visite et ils y transportèrent aussitôt leur résidence définitive. Ils vivaient dans des pièces petites et peu nombreuses et où ils restaient ensemble le soir, jouant avec les enfants ou bien feuilletant des revues illustrées et des albums de photographies.

Quand Alexandra ne se trouvait pas justement dans son boudoir avec son époux ou avec Anna Viroubova, on était certain de la rencontrer chez ses enfants. Son amour maternel allait si loin qu'elle ne quittait jamais volontiers leur chambre et y recevait même souvent des visites officielles. Le grand chancelier de la Cour ayant un jour quelque chose de très urgent à lui communiquer et des papiers importants à lui faire signer, l'impératrice le reçut, ayant la grande duchesse Olga sur les genoux et une main sur le berceau de la jeune Tatiana.

Elle désespérait d’avoir un fils, quand enfin elle en mit un au monde. Alexandra le soigna avec encore plus d’amour que ses autres enfants. Elle avait bien trouvé, dans la personne de la Vichniakova, une nourrice en qui elle pouvait avoir vraiment toute confiance, mais l’impératrice se réservait quantité de petits soins, elle lui donnait son bain, habillait son cher petit, lui apprenait à prononcer ses premiers mots et jouait avec lui pendant des heures.

Plus tard, quand les enfants grandirent lentement, Alexandra entreprit même de les instruire. Elle se pencha avec eux sur les livres et les cahiers, elle les aida à faire les devoirs et à apprendre les leçons que leur donnaient Frl. Schneider, Mr Gibbs et M. Gilliard. Elle brodait aussi avec ses filles ; tant qu’elles furent petites c’est elle qui cousait les robes de leurs poupées et elle les aida aussi plus tard à organiser de petites fêtes intimes.

L’empereur lui aussi aimait à jouer avec ses enfants et restait des heures en leur compagnie. Il avait réservé à leur usage une grande salle de marbre du château de Tsarskoïé-Sélo et y avait même fait établir une glissoire en parquet ciré et tout ornée de draperies de soie. Nicolas s’amusait là avec ses filles et se laissait aller un nombre incalculable de fois avec elles sur le bois lisse, une heure, quelquefois deux heures chaque jour, et cela même pendant une période de soucis politiques assez graves.

La vie des souverains s’écoulait ainsi, tantôt à Tsarskoïé-Sélo, tantôt au palais de Livadia, parfois au milieu des forêts finnoises, dans un bonheur calme. Quand la révolution éclata et que le tsar détrôné dut avec sa famille quitter le château de Tsarskoïé-Sélo, Alexandra écrivit à son amie Anna Viroubova : « Ma chérie, il nous est particulièrement pénible de prendre congé de cette maison, de ce foyer où nous avons vécu si heureux pendant vingt-trois ans ! »

Plus tard à Tobolsk, devant l'avenir si menaçant, les sujets de conversation de la famille impériale roulèrent uniquement sur les souvenirs du temps où ils étaient tous deux si heureux. C'était là leur unique consolation.

« Le passé est mort », écrivait encore la tsarine, de Tobolsk, à son amie Anna Viroubova, « mais je remercie Dieu de tout ce qui m'est arrivé d'heureux jusqu'ici et du trésor de souvenirs splendides que personne ne peut me ravir. »

Dans la Russie tout entière il n'y avait en effet peut-être pas une autre femme que la tsarine qui aurait considéré comme le plus grand bonheur souhaitable de vivre tranquille et en petite bourgeoise au milieu des siens. Pour elle, rester dans un cadre étroit, près de son époux, de ses enfants et de sa fidèle et unique amie Anna fut toujours « véritablement le plus grand bonheur sur la terre »…

Mais pendant ces « vingt-trois années » de contemplation étroite, une tragédie effroyable s'était amassée lentement sur la tête des souverains, si tranquilles dans leur amour et la joie de la vie de famille. Pendant que le tsar attendait avec impatience la fin des visites et des rapports ennuyeux afin de retourner dans les bras de sa bien-aimée Alix, pendant qu'il s'amusait avec de grands éclats de rire sur la glissoire avec les enfants, cherchait des champignons dans les bois ou s'entretenait des événements de la journée sur le pont de son yacht, pendant ses parties de tennis ou ses promenades en canot automobile, pendant ses parties de chasse, la destinée tragique de cette famille se préparait lentement mais impatiemment, en même temps que le sort de l'empire russe tout entier. Ce « bonheur ensoleillé » avait en lui, dès le premier jour, le germe de la catastrophe inévitable.

Le sort de ces deux êtres, qui vivaient renfermés dans leur amour et séparés du monde, portait peut-être déjà un

présage de malheur dans leur existence tranquille de petits-bourgeois. La fatalité s'est fait un jeu de cacher sa perversité derrière le masque du bonheur.

L'empire russe tout entier, gouverné par ces souverains sans méchanceté, allait depuis longtemps d'une façon à peine sensible, mais avec certitude, à la ruine. On aurait pu le pressentir à la façon de vivre de ce peuple, bien avant l'arrivée de Nicolas. La destinée aveugle obéissait à une loi mathématique et allait provoquer d'une façon funeste la fin du dernier des Romanov, en même temps que l'effondrement de la Russie.

« L'idylle de petits-bourgeois » de Tsarskoïé-Sélo fut marquée dès le premier instant et jusqu'au dernier jour par une suite d'événements tragiques : guerre, dangers, maladies, meurtres, catastrophes de tous genres.

Et puis la jeune souveraine n'était pas aimée de sa belle-mère qui, dès son arrivée en Russie, la regarda avec mépris comme une étrangère. L'impératrice douairière Maria Féodorovna avait indisposé toute la Cour contre l'« Allemande » et celle-ci fut traitée par tout le monde avec froideur, même après qu'Alix de Hesse fut devenue impératrice de Russie et jusqu'au jour où pendant la catastrophe sanglante de la guerre russo-japonaise, le 30 juillet 1904, Alexandra donna naissance à un fils.

De ce moment, la vie des souverains fut pleine de joies mais aussi de soucis à cause de leur jeune fils ; le grand-duc héritier grandissait, il devenait un ravissant et adorable enfant avec de jolies boucles blondes et faisait le charme du couple impérial et de son entourage. Comblés de bonheur, ils suivaient avec un plaisir toujours nouveau ses premiers pas, ses gestes, ses jeux et ils épiaient les premiers mots que ses lèvres balbutiaient.

Mais les malheureux parents durent bientôt reconnaître à leur grande épouvante que leur « cher trésor », comme le

tsar avait coutume de désigner son fils dans son journal, que ce petit garçon souriant et gai portait en lui le germe d'une terrible maladie. Tout mouvement imprudent pouvait être mortel pour lui, car le petit Alexis, si ardemment désiré et ensuite tellement idolâtré, était atteint d'hémophilie. Il risquait à tout moment de se faire une blessure qui, si petite fût-elle, pouvait entraîner une issue fatale. Le moindre choc sur le bras ou au pied amenait immédiatement un épanchement de sang sous-cutané, avec une tumeur bleuâtre et de violentes douleurs. Aussi la vie du grand-duc héritier fut-elle depuis sa naissance, et malgré les soins dont il était entouré, un martyre continuel pour lui-même et une source de souci constant pour ses proches.

Les parents de ce malheureux enfant cherchaient à le consoler le plus possible, en lui faisant des milliers de cadeaux, des nombreuses privations que ses souffrances lui imposaient, et essayaient de lui faire oublier qu'il lui était interdit de se distraire avec les mêmes jeux que les autres enfants de son âge.

Les jouets les plus chers et les plus précieux s'entassaient dans sa chambre ; un grand chemin de fer avec des remblais, des stations, des postes d'aiguillage, des locomotives resplendissantes, des wagons avec de petites poupées dans chaque compartiment, des merveilles de mécanique en un mot ; il avait aussi des bataillons entiers de soldats de plomb, des villes en réduction avec leurs toits et leurs clochers, des reproductions de bateaux de guerre, des usines en miniature remarquablement organisées avec de petits bonshommes comme ouvriers, etc. Tous ces jouets étaient mus par des mécaniques et il suffisait au grand-duc héritier d'appuyer sur un ressort, pour mettre les ouvriers en mouvement, pour faire avancer et reculer les bateaux, pour faire tinter les cloches des églises et pour mettre les soldats en marche.

Mais à quoi servaient tous ces jouets magnifiques ? Le petit Alexis devait rester assis au milieu d'eux, toujours gardé par le fidèle matelot Dérévenko, qui veillait constamment à ce que l'enfant ne fît pas un mouvement dangereux avec ses bras ou ses jambes. Il n'avait jamais la permission, comme tous les autres petits garçons, de courir, de sauter, de se détendre enfin ; toujours il entendait : « Alexis, prends garde, tu vas te faire mal ! »

Il était bien pénible au petit bonhomme de rester toujours sagement assis, il aurait bien volontiers échangé tous ses jouets si précieux contre une journée au grand air, où il pourrait enfin s'amuser follement et sans contrainte, où il aurait le droit de s'en donner une fois, une seule fois, à cœur joie, sans entendre aussitôt la voix de Dérévenko : « Prends garde Alexis, sois prudent ! »

Il arrivait souvent que le grand-duc héritier venait demander à sa mère des choses qu'elle devait lui refuser avec un serrement de cœur. « Donne-moi une bicyclette, maman », demandait-il. Et la tsarine répondait tristement : « Tu sais bien, Alexis, que cela serait dangereux pour toi ! »

— Je voudrais aussi apprendre à jouer au tennis, comme mes sœurs.

— Tu sais bien qu'il t'est défendu de jouer.

Alors l'enfant commençait à pleurer et criait avec désespoir :

— Ah pourquoi ne suis-je pas comme les autres petits garçons ?

Mais parfois, malgré toutes les précautions, l'enfant faisait quelques pas trop rapides, ou un mouvement involontaire, et le malheur arrivait : il saignait et il n'y avait aucun moyen d'arrêter l'épanchement. En vain les meilleurs médecins de la Cour s'empressaient-ils auprès du malade et essayaient-ils tous les remèdes que la science mettait à leur disposition. Le grand-duc héritier gémissait

douloureusement, et ses parents impuissants étaient dans l'obligation de rester près de lui et de voir la mort approcher implacablement. Alors dans la petite chapelle du château impérial on disait des prières jusqu'à ce que le miracle se produisît de nouveau et que l'enfant, presque mourant, fût encore une fois sauvé.

En plus de la douleur que lui causait l'état de santé de son fils, la tsarine avait encore une raison de se désespérer ; elle était continuellement obsédée par l'idée qu'elle était responsable du malheur de son enfant. La maladie était en effet héréditaire dans sa famille ; un de ses oncles, son plus jeune frère et deux neveux à elle, étaient morts de cette hémophilie. Le terrible mal ne frappait que les hommes dans sa famille et c'est ainsi que l'impératrice avait été elle-même épargnée, alors qu'elle l'avait transmis à son fils.

Quand les parents connurent exactement l'état du grand-duc héritier, ils abandonnèrent les derniers vestiges de représentation à la Cour et se retirèrent tout à fait dans le cercle intime et étroit de leur vie de famille. Ils n'eurent plus qu'un souci : veiller sur l'enfant, que le plus petit accident pouvait permettre à la mort de leur ravir. Quand il jouait, ils cherchaient anxieusement s'il n'y avait pas de danger à craindre, ils voyaient la mort derrière chaque joujou, qui attendait pour leur arracher sans pitié leur fils bien-aimé.

L'impératrice se fit tellement de souci qu'elle gagna une grave maladie nerveuse, qui se traduisit au début par d'intolérables crampes d'estomac et qui finit par l'obliger à garder très fréquemment le lit.

Une seule personne parvint à pénétrer dans l'intimité du couple impérial. C'est Anna Alexandrovna Tanéiev, dame d'honneur de la tsarine, qui sut gagner rapidement la confiance de sa maîtresse et devint bientôt son amie la plus

intime. Quelques années après son arrivée à la Cour, Anna appartint en quelque sorte complètement à la famille. L'impératrice l'appelait « notre grand baby », notre « petite fille », et lui faisait part sans aucune restriction de ses tourments, de ses ennuis et de ses doutes.

Anna était la fille du chancelier Tanéiev, un haut fonctionnaire consciencieux qui se fit aussi un nom comme compositeur. Elle avait vingt-trois ans quand elle prit la place de la princesse Orbéliani, dame d'honneur alors malade, et elle se lia avec la tsarine pendant un séjour dans la forêt finnoise. Au retour, Alexandra s'écria joyeusement : « Je remercie Dieu de m'avoir enfin envoyé une véritable amie ! »

Anna resta en effet sincèrement dévouée à l'impératrice jusqu'à la mort épouvantable de celle-ci. Les dernières lettres, les derniers mots d'amitié d'Alexandra furent pour celle qui, jusqu'au bout, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour la secourir et soutenir son courage.

Cette femme qui possédait la confiance illimitée et l'affection de la souveraine était un être vraiment curieux, bien fait, avec son caractère et sa façon de comprendre l'existence, pour vivre avec les habitants de Tsarskoïé-Sélo. Au milieu d'une foule de courtisans qui ne pensaient qu'à obtenir des avantages personnels par leurs intrigues et leurs flatteries, Anna resta toujours l'amie fidèle de la tsarine sans la moindre arrière-pensée d'intérêt. Pendant tout le temps qu'elle vécut dans l'intimité complète de la famille impériale, elle n'eut d'autres soucis, d'autres souhaits, que de se dévouer à Nicolas, à Alexandra et à leurs enfants. Elle n'avait pas de fortune personnelle et le secours matériel que lui accordait l'impératrice était ridiculement minime. Enfin son extrême simplicité, on pourrait presque dire sa pauvreté, se remarquait dans toute sa manière d'être. Parfois la tsarine réussissait à la persuader d'accepter comme cadeau un bijou sans valeur

ou une robe. Sa modestie s’accordait aussi avec son aspect extérieur. « Jamais, observait un jour M. Paléologue avec surprise, on ne vit une favorite plus raisonnable et se faisant moins remarquer. »

Elle était plutôt forte, un peu lourde même ; sa chevelure opulente, son cou large, son visage tranquille et joli, son teint brillant et rosé, ses yeux étonnamment clairs et ses lèvres charnues lui donnaient l’air d’une provinciale ; avec cela elle était toujours très simplement habillée et ne portait que quelques bijoux sans valeur. Après un grave accident de chemin de fer, elle fut obligée de marcher pendant longtemps avec des béquilles ou de se faire rouler dans un fauteuil.

Anna Tanéiev avait été très malheureusement mariée à un lieutenant de vaisseau du nom de Viroubov ; elle avait divorcé à peine un an plus tard, car celui-ci était sujet à de fréquentes attaques de nerfs qui allaient presque jusqu’à la folie. Ce triste événement la rapprocha encore de la tsarine et la fit se dévouer plus étroitement que jamais à son impériale amie.

« La Viroubova », comme on l’appelait dans tout le pays, passait pour une intrigante dangereuse, et les diplomates étrangers l’ont souvent ainsi dépeinte. Il ne peut faire aucun doute qu’Anna se soit beaucoup occupée de politique et ait eu de ce fait une influence réelle sur la marche des événements. Pourtant ses intrigues ne lui servirent jamais personnellement, c’était toujours pour la prospérité des souverains qu’elle se dévouait. Dans son empressement à servir l’empereur elle avait la conviction que ses conseils étaient utiles au bien de la Russie et de ses monarques, et si elle « intrigua » de toute son âme, elle ne se servit jamais de son influence pour son profit personnel.

Après son divorce d’avec le lieutenant Viroubov, Anna continua à vivre dans l’humble petite maison qu’elle avait

louée étant fiancée non loin du château de Tsarskoïé-Sélo. Il ne se passait pour ainsi dire pas de jour qu'elle ne vînt rendre visite aux souverains ou qu'elle ne reçût chez elle le couple impérial. La « petite maison de la Viroubova » devint ainsi peu à peu le séjour favori du tsar et de la tsarine, qui n'y étaient jamais dérangés et où ils étaient loin des devoirs ennuyeux de l'étiquette. Dans la suite, ce lieu devint un centre de grande importance politique, le tsar rencontrant là un grand nombre de gens qu'il ne voulait pas recevoir officiellement au château. La « petite maison » était à l'angle de la Sredinaïa et de la Tserkovnaïa, à peine éloignée de deux cents pas du palais impérial, et ainsi le tsar et la tsarine pouvaient s'y rendre à volonté à pied et sans attirer l'attention de qui que ce fût.

Anna décrit elle-même sa petite maison comme un séjour pauvre et sans commodité. Elle n'avait pas de fondations et par suite était très froide. « L'impératrice me fit cadeau pour mon mariage, écrivit-elle plus tard, de six chaises recouvertes d'étoffe qu'elle avait brodée elle-même, ainsi que d'une table à thé et de quelques aquarelles. Quand Leurs Majestés venaient le soir, l'impératrice apportait généralement des fruits ou des petits fours et l'empereur arrivait avec une bouteille de cherry-brandy sous le bras. Nous nous asseyions autour de la table, faisant notre possible pour éviter à nos pieds le contact du parquet glacé. Leurs Majestés s'amusaient de ma manière un peu primitive de vivre. Quelquefois, assis devant la cheminée, nous buvions en mangeant des croquignolles qu'avait apportées mon domestique, Bertchik, l'ancien valet de chambre de feu mon grand-père Tolstoï. Je me souviens que l'empereur assura un jour en riant, qu'après de telles soirées, un bain pouvait seul le réchauffer. »

Cette simplicité de la Viroubova était justement ce qui avait le plus de valeur en elle aux yeux du couple impérial. Alexandra et Nicolas sentaient que pour la première fois ils

avaient rencontré un être vraiment désintéressé et ils savaient le reconnaître. Anna resta bientôt presque seule près d'eux, l'empereur restreignant de plus en plus par défiance le nombre de ses serviteurs.

Quel triste spectacle offrait maintenant la Cour de Nicolas et d'Alexandra, quand on la comparait aux splendeurs des anciens souverains ! La Cour des tsars éclipsait autrefois par sa magnificence les autres résidences européennes. Les anciens monarques russes étaient alors entourés des hommes d'Etat les plus éminents, des diplomates les plus fins et des courtisans les plus rusés de leur époque. Autour de l'empereur se nouaient les intrigues les plus raffinées, se jouaient les ruses politiques les plus audacieuses.

La résidence de Saint-Pétersbourg avait été très animée. D'abord les grands-ducs, et les grandes-duchesses, les innombrables princes, parents des souverains : oncles, tantes, cousines, cousins, qui avaient une influence plus ou moins considérable sur l'empereur, et toute la vieille noblesse avec ses intérêts et ses ambitions. Les ministres arrivaient aux audiences en costumes de gala tout couverts d'or, des généraux, la poitrine constellée de décorations, les membres du clergé, les courriers, les aides de camps, un essaim de dames d'honneur, de princesses, de comtesses, toutes en toilettes somptueuses et parées de bijoux splendides.

Tous venaient aux grandes réceptions, dîners de gala, bals, et donnaient à la Cour des tsars un coloris et une magnificence sans égale. La pompe et le faste despotiques de l'Asie s'alliaient alors au raffinement de la civilisation européenne. La résidence impériale était vraiment le centre de tous les intérêts de l'Etat, de tous les efforts du commerce de toutes les intrigues et de toutes les vanités.

Déjà, sous Alexandre III, c'était devenu beaucoup plus calme à la Cour ; les couleurs pâlirent et le faste disparut. Alexandre III, à la fin de son règne, passait la plus grande partie de son temps en dehors de Saint-Pétersbourg, au palais de Gatchina ou en Crimée, et c'est ainsi que le Palais-d'Hiver jusqu'alors si brillant devint désert.

Aussitôt que Nicolas II prit le pouvoir, les derniers frais de représentation disparurent. Le tsar faisait son possible, comme nous l'avons dit, pour éviter de recevoir ministres et conseillers d'Etat ; il préférait se faire donner des rapports écrits. Il était de plus en plus rare de voir à la Cour un personnage remarquable, comme si tous les gens de valeur étaient morts ou restaient chez eux ; mais aussi le nouveau monarque, pas plus que son épouse, ne faisaient rien pour les attirer. Et puis, il aurait fallu toute une génération de diplomates et d'hommes d'Etat, jeunes ; mais le tsar ne se sentait ni capable ni désireux de s'attacher de nouvelles figures.

Les parents s'éloignèrent les uns après les autres, les nombreux grands-ducs, les oncles, les tantes, les cousins, et d'année en année il y eut moins de couverts à la table des souverains aux fêtes de famille, jusqu'au jour où l'empereur et sa femme se trouvèrent seuls avec leurs enfants. Ils ne revoyaient leurs proches qu'au service religieux donné pour un grand-duc, mort âgé ou victime d'un attentat.

Ceux qui étaient fiers d'appartenir à une très ancienne noblesse étaient eux aussi de plus en plus rarement les hôtes de Tsarskoïé-Sélo ; en partie ils se retiraient d'eux-mêmes, en partie ils étaient doucement mis de côté, sans ambiguïté, car l'empereur avait horreur de toute cette coterie, n'avait aucune confiance en eux, et même les craignait.

Les ministres, les généraux, les membres du clergé l'ennuyaient et le mettaient au désespoir avec leurs discours perpétuels, leurs demandes et le monceau d'actes qu'ils lui apportaient à signer. Nicolas était heureux quand il pouvait réussir à renvoyer l'un de ces visiteurs importuns et il réduisait ses relations avec eux au strict minimum indispensable.

Les courriers et les aides de camp devaient attendre des heures dans les antichambres, car plus rien de ce qui se passait au-dehors ne paraissait à l'empereur important ou urgent. Les gardes exotiques en turban blanc s'ennuyaient à longueur de journée et restaient à bâiller devant les portes, qui s'ouvraient maintenant si rarement pour un visiteur.

L'impératrice n'aimait pas, détestait même, et craignait ses dames d'honneur tout autant que les grandes-duchesses avec leurs toilettes magnifiques et leurs bijoux splendides. A ses yeux elles étaient toutes « fausses comme des jetons », et prêtes à la trahir, à intriguer contre elle, à répandre des calomnies sur son compte.

Tous ces personnages, qui avaient autrefois tellement donné de vie et de couleur à la Cour, manquaient maintenant ; les grandes salles n'étaient pour ainsi dire plus jamais ouvertes pour des réceptions ou des fêtes, et le merveilleux service de table d'or et d'argent restait enfermé dans les écrins. La porte des appartements particuliers des souverains demeurait close aux courtisans ; c'est à peine si quelques personnes avaient le droit d'y pénétrer, et il y en avait encore moins que l'on écoutait.

Nicolas et Alexandra craignaient tout le monde et se méfiaient de tout le monde. L'empereur sentait en effet nettement que tous ceux qui s'inclinaient devant lui comme des esclaves étaient capables de le trahir sans le plus petit scrupule pour la satisfaction de leurs intérêts égoïstes.

La Cour, par suite de cette méfiance des souverains, prit avec le temps un aspect tout à fait étrange. Tous ceux qui laissaient voir leur façon de penser, et si peu que ce fût leur volonté, étaient regardés par l'empereur comme suspects ou pour le moins indésirables, et il les éloignait. Il ne resta que des gens ternes et sans aucune valeur, qui ne parurent pas dangereux et furent tolérés. Parmi eux d'ailleurs s'en trouvèrent quelques-uns en qui le tsar eut confiance et qui, de ce fait, prirent sur lui un empire de plus en plus considérable : deux ou trois aides de camp, un vieux ministre et le gouverneur du palais restèrent les seuls initiés aux affaires privées de la famille. Tous les autres furent regardés comme des espions et des ennemis devant lesquels il fallait déployer la plus grande prudence.

C'est ainsi que se rétrécit le cercle de ceux qui pouvaient entrer dans les appartements de l'empereur, il y eut en tout quatre ou cinq courtisans, des gens pleins de tact qui de peur de choquer évitaient la moindre observation. Jamais ils ne disaient « non », et leur absence d'opinion était si grande qu'ils pouvaient approuver de bonne foi tout ce que faisaient le tsar et la tsarine.

Ces « intimes » semblaient éternellement marcher sur la pointe des pieds, et évitaient soigneusement de jamais apporter des nouvelles désagréables dans leur portefeuille. Ils étaient toujours également souriants, parlaient de la pluie et du beau temps, s'informaient chaque jour avec une politesse un peu servile des mêmes choses insignifiantes, comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ce n'était d'ailleurs pas là feinte de Cour ; ces gens étaient eux-mêmes simples et sans méchanceté, incapables de jamais remarquer le moindre tort ou la plus petite faiblesse. Ils n'entendirent vraiment rien, ne virent vraiment rien, de toutes les mauvaises choses qui se jouaient en Russie pendant leur service à la Cour, et ils

purent ainsi s’épargner la peine de déranger les monarques en apportant des nouvelles fâcheuses.

Leurs pas silencieux dans le corridor de l’appartement impérial, leurs voix assourdies et le peu d’importance si agréable de ce qu’ils avaient à dire et à demander, rien de tout cela n’était fait pour troubler le tranquille bonheur dans lequel Nicolas et Alexandra étaient enveloppés. Ces fidèles courtisans n’éveillèrent jamais l’empereur et l’impératrice de leurs rêves, et ne rappelèrent jamais ces deux êtres craintifs à la froide réalité qui les guettait méchamment à la porte de leur appartement particulier.

Jusqu’au jour où les soldats révolutionnaires envahirent le château et empoignèrent brutalement ces deux « rêveurs » pour les emprisonner en attendant une mort atroce, jusqu’à ce jour affreux « l’idylle de Tsarskoïé-Sélo » fut protégée par ces fidèles serviteurs, qui marchaient sans bruit et dont la bonne éducation veillait à ce que Nicolas et Alexandra ne s’aperçussent jamais de la menace suspendue sur leur tranquille bonheur.

La vie intime du couple impérial n’aurait d’ailleurs pas été possible sans ce petit cercle de courtisans toujours optimistes, qui n’avaient jamais un mot fâcheux à dire, mais sans eux également ce bonheur n’aurait pas eu une fin aussi tragique. Frédéricks, Voïékov, Sabline et Nilov ont certainement une grande part de responsabilité dans la catastrophe qui a mis fin d’une façon si atroce à cette « idylle ».

Le personnage le plus intéressant parmi ces faibles fut certainement Frédéricks, digne vieillard toujours plein de tact, qui de mémoire d’homme avait toujours été ministre. Il avait la mission délicate de régler toutes les affaires privées de la famille, de transmettre leurs dons, de veiller sur les apanages des grands-ducs et de leurs femmes, d’étouffer les affaires scandaleuses, d’effacer les fautes. Il

avait à décider du bien et du mal et devait pour cela être initié aux secrets les plus intimes. Le tsar et la tsarine aimaient de tout leur cœur ce vieillard élégant. Ils le nommaient gentiment « our old man », et lui permettaient de les appeler « mes enfants ».

Son grand âge se faisait d'ailleurs sentir, sa mémoire avait des faiblesses fâcheuses et l'on racontait pas mal d'anecdotes amusantes sur son compte. Le prince Orlov, chancelier de la guerre, lui soumettait un jour un rapport, lorsque le comte Frédéricks l'interrompit : « Excusez-moi, mon cher prince, je crois que je ne me suis pas encore fait raser aujourd'hui ! »

Orlov répondit évasivement et continua la lecture de son rapport. Au bout de cinq minutes, le comte Frédéricks lui posant la main sur le bras lui dit : « Une seconde, mon cher prince ; je crois bien que je ne me suis pas encore fait raser aujourd'hui ! »

Le prince lui dit en souriant que le mieux serait de le demander à son valet de chambre. Le vieux comte sonna, et ayant interrogé son domestique, reçut une réponse affirmative.

Il sembla alors écouter plus attentivement la lecture du rapport, quand soudain il se leva en disant : « Je ne me suis certainement pas fait raser aujourd'hui ! Je pars chez le coiffeur ! » En route, il s'endormit dans sa voiture et le cocher préféra le reconduire chez lui.

On se racontait en souriant toutes ces petites histoires, ce qui n'empêchait pas le ministre d'être aimé de tout le monde. Seul le comte Witte disait méchamment partout, que Frédéricks était « à peu près gâteux » et que ses subordonnés étaient obligés de lui préparer ses rapports à l'empereur comme un pensum d'écolier.

Voïékov, le gouverneur du palais de Tsarskoïé-Sélo, gendre du comte Frédéricks, avait aussi la confiance de

l’empereur. Au début la tsarine ne lui avait pas été favorable, mais ce fut lui qui plus tard transmit plusieurs fois les messages secrets de l’impératrice au Quartier Général.

L’aide de camp amiral Nilov faisait une assez étrange figure à la Cour. Il paraissait un ours grossier et il aimait beaucoup le vin. Son habitude était de donner à tout le monde, même à l’empereur, son opinion sans aucun ménagement. Il est vrai que les « vérités » qu’il exprimait étaient encore bien loin de la réalité et incapables d’effrayer.

Les autres aides de camp jouaient un rôle assez effacé. Ils étaient jaloux les uns des autres, et cependant aucun d’eux n’avaient une réelle influence. Si quelqu’un adressait une requête à l’un de ces officiers, il répondait : « Moi, mon rôle est d’ouvrir les portes ! » ou bien : « Moi, je ne fais que jouer aux échecs ! »

Leur situation n’était d’ailleurs pas brillante. Leur solde était à peine suffisante et ils furent fréquemment la proie des usuriers ou jouèrent à la Bourse. Ils s’efforçaient tous de profiter de leur situation à la Cour pour se créer des avantages matériels. Seul Sabline parvint à capter la confiance de l’empereur et à jouer un certain rôle.

En somme, le couple impérial était comme entouré d’une muraille infranchissable par ces courtisans serviles et quelconques, et absolument séparés du reste du monde et de l’empire russe tout entier.

Sazonov, le ministre des Affaires étrangères, s’écriait un jour : « C’est lamentable, c’est le vide autour de Leurs Majestés, personne ne parvient jusqu’à elles. En dehors des rapports officiels entre l’empereur et ses ministres, pas une voix de l’extérieur ne pénètre dans cette maison ! »

La Cour périssait donc ainsi lentement, par suite de l’isolement total du couple impérial et du profond silence

qui régnait à Tsarskoïé-Sélo. Aussi les salons politiques de la résidence se développaient-ils avec une avidité d'autant plus grande. Depuis Mme de Krudener il y avait déjà quelques salons de ce genre, mais au début du XXe siècle, ils poussèrent littéralement comme des champignons.

Autrefois quand des ministres, des conseillers d'Etat, des nobles, des hommes politiques et des intrigants passaient encore à la Cour, quand celle-ci était en contact sain et vivant avec le monde extérieur, le château impérial était le centre de tous les événements politiques, car c'était là que tous les intérêts étaient en jeu, c'était là que l'on accordait les demandes, que l'on mettait les projets en délibération, que l'on discutait les plans et que l'on développait les idées.

Mais maintenant la Cour était calme, chacun se sentait contraint quand il avait pu pénétrer à Tsarskoïé-Sélo, à marcher doucement, à parler bas, car les souverains désiraient le repos ; bref il fallait user de ménagements et le palais ressemblait de plus en plus à une pompeuse et énorme chambre de malade.

Toute l'animation affairée de la Cour, se voyant écartée de sa place naturelle, se développait maintenant dans les salons politiques comme un fantôme lamentable et sans gloire. Toutes ces intrigues et tous ces projets, toutes ces jalousies, tous ces plans, qui avaient encore du style dans le brillant du palais impérial et avaient pu éblouir quelquefois par leur grandeur majestueuse, semblaient bien mesquins maintenant dans ces petits salons dont l'activité fiévreuse devait remplacer la véritable vie de Cour. Tout ce qui dans le voisinage de l'empereur pouvait passer pour une « grande politique » n'était plus qu'une industrie rebutante, un verbiage sans fin, une spéculation malpropre.

Les hommes de valeur n'obtenaient que rarement une audience du souverain, ils n'exerçaient donc pour ainsi dire aucune influence sur lui et ne pouvaient jamais connaître

exactement ses véritables intentions. C'est autour d'eux que se groupèrent les nouveaux salons politiques de Saint-Pétersbourg. Mais ceux-ci se formèrent surtout autour de gens, dont les rapports avec la Cour reposaient sur leurs relations d'amitié avec quelques fonctionnaires de second ordre, et que leur peu d'importance mettait à même d'approcher les souverains pendant leur service : les laquais, les portiers et autres « dignitaires » du palais.

Heureux celui qui avait un ami parmi ces gens ! Il devenait immédiatement un homme recommandable, un salon se formait autour de lui ; tous les politiciens qui aspiraient après un poste de ministre venaient le lui répéter le plus souvent possible ; de même les popes qui voulaient devenir évêques, les gens de finances, les banquiers, les intrigants, enfin tous ceux qui avaient intérêt à être renseignés fidèlement sur les intentions privées du tsar. Et tous pouvaient en effet espérer le succès, quand ils faisaient intervenir un laquais ou un fonctionnaire de la Cour tout aussi peu conséquent, car ces petits employés étaient justement les seules personnes qui étaient à même d'approcher l'empereur fréquemment dans sa retraite. Grâce à eux, on était certain d'avoir des nouvelles sûres et grâce à eux on pouvait influencer le souverain.

De tous ces cercles politiques extraordinaires, le plus actif fut certes celui du prince Andronnikov. Des quantités de gens se retrouvaient chez lui journellement pour orienter leurs plans dans le sens le plus favorable, et cela grâce à la liaison remarquable avec Tsarskoïé-Sélo qui était à la disposition du prince. Andronnikov était en effet souvent à même de communiquer à ses amis les intentions les plus secrètes du souverain, quelques heures avant qu'elles fussent officiellement connues, et de leur permettre par cela même de réaliser des gains énormes. Andronnikov était également capable de parler en faveur de toutes sortes de demandes, de faire réussir des

nominations, de faire accorder des distinctions. Aussi maint fonctionnaire, maint officier, maint prince de l'Eglise passait-il régulièrement chaque après-midi dans le salon d'Andronnikov et cela aussi souvent qu'il était nécessaire pour obtenir l'avancement ou la décoration souhaitée.

Le prince devait cette influence remarquable sur les décisions de l'empereur, à ses vieilles relations d'amitié avec le valet de chambre du tsar. Plus tard il se rapprocha aussi du gouverneur du palais, mais ce dernier ne lui fut jamais aussi précieux que ce valet de chambre. Par l'intermédiaire de celui-ci, il pouvait toujours savoir quels étaient les papiers qui traînaient sur le bureau de l'empereur et dans quelle disposition d'esprit était Nicolas II vis-à-vis de telle ou telle question. C'est d'après ces informations que les intrigants et les spéculateurs qui fréquentaient le salon d'Andronnikov bâtissaient ensuite leurs entreprises privées. Les renseignements du prince étaient pour ainsi dire toujours dignes de confiance et l'influence insensible qu'il faisait exercer sur l'empereur par le valet de chambre ne manqua presque jamais son effet.

Il y eut une époque où de hauts dignitaires de l'Etat, comme les ministres Soukhomlinov et Biéaïev, des princes de l'Eglise comme l'évêque Varnava, personnage qui étaient eux-mêmes très en faveur à la Cour pourtant, tirèrent leurs propres informations du salon d'Andronnikov, car les renseignements donnés par le valet de chambre étaient beaucoup plus dignes de foi, que tout ce que ces grands personnages pouvaient apprendre personnellement pendant leurs audiences à Tsarskoïé-Sélo. A côté de ces visiteurs de distinction se pressaient aussi chez le prince d'innombrables Juifs apeurés, qui espéraient obtenir par son intermédiaire la révocation de l'expulsion de Saint-Pétersbourg prononcée contre eux, et ils étaient rarement déçus.

Ce fut certainement le ministre de l’Intérieur qui usa le plus de cette source d’informations. C’était lui qui « finançait » le prince. Andronnikov était en effet de famille très pauvre, ne possédait pour autant dire rien et était connu pour être très prodigue. Mais le fait qu’il était en relations d’amitié avec le valet de chambre du tsar suffisait à arranger les choses. Au ministère de l’Intérieur on considérait comme indispensable de lui remettre chaque mois de la main à la main une somme importante, et de s’assurer ainsi toutes les indiscrétions du valet de chambre. De plus, le ministère, en entretenant le train de maison d’Andronnikov, s’épargnait certainement les grosses dépenses qu’il aurait fallu engager d’un autre côté pour faire espionner le souverain. On savait en effet dans les bureaux que le tsar ne parlait jamais ouvertement et sans réserve à ses ministres, de telle sorte que ceux-ci pouvaient difficilement se fier à lui sous peine d’avoir ensuite les surprises les plus désagréables. A l’aide du salon d’Andronnikov, le ministère de l’Intérieur avait ainsi la certitude d’être très exactement renseigné sur l’état d’esprit et les intentions du tsar, il pouvait savoir quel rapport avait eu l’assentiment du monarque et quel autre sa désapprobation. Le valet de chambre apportait ses propres informations et le rusé et intelligent prince Andronnikov savait deviner tout ce qu’il lui paraissait encore utile de savoir.

Le ministre, grâce à son alliance avec Andronnikov, était toujours au courant de ce que les honorables évêques, les généraux et les politiciens étaient en train de projeter : et en effet, le prince lui faisait part aussi des plans que ces messieurs lui avaient confiés pour les mener à bien. On était donc en position dans les bureaux de se faire une idée certaine et tout à fait nette de la politique intérieure, grâce à toutes ces données.

Aussi le prince Andronnikov passait-il depuis longtemps pour une personnalité très importante dans les milieux politiques et dans le monde des affaires. C'était le type de l'homme éternellement affairé. Il courait toujours à travers la ville accomplir quelque mission secrète. Il connaissait tout le monde ; il apparaissait et disparaissait brusquement partout, enfin sa vie était une suite continue d'aventures. On lui voyait constamment sous le bras un énorme portefeuille havane gonflé de papiers, dont il ne parlait jamais qu'avec le plus grand mystère.

Ce portefeuille devint même si célèbre que la police commença de s'intéresser à son contenu. Le ministre Plehve fit un jour attaquer Andronnikov par des malandrins, qui s'emparèrent du fameux portefeuille havane. Puis un agent de l'Okhrana apporta triomphalement l'objet au ministre ; quand celui-ci l'ouvrit, il put constater qu'il ne contenait que de vieux journaux.

Mais Andronnikov était plus qu'un homme inoffensif et suffisant : c'était un intrigant passionné ; il avait précisément une joie maligne à dresser ministres et évêques les uns contre les autres, à répandre des calomnies et à détruire de vieilles amitiés. Il le faisait d'ailleurs moins pour satisfaire à ses besoins matériels que, comme le pense Witt, « par un amour insensé de l'intrigue ».

Il pouvait être extrêmement dangereux pour ses ennemis, ou les ennemis de ses amis, avec ses pointes méchantes et sa façon perçante de discerner les faiblesses des autres. Il ne s'entendait pas seulement à publier sur les ministres qu'il voulait ménager, des articles élégants et flatteurs, il pouvait tout aussi bien écrire des épigrammes satiriques contre ses ennemis et il savait faire placer ses méchants « portraits » sur les bureaux des hommes les plus influents de Saint-Pétersbourg.

Il réussit même plus tard à avoir tout à fait à sa disposition une revue, et aussitôt qu'un de ses ennemis tentait un geste contre lui, un article de fond paraissait dans cette feuille avec plusieurs remarques sur la vie passée et le « vrai visage » de l'homme en question. Ces quelques lignes suffisaient la plupart du temps pour compromettre le malheureux et pour le rendre définitivement ridicule.

Andronnikov publia un jour en français des *Mémoires contemporains* où il raillait spirituellement l'activité et les capacités de plusieurs ministres. Toute la société de Saint-Pétersbourg fut en grand émoi pendant plusieurs semaines. La famille impériale elle-même, l'impératrice douairière, les grands-ducs se divertirent à cœur joie à la lecture de ces Mémoires, et le valet de chambre réussit à en glisser un exemplaire sur le bureau de l'empereur.

Ces dons littéraires faisaient passer le prince pour un adversaire terrible. Comme il était bien vu des grands-ducs, le prince Chervachidse, chef de la maison de l'impératrice douairière, rechercha sa faveur et peu à peu, toute l'aristocratie s'intéressa à lui. Chaque ministre, à son entrée en fonction, était informé confidentiellement par son chef de cabinet, que son prédécesseur avait coutume d'entretenir de bonnes relations avec Andronnikov, et il reprenait aussi cette amitié traditionnelle pour la transmettre à son tour à son successeur. Les chefs de service, et en général tous les hauts fonctionnaires, savaient également que leur chef était en liaison avec Andronnikov, et ils s'efforçaient tous de gagner sa faveur. Les petits fonctionnaires à leur tour, habitués à imiter leurs supérieurs en tout, exagéraient naturellement leur dévotion pour le prince avec du reste une certaine pédanterie bureaucratique. Chaque fois qu'Andronnikov apparaissait dans un ministère, les « tchinovniks » bondissaient à sa

rencontre, l’aidaient à se débarrasser de sa pelisse et lui ôtaient ses caoutchoucs des pieds.

Deux hommes seulement osèrent lui refuser leur estime, le ministre de la Guerre Soukhomlinov, qui avait spéculé avec Andronnikov sur des terrains et était ensuite devenu son ennemi, et le ministre de l’Intérieur Maklakov qui ne répondit pas au télégramme de bienvenue que lui avait adressé le prince et lui fit même retirer son permis de circulation gratuite sur les chemins de fer. Mais ces deux ministres eurent plus tard l’occasion de mesurer la puissance d’Andronnikov. Il les fit renverser et réussit même à faire interner l’infortuné Soukhomlinov dans la forteresse Pierre-et-Paul.

Après ces événements, personne ne se risqua plus à résister au prince Andronnikov et le directeur de la Police Béletzki pouvait dire avec raison que pendant les dix dernières années qui précédèrent la révolution, il n’y avait pas eu une seule décision importante dans la politique russe où Andronnikov n’était pas intervenu quelque peu. Ce prince était une personnalité vraiment puissante et influente, quoique chacun sût bien que son portefeuille havane n’était bourré que de papier journal.

Andronnikov avait d’ailleurs une concurrence très forte dans le cercle qui s’était formé autour du connétable Bourdoukov. Ce Bourdoukov était attaché au ministère de l’Intérieur et son titre de « connétable » n’avait pas le plus petit rapport avec ses véritables fonctions. Sa force politique résidait dans son amitié avec les deux aides de camp favoris du tsar, le général Sabline et l’amiral Nilov. Grâce à ses relations avec ses deux hommes, il pouvait lui aussi servir à ses « clients » et à ceux qui fréquentaient son salon, des nouvelles fraîches et certaines de Tsarskoïé-Sélo.

Il était en liaison continuelle par lettres et télégrammes avec ses amis de la Cour et on voyait souvent l'amiral Nilov à ses banquets ; le vieux « loup de mer » se réconfortait avec quelques bouteilles de vin. Les partisans de Bourdoukov, les chevaliers d'industrie et les politiciens qui étaient groupés autour du connétable, prétendaient que l'influence de leur patron à la Cour était plus grande et plus importante que celle d'Andronnikov. Entre les deux salons et les deux personnalités se livrait un combat terrible, qui se traduisait par toutes sortes d'intrigues, de calomnies et de dénonciations.

On pouvait penser ce que l'on voulait des cercles des deux concurrents, mais personne ne mettait en doute que l'on était mieux accueilli dans le salon de Bourdoukov que dans celui d'Andronnikov. Cela provenait de ce qu'Andronnikov était subventionné par le ministère de l'Intérieur, dont la caisse quoique largement pourvue n'était pas inépuisable, tandis que derrière le salon de Bourdoukov il y avait le financier Ignati Porfiriévitch Manous, qui voyait grand et se montrait réellement généreux.

Manous était tout le contraire d'un homme mesquin et il se différenciait en cela à son grand avantage des égoïstes bureaucrates du ministère de l'Intérieur. Il savait très bien que tout ce qu'il dépensait pour le salon de Bourdoukov était bien placé et que cela lui rapportait au décuple si ce n'est au centuple. Grâce à Bourdoukov il lui fut possible d'éclipser son rival le plus dangereux et le plus puissant, le banquier Dimitri Rubinstein, et cette victoire fut pour lui le couronnement de sa carrière financière.

Manous était un Juif de très misérable origine, qui sut fort adroitement tirer parti de la situation politique de la Russie pour ses entreprises commerciales. Il réussit de très grosses spéculations, puis il se lia avec le prince Mechtcherski, un partisan enragé du panslavisme, et mit

des capitaux à sa disposition. A l'aide de l'argent du banquier juif, Mechtcherski, grand réactionnaire et ancien ami de Dostoïevski, fut à même de commencer dans son journal *Grajdanine* une violente campagne antisémite, et Manous lui-même écrivit des articles ultra-nationalistes dans ce journal, sous le pseudonyme de « Séléni ». Manous parvint ainsi à se créer d'excellentes relations dans les milieux influents de la réaction et de l'aristocratie et il passa bientôt pour le banquier le plus riche et le plus considérable de Saint-Pétersbourg.

Comme tous les financiers adroits, Manous aimait à rester en arrière-plan ; cela n'était d'ailleurs pas pour satisfaire une vanité mesquine, mais parce que cela lui permettait toujours de réussir d'excellentes affaires. Aussi avait-il trouvé bon de mettre son protégé Bourdoukov en avant, et celui-ci, grâce à l'argent du banquier, tenait son salon, organisait des banquets et entretenait l'amitié des aides de camp Sabline et Nilov. Bourdoukov devait recevoir les visiteurs, les solliciteurs, les fonctionnaires, les ministres et les officiers, pendant que Ignati Porfiriévitch Manous, « l'homme jaune », comme on l'appelait à Saint-Pétersbourg, restait invisible.

Manous payait le vin avec lequel Bourdoukov grisait les aides de camp, Manous payait le loyer de l'appartement élégant de Bourdoukov, il payait les petits et les grands emprunts avec lesquels on entretenait l'amitié de Sabline, il payait en un mot tout ce qui était nécessaire à l'existence de ce salon politique. Mais aussi tout ce qui se passait dans la maison du connétable était dans l'intérêt de « l'homme jaune » et servait ses desseins. Ce potentat de l'argent, ce juif adroit, réussissait ainsi à exercer une influence vraiment étonnante jusque dans les plus hautes sphères de la Cour, tout en sachant toujours rester personnellement invisible dans la coulisse.

Le banquier mettait à vrai dire les divers organes de ce salon dans de terribles embarras, par la variabilité de ses spéculations. C’est ainsi que l’aide de camp Sabline écrivait un jour avec désespoir à celui qui lui donnait ses instructions :

« Vous m’avez d’abord donné l’ordre de ne plus médire du ministre des Finances Bark, puis il y a trois jours vous me faites parvenir l’instruction précise de dire du bien de Bark ; si je comprends bien, je dois aujourd’hui marcher à nouveau à fond contre lui. Je suis dans l’obligation de vous dire sérieusement ma façon de penser : il m’est vraiment très difficile, après avoir porté le ministre aux nues hier, de répandre aujourd’hui des paroles sur son compte. »

Les instructions du banquier Manous étaient rarement de nature purement politique, elles se rapportaient le plus souvent à des affaires. Ce que le financier recherchait surtout c’était à se faire accorder de nouvelles concessions, avoir en main la construction de fabriques et la fourniture générale de l’armée.

Pendant la guerre mondiale, on soupçonna vivement Manous d’être à la solde du service d’espionnage allemand. Malgré les charges accablantes que le ministre Khvostov accumula contre lui, il n’en continua pas moins à travailler tranquillement, il s’en inquiéta à peine et ne répondit même pas à ses accusations. Le salon de Bourdoukov, grâce à ses relations avec Sabline et Nilov, lui était une garantie si grande, que Manous n’eut aucune crainte sérieuse à avoir jusqu’à la révolution. Ce cercle politique qu’il « finançait » et qui lui était si utile, rendait l’« homme jaune » complètement inattaquable et le mettait à l’abri de ses ennemis.

Parmi ces cercles d’aventuriers semi-commerciaux et semi-politiques, qui, faute d’une vie normale à la Cour, s’étaient développés à Saint-Pétersbourg, le salon de la

baronne Rosen fut particulièrement digne de remarque. Le prince Andronnikov proclamait fièrement ses relations avec le valet de chambre du tsar, Bourdoukov ne faisait aucun secret de son amitié avec Sabline et Nilov, mais on ne disait jamais le nom de la personnalité qui servait d'intermédiaire entre le salon de la baronne Rosen et Tsarskoïé-Sélo ; cependant on ne pouvait mettre en doute que cette source d'informations existait et que celles-ci étaient presque toujours exactes. Les hôtes discrets de cette discrète maîtresse de maison s'étaient accommodés depuis longtemps de rester en face d'un secret strictement gardé, et ils étaient satisfaits quand la « source confidentielle » leur apportait des nouvelles et qu'ils pouvaient transmettre leurs demandes à Tsarskoïé-Sélo.

La baronne Rosen elle non plus n'avait aucune fortune, ce qui ne l'empêchait pas de s'habiller avec la plus grande élégance et de donner des fêtes vraiment splendides. Ses banquets surpassaient même en magnificence ceux que l'« homme jaune » organisait dans le salon de Bourdoukov. La belle princesse Dolgorouki avait des relations assez équivoques avec la maîtresse de maison. Cette femme était d'origine espagnole et s'était assuré la possibilité de réaliser de grosses affaires en épousant le nom d'un aristocrate russe.

Le ministre Khvostov fut toujours curieux de percer le mystère de la baronne Rosen et de sa vie ; il s'y essaya à plusieurs reprises. Le matin, on trouvait chez elle des mouchards et des aventuriers de bas étage ; quelquefois il y avait aussi le fameux Rachevski qui appartenait à l'Okhrana. L'après-midi, la baronne Rosen recevait des grands-ducs, des grandes-duchesses et des ministres. Enfin le soir, son salon était rempli de comédiens, de femmes légères et de journalistes. Un mystérieux « ingénieur » qu'on ne voyait jamais payait les collations des mouchards, aussi bien que les déjeuners des grands-ducs et que les

dîners des comédiennes et des journalistes. Quel était cet « ingénieur » inconnu, et pour quelle raison supportait-il tous ces frais ? Comment avait-il même les moyens de le faire ? C'est ce que le ministre Khvostov, malgré sa sagacité, ne put parvenir à découvrir.

Pendant que dans les salons du prince Andronnikov, du connétable Bourdoukov et de la baronne Rosen, des spéculateurs louches et des espions adroits rivalisent à qui mieux mieux pour exercer leur influence sur le tsar sans volonté, dans un autre cercle on poursuivait des desseins plus généraux et plus dangereux. C'était le salon Ignatiev où se rassemblaient tous les partisans de l'intolérantisme national et religieux et de la politique de réaction, avec l'intention d'agir sur les déterminations de l'empereur.

Le comte Alexandre Pavlovitch Ignatiev, autrefois ambassadeur auprès de la Sublime Porte, et plus tard ministre, avait certes été le premier à remarquer la décadence de la vie de Cour sous Alexandre III, et à prévoir l'éclosion des salons. Aussitôt que le vieil empereur Alexandre III se retira à Gatchina, le comte Ignatiev commença, avec l'aide de sa femme, à organiser trois fois la semaine des « réceptions politiques », et celles-ci furent bientôt connues. Le fameux « salon noir d'Ignatiev » fut un certain temps le centre politique le plus influent de la capitale.

C'est sous le ministère d'Ignatiev que se produisirent les plus furieuses attaques des réactionnaires, et son salon fut pour lui l'instrument de travail le meilleur, tout en étant le point de départ de mille intrigues qui n'avaient qu'un but : influencer comme il convenait la Cour du tsar, puisqu'elle était séparée du reste du monde. Là se rassemblèrent dès lors les ecclésiastiques et les politiciens les plus fanatiques du comité réactionnaire des « panrusses », des diplomates, des militaires, des candidats ministres, qui tous voulaient, comme le maître de la maison, faire la conquête de

Constantinople et avaient déjà préparé tous les plans de cette campagne. On trouvait naturellement aussi chez le comte Ignatiev des banquiers et des industriels, qui espéraient obtenir à temps la fourniture des armées pour le jour où la guerre commencerait. Enfin on voyait encore dans le salon du comte différents employés des ministères et des bureaux de la police, hommes obscurs pénétrés des « saintes convictions nationales », militaristes enragés, et naturellement désireux de voir expédier en Sibérie leurs adversaires politiques.

Les sous-ordres de la Cour, ces mêmes fonctionnaires qui, par ordre des salons d'Andronnikov, de Bourdoukov ou de la baronne Rosen, avaient à mener à bien des affaires importantes, étaient utilisés par le salon Ignatiev à une besogne politique beaucoup plus sérieuse : c'est ainsi que leur échut le rôle historique de faire résonner aux oreilles ordinairement inaccessibles de l'empereur les voix de l'intolérance et de la réaction issues du « salon noir ».

Les premiers temps, quand le « comte noir » était encore jeune et entreprenant, l'activité de son salon eut un caractère grave et exerça à certains égards une influence incontestable. Mais plus tard quand le comte s'écarta peu à peu de la vie publique, et quand finalement il mourut, le salon Ignatiev prit une tournure tout à faite différente.

Non toutefois que, sous la conduite de la vieille comtesse veuve, le « salon noir » eût renoncé à son idéal réactionnaire, à ses sentiments orthodoxes et à son intolérantisme excessif, mais depuis la mort du comte tout cela perdit en somme de son importance. On y reçut les mêmes hôtes qu'autrefois, on y tint les mêmes discours, mais le salon prit de plus en plus l'allure d'un cercle de généraux retraités et de vieilles bigotes qui venaient bavarder trois fois par semaine.

La maîtresse de maison et ses amis prenant de l’âge, leurs parlotes continuelles prirent de plus en plus d’importance. Mais les éternels thèmes politiques ne leur suffirent plus et ils s’adonnèrent peu à peu aux joies du mysticisme et de l’occultisme.

Les vieilles dames, les généraux et les ecclésiastiques qui se retrouvaient trois fois par semaine dans le salon de la comtesse Ignatiev, ne consacraient plus que quelques minutes au mouvement religieux et politique. Ils entraient immédiatement dans le monde des esprits.

Tous ceux qui s’intéressaient à l’occultisme essayaient de pénétrer dans le cercle de la comtesse Ignatiev. Il était arrivé en effet chez elle ce qui se produit quand des gens se rassemblent pour entrer en communication avec le « monde des esprits », celui-ci ne s’était pas fait attendre longtemps et il donna bientôt des signes de plus en plus évidents de son existence. Les « phénomènes de l’au-delà » devinrent de plus en plus fréquents.

Mais bientôt tous les membres de ce salon, pour la plupart encore ignorants, trouvèrent leurs « maîtres » ; des « messagers » leur furent envoyés de l’au-delà, des « illuminés », des « faiseurs de miracles », qui étaient naturellement capables de comprendre et de commenter les « signes » des esprits. Tous ces « hommes éclairés » étaient regardés comme des saints. De là ils pénétrèrent aussi dans le salon des grandes-duchesses Militza et Anastasie, les « Monténégrines ». Et c’est ainsi que d’étape en étape, quelqu’un d’entre eux parvenait à Tsarskoïé-Sélo, où on l’annonçait comme un « envoyé de Dieu ».

La maladie du jeune grand-duc hériter faisait tomber de plus en plus le tsar et la tsarine sous la domination de tous ces « saints », de tous ces « illuminés » et par suite de plus en plus, sans qu’ils s’en doutassent, sous l’influence des

intérêts qui se concentraient dans le « salon noir » de la comtesse Ignatiev.

En un mot, l'empereur, avec son antipathie maladive pour la fréquentation des hommes compétents qui auraient pu lui donner des conseils, par méfiance envers les honnêtes gens, et en restant isolé du reste de tout le pays, en arriva à se faire dicter inconsciemment ses résolutions par un groupe de vieilles dames réactionnaires et de généraux retraités aux idées étroites.

Depuis sa plus tendre enfance Nicolas II supportait les coups du sort avec une indifférence fataliste et une sorte de religiosité humble qui lui était un secours intérieur. Plus tard il implora l'aide divine, aussi bien comme souverain pour son empire chancelant que comme père pour son enfant voué à une mort atroce. Le malheur rôdait mystérieusement et silencieusement autour de lui, mais il s'efforçait à peine d'y trouver une autre explication que : « C'est la volonté de Dieu ! » Tout ce que l'on pouvait tenter avec les misérables forces humaines ne pouvait qu'échouer lamentablement.

« L'empereur est fataliste », disait un jour un de ses ministres, « quand une entreprise ne réussit pas, au lieu d'essayer de lutter, il reste convaincu que Dieu l'a voulu ainsi et il courbe la tête ».

Cependant un accident suivait l'autre, les menaces se succédaient et le tsar et la tsarine en arrivèrent à juger insuffisante la foi de l'Eglise. Ils trouvaient de moins en moins d'apaisement à leurs craintes et à leurs soucis dans les sermons, dans les messes, dans les chœurs et les prières qu'ils faisaient constamment répéter, et auxquels le Ciel ne répondait jamais.

Ils éprouvaient, comme deux êtres faibles et désespérés, le besoin de se mettre directement en rapport avec Dieu,

de le voir pour ainsi dire face à face. Cet appétit du miracle provenait d'ailleurs en eux moins de la croyance de l'Eglise orthodoxe et de ses dogmes sévères, que d'une espèce de mysticisme personnel.

L'impératrice inclinait de son côté de plus en plus fortement aux extravagances mystiques. Cette princesse hessoise qui avait été élevée dans un esprit rigoureusement protestant et avait même été assez longtemps sous l'influence des idées de David Frédéric Strauss[4], quand elle fut devenue impératrice de Russie et qu'elle se convertit à la croyance byzantine, se montra une des plus zélées fanatiques de l'orthodoxie.

Dans la suite, elle inclina de plus en plus au mysticisme et elle s'y abandonna peu à peu complètement. Elle eut entre les mains un ouvrage du XIVe siècle qui traitait des rapprochements possibles entre Dieu et les hommes, et de certains mortels particulièrement doués que l'on pouvait considérer comme des « amis de Dieu ». Ce livre fit sur l'impératrice une profonde impression : elle crut fermement qu'il existait des êtres capables d'approcher la vérité par d'ardentes prières et qui pouvaient, sans être eux-mêmes prêtres, être d'excellents médiateurs entre le ciel et la terre.

Ce mysticisme déjà maladif du jeune couple impérial fut plus tard encore fortifié par leurs relations avec les grands-ducs Nicolas et Pierre Nicolaïévitch, les « Nicolaïévitchi » comme on les appelait. Ils avaient épousé les deux sœurs, Militza et Anastasie, celles que l'on surnommait les « Monténégrines ». Elles étaient les filles du prince Nicolas qui fut plus tard le roi Nicolas de Monténégro. Très belles et très intelligentes, elles avaient su gagner par leurs flatteries la confiance du tsar. Quand l'impératrice souffrit d'une maladie nerveuse elles s'insinuèrent auprès d'elle et s'installèrent à son chevet, ne laissant même pas pénétrer

le personnel domestique. Leur but était clair d'ailleurs, les « Monténégrines », qui au début passaient inaperçues à la Cour, voyaient là un moyen de devenir influentes.

Les grands-ducs et leurs épouses manifestaient un grand intérêt pour les « séances occultes » la plupart du temps primitives et absurdes, où l'on faisait tourner des tables, conjurait des esprits et autres pratiques semblables. Mais le couple impérial, dans son désir d'oublier d'une façon quelconque ses soucis, s'attacha à tout ce qui paraissait s'approcher de l'au-delà. Sans autrement réfléchir et pour fuir les mille dangers de l'existence, ils se réfugièrent dans les sciences occultes et leur domaine obscur.

Des séances avaient lieu continuellement dans le salon des « Nicolaïévitchi » et de leurs épouses, avec toutes les recherches du spiritisme ; des « diseurs de bonne aventure », des « illuminés », des « prophètes », des « pèlerins », des « guérisseurs », des « faiseurs de miracles » se pressaient en foule chez eux. Le jeune empereur et son épouse étaient de plus en plus sous l'influence de ce milieu et quand tous deux s'écartèrent de la Cour et de tous leurs parents, les « Nicolaïévitchi » restèrent encore longtemps leurs fidèles.

La tsarine était allée, comme fiancée du grand-duc héritier, à Orianda et y avait assisté avec recueillement, à côté de son futur époux, à la messe célébrée par le père Jean. Le sermon que fit ce prêtre étrange lui laissa un souvenir ineffaçable. Plus tard, jeune mariée, elle entretint des rapports intimes, presque uniquement avec les « Nicolaïévitchi » et les « Monténégrines », car elle trouvait quelque plaisir aux apparences enfantines de la superstition telle qu'on la pratiquait dans le salon d'Anastasie et de Militza.

Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch était en tête de cette petite société spirite. Les « magiciens », les « diseurs de bonne aventure », tous ceux qui conjurent les esprits, en un

mot toutes sortes de personnages douteux passaient chez lui, les représentants de l'occultisme tout aussi bien que du mysticisme populaire russe.

La tsarine il est vrai s'écarta du spiritisme tel qu'on le pratiquait chez les « Monténégrines ». Elle le considéra même comme nuisible à la religion, mais elle resta toujours fidèle à sa croyance dans les « illuminés » et dans les « médiateurs » entre le ciel et la terre. Cette conviction ne lui paraissait pas être en contradiction avec les enseignements de l'orthodoxie. Elle continua à passer de longues heures dans la chapelle souterraine du Féodorovski Sabor et à lire les prières de l'Eglise, mais elle fut constamment à la recherche de « l'homme merveilleux » qui réaliserait ses premiers désirs et la mettrait en relation directe avec la divinité.

Au début du XXe siècle, l'impératrice rencontra le premier de la longue série de ces « faiseurs de miracles de Tsarskoïé-Sélo ». Avec l'arrivée du thaumaturge français, le docteur Philippe, commence la chaîne de ces séances étranges qui, par leur mélange de haute politique et de magie, rappellent les incantations des temps les plus reculés. Les finesses de la diplomatie moderne se rencontrèrent avec des « conjurations », les affaires de l'Etat furent soumises à des formules magiques, les réformes constitutionnelles à une « clochette merveilleuse » qui commençait à tinter quand le tsar était en présence d'un « homme mauvais ». Enfin toute la politique de l'empire russe fut discutée en même temps par des ministres et des sorciers.

A cette époque, la tsarine avait à supporter d'une façon particulièrement pénible le dédain de sa belle-mère et de toute la Cour, qui lui reprochaient de ne pas donner un successeur à la couronne et de ne pas remplir ses devoirs envers le pays ; c'est pour cette raison que la pauvre femme, dans sa crainte et sa nervosité, se confia

aveuglement au premier venu qui lui promit de réaliser « miraculeusement » ses plus chers désirs.

En 1901, pendant son voyage en France, elle fit la connaissance du thaumaturge Philippe, de Lyon. La grande duchesse Militza l’avait rencontré à Compiègne et le présenta au couple impérial. Cet homme « vraiment saint » fit immédiatement une impression favorable sur les souverains qui lui accordèrent toute leur confiance.

Ce « faiseur de miracles », ce Philippe, était un ancien garçon boucher et s’appelait de son vrai nom Nizier-Vachot ; aussi incompatible que cela puisse paraître avec son métier, c’était un rêveur. Il passait toutes ses nuits à dévorer des livres de magie et de sorcellerie. Bref, son penchant pour le surnaturel le fit mettre à la porte par son patron comme un incapable : ce dernier ne pouvait utiliser un garçon boucher qui voyait des esprits. Nizier-Vachot commença alors sa carrière de sorcier. A peine congédié il s’établit dans son pays natal près de Lyon, et pratiqua toutes sortes de cures merveilleuses. Comme il arrive souvent dans ces cas-là il obtint d’abord quelque succès, d’autant plus qu’il possédait un certain don d’hypnotisme. Pourtant, à la suite de quelques déboires il attira l’attention des autorités ; il fut poursuivi, mais sut profiter de la situation politique et s’assura la protection des nationalistes. Le comte Mouraviev-Amourski, l’attaché militaire russe à Paris, s’intéressa à lui et le présenta à la grande-duchesse Militza Nivolaïevna.

Les souverains, à leur retour en Russie, ne tardèrent pas à l’appeler à Saint-Pétersbourg. Il joua d’abord un rôle important dans le salon du grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, et ensuite à la Cour même. Des séances presque continuelles eurent lieu, en présence du tsar et surtout en présence de la tsarine. Les « Monténégrines » s’efforcèrent de faire donner le titre de docteur à Philippe, le « faiseur de miracles » paraissant tenir beaucoup à cette distinction.

Enfin le ministre de la Guerre Kouropatkine nomma le magicien français médecin militaire et conseiller d'Etat ; il eut ainsi officiellement le droit d'exercer la médecine.

L'impératrice espérait que l'action merveilleuse de Philippe favoriserait l'accomplissement de ses plus chers désirs, et elle pria le magicien d'agir auprès de Dieu pour qu'il lui fît la grâce de donner enfin un successeur au trône. Philippe vint alors habiter complètement le château de Tsarskoïé-Sélo et il commença une série d'incantations, à la suite desquelles l'impératrice devait certainement avoir un fils. Peu de temps après, une heureuse nouvelle se répandit à la Cour : le miracle s'accomplissait, la tsarine était enceinte. Il n'y eut plus de réceptions officielles et la souveraine ne se montra plus qu'à ses intimes, vêtue de robes amples ; bientôt les proches parents et les dames d'honneur purent constater avec joie qu'il y avait tout lieu d'espérer un heureux résultat. L'empereur rayonnait de bonheur, et la bonne nouvelle se propagea par tout le royaume.

Enfin le moment venu tout Saint-Pétersbourg attendit de jour en jour, puis d'heure en heure les coups de canon traditionnels tirés à la forteresse Pierre-et-Paul et qui, d'après leur nombre, feraient connaître si l'enfant attendu était un fils ou une fille. On savait que depuis plusieurs jours l'impératrice ne sortait plus de son appartement et même gardait le lit ; quatre gardes abyssiniens en grande tenue, en uniforme brodé et en turban blanc, veillaient à sa porte à ce que personne ne vînt la déranger.

Mais les jours passaient et le grand événement n'avait pas lieu. Enfin le médecin de la Cour obtint après quelque résistance l'autorisation d'ausculter l'impératrice. Il dut reconnaître à la stupéfaction générale que la grossesse d'Alexandra était illusoire.

Comme la population tout entière attendait un grand-duc héritier, on ne put naturellement garder longtemps secret ce revirement tragi-comique et toutes sortes de bruits fâcheux circulèrent dans la presse de tout l'empire, ce qui n'était pas propre à augmenter la popularité de la tsarine.

Le gouvernement du palais pria Rachkovski, le représentant de l'Okhrana à Paris, de faire des recherches sur le passé de Philippe et il soumit au ministre Sipiaguine le rapport accablant qu'il en reçut. Le ministre, qui connaissait bien la Cour, conseilla à Rachkovski de jeter ce papier au feu. Rachkovski ne suivit pas ce sage avis et porta le rapport au tsar, ce qui lui attira immédiatement la disgrâce impériale : Nicolas II n'aimait pas, une fois pour toutes, recevoir de mauvaises nouvelles. Malgré leur désillusion et les rumeurs fâcheuses, l'empereur et l'impératrice honorèrent le docteur Philippe de leur confiance et continuèrent à accorder leurs faveurs au « faiseur de miracles ». Ce n'est que quelque temps après que Philippe fut renvoyé dans son pays comblé de cadeaux.

Avant de partir il offrit à la tsarine une image sainte et la fameuse « clochette » qui se mettait à tinter aussitôt que les souverains étaient en présence d'un « homme mauvais ». Il fit enfin une prophétie qui devait se réaliser plus tard : il assura entre autres que Dieu enverrait bientôt un nouvel « ami » à l'impératrice et que celui-ci lui serait fidèle dans tous les périls.

Philippe mourut peu de temps après son retour en France, très certainement d'ennui, car il ne pouvait plus se retrouver à l'aise dans le simple décor de son pays après son magnifique séjour à Tsarskoïé-Sélo. Ses partisans prétendirent qu'il n'était pas mort et, que sa mission terrestre une fois remplie, il était monté vivant au ciel.

Le clergé orthodoxe avait vu d'un bien mauvais œil le succès et l'influence de ce « faiseur de miracles » étranger.

Aussi après le départ du Français, le moment leur parut-il opportun pour tenter de ramener à eux les souverains. L'aumônier de la Cour, le père Théophane, qui avait été le plus peiné de voir le tsar et la tsarine se détacher de l'Eglise orthodoxe et se mettre à la discrétion de ce maudit thaumaturge occidental, crut nécessaire de remettre les souverains en présence des « faiseurs de miracles » nationaux.

A cette intention, le père Théophane se souvint à propos d'une sorte de sorcier, bien russe celui-là, mort depuis longtemps, et que par une négligence incompréhensible on n'avait pas encore canonisé. C'était le moine Séraphim de Sarov qui s'était illustré au début du XIXe siècle par des prophéties remarquables. Le père Théophane persuada le tsar de laisser préparer cette canonisation et de regagner la faveur divine par la réparation de ce tort. L'empereur, sous l'influence de sa femme fut bien vite tout feu tout flamme pour ce projet et prépara la béatification de Séraphim de Sarov avec un zèle et un empressement remarquables, comme s'il était agi de l'affaire d'Etat la plus importante.

Il y eut bien quelques résistances à vaincre. Les puissants et illustres soutiens de l'orthodoxie parlèrent très haut contre ce projet, principalement le procurateur Pobiédonostsev, mais à la fin ceux qui se tenaient derrière l'empereur imposèrent leur volonté ; pendant un déjeuner intime, on effaça les scrupules de Pobiédonostsev.

Le 30 juillet 1903, en présence des souverains eurent lieu à Sarov des fêtes splendides pendant lesquelles Séraphim fut canonisé. Le soir un banquet solennel réunit un grand nombre de dignitaires, de princes et de fonctionnaires qui étaient accourus à Sarov pour cette

cérémonie, dans la certitude que leur présence à la fête serait très utile à leur carrière.

La nuit vint, on remarqua que la tsarine était nerveuse et que les plaques rouges bien connues devenaient de plus en plus visibles sur son visage, ce qui était chez elle la preuve d'une grande agitation intérieure. Enfin à minuit elle quitta la table et se rendit dans le jardin.

De vieux popes l'attendaient en compagnie de ses dames d'honneur les plus fidèles. Ils la conduisirent à une source sainte qui coulait près de la sépulture de Séraphim. Cette eau miraculeuse guérissait quantité de maladies, redressait des estropiés, rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, enfin elle fécondait les femmes stériles.

L'impératrice avait déjà pu se rendre compte de l'efficacité de cette source. A son arrivée à Sarov on lui avait présenté un groupe de paysans et de paysannes qui avaient enduré toutes sortes de maux. Et maintenant les paralytiques suivaient les processions sans béquilles, les aveugles voyaient de nouveau la lumière, les sourds entendaient.

Aussi Alexandra avait-elle décidé qu'elle essaierait sur elle-même la puissance de ce bain miraculeux.

Conduite par les popes et accompagnée de ses dames d'honneur, Alexandra s'approcha donc de la source. Elle s'arrêta d'abord à la tombe de Séraphim et s'agenouilla. Dans une longue et profonde prière elle supplia Dieu de la bénir et d'accomplir son vœu le plus cher en lui donnant un fils ; l'impératrice de Russie avait bien aussi le droit d'être une mère heureuse comme la plus pauvre et la plus insignifiante des paysannes.

Puis sa prière terminée elle se déshabilla avec l'aide de ses dames d'honneur, quitta ses bijoux et ses vêtements d'apparat et plongea son corps dans l'eau bienfaisante sous

la lumière des étoiles, pendant que les prêtres étaient restés en arrière près de la tombe du saint.

Le miracle s'accomplit d'ailleurs : l'année suivante l'impératrice mit au monde, à la grande joie de son époux et de l'empire russe tout entier, un fils auquel on donna le nom d'Alexis.

Les ecclésiastiques triomphèrent et proclamèrent la puissance miraculeuse du saint de Sarov. Les hauts fonctionnaires et dignitaires de toutes les parties de l'empire, qui avaient participé à la canonisation de Séraphim, virent leurs espérances réalisées. Ils obtinrent des distinctions et leur avenir fut assuré, car Leurs Majestés étaient maintenant convaincues de la bonne volonté de Dieu dans cette affaire, et ils récompensèrent chacun puisque le Tout-Puissant les avait elles-mêmes comblées. On suspendit dans le cabinet de travail de l'empereur un grand portrait de saint Séraphim et la croyance en ce protecteur était si forte, que le tsar, pendant la guerre contre le Japon, fit faire des milliers de réductions de cette image et les fit envoyer aux troupes du front. « Les Japonais ont des obus », disait-on dans le peuple, « mais nos soldats ont des images pieuses ! »

Aussi important que fût devenu le prestige de Séraphim de Sarov, il ne manquait pas de gens auprès de l'impératrice pour prétendre que le service rendu à la naissance du grand-duc hériter provenait moins de ce saint que d'une autre personnalité miraculeuse. On disait enfin que le bain nocturne dans l'eau de la source sacrée n'était pas à tout prendre la cause du prodige et que la « folle sacrée », la jeune paysanne maladive Daria Ossipova, avait tout fait.

De nombreux « faiseurs de miracles » et de « guérisseurs » n'avaient pas tardé à se montrer à la Cour après le départ

du thaumaturge Philippe. Ces gens prétendaient tous qu’ils étaient capables de contenter les désirs de l’impératrice par des moyens magiques. Ces nombreux « faiseurs de miracles » n’étaient pas des docteurs savants ou des « mages de salon » comme Philippe ; ils appartenaient plutôt au type spécifique russe des « iourodivi », des « innocents sacrés ». C’étaient des entités vraiment nationales, des personnages enfin qui de tout temps avaient été aussi importants que les prêtres orthodoxes eux-mêmes. Après l’insuccès de Philippe, auquel on en voulait beaucoup dans les cercles étroitement russes de la Cour, moins pour son « charlatanisme » que parce qu’il était étranger, on chercha à introduire à Tsarskoïé-Sélo le personnage le plus important de ces « iourodivi » au type vraiment national.

C’était chose facile, car on rencontre souvent de ces « iourodivi » dans les villages. Ce sont la plupart du temps des estropiés de naissance, des faibles d’esprit, des malvenus en un mot, rarement des femmes, sujets en général à des attaques d’épilepsie. Le peuple voit précisément dans la simplicité de ces malheureux l’empreinte de Dieu, et dans leurs convulsions la preuve de leur sainteté. Tout le monde, les paysans comme les intellectuels assurent que le Seigneur regarde avec une bonté particulière les êtres contrefaits, les sourds, les innocents et surtout les épileptiques dont les mouvements désordonnés et les cris sauvages sont des manifestations de la volonté divine à laquelle on doit se soumettre aveuglément, car elle est supérieure aux pitoyables jugements de l’orgueil humain. Ces « pauvres d’esprit » sont considérés comme des êtres de choix, on leur croit un pouvoir merveilleux et ils jouissent partout de la plus grande vénération.

Quand un de ces « iourodivi » traverse un village, crasseux et nu-pieds, vêtu de loques sordides, les paysans s’agenouillent devant lui, baisent le bas de sa blouse,

écoutent avec respect les paroles insensées qu'il prononce et essaient de les interpréter pour y trouver la volonté de Dieu.

Des gens qui spéculaient adroitement sur les penchants mystiques des souverains envoyèrent un de ces « innocents sacrés » à Tsarskoïé-Sélo, où il joua bientôt un rôle considérable. C'était Mitia Koliaba, appelé aussi Mitia Koselski, un pauvre infirme des environs du fameux couvent Optina Poustine : il était cagneux et bossu, contrefait, et avait deux moignons informes au lieu de bras. On était obligé de le conduire, car il avait de plus une vue très faible ; d'ailleurs il était à peu près sourd et n'émettait qu'avec une extrême difficulté quelques sons inarticulés. Quand il tombait dans une crise d'épilepsie, il commençait à pousser des cris effroyables, des gémissements rauques, puis enfin des hurlements et des gémissements qui n'avaient rien d'humain ; il faisait toutes sortes de gestes désordonnés avec ses moignons, et il fallait avoir les nerfs bien solides pour résister à ce spectacle.

Les paysans de son village l'avaient d'abord nourri par compassion, sans penser une minute que l'on pouvait trouver des prédictions dans ses cris d'animaux. Ce sont les moines d'Optima Poustine, ceux-là même que Dostoïevski a immortalisés dans son roman *Les Frères Karamasov,* qui découvrirent les merveilleuses aptitudes de Mitia Koliaba. Ils ne furent pas tout de suite à même de comprendre le sens de ses cris et de ses gestes, mais ils reconnurent immédiatement qu'ils se trouvaient en présence d'un « fou en Jésus-Christ », d'un « illuminé » en un mot. C'est le chantre sacristain Iégorov, un « moine de basse classe », qui par une « révélation céleste » eut la clé nécessaire à la traduction des oracles de Mitia. Il priait devant l'image de saint Nicolas, quand il entendit ce dernier lui expliquer comment il fallait interpréter les actions de Mitia, et il lui fut ordonné d'écrire sous la dictée du saint les prophéties

restées jusqu'alors incompréhensibles. Puis la voix merveilleuse lui enjoignit encore de répéter partout que le « fou » Mitia Koliaba aurait une grande influence sur le sort de la Russie.

De ce jour, Iégorov ne quitta plus « l'innocent sacré » Mitia Koliaba, et il traduisit ses fréquents oracles. Peu de temps après, Mitia prédit à une grande dame qu'elle aurait bientôt un fils et cette prophétie se réalisa. La nouvelle en vint à Saint-Pétersbourg où elle fut particulièrement commentée dans le salon de la comtesse Ignatiev. Plusieurs membres de ce cercle remarquable eurent alors l'idée de mener ce « fou sacré » à la Cour de l'empereur pour qu'il exerçât son action merveilleuse sur la tsarine et lui fît avoir un fils. Le prince Obolenski, qui avait des propriétés près de Koselsk et qui connaissait tous les antécédents de l'« innocent » Mitia, se chargea de le faire venir avec son interprète le chantre Iégorov, et de les conduire à Tsarskoïé-Sélo.

Un beau jour Mitia Koliaba et Iégorov apparurent dans le salon des « Monténégrines » où ils furent accueillis avec la plus grande amabilité, et de là on les amena au couple impérial. Mais Mitia n'était illuminé que pendant ses attaques d'épilepsie ; le reste du temps c'était un fou ordinaire et il se conduisait assez mal ; aussi ne savait-on que faire de lui. C'est la raison pour laquelle Mitia Koliaba ne put jamais atteindre à la Cour à une bien haute situation, alors que les autres « faiseurs de miracles » y parvenaient sans difficulté.

Quand Mitia entrait en transe et devenait « illuminé », Iégorov se plaçait près de lui et grâce à la « clé » il traduisait les cris, les bégaiements, les hurlements et les rugissements qui sortaient de sa bouche, ainsi que les mouvements désordonnés qu'il faisait avec ses moignons. En présence du tsar, de la tsarine et des « Monténégrines » on posait des questions au fou, pendant qu'il se tordait

dans des convulsions et que l’écume lui sortait de la bouche, questions auxquelles il répondait par des sons incompréhensibles. Iégorov donnait donc la traduction de ces prophéties, mais au sujet de la naissance d’un grand-duc héritier on resta toujours dans le doute : « C’était encore trop éloigné, et Mitia ne pouvait dire si le prochain enfant serait un garçon ou une fille ; mais il priait constamment et pourrait bientôt parler d’une façon plus précise. »

Désillusionné on se détacha peu à peu de cet « iourodivi », d’autant plus que le général Orlov venait de découvrir dans son domaine un nouvel « innocent sacré », une femme cette fois, une malade du nom de Daria Ossipova. Cette « folle sacrée » ne se contentait pas dans ses crises de faire des prédictions, ses hurlements avaient en eux-mêmes une action miraculeuse capable de rendre féconde une femme stérile.

Déjà dans son pays où elle travaillait comme fille de ferme, elle s’était entendue à « éloigner le mauvais œil » à faire avoir des enfants aux femmes, à guérir toutes sortes de maladies, mais elle savait aussi se faire respecter de ses ennemis. Toute la population la vénérait et la craignait, on voyait en elle une véritable sorcière comme hélas on n’en rencontre plus de nos jours. Quand elle entrait en transe, il fallait la lier avec de grosses cordes car elle brisait tout autour d’elle. Elle ne poussait pas alors comme Mitia Koliaba des sons inarticulés, mais hurlait d’abominables injures et malédictions. Tous écoutaient chacune de ses paroles avec une crainte respectueuse, car si elle se conduisait d’une façon aussi insensée, c’est que le ciel répandait la puissance d’un prophète et lui faisait faire des miracles.

C’est à l’époque où Daria Ossipova avait été amenée à Tsarskoïé-Sélo et avait effrayé la pauvre impératrice de ses horribles imprécations, que le « miracle » eut lieu et que le

grand-duc héritier vint au monde. Comme c’était peu de temps auparavant qu’on avait canonisé Séraphim de Sarov, les avis furent très partagés : devait-on être reconnaissant à Séraphim ou à la « folle sacrée » Daria Ossipova de l’heureux événement ?

L’impératrice s’habituait tellement à ces « faiseurs de miracles » qu’elle ne se bornait pas à demander leur aide pour la réalisation de ses désirs, elle réclama, comme l’empereur d’ailleurs, l’assistance de ces « magiciens » et de ces « innocents sacrés » dans les affaires de l’Etat. Philippe avait déjà été consulté pour diverses questions importantes et plus tard, dans des circonstances difficiles, le tsar demanda « conseil » à Mitia Koliaba. Pendant la guerre avec le Japon, son intervention fut réclamée par l’empereur pour écarter de l’armée, par ses prières, le mauvais sort. En 1906, Nicolas eut encore recours à cet « innocent ». On en trouve des traces dans son *Journal Intime.*

Pendant les premières séances de la première Douma, il y eut un « magicien et illuminé politique », le « strannik » Antoni qui fut à Tsarskoïé-Sélo le successeur de Daria Ossipova. Après lui il y eut d’autres « pèlerins », d’autres « innocents sacrés » auxquels on demandait des « conseils éclairés » dans des questions d’ordre politique.

L’élément national jouait le plus grand rôle dans cette sorcellerie. Cependant, le magicien Papus – le gynécologue français Encausse – joua aussi un rôle de quelque importance. Il était déjà venu à Saint-Pétersbourg en 1900 et entretenait des relations amicales avec Philippe. Après une longue absence il revint en octobre 1905, appelé par l’empereur qui se débattait au milieu de la révolution. Tous les conseillers du tsar ne savaient exactement quelle tournure devait prendre le gouvernement, s’il fallait faire des concessions aux agitateurs ou s’il convenait au contraire de les braver. Nicolas eut donc recours dans cette

circonstance au magicien Papus ; celui-ci évoqua l'esprit d'Alexandre III auquel le tsar posa quelques questions. Et au bout du compte, ce ne fut pas sous l'influence des renseignements qu'il obtint de cette séance, que Nicolas II se décida à mettre sa signature au bas de l'oukase relative à la Douma.

La plus remarquable des personnalités de ce genre que l'on vit à la Cour de l'empereur, fut certes le « docteur en médecine thibétaine » Badmaïev, qui surpassa de beaucoup tous les « illuminés » et les « magiciens » nationaux qui vinrent à Tsarskoïé-Sélo.

Tous les autres « thaumaturges », « innocents sacrés » et « sorciers » n'étaient en effet des êtres extraordinaires que lorsqu'ils étaient sous la « sainte influence », pendant leurs crises en un mot ; le reste du temps ils ne se distinguaient en rien du reste des mortels et étaient de vulgaires estropiés ou des faibles d'esprit. Il fallait attendre que la grâce les visitât de nouveau pour voir se manifester leur « force miraculeuse ».

Les talents du magicien thibétain Badmaïev étaient tout autres et procédaient d'une science bien plus remarquable. Il ne s'agissait là ni de hasard ni de séances occultes, ni de crises de nerfs. Cette « science mystérieuse » s'était affermie et approfondie au cours des siècles et elle se transmettait dans les « traditions sublimes de la sagesse thibétaine ». Badmaïev avait été initié dans sa patrie mongole aux mystères de la magie et des miracles, il était capable de reconnaître à tous moments les forces cachées du destin et de les diriger à sa volonté. On le considérait à la Cour du tsar comme un des derniers « sages de l'Orient » et il obtint bien plus d'attentions et d'égards que tous les « faiseurs de miracles » empiriques.

Ses conseils politiques, ses paroles sages paraissaient au tsar de grande valeur. Badmaïev n'avait pas besoin

d'évoquer l'esprit d'Alexandre III, même quand il s'agissait de résoudre un problème compliqué. Il cherchait en lui-même, dans sa grande expérience et ses connaissances universelles en politique ; il était d'ailleurs familiarisé avec toutes les finesses de la diplomatie asiatique. Dans les conseils qu'il donnait au tsar il unissait la magie à son habileté, car son regard saisissait avec une force infaillible tout à la fois la « lumière intérieure » des choses, leur aspect réel et leur signification pratique.

C'est ainsi que pendant que les « faiseurs de miracles » étaient peu à peu laissés de côté et devaient se retirer l'un après l'autre d'une façon peu glorieuse, Badmaïev conserva la confiance et la haute considération de l'empereur jusqu'à la chute du régime. La longue série des « prophètes » et des « innocents sacrés » n'empêcha pas le magicien thibétain de devenir avec sa houppelande et son turban blanc un très grand personnage. Il y eut une période dans l'histoire politique de la Russie où tout le monde était sous sa dépendance ; les souverains comme les fonctionnaires, tous prenaient des décisions importantes après avoir eu recours aux prescriptions de la « science mystérieuse ».

Cet homme étrange était le fils d'un Bourète, il était originaire des environs du lac Baïkal et avait grandi dans les steppes. Il fit ses études au lycée d'Irkoutsk, puis à l'université de Saint-Pétersbourg où il se consacra aux langues chinoise et mongole. Il se convertit alors à la religion orthodoxe et échangea son prénom bouriate de Chamzarane contre celui plus russe de Piotre Alexandrovitch. L'empereur Alexandre III qui reconnut à cette époque les dispositions de ce jeune homme fut lui-même son parrain. Cette faveur impériale lui donnait pour toujours accès à la Cour et le droit d'écrire directement au monarque.

En 1875, ses études terminées, il fut admis au service de l'Etat et eut jusqu'en 1893 un poste fixe au ministère des

Affaires étrangères. Il était en même temps lecteur de langue mongole à l'université de Saint-Pétersbourg. Il lui fut confié quelques missions d'ordre politique, spécialement quand une grande connaissance des us et coutumes de l'Asie Orientale était nécessaire. On rencontre de fréquentes notes à ce sujet dans le Journal de Nicolas II. On y voit par exemple : « Aujourd'hui après le déjeuner, j'ai eu une conversation avec Badmaïev sur les affaires de Mongolie. »

Pendant la guerre russo-japonaise, Badmaïev fut envoyé dans sa patrie avec mission de gagner à la cause de la Russie les chefs des peuplades mongoles, et une somme de deux cent mille roubles fut mise à sa disposition pour persuader ceux-ci. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup d'adresse et un succès remarquable, ce qui fit dire aux jaloux que ses arguments ne lui avaient rien coûté, et qu'il avait mis les deux cent mille roubles dans sa poche.

Chamzarane Badmaïev assurait qu'il s'était assimilé les théories mystérieuses de la « magie thibétaine » dans la maison paternelle. Cette science était une vieille tradition de famille. Son frère aîné, Saltine, s'était aussi occupé de « médecine asiatique » et exploitait à Saint-Pétersbourg depuis 1860 une « pharmacie thibétaine » qui n'avait d'ailleurs qu'une très petite clientèle. C'est dans cette pharmacie que Piotre Alexandrovitch Badmaïev commença ses pratiques, et grâce à lui le commerce se mit à aller vraiment bien.

Au bout de peu de temps, Piotre Alexandrovitch surpassa même son frère et, quand il prit la direction de l'affaire, la misérable petite boutique se transforma en un grand « sanatorium ». On parla bientôt de cures merveilleuses et des gens de toutes les classes de la société se précipitèrent chez lui.

Ses adeptes assuraient qu'il était capable de faire disparaître par enchantement les maladies les plus rebelles et que ses procédés de guérison étaient particulièrement efficaces dans les cas nerveux et les souffrances morales.

Le docteur Badmaïev avait dans sa clinique un laboratoire installé selon toutes les règles de la « science miraculeuse thibétaine ». Le maître avait seul le droit d'y pénétrer et y préparait en toute tranquillité, à l'aide de creusets mystérieux, et suivant des formules magiques, divers remèdes tels que « infusions de fleurs », « essence noire de lotus » « élixir thibétain de vie », etc. Il s'était créé une pharmacopée personnelle, rassemblant toutes les formules de ses teintures, mixtures et drogues, toutes rédigées en caractères mystérieux et magiques que lui seul pouvait lire. Ceux qui entrèrent dans son laboratoire après la révolution n'y trouvèrent que des grimoires aux signes cabalistiques, et des appareils étranges dont personne ne comprit l'utilité ni ne put se servir.

Mais ce qui nous intéresse, c'est le caractère politique du sanatorium du docteur Badmaïev. Tous ceux qui y pénétraient sous couvert de soins à recevoir et de médecines à prendre, figuraient bientôt sur une liste de candidats ministres ou d'aspirants à quelque situation officielle. Tous ceux qui achetaient les mixtures, les drogues et les poudres qu'il préparait au moyen de plantes rares des steppes, sous prétexte de remédier à leurs troubles circulatoires, s'ouvraient en même temps la possibilité d'obtenir un poste intéressant dans les services de l'Etat et on voyait bientôt leur nom figurer en première page au journal officiel.

L'empereur ne se contentait plus en effet de demander des conseils à Badmaïev, il nommait maintenant ses fonctionnaires sur la recommandation du Thibétain, et les choisissait pour ainsi dire dans le sanatorium.

Le codex de cet établissement était un fichier, où chaque malade était catalogué selon son parti politique et ses opinions. Entre le nom d'un patient et une recette mystérieuse, figuraient des réflexions comme celle-ci : « Il faut renforcer le côté droit ! », ce qui s'appliquait certainement plus à la Douma qu'à un poumon. Badmaïev restait en correspondance constante avec tous ses malades, parmi lesquels il y avait beaucoup de ministres et d'hommes d'Etat ; il leur donnait des conseils relatifs à l'échauffement de leur sang ou à leur constipation, en même temps que des instructions d'ordre politique.

C'est ainsi que peu à peu la magie et les affaires publiques, les nominations ministérielles et « l'essence de lotus » se confondirent à un tel point que le sanatorium de Badmaïev régla bientôt le sort de toute la Russie par une espèce d'enchantement fantastique.

Il devait surtout cette influence aux soins médico-politiques qu'il donnait à l'empereur, avec un grand succès d'ailleurs. Il le soignait pour une maladie d'estomac, et l'aidait à résoudre des questions d'administration technique. Contre les maux d'estomac d'origine nerveuse, il ordonnait une tisane composée de plantes thibétaines, très probablement un mélange de jusquiame et de hachisch et il obtenait un excellent résultat. Quant aux embarras politiques du souverain, il les traitait avec une partie de son adresse diplomatique et de ses capacités d'homme d'Etat et là encore c'était le succès.

C'est ainsi que Badmaïev monta constamment dans l'estime des souverains et que toutes les tentatives de ses adversaires pour lui être désagréable, pour détruire son influence ou pour le faire poursuivre légalement échouèrent.

Le ministre Khovstov qui s'y essaya à plusieurs reprises dut bien vite reconnaître que le Thibétain, par suite de ses

relations avec la famille impériale, était pratiquement inattaquable.

En 1917, même après la chute du régime tsariste, le prestige que cette personnalité était capable d'exercer se fit encore sentir. En partant pour la Finlande avec Mme Viroubova et l'aventurier Manassévitch-Manouilov, il fut arrêté par le Conseil des matelots de la Baltique et emprisonné. Mais il sut bien vite gagner la sympathie de ses geôliers par son maintien digne et quelques cures merveilleuses ; si bien qu'il se fit presque traiter comme un ami.

Il est vrai que la science du magicien thibétain avait toujours semblé en échec en ce qui concernait la maladie du tsarévitch. Ses mixtures merveilleuses, ses enchantements, ses incantations, restèrent en effet sans aucun résultat. Après lui comme avant, le sort du petit Alexis inspira les mêmes soucis et les mêmes désespoirs jusqu'au jour où pour la première fois Grigori Efimovitch Raspoutine s'approcha du lit du malheureux enfant.

6
L’AMI

Depuis trois jours déjà, Alexandra Féodorovna, l’impératrice de Russie, ne quitte plus le chevet de son fils malade ; les mains convulsivement croisées elle observe d’heure en heure avec un visage désespéré l’enfant qui souffre. Quand une semaine auparavant le matelot Dérévenko a rapporté dans ses bras robustes le corps inanimé et tordu de douleur d’Alexis, la tsarine est tombée sans connaissance, vaincue par une souffrance sans nom.

Et cependant comme on avait veillé sur l’enfant depuis le dernier accident ! Avec quel soin et quelle sollicitude avait-on cherché à éviter un nouveau malheur ! Et il s’était produit quand même ! Alexis jouait dans le parc avec le fils de son gardien, surveillé de près par Dérévenko et la nourrice Vichniakova qui tous deux ne le quittaient pas des yeux une seconde. Mais Alescha avait voulu se redresser brusquement, il avait fait un mouvement imprudent et était tombé pâle comme un mort dans les bras du matelot.

On le coucha, on le déshabilla avec prudence et l’on vit de nouveau cette affreuse bosse bleuâtre signe d’un épanchement interne dangereux. L’enfant recroquevillait convulsivement la jambe et restait étendu là, d’une couleur de cire, la tête très en arrière comme un cadavre.

Les médecins que l’empereur avait appelés avec désespoir étaient accourus, avaient ausculté attentivement le petit malade : puis ils tinrent conseil, essayèrent de nouveaux remèdes et enfin durent confesser leur impuissance. L’impératrice fit venir aussi le docteur thibétain Badmaïev pour qu’il employât ses mixtures magiques qui agissaient si souvent merveilleusement,

même quand la médecine était en défaut. Mais il semblait que Dieu voulait frapper sans pitié la femme la plus jalousée de tout l'empire russe : les drogues miraculeuses restèrent aussi sans résultat. Alors Alexandra se jeta à genoux près du lit du malade et supplia le Seigneur de faire encore une fois un miracle et de sauver son enfant.

Les heures et les jours se succèdent et le Tout-Puissant ne paraît pas vouloir accomplir le prodige. Au contraire, Alexis va plus mal et ses douleurs augmentent sans cesse. Au début, il pouvait encore s'entretenir quelquefois avec son précepteur M. Gilliard ou avec sa nourrice, jusqu'au moment où ses souffrances le reprenaient ; mais maintenant il n'a même plus ces quelques instants de calme. L'enfant crie et gémit sans arrêt, si bien que personne dans tout le château impérial n'ose plus approcher de la chambre du malade.

De temps en temps Alescha est si faible qu'il se tait, et alors l'impératrice s'affole : la mort ne vient-elle pas maintenant lui ravir son fils ? Dans la journée l'empereur vient souvent dans la chambre tenter de consoler son Alix. L'enfant s'éveilla une fois à demi au contact de ses doigts frais et il saisit la tête de son père dans ses petites mains amaigries, puis il lui souffla à voix basse à l'oreille : « Papa, quand je serai mort, fais-moi enterrer en bas dans le parc. »

L'empereur sentant les larmes lui venir aux yeux, se dégagea et sortit rapidement. La tsarine put l'entendre sangloter dans la pièce voisine.

Alexandra reste donc près du lit de son enfant, brisée à force de le soigner : elle n'a plus d'espoir dans la destinée et elle ne prie plus, persuadée que Dieu ne veut pas l'écouter. Elle reste immobile, les yeux fixes, jusqu'à ce que le crépuscule descende et que la nuit vienne. Depuis l'accident arrivé à Alexis, elle n'a pas changé de vêtements

et ne s'est pas reposée. Elle ne s'est pas coiffée et son visage généralement beau est pâle et amaigri comme celui d'une vieille femme. Ses yeux sont sans éclat et sans expression à force d'avoir trop pleuré : ses larmes sont taries.

Quelques coups frappés discrètement à plusieurs reprises restant sans réponse, la porte s'ouvre sans bruit et livre passage à la grande-duchesse Anastasie Nicolaïevna. L'impératrice qui n'a pas entendu l'arrivée de Stana sort enfin de son apathie en voyant près d'elle la grande-duchesse dont le visage exprime une grande agitation. Elle entend même les mots caressants et flatteurs que Stana et sa sœur Militza savent si bien lui dire.

Elle écoute quelque temps en silence, puis elle se met à pleurer abondamment, et enfin se jette au cou de Stana en sanglotant. Celle-ci alors la cajole, la console, se met à genoux devant elle, et lui dit pour l'encourager que le petit va certainement guérir. Alexandra ne doit pas se faire de souci. Tout va bientôt finir. Et enfin sous le flot de ces paroles, la grande-duchesse parvient à attirer l'attention de la tsarine. Oui, elle peut le lui affirmer, Alexis sera bientôt de nouveau tout à fait en bonne santé. La tsarine elle-même va conquérir l'amour de tout son peuple, les méchantes dames d'honneur et les vilains ministres auront honte de leurs infâmes intrigues : une ère de bonheur va se lever sur la Russie comme le pays n'en a encore jamais connu.

En quelques mots précipités et hachés, Stana lui parle d'un paysan sibérien vraiment extraordinaire, un pèlerin, un saint dont Militza et elle ont fait la connaissance quelques jours plus tôt. C'est un homme étonnant, bien plus intelligent, et doué d'une puissance divine bien plus grande que Philippe et le docteur Badmaïev eux-mêmes ! Stana peut enfin ajouter sans péché que la sainteté de ce paysan est supérieure à celle de Jean de Kronstadt. Et cela,

sa sœur Militza et elle ne sont pas les seules à le penser : Jean lui-même l’a dit !

S’animant encore, la grande-duchesse raconte maintenant comment Jean de Kronstadt a rendu hommage au simple moujik Efimovitch Raspoutine en présence des femmes les plus distinguées de Saint-Pétersbourg ; à la fin d’une messe, il a dit que la grâce de Dieu s’étendait sur cet homme. Cela s’est passé ainsi : le petit père Jean avait justement terminé l’office ; il avait comme toujours admirablement parlé, et l’église était remplie de fidèles jusqu’à la dernière place : il y avait des toilettes superbes, beaucoup de dames portaient justement des gants longs « comme c’est la mode aujourd’hui ». Après la messe, le prêtre tenant les sacrements à la main avait prononcé les paroles traditionnelles : « Approchez-vous, dans la foi et la crainte de Dieu ! » et comme toutes les dames se précipitaient pour recevoir la communion et la bénédiction du saint, il s’était passé quelque chose d’extraordinaire. Stana regrettait bien de n’avoir pas été là elle-même ; elle avait eu l’intention justement d’aller entendre la messe à Kronstadt, mais au dernier moment une visite était arrivée et elle avait dû y renoncer.

Elle poursuivit : donc, juste au moment où les dames se précipitaient vers le petit père Jean, celui-ci s’était avancé devant l’autel, avait levé la main dans un geste de commandement et avait crié d’une voix puissante : « Arrêtez ! Un homme est là aujourd’hui parmi nous, plus digne que vous de recevoir la sainte communion ! C’est ce pèlerin ! » Et il avait désigné avec autorité un simple moujik, perdu au fond de l’église, parmi les mendiants, les aveugles et les infirmes.

Toutes s’étaient retournées épouvantées vers l’homme que désignait le petit père Jean de Kronstadt. C’était vraiment un paysan ordinaire, avec une simple peau de mouton, des bottes éculées, un bâton de pèlerin à la main

et une musette que gonflait un pain. Et pourtant, d'après le récit que lui avait fait la comtesse Ignatiev, de qui Stana tenait tous ces détails, les dames avaient de suite remarqué les yeux admirables du moujik, des yeux comme elles n'en avaient encore jamais vus à un être humain.

Mais le plus extraordinaire, c'était la façon dont le pèlerin se comporta ensuite ! On aurait pu s'attendre à ce que la distinction dont l'honorait le père Jean le touchât : il n'en fut rien, cet homme étonnant n'était pas troublé et encore moins gêné. Il s'avança tranquillement jusqu'aux icônes, communia et alla même jusqu'à bénir le saint père Jean !

Cet incident avait naturellement été vivement commenté dans le salon de la comtesse Ignatiev et l'on chercha à savoir d'où venait et qui était ce pèlerin inconnu. La grande-duchesse rapporta enfin à la tsarine que l'archimandrite Théophane avait rencontré l'étranger dans le couloir de son couvent et lui avait parlé. Théophane était même venu le lendemain chez la comtesse Ignatiev et avait raconté comme il avait été étonné de la sagesse de ce paysan sibérien, et l'impression qu'il avait fait ensuite sur l'évêque Hermogène et sur le digne moine Iliodore. Non seulement ces princes de l'Eglise avaient été émerveillés de la piété et des profondes connaissances de cet homme miraculeux, mais des hommes calmes et sceptiques, les professeurs, les avocats, les officiers et les fonctionnaires qui avaient fait sa connaissance au « Comité des vrais Russes » étaient restés absolument sous le charme, et ne doutaient pas de sa sainteté.

Le père Théophane enfin avait amené le paysan étonnant au palais de la grande-duchesse Stana à Sergéiévo et il avait beaucoup plu à Nicolas Nicolaïévitch. La grande-duchesse dit encore à l'impératrice qu'une députation des « vrais Russes » était venue chez le grand-duc et lui avait demandé d'intervenir pour que le « nouveau saint » fût

conduit à Tsarskoïé-Sélo et présenté au couple impérial. D'après eux la « voix de la terre russe », l'âme du saint peuple parlaient par la bouche de ce paysan. N'était-ce pas précisément le moment d'écouter la voix du peuple ? « Les révolutionnaires compromettaient de plus en plus, avec leurs agitations perverses, le trône et l'Eglise. » Le tsar et la tsarine n'étaient entourés que de courtisans faux et corrompus par les « idées de l'Occident ». Combien il serait important d'écouter à la Cour la voix d'un vrai représentant du peuple !

Stana elle-même était d'avis qu'elle ne pouvait faire une meilleure proposition à l'impératrice ; les « vrais Russes » étaient vraiment les plus solides et les plus fidèles serviteurs de la monarchie et, s'ils conseillaient quelque chose à l'empereur, c'était uniquement dans l'intérêt du trône et de la dynastie. Nicolas et Alix avaient bien raison de se méfier de leur entourage qui les empêchait à dessein de connaître les véritables désirs du peuple. Le paysan Grigori Efimovitch était lui un vrai Russe et en même temps un vrai Christ. Il connaissait le peuple, ses idées, ses vœux et il serait capable mieux que quiconque de donner à l'empereur les bons conseils dont il avait besoin maintenant pour combattre les révolutionnaires impies.

De plus, l'impression que Raspoutine avait faite personnellement sur Stana avait été énorme, et non seulement sur elle-même, mais sur son époux, sur sa sœur et sur son beau-frère qui tous, dès qu'ils l'avaient connu, avaient été pénétrés de sa sainteté. Depuis lors, Grigori Efimovitch venait régulièrement chez Stana, comme chez Militza et son mari Pierre Nicolaïévitch. Hier encore, il était chez Stana et celle-ci en avait profité pour lui dire que le pauvre tsarévich était au plus mal et qu'Alix était désespérée. Et c'est avec une joie délirante que Stana répéta à la tsarine ce que le « faiseur de miracles » avait répondu : « Dis à l'impératrice de ne plus pleurer. Je

guérirai son gosse, et il aura des joues roses quand il sera soldat ! »

Pour la première fois Anastasie Nicolaïevna qui, agenouillée sur le plancher, parlait sans arrêt fit sourire Alexandra, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Alix avait d'abord à peine écouté, tellement elle se sentait encore de chagrin. Mais peu à peu elle avait prêté attention aux paroles de Stana et avait involontairement commencé de les suivre avec intérêt. A la fin elle comprit ce dont il s'agissait : ce paysan voulait protéger l'empereur, il voulait la garantir elle-même et le petit Alexis contre les attaques des révolutionnaires, il voulait sauver la Russie et l'Eglise et rendre la santé à son Alescha bien-aimé !

Le sang remonta lentement aux joues de l'impératrice, ses yeux reprirent de la vie et de l'éclat. Et quand Stana lui répéta les paroles un peu brutales de Raspoutine, qu'elle prononça même avec son si drôle accent de paysan, Alexandra ne put s'empêcher de sourire. Ce que le moujik avait dit semblait si simple et si bon, les mots de « guérir » et de « joues roses » faisaient tant de bien à entendre ! Elle était déjà attirée vers cet homme et se sentait un immense besoin de le voir. Elle résolut d'en parler le soir même à l'empereur.

Quand Stana vit qu'elle avait réussi à arracher l'impératrice à sa douleur et à lui faire partager son enthousiasme pour le « petit père Grigori », elle s'échauffa alors vraiment et sa façon toujours un peu nerveuse de s'exprimer devint de l'extase. Comme inspirée, elle fit le portrait de Grigori, mais surtout elle décrivit ses yeux si remarquables. Elle parla de la force suggestive qui régnait au fond de son regard et qui faisait oublier aussitôt qu'on était en présence d'un paysan ordinaire. La grande-duchesse abandonna les genoux de l'impératrice, qu'elle avait tenu embrassés jusque-là, et elle se mit avec force gestes à dépeindre toute la personne et les allures du «

nouveau saint ». Bref elle réussit peu à peu à communiquer sa chaleur à l’impératrice.

Il faisait maintenant de plus en plus sombre dans la chambre du malade, il ne pénétrait que de faibles lueurs par la fenêtre. Alexandra ne voyait plus la « Monténégrine », mais elle entendait sa voix et quand celle-ci lui répétait les paroles de Raspoutine en imitant son accent, il lui semblait, à elle qui n’avait pas dormi depuis trois jours, que le personnage si bien évoqué par Stana apparaissait lui-même, et elle crut apercevoir la silhouette du paysan aux longs cheveux, à la grande barbe, au regard doux et bon.

— Te souviens-tu, Alix, continuait la grande-duchesse, de ce que le docteur Philippe a dit quand il a dû vous quitter ? Il a prédit que Dieu enverrait bientôt un nouvel ami qui vous aiderait et vous protégerait ! Crois-moi, Alix, l’homme dont je te parle est l’ami que Philippe a annoncé ! Il sauvera la Russie et guérira ton fils ! C’est Dieu qui vous l’envoie !

Alexandra regardait devant elle dans la chambre obscure et elle croyait voir son nouvel « ami » en chair et en os. Il s’approchait du lit et levait la main sur le malade comme s’il voulait le bénir. « Il guérira ton fils ! » répétait Stana, et sa voix n’était plus douce, mais claire et forte. Alors l’impératrice commença à son tour de parler :

— Comme tu es bonne Stana ! Militza et toi êtes les seules qui me veuillez du bien !

Avec cette spontanéité et cette chaleur que les gens malheureux mettent à manifester leur amitié et leur reconnaissance, elle serra la main de Stana.

La nourrice entra et fit de la lumière. Le tsar arriva derrière elle. Tous deux s’étonnèrent du changement qui s’était opéré chez, l’impératrice : depuis des jours elle restait assise sans dire un mot et pleurait désespérément,

maintenant elle était presque gaie. Elle donna l’ordre de préparer le dîner comme d’habitude.

L’empereur ému baisa la main de Stana. « Militza et vous », dit-il, « êtes les seules vraies amies que nous ayons parmi nos parents. Et dire que l’on cherche toujours à me détacher de vous ! » On essayait en effet de démontrer à tout propos à l’empereur que les « Monténégrines » exerçaient une mauvaise influence sur la tsarine, qu’elles étaient sans éducation, superstitieuses, peu distinguées quoiqu’elles aient été élevées à l’Institut de Smolni, qu’enfin elles étaient restées des « paysannes » et qu’elles étaient bien les dignes filles d’un prince campagnard. Le comte Witte, cet éternel taquin, se moquait constamment d’elles et ne se lassait pas d’affirmer à l’empereur que l’affection de Stana et de Militza pour l’impératrice cachait un but égoïste.

On avait essayé de tout temps de détourner le tsar des « Monténégrines », mais il savait bien ce qu’il devait penser de ces intrigues. Il connaissait et méprisait ces courtisans, ces ministres, toutes ces créatures qui ne cherchaient qu’à insinuer et à supplanter les autres. Tout ce qu’on lui rapportait sur Stana et Militza n’était à ses yeux que des calomnies ! Mais surtout maintenant que Stana était parvenue à égayer sa chère Alix, il en était tout à fait convaincu. Comment n’aurait-il pas apprécié ces femmes, et ne leur aurait-il pas été reconnaissant puisqu’elles étaient les seules qui savaient consoler la tsarine et la distraire de sa peine !

Quand Alexandra arriva à table, Anastasie Nicolaïevna avait déjà commencé à raconter à l’empereur tout ce qu’elle savait de Grigori Efimovitch, de « l’homme de Dieu » qui venait de Sibérie. Tous trois parlèrent de lui et la grande-duchesse dut même recommencer encore une fois son récit. Depuis bien longtemps les souverains n’avaient été aussi gais et si pleins d’espoir.

La tsarine retourna vivement auprès du petit malade ; à la vue de l'enfant pâle comme un mort, qui gémissait, sa jambe toujours recroquevillée, elle se sentit le cœur plus léger : elle pouvait enfin espérer !

Puis elle se retira, pensant encore aux derniers mots que Philippe lui avait dits avant de prendre congé d'elle. L'instant était-il arrivé ? Dieu avait-il enfin écouté ses ferventes prières et envoyait-il à son secours un nouvel « ami » ?

Quelques jours plus tard, Nicolas et Alexandra étaient assis dans le cabinet de travail de l'empereur. Il était près de neuf heures du soir, et Alix comptait les minutes avec impatience. Elle était déjà allé écouter plusieurs fois à la porte, avait cru entendre des pas dans le corridor, et était revenue près de son époux, assis à son bureau, en criant avec émotion : « Il vient », mais chaque fois ça avait été une déception. La pendule sur la cheminée venait de sonner neuf heures et l'hôte si fiévreusement attendu n'était pas encore là. L'impératrice commençait à se sentir envahie par une angoisse indicible ; sa respiration devenait oppressée, et les dangereuses plaques rouges apparaissaient sur ses joues.

Le tsar était d'ailleurs aussi nerveux. Il feuilletait les rapports et les pièces accumulés devant lui. On lui signalait de nouveaux attentats, des émeutes à cause de l'Oukase qui devait mettre fin aux troubles dans tel ou tel gouvernement et qu'il n'avait pas encore signé. Comme toutes ces nouvelles idées révolutionnaires lui causaient de l'ennui ! Ces derniers temps l'empereur n'avait même pas pu terminer son pensum quotidien pendant les heures si désagréables qu'il consacrait au travail, et il avait dû rester assis à son bureau une partie de la nuit.

Ce soir-là cela ne voulait pas marcher ; Nicolas savait fort bien cacher son émotion, il ne voulait pas inquiéter

Alix, mais au fond l'attente commençait lui-même à l'énerver. Le paysan Grigori Efrmovitch avait fait sur lui une impression aussi profonde que sur l'impératrice. Le petit père Grigori n'était qu'un moujik c'est vrai, mais il avait une façon simple, sincère, de vous regarder en face qui vous touchait immédiatement. Ses paroles intelligentes avaient également surpris Nicolas et Alix.

Le tsar passait en revue ses ministres, ses généraux, ses aides de camp et aucun d'eux ne lui paraissait aussi naturel, aussi bienveillant et aussi bon que Grigori Raspoutine. Ce simple paysan avait déclaré qu'il était prêt à secourir le petit Alescha, et cette promesse avait déjà fort tranquillisé Alix. Depuis le jour où Stana lui avait parlé de la puissance merveilleuse de cet homme, l'impératrice était remplie d'espoir. Mais s'il allait ne pas venir ! Stana avait pourtant promis de l'amener de Sergéiévo à Tsarskoïé-Sélo dans son propre équipage et qu'il serait là au plus tard à neuf heures.

L'empereur se leva et mettant la main sur l'épaule son épouse :

— Ne t'inquiète pas, Sunshine, lui dit-il. Il n'y a pas la moindre raison de s'énerver !

Et en effet on avait prévu avec soin tous les détails pour que « l'homme merveilleux » pût entrer au palais impérial sans attirer l'attention, et pour qu'il allât tranquillement bénir Alescha et faire agir sur lui son pouvoir de guérison. Si le père Grigori avait emprunté la voie ordinaire pour pénétrer dans le château, il aurait été obligé de franchir les trois contrôles de la « police du palais », des « convois », et de la « police combinée ». On l'aurait arrêté vingt fois certainement, comme tous ceux qui voulaient parvenir jusqu'à l'empereur, vingt fois on lui aurait demandé son nom que l'on aurait inscrit sur vingt registres différents. On aurait téléphoné un peu partout, on aurait avisé l'officier de

garde, averti l'Okrana du château et enfin demandé avis au gouverneur du palais. La réponse de ce haut fonctionnaire aurait dû passer par plusieurs bureaux avant que l'on eût permis au visiteur d'entrer. Et encore, il n'était pas sûr qu'un « scrupule » ne serait pas venu à l'un des services et que l'on n'aurait pas renvoyé purement et simplement l'étranger.

L'empereur et l'impératrice étaient en effet entourés d'un multiple cordon d'espions en uniforme et en civil : chaque visite était sévèrement contrôlée, chaque pas que faisaient les souverains était étroitement surveillé et on en prenait note dans vingt registres. Combien de fois Alix n'avait-elle pas dit avec amertume à son époux : « Nous sommes prisonniers ici, mon pauvre Niki ! »

Mais cette fois, toutes les précautions avaient été prises au château pour éviter ces désagréments. Raspoutine devait pénétrer par une porte de derrière et pourrait aller ainsi jusqu'à l'appartement des souverains sans avoir été remarqué. Un escalier dérobé aboutissait à cette porte et Maria Vichniakova, la fidèle nourrice du grand-duc hériter, y attendait l'arrivée du « faiseur de miracles » afin de le guider à travers les couloirs obscurs jusque chez le tsar. La grande-duchesse Stana devait conduire Grigori Efimovitch jusqu'à cette porte : elle n'attirerait pas l'attention, car elle était bien connue des quelques gardiens en faction : elle entrait en effet souvent par là en hôte assidue de Tsarskoïé-Sélto. Tout avait donc été prévu et la visite de Raspoutine passerait inaperçue.

L'empereur allait justement énumérer encore une fois à sa femme toutes les précautions prises, quand la porte s'ouvrit brusquement, et Grigori Efimovitch, le paysan sibérien, vêtu d'un long caftan noir, sa longue barbe et ses cheveux en désordre, entra dans le cabinet de travail de l'empereur. La Vichniakova était derrière lui. Les mains croisées sur le ventre, comme font les femmes du peuple

dans leur étonnement admiratif, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle paraissait une statue de la stupéfaction. Dans son ébahissement, elle semblait même avoir oublié qu'elle était en présence de l'empereur et de l'impératrice.

Grigori regarda avec complaisance, dès son arrivée, le guide qui l'avait conduit jusque-là, et remarquant son visage étonné, il lui dit en riant :

— Eh bien, la petite mère, qu'as-tu donc à me reluquer comme cela ?

A ces mots, la nourrice reprit conscience du lieu où elle se trouvait ; rougissant jusqu'aux oreilles, elle fit une révérence rapide et chercha à s'éclipser aussi vite que possible. A la porte elle fut cependant encore une fois clouée sur place par un spectacle invraisemblable : Grigori Efimovitch s'était approché des souverains avec un large sourire, et il embrassait familièrement et avec bruit l'Empereur de toutes les Russies et sa femme !

On s'attendait encore à passer une mauvaise nuit chez le tsarévitch, une nuit comme tant d'autres, remplie de gémissements et de douleur, quand Grigori Efimovitch entra avec quelque précaution, suivi de l'impératrice et de la Vichniakova, dans la chambre du malade.

Alescha était étendu dans son lit, son pauvre petit visage contracté par la souffrance, sa jambe toujours convulsivement repliée. La Vichniakova s'approcha et lui demanda d'une voix douce comment il se sentait. L'enfant ne répondit même pas, paraissant sans connaissance et gémissant faiblement.

Raspoutine se dirigea vers les icônes : il s'agenouilla et commença à prier tout bas. Puis il se releva, s'approcha du lit du petit malade, se pencha sur l'enfant et dessina un signe de croix au-dessus de lui.

Alescha ouvrit les yeux et regarda avec surprise cet étranger à la grande barbe qui lui souriait d'une façon à la fois sérieuse et gentille. Il fut d'abord un peu effrayé, mais il éprouva presque aussitôt le sentiment que cet homme ne lui voulait certainement pas du mal.

— Ne crains rien, Alescha ; tout va bien maintenant ! disait l'étranger d'une voix mélodieuse qui parut divine à l'enfant fiévreux. « Tu vois, tu vois Alescha », continuait-il en passant doucement la main sur tout le corps de l'enfant depuis sa tête jusqu'aux pieds, « tu vois, je chasse tes vilaines souffrances. Tu n'as plus mal et tu seras demain tout à fait bien portant. Tu verras comme alors nous allons jouer gentiment tous les deux ! »

Quoique encore un peu intimidé, l'enfant fut égayé par les caresses un peu gauches de cette large main rude. Il commença à sourire : « Tu sais, quand j'étais petit comme toi, je jouais… j'avais des jeux superbes, que tu ne connais certainement pas mais que je t'apprendrai ! » Et Grigori se mit à lui raconter les farces qu'il avait faites là-bas dans son village avec les autres petits paysans. Puis il lui parla de l'immense Sibérie, si vaste que personne n'en avait vu la fin. Et tout ce pays appartenait à son papa et à sa maman et lui appartiendrait à lui-même un jour, à lui le petit garçon ; mais il fallait d'abord qu'il fût bien portant, et qu'il devînt grand et fort. Il y avait des forêts énormes dans cette Sibérie, de larges steppes et des hommes tout à fait différents de ceux de Saint-Pétersbourg.

Enfin l'étranger s'assit au chevet du lit, prit les mains de l'enfant entre ses mains de paysan et les caressa amicalement. Quand Alescha serait de nouveau en bonne santé, il lui promettait de l'emmener en Sibérie et de lui montrer alors tout ce qu'il y avait à voir là-bas. Car lui avait tout vu, des pays et des hommes que nul autre que lui ne connaissait.

L’enfant écoutait avec une attention soutenue toutes ces paroles ; ses yeux s’ouvraient de plus en plus et commençaient à s’éclairer. Il avait complètement oublié qu’il était malade et ne sentait plus son mal. A un moment même, il allongea la jambe et remonta sa tête sur l’oreiller pour mieux voir le visage de l’homme à la barbe sombre et pour mieux l’entendre.

L’impératrice, qui était restée jusque-là en arrière sans prononcer une parole, accourut avec crainte quand son fils fit un mouvement, de peur que l’enfant ne se blessât de nouveau en s’appuyant sur le bras. « Fais attention, Alescha ! cria-t-elle, tu sais bien que tu dois être prudent ! »

— Laisse-moi maman ! Je veux écouter, répondit l’enfant ; et se tournant vers Grigori Efimovitch, il ajouta câlinement : « Oh je t’en prie raconte encore, dis ! »

Raspoutine sourit approbativement. « Tu as raison, Alescha, dit-il gentiment, tu n’as plus mal ! Dis à ta maman qu’elle ne doit pas être inquiète. Tant que je suis près de toi, il ne peut rien t’arriver ! »

Il recommença à parler de la Sibérie, racontant à l’enfant ému l’histoire du cheval bossu, celle du Chevalier aveugle, celle d’Alénouchka et d’Ivanouchka, celle de l’infidèle tsarevna qui fut changée en oie blanche, du tsarévitch Vassili et de la belle princesse Eléna. Grigori Efimovitch parla encore des arbres et des fleurs de la Sibérie, qui vivent, sont doués de la parole et peuvent converser entre eux. Du reste les bêtes avaient elles aussi leur langage et il savait, il l’avait appris étant petit garçon, ce que les chevaux se disaient entre eux à l’écurie.

L’enfant se tourna vers sa nourrice : « Tu vois bien. Maria, que les animaux parlent ! Je te l’ai toujours dit, mais toi, grosse bête, tu ne sais rien de tout cela ! »

La Vichniakova, qui écoutait attentivement les paroles de Raspoutine et, conquise elle-même ouvrait de grands yeux, secoua la tête d'un air entendu et convaincu.

— Mais nous-deux, nous le savons que les animaux peuvent parler, continua-t-il en se tournant vers Grigori Efimovitch et en lui faisant un sourire complice. « Mais, n'est-ce pas ? tu me raconteras bien tout ce que tu leur as entendu dire aux chevaux ? »

Cependant, il était tard déjà et Raspoutine répondit en souriant : « Demain, Alescha, demain je t'en raconterai bien davantage ! »

L'impératrice promit aussi à son fils que le bon petit père reviendrait le lendemain soir, mais il fallut encore un moment pour persuader l'enfant. Il n'avait plus du tout mal et aurait bien volontiers écouté son nouvel ami toute la nuit. Grigori Efimovitch prit congé de lui. Il était sur le seuil quand Alescha lui cria encore une fois : « Viens demain sans faute, petit père ! Je ne m'endormirai certainement pas avant ton arrivée ! »

Quand les portes se furent refermées derrière le visiteur, l'enfant transfiguré continua à regarder avec bonheur l'endroit par où l'homme à la grande barbe venait de disparaître.

— Qui est-ce donc, Maria ? demanda-t-il enfin à la Vichniakova.

— C'est un saint pèlerin, Alescha, répondit celle-ci comme si elle sortait d'un rêve. Un saint qui te guérira ! C'est Dieu lui-même qui l'a envoyé à ton papa et à ta maman !

— Un saint ! murmura l'enfant avec ravissement, et ses paupières alourdies de sommeil se fermèrent.

L'impératrice avait suivi Grigori Efimovitch hors de la chambre du malade. Elle lui prit avec émotion et avec un

sentiment de reconnaissance profonde une main qu'elle baisa en fondant en larmes.

Raspoutine fit le signe de la croix sur elle et dit :

— Crois en la force de mes prières et ton fils vivra !

Grigori Efimovitch revint le lendemain soir et les jours suivants. Le paysan lourdaud et l'enfant impérial furent bientôt tout à fait d'accord et devinrent deux amis inséparables. Chaque fois que le petit père Grigori devait venir, Alexis l'attendait avec impatience et réclamait constamment à son entourage qu'on allât le chercher, parce que Grigori avait de belles histoires à lui raconter.

A l'une des premières visites de Raspoutine, Alexis s'était précipité joyeusement à sa rencontre, puis courant au cabinet de travail de l'empereur, il s'était écrié :

— Papa, papa, le nouveau est revenu !

Ce surnom lui resta et bientôt dans toute la famille on n'appela plus Raspoutine que le « nouveau », le « novi ». Et plus tard, en souvenir du mot du grand-duc héritier, le tsar donna officiellement à Grigori Efimovitch le nom de « Novi ».

Dans la suite, Raspoutine arrivait le soir au Palais par l'escalier dérobé, il embrassait d'abord le tsar et la tsarine, puis tous s'asseyaient confortablement pour écouter les récits que Grigori leur faisait sur la vie des paysans sibériens et sur ses pèlerinages. Ce soir-là, le grand-duc héritier avait l'autorisation de rester plus longtemps éveillé, et Raspoutine le tenait sur ses genoux enveloppé dans une longue robe de chambre. Le tsarévitch écoutait avec émerveillement tout ce que lui racontait le père Grigori. Le petit Alescha n'était d'ailleurs pas le seul à lui montrer de l'intérêt, ses sœurs aînées et même le tsar et la

tsarine suivaient avec attention les paroles de cet homme extraordinaire.

— Raspoutine, disait un jour un haut fonctionnaire, a su gagner la confiance et l'amitié des souverains. Il sait les encourager, les égayer, les consoler. Mais il sait aussi les faire pleurer, car il ne ménage pas ses paroles et les secoue souvent rudement. Il leur raconte aussi des histoires amusantes, si bien que maintenant ils ne peuvent plus se passer de lui.

Chaque fois que Grigori Efimovitch arrivait au Palais, les filles aînées de l'empereur avaient quelque chose de secret à lui dire. Il était leur conseiller intime, et elles le tenaient au courant de toutes leurs petites affaires privées comme en ont les jeunes filles. Quand un officier avait plu à l'une d'elles, celle-ci s'empressait de le dire au bon Grigori Efimovitch, et s'il n'était pas là, elle lui écrivait pour lui demander un « sage conseil ».

La grande-duchesse Olga Nicolaïevna, à laquelle un officier du nom de Nicolas avait su plaire, adressa un jour, de Livadia, la lettre suivante à Raspoutine :

« Mon cher et fidèle ami ! Comme c'est triste de ne pas t'avoir vu depuis si longtemps. Tu me manques, je pense souvent à toi. Où as-tu l'intention de passer les fêtes de Noël ? Ecris-moi, je t'en prie, je suis si heureuse chaque fois que je reçois un mot de toi.

« Te souviens-tu de ce que tu m'as dit à propos de Nicolas ? Ah si tu savais comme il m'est difficile de suivre tes conseils ! Pardonne-moi ma faiblesse, mon bon ami ! Que Dieu fasse que cet hiver maman soit en bonne santé, car sans cela je serai trop triste !

« Je suis très contente de voir de temps en temps le père Théophane. Je l'ai rencontré ces jours-ci au nouveau Dôme de Yalta. Notre petite chapelle est très belle. Au revoir mon

cher et fidèle ami, il est l’heure d’aller prendre le thé, prie pour celle qui t’aime bien. Olga. »

Tatiana, la seconde fille du tsar, écrivit aussi plus d’une fois à Grigori Efimovitch. « Mon cher, mon fidèle, mon seul ami ! » dit-elle dans une de ses lettres. « Comme je voudrais te revoir ! Tu m’es aujourd’hui apparu en rêve ! Je demande tous les jours à maman quand tu vas revenir et je suis déjà bien heureuse de t’envoyer une preuve de mon affection. Tous mes bons vœux pour la nouvelle année. Je te souhaite une bonne santé et espère que tu vas passer joyeusement les fêtes. Je pense toujours à toi, mon cher ami, tu es si bon pour moi ! Il y a bien longtemps que je ne t’ai pas vu, mais chaque soir je pense à toi. Je te souhaite toutes sortes de bonnes choses ! Maman dit que je te reverrai chez Anna quand tu seras de retour ; je m’en réjouis dès aujourd’hui. Ta Tatiana. »

Mais c’est naturellement le petit tsarévitch qui tenait le plus à son ami. La personnalité mystérieuse de ce paysan sibérien occupait au plus haut point l’imagination et la fantaisie de l’enfant. Au moindre malaise il lui suffisait maintenant d’entendre la voix de Raspoutine pour faire cesser ses maux. Quand le grand-duc héritier se plaignait par exemple de douleurs de tête, l’une de ses sœurs appelait Raspoutine au téléphone et passait ensuite le récepteur à l’enfant. Grigori Efimovitch lui parlait alors doucement, lui racontait une petite histoire et lui promettait de venir le voir le lendemain. Cela suffisait la plupart du temps pour calmer Alexis.

Une des amies de Raspoutine fit la description d’une conversation téléphonique dont elle fut témoin. Elle était justement en visite chez Grigori Efimovitch quand la sonnerie retentit : on était en communication avec Tsarskoïé-Sélo. Raspoutine se leva et alla à l’appareil.

— Quoi ? dit-il, Alescha ne dort pas encore ?… Il a mal aux oreilles ?… Passez-lui le téléphone !

Alors il fit signe aux personnes présentes de ne pas faire de bruit et continua :

— Eh bien, Alescha, qu'y-a-t-il ? Pourquoi ne dors-tu pas ?… Tu as mal ? Ce n'est pas vrai ! Tu n'as mal nulle part ! Va te coucher tout de suite… Ton oreille ne te fait plus mal ! Entends-tu ? Je te dis qu'elle ne te fait plus mal ! Va dormir !

Et un quart d'heure après on téléphonait de nouveau du Palais : le grand-duc héritier ne souffrait plus et s'était endormi tranquillement.

La famille impériale tout entière adorait Grigori Efimovitch. Les parents, les enfants, tous l'appelèrent bientôt le « petit père Grigori », « l'Ami », « le staretz ». Il assistait souvent à la messe dite dans la crypte du Féodorovski Sabor, par le père Vassiliev. La tsarine et l'enfant se tenaient alors à côté de lui pour communier en même temps que le paysan Grigori, et recevoir ensuite le baiser de paix que Raspoutine appuyait sur le front de l'impératrice, qui lui baisait la main.

On trouve dans le journal de l'empereur quelques notes brèves au sujet des premières visites de Raspoutine à Tsarskoïé-Sélo. Elles commencent ainsi : « J'ai fait la connaissance d'un homme de Dieu nommé Grigori, du gouvernement de Tobolsk. »

Quelque temps après, le monarque notait : « Ce soir, nous étions à la Sergéievska et nous avons vu Grigori ! »

Quelques mois plus tard, il écrivait dans le même cahier : « Ce soir à six heures un quart, Grigori est venu. Il a apporté un portrait de saint Siméon de Verkhotourié. Il a salué les enfants et il est resté avec nous jusqu'à huit heures moins le quart ».

Puis, comme réflexe de l'influence de Raspoutine, on peut lire encore : « Militza et Stana ont dîné avec nous. Nous avons parlé toute la soirée de Grigori. »

Les visites du staretz à Tsarskoïé-Sélo ne devaient d'ailleurs pas durer longtemps en toute tranquillité. Le service d'espionnage fonctionnait admirablement bien, et toute la Cour eut bientôt connaissance de l'arrivée de « l'homme aux miracles », quoique celui-ci passât par l'escalier dérobé. Les agents du général Spiridovitch avaient en effet également l'œil sur la porte de derrière du Palais et ils informèrent exactement leur chef de chacune des visites de Raspoutine. La réprobation fut bientôt générale parmi tous les fonctionnaires de la Cour contre « ce moujik » qui avait eu l'audace de « s'introduire dans la famille des souverains », et des intrigues commencèrent contre Grigori Efimovitch.

Les manières de Raspoutine étaient faites d'ailleurs pour provoquer l'épouvante et l'indignation des courtisans. Grigori n'avait rien changé à ses allures de paysan, il avait l'habitude par exemple, quand il était au Château, de frapper violemment du poing sur la table si l'on n'était pas de son avis, et enfin il traitait l'empereur en égal.

La gouvernante des filles du tsar commença l'attaque contre Raspoutine. Le staretz avait pris l'habitude, quand il venait le soir en visite, d'aller chez les grandes-duchesses déjà au lit, pour leur donner sa bénédiction. Mlle Tioutchev, à laquelle était confiée la surveillance des grandes-duchesses se plaignit à l'empereur, fit valoir ce que ces visites avaient de choquant, et obtint qu'il défendit à Raspoutine d'entrer dans les chambres des jeunes filles.

M. Gilliard, le précepteur du grand-duc héritier, n'était pas non plus particulièrement édifié du nouvel ami de son petit protégé. Il essaya en vain d'amener plusieurs fois la conversation sur Raspoutine en présence des souverains,

afin de pouvoir manifester son opinion défavorable. On aurait dit qu'il y avait une entente secrète entre Nicolas, Alexandra et les enfants pour ne jamais aborder le thème « Raspoutine » devant Gilliard. Et en effet, la tsarine interdit à ses enfants de parler de Grigori Efimovitch avec le précepteur. Elle avait l'impression que celui-ci ne pourrait jamais comprendre la valeur réelle et la sainteté de Raspoutine. Elle évita ainsi une explication pénible.

Cependant un flot de bavardages et d'histoires scandaleuses se propageait parmi les dames d'honneur. On racontait que, peu après sa première visite à Tsarskoïé-Sélo, Raspoutine avait voulu séduire la nourrice Vichniakova et qu'il l'avait même violentée. Celle-ci étant allée se plaindre à l'impératrice, on n'aurait pas voulu la croire et on l'aurait réprimandée.

Bientôt la nouvelle se répandit à la Cour que la tsarine cousait de ses propres mains les chemises de Raspoutine. Celui-ci n'était qu'un vaurien, un paysan débauché qui avait déjà fait scandale dans son pays par ses vices. C'est pour cela d'ailleurs qu'on lui avait donné le nom de « Raspoutine » qui ne signifiait que « le malpropre », « le débauché », « le suborneur ». Cette dernière assertion étant parvenue aux oreilles de l'impératrice, celle-ci résolut d'approfondir la chose. Elle envoya une personne de confiance à Pokrovskoïé avec mission de se renseigner sur Grigori Efimovitch. On lui rapporta que le nom de Raspoutine n'avait pas le moindre rapport avec sa vie. Le village de Pokrovskoïé s'était lui-même appelé autrefois « Padkino Raspoutié », et c'est pour cette raison que plusieurs familles portaient depuis des siècles le nom de « Raspoutine ».

De nouvelles calomnies et de nouveaux soupçons résultèrent bientôt de l'amitié qui s'établissait entre le staretz et le docteur thibétain Badmaïev. On vit souvent les deux hommes ensemble, et le bruit courut même que

Raspoutine soignait le grand-duc héritier avec des poudres qui provenaient de la « pharmacie » de Badmaïev. Quelques courtisans prétendirent que Badmaïev tenait Raspoutine au courant de chacune des améliorations de l'état du grand-duc héritier et que Grigori Efimovitch choisissait ces moments-là pour aller à Tsarskoïé-Sélo, et qu'il donnait ensuite à entendre que l'heureux changement était dû au miracle de ses prières.

Le comte Frédéricks, ce vieux ministre toujours plein de tact, crut prudent, comme dans toutes les occasions délicates, de paraître ne rien savoir de toute cette histoire qui provoquait une telle excitation au château. Quand on lui demandait son opinion sur Raspoutine, il répondait avec un sourire aimable et obligeant qu'il ne connaissait personne de ce nom. Il évitait ainsi de s'engager dans l'une ou l'autre voie.

Parmi les aides de camp, l'amiral Nilov, « l'ours de la Cour » qui n'était jamais à jeun, fut le seul à tenter d'intervenir directement contre Raspoutine dont la grossièreté était de beaucoup supérieure à la sienne. Mais il s'attira une remarque désobligeante de la part de l'empereur, et faisant alors machine arrière, il s'empressa de se montrer aussi aimable que possible envers Grigori Efimovitch. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il fit une nouvelle tentative contre lui ; avec bien peu de succès d'ailleurs.

Les autres aides de camps ne se risquèrent jamais à émettre la moindre critique contre le « nouveau saint ». Tous, Sabline, Lomane, le prince Poutianine, Maltzev, et les autres, prenaient très vivement ombrage de la puissance toujours plus grande de Raspoutine, mais ils cherchèrent à avoir avec lui les meilleurs rapports possibles. Cela réussit particulièrement aux colonels Lomane et Maltzev qui devinrent bientôt les « postillons » réguliers entre la tsarine et son « ami ».

L'apparition de Grigori à la Cour causa la plus vive émotion dans les divers salons politiques, et tous les gens d'affaires, les intrigants, les aventuriers et les espions qui fréquentaient ces milieux furent pris d'une agitation fébrile. Le connétable Bourdoukov fut un des premiers à reconnaître avec certitude la tournure que prenait la situation à Tsarskoïé-Sélo : il ne fallait plus se contenter d'avoir l'oreille de l'empereur par l'intermédiaire du valet de chambre et des aides de camp, il fallait immédiatement gagner la faveur du « petit père » puisque, tout-puissant, il était un « tsar au-dessus des tsars ».

Tous ces hommes constatèrent avec une joie indicible que ce « tsar au-dessus des tsars » acceptait de l'argent, empochait des provisions, buvait du madère, aimait les petites femmes, dames du monde tout aussi bien que courtisanes et domestiques, qu'il embrassait volontiers et auxquelles il caressait ingénument les seins. Les hôtes de Bourdoukov eurent vite fait de savoir tirer parti des faiblesses humaines du « saint » pour leurs affaires. La baronne Rosen et sa belle amie la princesse Dolgorouki y réussirent même remarquablement. Il venait en effet dans ce salon beaucoup de femmes qui ne demandaient qu'à satisfaire les plus grandes exigences de Raspoutine, et comme de plus « l'ingénieur » veillait à la qualité des vins,

Grigori Efimovitch ne tarda pas à préférer la maison de la baronne à toute autre : là, entouré de comtesses et de courtisanes, il pouvait parler de la Cour tout en buvant de nombreux verres de madère.

Le succès du staretz devint de l'enthousiasme dans le salon de la comtesse Ignatiev. C'était là en effet que Grigori Efimovich avait été reconnu et honoré pour la première fois, là qu'on avait cru tout d'abord à sa sainteté. Aussi, son entrée à Tsarskoïé-Sélo était-elle rien moins qu'un triomphe

inouï pour le cercle Ignatiev. Tous les politiciens réactionnaires, qui avaient déjà trouvé au début ses paroles plus qu'intelligentes, tenaient maintenant ses discours pour divins et sublimes ; les femmes qui avaient éprouvé un certain plaisir à sa vue tombaient dans des extases amoureuses. Aussi y eut-il plus que jamais des réceptions l'après-midi, pendant lesquelles on se réunissait pour parler du nouvel « homme merveilleux », pendant lesquelles on se répétait ses propos admirables et où chacun assurait qu'il était un nouveau Messie. C'était une sensation inattendue et en même temps voluptueuse de recevoir un véritable Rédempteur, de le voir, de parler avec lui des choses de la terre et du ciel, et de boire du thé près de lui tout en fumant des cigarettes. Cela avait été réservé à la société de Saint-Pétersbourg : où aurait-on pu en effet trouver semblable chose dans le monde entier ?

Cependant, les visites de Raspoutine au palais impérial furent interrompues, car le tsar, excédé des bavardages de plus en plus grands, crut prudent pour les arrêter de ne plus rencontrer Grigori Efimovitch que sur un terrain neutre. Ce lieu fut bientôt trouvé quand Anna Viroubova alla habiter sa petite maison voisine du palais Alexandre. Anna avait fait la connaissance du staretz chez la grande-duchesse Militza et elle avait été tout aussi convaincue de sa sainteté que son impériale amie. Elle croyait fermement dans la simplicité de son âme que Grigori Efimovitch était un envoyé de Dieu, destiné par le ciel à veiller sur le bien-être des souverains et à les protéger ainsi que leur fils contre le mauvais sort. Elle joua avec le plus grand plaisir le rôle de maîtresse de maison, et favorisa les rencontres chez elle d'Alexandra et de Grigori Efimovitch.

La tsarine exprima bientôt le désir de connaître aussi la famille de Raspoutine et de la mettre en relation avec ses propres enfants. Matrona, la fille aînée de Raspoutine,

donne une charmante description de cette première rencontre dans la maison d'Anna :

« Nous partîmes à Tsarskoïé-Sélo dans un équipage de la Cour. Je me souviens que je tremblais de fièvre en entrant chez Mme Viroubova. La tsarine n'était pas encore arrivée ; nous nous assîmes pour l'attendre sur un canapé moelleux. Le salon était agréablement meublé, partout des étagères remplies d'innombrables bibelots ; il y avait aux murs une grande quantité de gravures et de photographies.

« Tout à coup on sonna, et presque aussitôt nous entendîmes le froufrou d'une robe. Bertchick, le laquais préféré de Mme Viroubova, ouvrit la porte, et la tsarine entra suivie de ses filles. Elle nous salua d'un bon sourire et nous lui baisâmes la main avec respect. Puis elle s'assit et nous invita à l'imiter.

« Les grandes-duchesses nous entourèrent, Varia et moi, commencèrent à nous questionner :

« — Quel âge as-tu ? Que fais-tu ? Est-on contente de toi à l'école ? Elles parlaient tellement vite que ma sœur et moi arrivions à peine à satisfaire leur curiosité.

« La tsarine s'entretenait avec ma mère et jetait de temps à autre un regard sur moi, un regard de ses beaux yeux clairs et tristes. J'eus le sentiment que je devais lui parler et m'armant de courage, je lui demandai :

« — Maman (nous appelions la tsarine maman, parce que nous la considérions comme la mère de toute la Russie), dites-moi, avez-vous beaucoup de domestiques ?

« La tsarine me répondit en riant :

« — Mais oui mon petit cœur ! »

Ces rencontres de la famille impériale avec celle de Raspoutine se renouvelèrent plusieurs fois et une réelle amitié naquit bien vite entre les enfants.

Grigori Efimovitch eut cependant à combattre un certain nombre d'adversaires redoutables. C'étaient tous les « illuminés », les « faiseurs de miracles » qui avaient opéré jusqu'alors à la Cour, et qui voyaient maintenant leur faveur décroître. Le docteur Badmaïev avait été le plus intelligent de tous : il s'était immédiatement mis du parti de Raspoutine et s'était même lié avec lui. Jean de Kronstadt avait dû bon gré mal gré en faire autant, puisque c'était lui qui l'avait proclamé saint à Saint-Pétersbourg : il n'était donc pas possible à Jean, le « visionnaire », de confesser qu'il s'était trompé et de dire que Grigori Efimovitch était un charlatan ; il l'aurait cependant fait avec joie.

Mais les petits « faiseurs de miracles » genre « innocent sacrés » devinrent absolument furieux à l'arrivée de Raspoutine. Mitia Koliaba eut coup sur coup plusieurs attaques d'épilepsie, et le chantre sacristain Iégorov traduisit comme d'habitude ses cris, ses hurlement et les gestes désespérés qu'il faisait avec ses moignons : c'étaient des conjurations pour attirer toutes sortes de malédictions sur la tête du nouveau venu. Daria Ossipova, la « folle », fut prise de passion pour Raspoutine : dès qu'elle l'apercevait, elle le poursuivait de ses propos amoureux.

A peu près en même temps que Raspoutine, un nouvel « iourodivi » était entré à Tsarskoïé-Sélo : c'était le « pèlerin » Oleg. Mais Grigori Efimovitch n'eut pas de peine à se débarrasser de ce concurrent. Il en fut de même du moine « illuminé » Madari, qui voulait tenter sa chance à la Cour et qui dut lui aussi abandonner la place sans délai.

Quant au staretz Vassili, un autre « pèlerin » qui commençait aussi à faire parler de lui à cette époque, il sut s'insinuer dans les bonnes grâces de Raspoutine, et le « faiseur de miracles » Grigori Efimovitch prit son petit collègue sous sa protection, le mettant ainsi à l'abri des attaques de l'archevêque.

Il fallut plusieurs années pour que l’influence de Raspoutine se fît sentir en dehors de la famille impériale. Jusque-là en effet le staretz évita d’éveiller l’attention des souverains en exerçant sur eux une action dont il n’était pas encore absolument sûr ! mais peu à peu il se mêla des affaires de l’Etat, surtout en ce qui concernait la politique religieuse.

Quand en 1911 l’évêché de Tobolsk fut vacant, Grigori parvint à persuader l’empereur de nommer le moine Varnava, homme simple et sans aucune éducation, à ce diocèse, sans s’arrêter aux protestations du Synode. Avant d’être moine, Varnava n’avait été qu’un vulgaire garçon jardinier dans un couvent, et Raspoutine qui le connaissait depuis longtemps lui fit obtenir cette distinction, saisissant ainsi l’occasion d’irriter le clergé orgueilleux. Grigori Efimovitch, le simple paysan sans instruction, en voulait en effet depuis longtemps à la théologie et à ses représentants ; aussi se fit-il un malin plaisir d’humilier le Synode et tous les princes de l’Eglise.

Il se mit ainsi tout le haut clergé à dos et s’aliéna du même coup l’amitié des « vrais Russes » en combattant de toutes ses forces leurs intentions politiques. Ils proclamaient en toute occasion que le souverain devait être honoré et aimé des basses classes du peuple et que sur elles reposait toute sa force.

Or, les « vrais Russes » avaient eux-mêmes dit quelque chose d’analogue quand ils avaient admis Raspoutine parmi eux et prononcé le mot de « peuple porte-Dieu ». Mais Grigori en vrai paysan prit ces paroles tout à fait au pied de la lettre, et arriva ainsi en opposition absolue avec ses protecteurs. Un jour que chez les « vrais Russes » on prétendait que le peuple était un élément politique sur lequel on ne pouvait pas compter parce qu’il se laissait facilement aller à la révolte, Grigori Efimovitch s’écria furieux :

— Si c’était vrai, ce ne serait que la faute de ceux qui tiennent volontairement le peuple dans une ignorance absolue. Regardez dans le pays : il n’y a ni hôpitaux ni écoles, rien que des cabarets. Nous autres paysans on nous empoisonne avec de l’alcool. Avant de rejeter la faute sur le pauvre peuple et les Juifs, vous devriez commencer par balayer votre propre porte. Vous voyez volontiers la paille dans l’œil de votre voisin, mais vous ne voulez pas remarquer la poutre qu’il y a dans le vôtre ! »

Ces paroles et bien d’autres semblables ameutèrent toute la clique réactionnaire contre « l’homme aux miracles ». Ils se retournèrent de toutes leurs forces contre lui et tentèrent de le renverser. L’influence de ce groupe était si grande d’ailleurs, que la position de Raspoutine en fut malgré tout bientôt ébranlée. Grigori Efimovitch sentit très nettement qu’il ne pourrait tenir tête et il résolut de faire une démarche sensationnelle pour devancer l’inimitié de ses adversaires. Il reprit son bâton et partit en pèlerinage pour les villes saintes de l’Orient, Kiev, Constantinople et Jérusalem. Il donna pour prétexte que de méchantes gens avaient entaché sa pureté et que ne se sentant plus lui-même assez fort pour lutter contre Satan, il partait en pénitence accomplir ce grand pèlerinage.

Cette révélation eut pour résultat que son influence sur l’empereur et surtout sur l’impératrice grandit énormément. Alexandra vit dans ce départ la preuve de ses sentiments pieux. La tsarine était en somme dans le même état d’esprit que les paysans de Pokrovskoïé quand Grigori Efimovitch revint de sa « vie errante ». De même que les habitants de son village pardonnèrent au « prédicateur de la cave » tous ses péchés antérieurs, et le proclamèrent saint, de même la foi de la tsarine dans le staretz devint inébranlable. Le « saint » pouvait se livrer à la boisson et à la débauche avec toutes sortes de filles et de femmes, l’explication en était simple : l’homme pieux était plus

encore que les autres à la merci des attaques du démon. Et comme après ses orgies Raspoutine se châtiait sévèrement, la tsarine disait, comme les paysans : « Le Saint vient de remporter une grande victoire sur le démon ! »

C’est ainsi que lorsque des bruits circulèrent sur la vie privée plus que douteuse de Raspoutine et qu’on apporta à l’impératrice des preuves irréfutables de ses écarts, celle-ci ne se laissa pas ébranler dans sa conviction intime et profonde de la sainteté de « l’ami ». Quand on lui racontait que Grigori avait embrassé telle ou telle femme, elle parlait des baisers de paix des premiers apôtres ; ce qu’on lui disait sur les orgies de Raspoutine n’était à ses yeux que « calomnies envers l’homme saint », des « attaques du diable » dont il triompherait sans peine.

Raspoutine démontrait donc dans son pèlerinage, de la façon la plus évidente, qu’il était parvenu à « se délivrer des griffes de Satan », et à son retour de la Terre Sainte il fut reçu par la tsarine avec amour et vénération.

Mais un nouveau danger allait bientôt menacer le staretz. Le président du Conseil, Kokovtsov, commençait à trouver dangereuse la puissance de plus en plus grande de Grigori. Stolypine, le prédécesseur de Kokovtsov s’était déjà irrité au sujet du « fâcheux paysan », mais il n’avait pas insisté quand il s’était aperçu que ses allusions étaient reçues avec assez de mauvaise humeur par le monarque. Mais Kokovtsov s’était tout de suite senti une profonde antipathie pour Raspoutine et il résolut de délivrer aussi vite que possible la capitale de sa présence.

En qualité d’ancien ministre des Finances, il commença d’abord par offrir au staretz deux cent mille roubles, à condition qu’il se retirerait immédiatement et pour toujours de Pokrovskoïé. A sa grande surprise, Raspoutine refusa nettement, se déclarant prêt à disparaître si le « papa » l’exigeait, mais qu’on ne l’achèterait pas. Profondément

vexé de cette leçon, le président du Conseil s'adressa alors directement à l'empereur et tenta de lui démontrer que Raspoutine n'était qu'un aventurier ordinaire contre lequel l'opinion publique tout entière se révoltait.

Mais le tsar interrompit Kokovtsov d'un geste hautain et lui demanda en souriant avec mépris :

— Vous croyez donc ce qu'écrivent les journaux ?

— Oui, Votre Majesté, répondit le ministre, je prends les journaux en considération quand ils salissent la personne de l'empereur. Et dans le cas présent, les feuilles les plus loyales sont remplies de critiques mordantes !

Le tsar prit un visage ennuyé.

— Ces critiques sont idiotes, dit-il, je connais Raspoutine !

Kokovtsov fut très embarrassé, mais il supplia encore une fois le souverain, au nom de la dynastie, de renvoyer Raspoutine de la capitale. L'empereur dit enfin froidement :

— Je lui dirai moi-même de partir et de ne plus revenir.

Il pria en effet le staretz, avec de grands ménagements, de s'éloigner quelque temps de Saint-Pétersbourg. Grigori Efimovitch ne se fit pas prier et commença ses préparatifs de départ. En prenant congé d'eux, il dit à Alexandra et à Nicolas :

— Je sais que de méchantes gens cherchent à me ravir votre amitié. Ne les écoutez pas ! Si vous vous séparez de moi, vous perdrez en moins de six mois votre fils et votre trône !

La tsarine fondit en larmes et s'écria :

— Comment pourrions-nous nous séparer de toi, n'es-tu pas notre seul défenseur et notre meilleur ami ?

Elle tomba à genoux devant Raspoutine et lui demanda sa bénédiction.

On était en automne et comme tous les ans la famille impériale se trouvait en Pologne dans la forêt de Biéloviège à Skirnévice où l'empereur chassait l'auroch ; il y avait eu en effet autrefois de nombreux exemplaires de ce rare animal dans les taillis épais de cette région.

C'est dans cette contrée solitaire que se produisit un jour un nouveau malheur. Le grand-duc héritier avait entrepris une partie de bateau sur des eaux marécageuses. Au retour, en sautant à terre il glissa et se cogna le genou contre une pierre ; il eut aussitôt un épanchement interne abondant. Celui-ci s'aggrava encore ensuite, car la tsarine croyant à un mieux passager, le ramena avec elle en voiture. Les secousses de la route causèrent d'atroces souffrances à l'enfant et, en arrivant au rendez-vous de chasse, il fallut porter Alexis dans sa chambre, plus mort que vif.

Les médecins constatèrent en plus un abcès inguinal, puis son pied se mit à enfler et enfin la température de l'enfant commença à monter d'une façon très inquiétante. Alexis gémissait et se lamentait sans arrêt, il se défendait contre toute auscultation, car le plus petit contact lui causait des souffrances intolérables. Son état empira bientôt à tel point que les médecins crurent une catastrophe inévitable. Les symptômes d'un empoisonnement de sang se manifestaient et il fallait s'attendre à de très graves complications.

On fit dire des messes pour la santé du tsarévitch dans toute la Russie et ses parents n'osèrent plus le quitter. L'impératrice cherchant à apaiser l'enfant, prononça une fois le nom de Grigori. Alescha ouvrit aussitôt les yeux et, regardant sa mère, il exigea impérieusement que l'on allât chercher le « petit père ». Vers le soir, le danger augmentant encore, la tsarine, en cachette des médecins et

des courtisans, fit télégraphier par son amie Anna Viroubova à Raspoutine, qui se trouvait alors à Pokrovskoïé, de prier pour le malade. La réponse parvint dans la nuit à l'impératrice et fit sur elle une profonde impression.

Le lendemain matin, quand tout le monde vint au salon prendre des nouvelles du grand-duc héritier, Alexandra apparut avec un sourire singulier sur les lèvres. Les médecins n'avaient, il est vrai, constaté aucune amélioration, mais elle n'avait plus la moindre crainte car elle avait reçu un télégramme du petit père Grigori. Sortant la dépêche, elle en donna lecture aux assistants : « Dieu a bien voulu voir tes larmes et entendre tes prières. Ne sois plus triste. Ton fils vivra. Mais que les médecins ne le tourmentent plus. »

Puis l'impératrice courut à la chambre du malade et montra le télégramme à l'enfant. Quand celui-ci entendit que Grigori Efimovitch lui promettait une bonne santé, il laissa voir une grande joie et sa fièvre tomba immédiatement. Quelques heures plus tard, le petit malade ne souffrait plus.

Les médecins l'auscultèrent de nouveau et purent constater que l'abcès diminuait et que la crise pouvait être considérée comme terminée. Ils déclarèrent que de tels cas n'étaient pas rares et que la nature contribuait souvent à améliorer elle-même une situation où la médecine était impuissante, mais quand Alexandra se retrouva le même soir avec son époux et Anna, elle laissa entendre que la guérison miraculeuse d'Alexis n'était due qu'à l'intervention de Raspoutine.

Quelques jours après le grand-duc héritier put être transporté à Tsarskoïé-Sélo, et l'impératrice parvint alors à faire rappeler Raspoutine de Pokrovskoïé. La tsarine affirma que sa présence dans la capitale était nécessaire à

la santé de l’enfant puisque celui-ci était toujours à la merci d’un malheur et que Grigori Efimovitch était seul capable de le sauver.

Beaucoup plus tard, pendant la guerre, Alexis eut encore un accident et Raspoutine fut appelé une fois de plus à son secours. Quand le tsar eut pris le commandement de l’armée russe, il dut résider souvent au Quartier Général, d’abord à Baranovitchi et ensuite à Mohilev. Malgré l’avis de Raspoutine qui s’opposait énergiquement à ce voyage, l’empereur voulut emmener avec lui le grand-duc héritier, qui était maintenant presque un jeune homme. A peine le train impérial se mettait-il en marche que le tsarévitch qui avait appuyé sa tête contre la vitre, se cogna dans une secousse et se mit à saigner du nez. Les prédispositions maladives de l’enfant pouvaient à chaque accident être tout à fait funestes, car à cette époque les médecins ne savaient pas encore arrêter les hémorragies quand l’hémophilie en était la cause. Le Dr Dérévenko, le médecin qui accompagnait le tsar, essaya en vain tous les moyens en usage pour arrêter l’épanchement de sang, il fallut revenir à Tsarskoïé-Sélo ; l’enfant était dans un état de faiblesse extrême.

L’impératrice, informée, envoya immédiatement Anna Viroubova à la recherche de Raspoutine. Celui-ci arriva bientôt au palais Alexandre, il fit le signe de croix sur le malade, pria un moment devant les icônes, et dit ensuite :

— Remerciez Dieu ! Il m’accorde encore une fois la vie de votre fils !

Aussitôt que Raspoutine s’était approché du lit de l’enfant, celui-ci s’était calmé et quelques heures plus tard, une amélioration certaine fut visible : la fièvre tomba et enfin l’hémorragie qui avait sensiblement décru s’arrêta complètement. Raspoutine revint de Tsarskoïé-Sélo tout

joyeux et raconta à tous ses amis que dorénavant le tsar y regarderait à deux fois avant de dédaigner ses conseils.

Ainsi de tout temps les décisions que les souverains eurent à prendre furent considérablement influencées par les soucis que leur causait l'héritier du trône. Avant la naissance d'Alexis les « magiciens » et les « faiseurs de miracles » étaient tout-puissants à la Cour : ils promettaient à l'impératrice de lui donner un fils. Mais plus tard, l'enfant étant toujours entre la vie et la mort, il est incontestable que celui qui parvenait à le sauver dans des cas désespérés devait acquérir une situation prépondérante. Quelle que soit l'explication que l'on donnait à la cour de ces guérisons miraculeuses : soit que l'influence tranquillisante de Raspoutine ait suffi à elle seule à vaincre la crise, soit qu'on se trouve en présence d'une suite remarquable de coïncidences, de hasards providentiels, il n'en est pas moins vrai que l'impératrice fut toujours persuadée que Dieu opérait chaque fois un miracle par l'intermédiaire du saint homme Grigori Efimovitch.

Les anciens « faiseurs de miracles de Tsarskoïé-Sélo » avaient su exercer une influence considérable sur les événements politiques ; le Dr Philippe, par exemple, assistait avec l'empereur aux Conseils des ministres ; pendant la guerre russo-japonaise, le tsar consulta également « l'innocent » Mitia Koliaba ; enfin le Dr Badmaïev était son conseiller ordinaire dans les affaires diplomatiques.

On ne peut donc s'étonner que Raspoutine ne s'en soit pas tenu aux affaires privées et religieuses et qu'il ait occupé une situation considérable à la Cour ; d'autant plus que l'impératrice était soucieuse de voir « l'envoyé de Dieu » éclairer de sa sagesse les choses de l'Etat : elle le croyait

fermement illuminé et pensait conformément à la prédiction de Philippe, le Ciel avait donné aux souverains un conseiller et un ami réel.

Puis l’idée qui avait poussé les « vrais Russes » à tenter de se servir de la personnalité de Raspoutine pour leurs entreprises politiques poursuivait aussi la tsarine, qui croyait que la Russie et la dynastie ne pourraient être sauvées que par l’intervention d’un homme du peuple, et que l’arrivée du simple paysan Grigori Efimovitch avait un rapport mystique quelconque avec tout cela. Dieu avait envoyé à son tsar bien-aimé ce moujik éclairé pour combler l’abîme qu’il y avait entre les souverains et le peuple, et pour que l’empereur connût ce qu’il y avait au fond de l’âme de la Russie.

Plus le maintien vulgaire de Raspoutine et ses façons peu polies, ses paroles crues et souvent blessantes, contrastaient avec l’étiquette sévère des courtisans, plus l’impératrice sentait, elle qui commençait à redouter l’isolement de son « idylle », qu’elle avait bien affaire à un vrai représentant du peuple. Elle sentait que cet homme ne cherchait pas, comme tous les autres gens de la Cour, à cacher la vérité sous des façons aimables et serviles, il disait franchement ce qu’il pensait et ressentait. A ses yeux, Grigori Efimovitch était envoyé par le Ciel pour faire entendre au tsar la voix du peuple par-dessus la lâcheté des courtisans.

Au début, l’empereur avait été plus prudent et il était resté sur la réserve vis-à-vis de Raspoutine. La tsarine, très peinée de tout cela, se fit un devoir sacré de vaincre cette défiance. Elle conjura de toute son âme son époux d’écouter les conseils de l’« ami », et elle chercha toujours à le persuader que le staretz, qui venait de Dieu même, voulait son bien plus que quiconque.

Pendant la guerre, l'empereur étant au Quartier Général, Alexandra ne manqua jamais dans ses lettres de lui démontrer la sainteté de Raspoutine et de prier Nicolas de suivre fidèlement les conseils de l'« ami ».

Elle lui écrit par exemple : « Dans *Les Amis de Dieu* un des vieillards dit que le pays dans lequel un homme de Dieu secourt l'empereur ne périt jamais. Et c'est vrai. Il faut seulement lui obéir, avoir confiance en lui et lui demander conseil : il ne faut jamais penser qu'il ne sait pas. Dieu Lui a tout dévoilé. Voilà pourquoi les gens qui ne peuvent pas comprendre Son âme admirable admirent tant Son esprit merveilleux qui saisit tout. Et quand il bénit une entreprise, elle réussit ; et quand Il recommande des gens, on peut être sûr que ce sont de braves gens, et s'ils changent ensuite, ce n'est pas Sa faute ; mais Il se trompe moins sur les hommes que nous : Il a l'expérience de la vie bénie par Dieu… »

Une autre fois, elle écrit à son époux :

« Mon ange, hier nous avons dîné chez Anna avec notre Ami. C'était si agréable. Nous Lui avons raconté tout notre voyage et Il dit que nous aurions dû nous rendre tout droit chez toi, que cela t'aurait apporté une joie intense et une bénédiction, mais je ne voulais pas te déranger. Il te supplie d'être ferme, d'être le maître. Tu connais tout, mais pourquoi ne pas écouter notre Ami qui mène tout par Dieu ? Rappelle-toi pour quels motifs on me déteste, cela prouve qu'il est bien d'être ferme et d'inspirer la crainte. Sois de même ; tu es un homme. Seulement n'aie plus de confiance qu'en notre Ami. Il vit pour toi et pour la Russie… Sois ferme… Est-ce que j'écrirais ainsi si je ne connaissais pas ton indécision, tes hésitations et à quel point il est difficile de te forcer à t'en tenir à ton opinion… Croire et avoir confiance dans les prières et dans l'aide de notre Ami, c'est là le principal, et une ère de bonheur commencera pour toi et pour la Russie ! »

L'impératrice était persuadée au fond du cœur de la force divine du staretz ; elle le croyait même capable de dompter la nature. En automne 1915, un brouillard épais gênait les mouvements de l'armée et elle écrit à son époux au Quartier Général :

« Notre Ami pense toujours à la guerre et prie. Il dit que nous devons Le prévenir dès qu'il arrive quelque chose de particulier. C'est pourquoi Anna Lui a parlé du brouillard, et Il l'a grondée parce qu'elle ne le Lui avait pas dit plus tôt ; Il dit que désormais le brouillard ne gênera plus les opérations. »

Dans une autre lettre, la tsarine vante encore la force miraculeuse des prières de Raspoutine :

« Le vapeur *Variag,* parti de Glasgow, est arrivé avec son chargement d'hommes et de marchandises en bon état à Gibraltar, malgré une violente tempête, parce qu'il a prié à Tobolsk… »

Cette foi sans borne dans les capacités merveilleuses de l'« ami » explique aussi l'importance que la tsarine attachait à certains objets bénis par lui. C'est ainsi que nous la voyons rappeler à l'empereur de ne pas manquer de se coiffer avec le peigne béni par Raspoutine, avant d'assister à la séance du Conseil des Ministres. Elle lui rappelle même cette recommandation par dépêche :

« Je vais à l'église mettre un cierge devant l'image de la Vierge, pour que Dieu soit avec toi. N'oublie pas Son peigne ! »

L'empereur, qui au début avait voulu résister au charme de ce paysan sibérien, se laissa dominer de plus en plus, sous l'influence de sa chère Alix, par la volonté de l'« ami ». Cela lui fut d'ailleurs d'autant plus facile qu'il avait été disposé dès sa plus tendre enfance au mysticisme et à la croyance dans les « médiateurs » entre le Ciel et la terre.

Aussi par la suite, admira-t-il le staretz tout autant que son épouse. Il disait un jour à l'un de ses aides de camp pendant une promenade :

— Que voulez-vous, si j'ai un ennui quelconque, un doute, il me suffit de parler cinq minutes avec Grigori pour me sentir aussitôt rasséréné et tranquillisé. Il me dit toujours ce qu'il faut que j'entende, et l'effet que me produisent ses paroles dure des semaines entières ! »

Il est vrai que son attachement pour l'« ami » mettait parfois le tsar dans des situations bien embarrassantes, quand il s'agissait par exemple de donner satisfaction à toutes sortes de solliciteurs, que Grigori avait bien vite pris l'habitude d'envoyer purement et simplement à Tsarskoïé-Sélo avec un mot de recommandation. Il était quelquefois difficile à l'empereur, malgré tout son désir d'être agréable au staretz, de contenter ainsi à première vue les vœux de gens de toutes les classes de la société que Grigori trouvait bon de lui adresser.

Plus tard, le tsar parvint à décider Raspoutine à ne plus lui recommander directement de pétitionnaires que dans les cas urgents, mais cela se produisit quand même de temps à autre, et le monarque eut aussi dans la suite quelques explications pénibles, quand Grigori avait influencé également la tsarine pour ses protégés.

On peut voir à quel point le tsar estimait et vénérait Raspoutine, le « sauveur » de son fils, à la réflexion suivante que Grigori répéta lui-même au moine Iliodore :

— Papa m'a pris un jour par les épaules et, me regardant fixement, il m'a dit : « Grigori tu es un Christ, tu es un véritable Christ ! » Comme je souriais, il répéta encore : « Oui, tu es un Christ ! » Un autre jour, nous étions à table, papa m'a dit : « Grigori, tu sais combien je t'aime ! Viens tous les jours chez nous, mais je t'en prie, n'intercède pas

pour d’autres ! Il m’est trop pénible de ne pas exaucer tous tes désirs ! »

L’épisode suivant est aussi très caractéristique : le grand-duc héritier demanda un jour à table : « Papa, Grigori Efimovitch est-il vraiment un saint ? » L’empereur se tourna vers l’aumônier de la Cour, le père Vassiliev, alors présent, et le pria de répondre au tsarévitch. Le prêtre embarrassé s’exprima d’une façon assez évasive et plutôt négativement ; le tsar se leva alors brusquement et interrompit la conversation.

Les idées politiques de Raspoutine et sa façon pratique de les réaliser étaient en rapport avec son caractère de paysan : Grigori Efimovitch était alors vraiment le représentant du peuple. Il était resté dans toutes ses manières le simple moujik, il sentait comme ses frères et il comprenait les désirs et les pensées du peuple.

Cela était particulièrement visible chaque fois qu’il s’est agi de choisir entre la paix et la guerre : Grigori Efimovitch haïssait la guerre, comme la hait le peuple, qui sait dans sa simplicité que c’est lui qui aura à supporter en première ligne les fatigues et les sacrifices. Ainsi en 1912, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, sous l’influence de sa femme la « Monténégrine », fit de grands efforts pour obtenir du tsar qu’il intervînt dans le conflit balkanique, et ce fut Raspoutine qui conjura l’empereur de se garder d’une telle aventure.

— Songe à ce qui vous adviendrait à toi et à ton peuple, dit-il alors au tsar. Ton grand-père a aidé les Bulgares à secouer le joug des Turcs ; et comment notre petite mère la Russie en a-t-elle été récompensée ? Nos pères qui ont versé leur sang pour ces Tartares béniraient-ils leurs fils si tu les envoyais à cette croisade ? Admettons que nous soyons vainqueurs ! Et après ? Cela voudrait dire que nous

devons aider nos frères slaves ! Mais Caïn n'était-il pas aussi le frère d'Abel ?

Ce discours de Raspoutine fit certainement une profonde impression sur l'empereur, et contribua pour beaucoup à le faire se dispenser finalement d'intervenir dans la question des Balkans.

Quand en 1914 la guerre devint imminente, ce fut encore Raspoutine qui représenta auprès de l'empereur l'opinion des moujiks avec la plus grande énergie. Malheureusement, le staretz ne put agir personnellement sur Nicolas. Il était alors à l'hôpital de Tioumen, gravement blessé d'un coup de couteau que lui avait donné une femme.

A peine entendit-il dire que la guerre menaçait d'éclater, qu'il télégraphia à l'empereur de respecter la paix à n'importe quel prix, qu'il était insensé, à cause de la susceptibilité de la Serbie, de déchaîner un conflit universel qui aurait les conséquences les plus funestes. Mais son influence ne se fit pas sentir parce qu'il n'était pas personnellement présent. Grigori Efimovitch affirma plus tard qu'il aurait été capable d'empêcher la guerre s'il n'avait pas été précisément blessé.

Jusqu'à sa mort, Raspoutine montra son antipathie pour ce fléau ; il essaya de persuader tout le monde qu'il était indispensable de faire une paix immédiate. M. Paléologue rapporte l'étrange conversation qu'il eut un jour avec le staretz au sujet de la guerre :

« Raspoutine me fit en phrases courtes et hachées un tableau pathétique des souffrances qu'endurait le peuple russe : « Nous avons trop de morts, trop de blessés, trop de ruines, trop de larmes ! Songe aux malheureux qui ne reviendront plus, et songe que chacun d'eux a laissé derrière lui cinq, six, et peut-être dix êtres qui le pleurent ! Je connais des villages, de grands villages, où chacun

regrette un mort ! Et les hommes qui en reviennent, oh Dieu, dans quel état sont-ils ? Des estropiés, des manchots, des aveugles ! C'est épouvantable ! Pendant plus de vingt ans, nous ne récolterons que de la douleur sur la terre russe !… Vois-tu, quand le peuple souffre trop, il devient méchant, et alors cela peut être terrible ! Cela va quelquefois si loin que l'on parle de république ! Tu devrais dire tout cela à l'empereur ! »

Dans une conversation qu'il eut un jour avec le prince Youssoupov, son futur assassin, Grigori Efimovitch lui dit :

— La guerre a assez duré. Assez de sang versé ! Il est grand temps que tout cela prenne fin ! Quoi donc ? Les Allemands ne sont-ils pas nos frères ? Le Christ a dit que nous devions aimer nos ennemis ! Quel amour y a-t-il là-dedans ? « Papa » ne veut pas céder et « maman » elle-même est entêtée sur ce point ; certainement quelqu'un leur donne de mauvais conseils. Le Kaiser ! Sur lui pèse la faute de la guerre, une vie entière de prières ne suffira pas à réparer cela ! Sans cette maudite femme qui m'a planté un couteau dans le ventre, j'aurais été là et j'aurais bien trouvé moyen d'empêcher cette effusion de sang. En mon absence, vos damnés Sazanov et autres ont tout gâté !

Les buts de la politique de guerre lui étaient étrangers, à lui comme à la masse du peuple. Il savait seulement que le moujik ne partait pas volontiers, mais par crainte des gendarmes. Sa clairvoyance semble enfin avoir été si loin qu'un jour il assura d'un ton prophétique, que le sang répandu par toute cette guerre se vengerait d'une façon terrible sur les généraux, sur les diplomates et même sur l'empereur.

— La Russie est entrée en guerre contre la volonté de Dieu, disait-il. Malheur à celui qui refuse d'en convenir ! Pour entendre la voix de Dieu il suffit de l'écouter avec humilité, mais les puissants sont enflés d'orgueil ; ils se

croient trop intelligents et ils dédaignent les simples, jusqu'au jour où la punition du ciel tombera sur eux comme la foudre !

« Le Christ est révolté de toutes les lamentations qui montent jusqu'à lui de la terre russe. Cela ne fait rien aux généraux d'envoyer à la mort quelques milliers de moujiks : cela ne les empêche pas de manger, de boire et de s'enrichir. Mais le sang des victimes ne retombera pas que sur eux, il éclaboussera aussi le tsar, car le tsar est le père des moujiks ! Je vous le dis : la vengeance de Dieu sera terrible !

N'étant pas parvenu à éviter la guerre, il tenta du moins d'adoucir certaines mesures particulièrement pénibles au peuple ; c'est ainsi qu'il fit son possible pour mettre obstacle à l'appel de la deuxième classe de réserve, c'est-à-dire à celle des paysans âgés, en faisant observer avec raison qu'on ne pouvait laisser les champs sans culture. Les généraux incapables croyaient dans leur folie que la victoire ne dépendait que d'une levée en masse, ils voulaient jeter sur le front jusqu'au dernier homme, sans penser aux besoins de l'agriculture et alors que les munitions et les armes étaient déjà insuffisantes pour l'armée sous les drapeaux. Aussi Raspoutine assaillit-il l'impératrice d'objections contre ce projet et celle-ci écrivit à son époux :

« Je t'en prie, mon ange, fais ton possible pour que Nicolas Nicolaïévitch juge la situation par tes yeux. Ne permets pas qu'un seul homme de la seconde réserve soit appelé. Oppose-toi de toutes tes forces à ce projet ! Les gens ont aussi leurs champs à soigner, ils doivent aussi travailler dans les arsenaux et dans les fabriques… Ecoute, je t'en supplie, les conseils de notre Ami, qui se fait tellement de souci à ce sujet qu'il n'en dort plus ! »

Raspoutine intervint encore dans la conduite de l'armée au printemps de 1915, sans succès cette fois. Il déconseilla la grande offensive de Galicie, disant avec la plus grande énergie qu'il n'était pas encore temps d'attaquer ou que l'on irait à une catastrophe. Le généralissime Nicolas Nicolaïévitch sut imposer sa volonté ; l'échec de l'offensive russe et la défaite de Gorlice donnèrent raison aux appréhensions de Grigori Efimovitch.

En été 1916, Raspoutine conseilla encore de ne pas mener trop loin la grande offensive de Broussilov. Il était d'avis que cette attaque avait rempli son but en déchargeant les Italiens menacés, et qu'il fallait attendre maintenant l'écroulement, inévitable tôt ou tard, des Allemands et des Autrichiens.

L'impératrice écrit au tsar le 24 septembre 1916 :

« Notre Ami est très mécontent que Broussilov n'ait pas obéi à ton ordre d'arrêter l'offensive. Il dit que tu étais inspiré d'en haut… et il dit maintenant, qu'il y aura de nouveau des pertes inutiles ! »

Le staretz intervint encore pour éviter au peuple les petites injustices qui pouvaient l'irriter. L'impératrice écrit à son époux :

« Hier j'ai vu notre Ami chez Anna. Il a parlé si bien ! Il m'a priée de te dire que ce n'est pas du tout clair cette nouvelle monnaie de timbres ; les gens simples n'y comprennent rien, nous avons suffisamment de monnaie et cela pourrait provoquer des désagréments…

« Mon cher amour, je t'envoie deux timbres-monnaie de la part de notre Ami pour te montrer que l'un d'eux déjà est faux. Le public est très mécontent ; ces petits carrés de papier s'envolent, etc. ; dans l'obscurité les gens trompent les cochers et ce n'est pas bien. Il te supplie d'interdire cette monnaie immédiatement. »

L'impératrice écrit un autre jour :

« Notre Ami est très nerveux à cause du manque de viande. Il est d'avis qu'un des ministres devrait convoquer les gros commerçants et leur interdire de monter les prix d'une telle façon… »

Son jugement sain mettait Grigori Efimovitch en garde contre les joies souvent prématurées d'une victoire ; il ne voulait pas par exemple que le tsar entrât solennellement dans Lemberg conquise, et il prétendait qu'on pouvait bien attendre pour cela la fin de la guerre. En vérité, quelques mois plus tard, les Russes étaient chassés de cette ville, et l'ennemi entrait en territoire russe.

Le ravitaillement du pays devenait aussi de plus en plus difficile à l'arrière et donnait beaucoup de souci à Grigori Efimovitch. Il réclama constamment des mesures énergiques contre les accapareurs et établit enfin un véritable programme qu'on ne peut qu'estimer très raisonnable. L'impératrice dit par exemple dans une de ses lettres :

« Notre ami dit que tu dois donner l'ordre que les wagons chargés de farine, de beurre et de sucre passent avant tous les autres… Il propose que pendant trois jours il ne circule d'autres trains que ceux chargés de beurre, de farine, de sucre, plus nécessaires encore que la viande ou les munitions. Il compte qu'avec quarante vieux soldats on pourrait en une heure charger un train, et faire partir ces trains l'un après l'autre, mais pas tous dans la même direction : à Pétrograd, à Moscou, et arrêter les wagons dans différents endroits et les amener successivement dans différentes gares et en différents bâtiments. On ne mettrait en circulation que très peu de trains de voyageurs, et pendant ces jours-là on diminuerait le nombre des voitures des quatre classes et on attacherait à leur place des wagons de farine et de beurre de Sibérie. Le public criera, dira que c'est inadmissible et te créera des difficultés, mais

on peut y remédier : comme il dit, c'est nécessaire, et malgré qu'il y ait un risque, c'est essentiel… »

Raspoutine donna la plus grande preuve de sa puissance quand il parvint à faire destituer son ancien protecteur, le généralissime Nicolas Nicolaïévitch, devenu son plus mortel ennemi. Le grand-duc, qui avait reçu Grigori au début les bras ouverts, avait vite remarqué que cet « affreux moujik » devenait dangereux et il avait tenté tous les moyens pour soustraire l'empereur à son influence. Sa femme et sa belle-sœur, les deux « Monténégrines » s'écartèrent aussi du staretz, ce qui amena une rupture définitive entre elles et la famille impériale. Grigori Efimovitch fut alors saisi d'une haine fanatique envers Nicolas Nicolaïévitch, d'autant plus que celui-ci avait répondu un jour à une dépêche du staretz annonçant son arrivée au front par ces mots : « C'est cela, viens, je te ferai pendre ! » Aussi depuis lors, Raspoutine saisit-il toutes les occasions de défavoriser Nicolas Nicolaïévitch auprès de l'empereur et l'impératrice.

Après la grande défaite de 1915, le staretz parvint à convaincre la tsarine que le souverain devait prendre lui-même le commandement de l'armée dans un moment aussi critique. Malgré l'opposition de tous les ministres, et malgré le désir de l'empereur de ne pas froisser son oncle, Grigori réussit à faire retirer au grand-duc son titre de généralissime et à le faire envoyer dans le Caucase, c'est-à-dire très loin du théâtre des opérations.

Depuis longtemps, aucune nomination importante ne se faisait sans l'avis de l'« ami », on ne pouvait plus devenir ministre sans avoir auparavant subi une sorte d'« examen » chez Raspoutine. D'ailleurs le ministre qui déplaisait un jour à Grigori ne restait pas longtemps en fonction. Sazonov est le seul, qui malgré la haine que lui portait Grigori Efimovitch, réussit à se maintenir plusieurs années.

La façon dont Raspoutine, ce « chancelier paysan », se rendait compte de la valeur des candidats était des plus bizarres. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de faire une enquête sur les antécédents politiques, comme les fonctionnaires de la Cour et l'empereur lui-même avaient coutume de le faire. Il ne s'informait pas non plus si ces gens étaient bien vus des différents membres de la famille impériale ; leur extérieur seul était décisif pour son instinct primitif. Quand il était question par exemple de nommer un nouveau directeur de la police, Raspoutine faisait venir l'homme proposé chez lui, ou bien il allait le voir : il le regardait alors fixement pendant quelques minutes avec la plus grande attention, et l'« examen » était ainsi terminé.

Il est par suite certainement unique dans l'Histoire qu'un homme aussi puissant et influent se soit occupé de politique d'une façon aussi originale, sans se soucier le moins du monde des principes ordinaires de la diplomatie. Les intrigues et les subterfuges des courtisans les plus raffinés échouaient devant ce moujik qui prenait ses résolutions non par suite de considérations subtiles, mais d'après l'humeur du moment.

Il est vrai qu'avec cette façon de procéder il favorisa beaucoup de gens corrompus et incapables, mais on peut se demander si l'empereur livré à lui-même aurait su faire un meilleur choix. Il est hors de doute en tout cas que ceux des ministres qui furent renversés par Raspoutine l'avaient grandement mérité, et que le staretz était toujours le premier à reconnaître une erreur et à essayer de la réparer.

On doit convenir aussi que si Grigori intervint fréquemment dans les affaires de la Justice, ce fut toujours en faveur d'un accusé ou d'un condamné. On ne peut citer un seul cas où Raspoutine ait abusé de sa situation pour faire incarcérer ou déporter en Sibérie un ennemi personnel, ce qui cependant lui aurait été facile, et comme tout Russe puissant l'aurait fait à sa place. Tous ceux qui

parvenaient au contraire à le persuader qu'ils étaient victimes de la Justice pouvaient compter sur son aide et sur sa protection. Quand on arrêta le vieux ministre de la guerre Soukhomlinov, uniquement parce qu'on avait besoin de faire retomber sur quelqu'un la responsabilité des insuccès militaires, Raspoutine fit tout ce qu'il put pour faire délivrer cet homme qui, cependant, avait été son ennemi. La lettre que la tsarine écrivit à l'empereur à ce sujet est caractéristique :

« Notre Ami dit encore qu'il faut libérer le général Soukhomlinov afin qu'il ne meure pas en prison, sinon les choses iront mal. Il ne faut jamais avoir peur de libérer un prisonnier, de remettre un pécheur dans la bonne voie ! Par leurs souffrances, les prisonniers deviennent supérieurs à nous devant Dieu. Ce sont à peu près Ses paroles. Chacun, même le plus grand pécheur connaît des moments où son âme s'élève et se purifie par de terribles souffrances. Alors il faut leur tendre la main et les sauver avant que de nouveau ils périssent de douleur et de désespoir. »

Dès que quelqu'un lui avait plu, il n'hésitait pas à s'interposer en sa faveur, même contre l'empereur. Un jour que le tsar avait manifesté son mécontentement au président du Conseil Sturmer, un protégé de Raspoutine, Grigori télégraphia simplement au souverain : « Ne touche pas au vieux ! » Il se montrait d'ailleurs aussi sévère à l'égard de ses favoris eux-mêmes quand il n'en était pas satisfait. Le même Sturmer qu'il venait de défendre si énergiquement contre l'empereur dut en entendre de dures de la part de Raspoutine, un jour qu'il avait osé ne pas exécuter immédiatement un ordre de la tsarine. L'« ami » l'attrapa comme un vulgaire écolier :

— Tu n'as pas à discuter la volonté de « maman ». Sinon je te plaque et tu seras fichu, tu sais ! Tiens-le toi pour dit !

Et comme son secrétaire entrait, Grigori Efimovitch lui dit, en montrant dédaigneusement Sturmer humblement courbé :

— Il a voulu désobéir, mais je lui casserai les reins s’il n’est pas sage !

Il traitait les ministres avec un dédain incroyable, et principalement ceux qui ne lui devaient pas leur situation. Ainsi la première fois qu’il se trouva en présence du ministre Maklakov, il commença par paraître ignorer complètement sa présence, puis lui faisant signe du bout du doigt : « Avance un peu, toi là-bas ! » Maklakov fut tellement abasourdi qu’il fit vraiment quelques pas en avant. « Prends bonne note de ce que je vais te dire ! » commença Raspoutine. « Eh bien, il coulera encore beaucoup d’eau sous le pont avant que tu sois un homme de bien, agréable à Dieu ! » Puis lui tournant le dos : « Voilà ! Et maintenant tu peux t’en aller ! »

La circonstance suivante où Raspoutine eut à « examiner » l’âme d’un candidat ministre, est vraiment digne de remarque : peu de temps avant l’assassinat de Stolypine, les « vrais Russes » voulurent faire nommer le gouverneur de Nijni-Novgorod, le gros Alexandre Nicolaïévitch Khvostov, ministre de l’Intérieur. Il y avait justement grande chasse à la Cour, et tous les « vrais Russes » qui prenaient part à cette solennité profitèrent de cette occasion pour vanter à l’empereur les capacités de Khvostov. Tant et si bien que le tsar commença sérieusement à s’occuper de cette nomination. Mais il pria auparavant l’« ami » de faire une enquête sur le candidat.

Raspoutine partit aussitôt pour Nijni-Novgorod, et un beau jour, il entra sans se faire annoncer dans le cabinet de travail du gouverneur.

— Là, c’est moi ! dit-il simplement. « Papa » m’a envoyé pour examiner ton âme, car nous allons peut-être faire de

toi un ministre de l’Intérieur.

A ces mots, le gros Khvostov, tout-puissant à Nijni-Novgorod, partit d’un éclat de rire. Il ne pouvait lui venir un instant à l’idée de prendre au sérieux les paroles de ce moujik en lourdes bottes, de ce paysan à la fourrure élimée, qu’il avait devant lui : le tout lui paraissait une plaisanterie. Mais Grigori Efimovitch, extrêmement froissé d’avoir été traité avec un tel mépris, fit demi-tour sans dire un mot, reprit son bâton noueux et quitta le palais du gouverneur. L’après-midi, il revint chez Khvostov, entrouvrit la porte de son cabinet, et lui cria d’un ton menaçant :

— Je viens de télégraphier à Tsarskoïé-Sélo à ton sujet. Eh bien je t’ai arrangé !

Le gouverneur se reprit à rire ; cependant la peur finit par le gagner, et pressentant quelque vérité dans les paroles du visiteur, il fit venir le directeur de la poste et demanda à voir la dépêche que Grigori Efimovitch avait expédiée. Quelle ne fut pas la surprise quand une heure plus tard il put lire le télégramme suivant :

« Anna Viroubova, Tsarskoïé-Sélo. Dis à maman que Dieu veille au salut de Khvostov, mais que pour le moment il lui manque encore quelque chose. »

Le visage du gouverneur devint complètement jaune et ses gros yeux ronds s’écarquillèrent d’épouvante ; ce que lui avait dit ce paysan était donc vrai, et il aurait pu devenir ministre ! Quelques jours plus tard, Khvostov prit le train pour Saint-Pétersbourg, un gros portefeuille sous le bras, et alla demander audience au tsar « pour affaires urgentes ». Il fut reçu, mais il put constater que l’empereur n’était pas d’excellente humeur. Il avait à peine terminé la lecture de son rapport, qu’il fut congédié.

Khvostov chercha alors à tout prix à approcher Grigori Efimovitch pour le traiter avec toute la politesse et toute la dévotion désirables ; il lui aurait même baisé les mains en

public. Mais il se passa plusieurs années avant qu'il pût le rejoindre, jusqu'au jour où le hasard le mit en présence du staretz pendant une orgie, à la suite de laquelle Raspoutine déclara au tsar qu'il avait examiné à nouveau l'âme de Khvostov, et qu'il avait constaté en lui une amélioration notable. Quelques jours plus tard, le gros gouverneur était enfin nommé ministre de l'Intérieur.

Le président du Conseil, Boris Sturmer, le successeur du vieux Gorémikine, fut aussi nommé grâce à la protection de l'« ami ». « Ah oui ! déclara Grigori quand on lui parla de Sturmer comme candidat, ce vieux-là veut depuis longtemps être ministre. Il est déjà venu me voir avec sa femme. Bah ! C'est un brave homme, et ne s'en tirera pas plus mal qu'un autre ! » Le staretz rencontra d'ailleurs Boris Sturmer chez une petite actrice. Là il « examina » son âme et, l'entrevue ayant été favorable, il recommanda le candidat à l'empereur.

C'est à cette époque, sous le ministère de Sturmer, que l'influence de Raspoutine fut à son apogée. Le nouveau président du Conseil, qui devait sa situation à Grigori Efimovitch, obéissait sans discussion à tous ses ordres. Il se concertait au moins une fois par semaine avec le « chancelier paysan », qui lui donnait ses instructions. Ces rencontres avaient quelque chose de romantique : elles se produisaient la nuit dans la forteresse Pierre-et-Paul où Raspoutine entrait librement, grâce à l'une de ses fidèles, la fille du commandant de place Nikitine. La belle Lydie Nikitine était une adoratrice fervente du staretz. Elle allait le chercher le soir chez lui et l'emmenait à la forteresse Pierre-et-Paul, dans sa chambre de jeune fille, où le président du Conseil ne tardait pas à venir aussi. C'est pendant ces conférences secrètes entre Raspoutine et Sturmer qu'ils discutaient les ordonnances les plus importantes, les décrets et les nominations ; ils restaient parfois jusqu'au matin ensemble.

Sturmer ne tarda pas à désillusionner son entourage, il se découvrit ambitieux et vaniteux, alors que ses capacités laissaient beaucoup à désirer. Tous ses désirs ne tendaient qu'à occuper la place d'honneur à la conférence de la paix et il voyait déjà son nom figurer dans l'histoire des générations futures à côté de ceux de Nesselrode, de Metternich et de Bismarck. Son activité était loin d'être en rapport avec ses idées. Bientôt l'empereur et son « ami » se détachèrent complètement de lui.

Entre-temps, Grigori Efimovitch se prit d'une affection remarquable pour le vice-président de la Douma, Protopopov, dont il fit la connaissance au « sanatorium » de son ami Badmaïev. Protopopov était un homme aimable et de commerce agréable, malheureusement à moitié paralysé, ce qui amenait chez lui des périodes d'excitation excessive suivies d'une complète apathie. Par moments il fascinait son entourage avec ses saillies spirituelles et ses réflexions étourdissantes, mais aussi parfois il n'était même pas capable de suivre le raisonnement le plus simple. Protopopov était un vieux client du Thibétain, et celui-ci avait pensé à lui depuis longtemps pour un poste élevé.

Grigori Efimovitch avait fait la connaissance de Protopopov dans un moment d'excellente humeur, et il avait aussitôt voulu gagner à lui cet homme remarquable, pour lui donner le ministère de l'Intérieur. Le tsar refusa d'abord parce que Protopopov appartenait à la gauche de la Douma, et il fallut les interventions réitérées de Raspoutine et de la tsarine pour faire céder Nicolas, qui nomma enfin Protopopov ministre.

Jusqu'à la dernière minute, il y eut tant de querelles à ce sujet, que Raspoutine dut venir personnellement à Tsarskoïé-Sélo pour mener à bien l'affaire de son protégé. Il revint ce jour-là triomphant à Saint-Pétersbourg, et ce qu'il raconta dans le salon de l'une de ses fidèles, Mme Golovine, dépeint mieux que tout les singulières relations qui

existaient entre l’empereur et l’« ami » ; celui-ci n’était pas seulement regardé comme le sauveur du grand-duc héritier, mais comme le conseiller intime et indispensable des affaires de l’Etat sur lesquelles la destinée pesait si lourdement.

— J’ai tout arrangé ! dit Raspoutine en se laissant tomber sur une chaise avec un sourire. Je n’ai eu qu’à paraître. La première personne sur laquelle je me suis cogné en arrivant au Château fut Anna. Elle ne faisait que gémir, c’est tout ce qu’elle était capable de faire. « Ça ne va pas », disait-elle, « il ne veut pas, il n’y a que toi qui puisse y arriver, Grigori Efimovitch ! » Alors je suis entré. « Maman » était très excitée, « Papa » allait et venait dans la pièce en sifflotant. Ah je les ai bien attrapés tous les deux ! Je les ai menacés de retourner en Sibérie et de les abandonner, eux et leur gosse, à leur malheur ! Ils sont aussitôt redevenus sages et m’ont accordé tout ce que je voulais. « Celui qui tourne le dos à Dieu, ai-je dit, regarde le diable en face ! » Et puis, quoi, on leur avait dit que ceci ou cela n’était pas bon ; je me demande un peu ce qu’ils y comprennent. Rien du tout ! S’ils voulaient seulement m’écouter ! Je sais moi que Protopopov est un homme bon et qu’il croit en Dieu ! Est-ce que cela ne suffit pas ?

Le soir même, Grigori Efimovitch disait à son secrétaire :

— Nous nous sommes trompés sur le gros Khvostov. C’est un rustre, quoiqu’il soit de la droite ! Du reste, je te le dis, tous ceux de la droite sont des imbéciles ! Aussi nous nous tournons maintenant vers la gauche et nous avons fait de Protopopov un ministre !

Et levant avec fierté son gros poing de paysan, il le secoua violemment en grinçant :

— Je tiens l’Empire russe dans cette main-là !

7
LES ENQUÊTES DANS L’ESCALIER

A mesure que l’influence politique et sociale de Raspoutine augmentait, sa maison devenait de plus en plus le point de concentration de mille intérêts.

Quand il habitait à la Perspective Nevski, dans un logement payé par une de ses adoratrices, Mme Baschmakova, et même plus tard pendant son séjour dans la Kirotchnaïa, les autorités ne s’étaient guère inquiétées de lui. Mais quand le staretz fut devenu une personnalité de haute importance, sa maison ne fut plus seulement très animée, elle devint aussi l’objet d’une surveillance vigilante.

La police veillait déjà constamment sur son logement du Quartier des Anglais, où Raspoutine habitait au début de la guerre, mais sa nouvelle demeure, dans la Gorokhovaïa devint l’objet d’un service spécial. Le président du Conseil Sturmer donna l’ordre au chef de la police secrète Globitchev de garder et de protéger Raspoutine comme un membre de la famille impériale. « C’est le désir formel de l’empereur et de l’impératrice », dit Sturmer au chef de la police. Il n’y avait donc rien d’étonnant à ce que l’immeuble, au numéro 64 de la Gorokhovaïa, fût constamment entouré d’agents.

Dans la loge du portier, dans l’escalier où flottaient éternellement de multiples odeurs indéfinissables, parmi lesquelles dominait parfois le parfum âcre de la soupe aux choux, du beurre rance ou du fromage de chèvre chaud, flânaient toute la journée, quatre, cinq et parfois dix ou même vingt hommes assez mal vêtus, et que leurs cols et

leurs cravates à l’ancienne mode faisaient reconnaître, malgré leurs efforts, pour des détectives. Les habitants de la maison et les visiteurs habituels de Raspoutine connaissaient chacun de ces agents et cessaient de s’en inquiéter ; quelques-uns, ayant même eu l’occasion de bavarder avec eux, saluaient ces messieurs fort poliment. Les policiers avaient d’ailleurs renoncé à cacher leur qualité aux passants réguliers, et quand un de ces habitués franchissait la porte ou montait l’escalier, les agents gardaient tranquillement leurs allures endormies et sans gêne. Ils notaient toujours par devoir le nom de ces visiteurs, mais ils savaient fort bien que ce genre d’événements n’avait aucune espèce d’importance.

Parfois un habitant de la maison rompait la monotonie du service des policiers : la couturière Katia, de l’appartement numéro 31, ou bien M. Neustein de l’étage supérieur passaient et échangeaient quelques mots avec eux. La masseuse Outilia ou une autre femme du voisinage entraient de temps en temps dans l’étroite loge de la concierge Youravleva, où ronronnait constamment un petit samovar malpropre. La couturière, la masseuse et la portière parlaient du staretz, contait des anecdotes sur lui, et les autres femmes demandaient des précisions sur la vie privée de l’homme saint. Les agents passaient alors quelques moments agréables au milieu de leur service ennuyeux. La couturière et la masseuse en particulier pouvaient raconter des choses tout à fait intéressantes sur Raspoutine, car il arrivait souvent que celui-ci, se lassant des adorations des grandes-duchesses, des comtesses et des belles comédiennes, allât frapper à la porte de la couturière Katia ou envoyât chercher la masseuse Outilia, pour passer la nuit avec l’une d’elles.

La concierge elle aussi connaissait plusieurs particularités étranges du saint homme. Parfois en effet, quand il rentrait vers le matin d’une de ses orgies, que

Katia avait refusé de le recevoir et que l'on ne savait où trouver Outilia, Grigori Efimovitch se rejetait sur la portière, l'embrassait et tentait sur elle des gestes, qu'elle se refusait ensuite par pudeur à préciser.

Les concierges observaient d'ailleurs par les trous de certaines serrures des choses que les agents ne pouvaient voir, mais qu'ils leur rapportaient ensuite, ceux-ci les payant pour leur rendre ce service. Ils avaient ainsi conscience de remplir un devoir ; de même la couturière Katia et la masseuse Outilia n'en bavardèrent que plus volontiers, lorsqu'elles surent que leurs propos figuraient dans les rapports des policiers, rapports qui étaient lus ensuite par les plus hauts fonctionnaires de l'Empire.

Parfois M. Neustein sortait de son appartement et échangeait quelques mots avec les agents. Il n'avait la plupart du temps pas grand-chose à leur raconter, mais il s'exprimait toujours d'une façon un peu particulière, et ses paroles à double sens pouvaient très bien cacher un sens profond. Aussi les agents, qui n'étaient pas là pour en contrôler la véracité, prenaient-ils note mot pour mot des observations de M. Neustein dans leurs procès-verbaux, laissant à leurs supérieurs le soin de décider ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ces allusions.

C'est ainsi qu'ils notèrent :

« 24 *janvier.* – M. Neustein, qui habite sur le même palier, nous a dit en passant : on va bientôt faire venir votre patron à Tsarskoïé-Sélo, car on a besoin de lui là-bas pour allumer les cierges des églises ».

Mais il était rare qu'en général les agents se bornassent à inscrire les réflexions de M. Neustein. Une grande quantité de gens entraient et sortaient de la maison, et les mouchards avaient pas mal à faire pour noter tous leurs noms. Aussitôt qu'un visiteur arrivait, ils faisaient tous leur possible pour se donner l'air indifférent, ce qui les obligeait

la plupart du temps à jouer de petites comédies, par exemple de monter précipitamment l'escalier comme si eux-mêmes allaient chez le staretz, ou au contraire de descendre nonchalamment, ou encore de bavarder de choses et d'autres devant la porte de la maison. Mais aussitôt que le visiteur était entré chez Raspoutine, les agents sortaient calepins et crayons et notaient avec la plus grande exactitude le signalement des gens, la forme de leur chapeau, la couleur de leurs cheveux, les parapluies, les paquets. Chacun demandait à son collègue s'il les connaissait déjà, mais surtout les paquets avaient une grande importance et chacun d'eux mettait une sorte de fierté à tâcher de deviner leur contenu. Leurs rapports fourmillent de signalements de colis, de corbeilles et autres choses semblables :

« 10 *janvier.* – Anastasie Chapovalenkova, la femme d'un médecin, a fait cadeau d'un tapis à Raspoutine ».

« 23 *janvier.* – Un ecclésiastique inconnu a apporté du poisson à Raspoutine ».

« 28 *janvier.* – Bokvone a apporté aujourd'hui une caisse de vin à Raspoutine ».

« 21 *février.* – Mimonovitch, le secrétaire de Raspoutine est arrivé avec un colis contenant six bouteilles de vin, du caviar et du fromage ».

« 14 *mars.* – Nicolas Glazov est venu aujourd'hui chez Raspoutine avec un paquet contenant quelques bouteilles de vin ».

« 14 *juin.* – L'inspecteur de l'école communale de Tsarskoïé-Sélo est venu chez Raspoutine avec une corbeille de vin ».

Quand plusieurs personnes entraient en même temps dans la maison, les policiers étaient sur des charbons ardents ; ils parvenaient d'ailleurs à saisir quelques mots et les notaient naturellement avec soin dans leurs rapports,

sans se soucier le moins du monde si ces mots avaient un sens ou non. Les agents observaient aussi comment chaque personne était reçue ou congédiée par Dunia, la servante de Raspoutine, pouvant augurer de la façon dont avait eu lieu l'entretien. Ils essayaient aussi, au départ des visiteurs, de lier conversation avec eux.

Les espions s'acquittaient de leur tâche compliquée avec une ardeur et un zèle remarquables. Ils faisaient leur possible pour deviner la personnalité d'un inconnu pendant le court chemin qui menait à la porte de l'appartement de Raspoutine. Ils retenaient avec la plus grande pédanterie le moindre détail, et cherchaient à noter aussi sur leurs carnets un nombre incalculable de points sans intérêt se rapportant à la vie des étrangers. Le plus souvent ils ne pouvaient qu'enregistrer la forme du chapeau, du vêtement ou du paquet du visiteur, mais parfois les agents étaient plus heureux et ils réussissaient à lier conversation avec les inconnus, surtout quand ceux-ci revenaient de chez le staretz et, qu'heureux d'avoir obtenu ce qu'ils désiraient, ils éprouvaient le besoin de faire partager leur joie à quelqu'un, soit au contraire parce qu'ils avaient lieu d'être mécontents et avaient été congédiés sans succès. Les agents rayonnaient alors de plaisir et inscrivaient sur leurs carnets des notes dans le genre de celles-ci :

« 3 *novembre.* – Une dame inconnue est arrivée chez Raspoutine ; elle voulait à tout prix que son mari, un lieutenant actuellement à l'hôpital, ne fût pas renvoyé de Saint-Pétersbourg. Elle a raconté dans la loge de la concierge en partant : une domestique m'a ouvert la porte et m'a fait entrer dans une pièce où se trouvait le staretz, que je n'avais jamais vu jusqu'alors. Il m'a aussitôt ordonné de me déshabiller, m'a poussée ensuite dans la chambre à côté et, sans seulement écouter ma requête, il s'est mis à me caresser le visage et les seins… Puis il a écrit un billet et m'a demandé de l'embrasser ; mais il ne me l'a pas

donné et il a dit qu'il n'était pas content de moi. Je dois revenir demain ».

« 3 *décembre.* – Mme Leikart est venue aujourd'hui pour la première fois chez Raspoutine ; elle voulait intercéder pour son mari. Raspoutine lui a dit de l'embrasser, mais elle s'y est refusée et est partie. La maîtresse du sénateur Mamontov est venue ensuite ; Raspoutine lui a fixé rendez-vous pour une heure du matin ».

« 29 *janvier.* – La femme du colonel Tatarinov a rendu visite à Raspoutine. Elle nous a raconté ensuite que le staretz avait embrassé et caressé une jeune fille devant elle, et que cela lui avait été tellement pénible qu'elle était résolue à ne plus jamais revenir chez lui ».

« 30 *janvier.* – La Karavia, de nationalité grecque, a essayé en vain d'entrer chez Raspoutine avec sa fille. En redescendant, ces deux dames se sont répandues en injures contre lui, le traitant de damné paysan et affirmant l'avoir vu un jour entrer en chemise à la « villa Rodé » et y avoir causé un gros scandale. D'après elles, il y aurait maintenant à Tsarskoïé-Sélo un jeune homme qui surpasserait bientôt Raspoutine ».

« 31 *janvier.* – Le pope de l'église de la Loublianka est venu aujourd'hui chez Raspoutine, accompagné d'un inconnu pour lequel il voulait obtenir une faveur. Il a même prié Raspoutine d'aller voir lui-même le ministre de l'Intérieur et le sénateur Béletzki. Raspoutine s'y est refusé, et il a simplement écrit une lettre. En partant, l'ecclésiastique s'est moqué de Raspoutine parce qu'il tient maladroitement sa plume quand il écrit ».

« 5 *février.* – Sofia Karavia est sortie de l'appartement de Raspoutine et nous a dit : il est de bien mauvaise humeur et cependant il fait de bonnes affaires. Il a encore tripoté avec le banquier Rubinstein, et celui-ci lui a donné cinquante

mille roubles pour son intervention auprès du ministre Chakhovskoï ».

« 7 *février*. – Aujourd'hui, il y avait chez Raspoutine un négociant du nom de Popermann, qui s'est informé de ce qui est arrivé au « moine à miracles ». Neustein qui habite sur le même palier que Raspoutine a demandé aussi s'il est vrai qu'un officier ait giflé Raspoutine à la gare ».

Les policiers étaient au paroxysme de la joie chaque fois qu'il arrivait un courrier de Tsarskoïé-Sélo, ou bien un envoyé d'un ministre, ou un employé de banque. On arrêtait le messager dans l'escalier avant qu'il eût eu le temps de sonner, et on lui demandait confidentiellement d'où il venait et de quelle commission il était chargé. S'il était porteur d'un pli, les policiers descendaient dans la loge de la concierge, l'ouvraient artistement et le refermaient, après en avoir recopié le contenu dans leur carnet. On permettait alors au messager de sonner à la porte de l'appartement de Raspoutine.

Quand il redescendait l'escalier, après avoir remis son pli, les agents l'arrêtaient de nouveau, et tous très excités l'accompagnaient jusque dans la rue, cherchant à savoir qui l'avait reçu, qui avait pris la lettre ; si Raspoutine avait été là lui-même, les policiers s'informaient de sa physionomie, et voulait se faire répéter exactement ce qu'il avait dit et avec quelles personnes il parlait. Si le messager repartait avec une réponse écrite, on ouvrait encore cette dernière chez la concierge.

Les facteurs connaissaient d'eux-mêmes leur devoir : ils s'arrêtaient dans la loge du portier pour faciliter l'examen des lettres et des télégrammes destinés à Raspoutine ; du reste, leurs supérieurs leur en avaient donné l'ordre. Si un domestique était envoyé en course, il restait quelques instants avec les agents, pour leur permettre de prendre copie également des lettres ou des télégrammes que

Raspoutine leur faisait porter à la poste. Les carnets des agents étaient remplis de ces rapports sur la correspondance de Raspoutine, et particulièrement de ses dépêches, que le staretz rédigeait sous forme de pathos biblique ou au contraire très sèchement :

« 1er *janvier.* – Raspoutine a envoyé à Pokrovskoïé (gouvernement de Tobolsk) un télégramme adressé aux Anciens du village : « Suis parvenu à obtenir qu'on vous donne la forêt. Pourrez commencer abattre les arbres aussitôt que autorisation vous parviendra ».

« 10 *janvier.* – Raspoutine a envoyé le télégramme suivant : Anna Viroubova, Tsarskoïé-Sélo. Quoique personnellement éloigné, suis avec toi en pensée et t'envoie un ange pour te consoler et te rassurer ».

« 13 *janvier.* – Raspoutine a envoyé le télégramme suivant à la Viroubova à Tsarskoïé-Sélo : « C'est Dieu lui-même qui me fait proclamer la vraie joie. Le chemin de la vérité doit être éternellement chez mes enfants. Je ne sais cependant si j'y survivrai ».

« 18 *janvier.* – Raspoutine a envoyé le télégramme suivant : Anna Viroubova, Tsarskoïé-Sélo. Dis à Mme Golovine de venir me voir demain à trois heures ».

« 30 *mars.* – Raspoutine a envoyé le télégramme suivant à la princesse Ténischéva à Moscou : Je me réjouis de votre sincérité, baisers à mes très chères ».

« Un peu plus tard, il a télégraphié à Eléna Dianoumova : Trésor bien-aimé, suis avec toi en pensée, t'embrasse ».

« 12 *mai.* – Raspoutine a télégraphié au gouverneur de Tobolsk : Une personnalité suspecte vit depuis trois mois dans mon village Pokrovskoïé. Adressez la réponse à Anna Viroubova, Tsarskoïé-Sélo ».

« 11 *octobre.* – Raspoutine a télégraphié à Varnava : Méfie-toi de l'espion ».

Les serviteurs de Raspoutine, aiguillonnés par les gros pourboires que leur donnaient les agents de police, s'appliquaient à fournir à ceux-ci des renseignements aussi exacts que possible, sur tout ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement. Quand de longues conférences ou des fêtes avaient lieu chez Raspoutine, sa servante se glissait plusieurs fois doucement au-dehors, et elle était aussitôt entourée sur le palier par les policiers, qui la questionnaient avec curiosité. Il leur était parfois rapporté de si étranges choses que les pauvres agents en restaient muets de surprise. Mais ils se remettaient bien vite : de tels instants les récompensaient bien vite des longues heures passées à attendre en vain. Et tous les espions, le chapeau et la cravate de travers, le rouge aux joues, notaient sur leurs carnets tout ce que la domestique leur racontait sur les scènes honteuses qui se déroulaient dans l'intérieur de l'appartement de Raspoutine :

« 16 *janvier.* – Pendant la visite de la famille Pistolkors, Raspoutine a tenu la prostituée Grégoubova sur ses genoux, et l'a caressée en lui murmurant des mots inintelligibles ».

« 18 *janvier.* – Maria Gill, la femme du capitaine du 145e régiment, a couché chez Raspoutine ».

« 26 *janvier.* – Il y a eu hier soir chez Raspoutine un bal en l'honneur d'un individu sorti de prison. On s'y est conduit d'une façon fort indécente, on a chanté et dansé jusqu'au matin ».

« 16 *mars.* – Vers une heure du matin, huit hommes accompagnés de femmes sont entrés chez Raspoutine et y sont restés jusqu'à 3 heures. On a dansé et chanté ; ils étaient tous ivres lorsqu'ils sont sortis avec Raspoutine de la maison ».

« 3 *avril.* – Raspoutine est entré vers une heure du matin accompagné d'une inconnue qui a passé la nuit chez lui ».

« 11 *mai.* – Raspoutine a ramené une prostituée avec lui. Il l'a enfermée à clef dans sa chambre, et ce sont les domestiques qui l'ont fait sortir ».

« 26 *novembre.* – La comédienne Varvarova a couché cette nuit chez Raspoutine ».

Les agents ne parvenaient cependant pas toujours à savoir exactement ce qui se passait dans l'appartement de Raspoutine, soit que la servante n'eût pu se mettre immédiatement en communication avec les espions, soit qu'elle-même n'eût rien vu de précis. Alors les policiers se contentaient de noter les « mouvements » de la maison, inscrivant avec précision à quelle minute telle personne était arrivée et telle autre partie :

« 8 février. – Mme Soloviov est venue aujourd'hui à 10 heures. Maria Golovine est arrivée à 10 h 10. A 11 h 50 est venue la princesse Tatiana Chakhovskaïa, elle est partie cinquante minutes plus tard. Simonovitch, le secrétaire de Raspoutine est arrivé à midi juste. A midi dix est arrivée la femme du capitaine d'Etat-major Sandetski et elle est repartie dix minutes plus tard. Le chanteur Dérévenski est arrivé également à midi. La Laptinskaïa est partie à midi vingt. A midi quarante, un homme inconnu en uniforme est arrivé en automobile et a emmené Raspoutine ».

« Le sénateur Mamontov est arrivé à 1 h 35, et à 1 h 40 la Basilevskaïa est venue en compagnie de la Gar ; les deux femmes sont restées une heure et demie chez Raspoutine. Simonovitch est arrivé à 2 heures chez Raspoutine avec un homme en uniforme, et est ressorti vingt minutes plus tard. Puis la femme d'un officier est restée vingt-cinq minutes chez Raspoutine. A 3 h 30 Simonovitch est revenu pour la troisième fois, il est resté une demi-heure. A 4 h 10, Knirche est arrivé avec quelques bouteilles de vin, puis à 5 heures la Tourovitch et la Tchervinskaïa, à 5 h 10 Mme Soloviov et à 6 h 20, pour la quatrième fois, le secrétaire

Simonovitch. Rechetnikov est venu à 6 h 45, à 7 h 20 est arrivée une dame inconnue, à 9 h 30 la Dobrovolskaïa, à 10 heures Catherine Bermann, à 10 h 10 Mme Tourovitch et son mari et à 11 h 10 Knirche. A 11 h 15 cinq personnes sont arrivées, de telle sorte qu'il y avait alors vingt-cinq personnes chez Raspoutine à ce moment ».

« 9 *février*. – Les invités sont partis à 3 heures du matin. Anna Viroubova était arrivée à 9 h 45, la Dobrovolskaïa à 10 h 25, les dames Golovine à 10 h 50 et Maria Gar à 11 heures. La Dobrovolskaïa est restée trois heures dix minutes chez Raspoutine, la Gar n'est restée que deux heures. Manouilov et Ossipenko sont arrivés à 11 h 40 avec un fonctionnaire inconnu dans une automobile militaire n° 5064 : ils sont restés trente minutes chez Raspoutine. A minuit, Dobrovolski est venu ; il est resté une heure quarante-cinq minutes. L'évêque Vamava est arrivé avec l'évêque Augustin à minuit trente dans une automobile n° 127 ; tous deux sont restés quarante minutes chez Raspoutine ».

« 10 *février*. – Un homme est arrivé chez Raspoutine hier à minuit, il est reparti peu de temps après : c'était très certainement Manouilov. La Vichniakova est venue ce matin à 11 heures avec une dame inconnue, mais Raspoutine ne les a pas reçues. Maria Golovine est venue à 11 h 40, la demoiselle d'honneur Lydie Nikitine, à 11 h 45. La Gar est venue à midi quarante avec une dame, Mme Soloviov à 1 h 20, également avec une dame inconnue. A 2 heures, Raspoutine a fait venir l'automobile n° 224 et il est parti à 2 h 10 avec Maria Golovine. »

Les agents notaient aussi avec autant de précision que possible l'humeur du « moine à miracles », ses gestes, ses paroles. Raspoutine apparaissait assez fréquemment sur le palier, dans le plus grand désordre, et courait par toute la

maison à la recherche de la concierge ou de la couturière Katia ! Il avait l’air d’une bête qui cherche à assouvir ses désirs. Les policiers se montraient d’ailleurs assez prolixes dans la description de ces scènes :

« 9 *mai.* – Raspoutine a envoyé la concierge à la recherche de la masseuse. Celle-ci ayant refusé de venir, Raspoutine est allé lui-même frapper chez la couturière en lui demandant « de venir lui tenir compagnie ». La couturière lui a répondu qu’elle n’avait pas de costume et Raspoutine lui a dit : « Eh bien viens me voir la semaine prochaine, je te donnerai cinquante roubles ».

« 2 *juin.* – Raspoutine a envoyé la femme du portier chercher la masseuse Outilia. Celle-ci n’était pas chez elle ; alors il est allé frapper personnellement chez la couturière Katia à l’appartement n° 31. Elle n’a vraisemblablement pas voulu le recevoir, car il est redescendu à la loge et a étreint sauvagement la concierge. Celle-ci s’est dégagée de ses bras et a été sonner à son appartement. La domestique est venue le prendre et l’a mis au lit ».

Quand Grigori Efimovitch sortait, soit pour aller à l’église, soit qu’une automobile l’attendait devant la porte pour le conduire à la « villa Rodé » ou à Tsarskoïé-Sélo, il était toujours bien vêtu : il portait un caftan noir, une fourrure de valeur et un bonnet de castor. Dans ces moments-là, il apparaissait aux agents comme un digne « barine » ; ils l’auraient presque salué avec respect, si son visage ridé et bruni n’avait pas trahi son origine paysanne.

Aussitôt que la porte de l’appartement s’ouvrait et que la silhouette puissante de Raspoutine apparaissait, tous les policiers mal vêtus étaient saisis d’émotion, ils s’inclinaient en ôtant leur chapeau ; quelques-uns d’entre eux s’empressaient même d’aller lui souhaiter le bonjour d’un ton amical et confidentiel.

Il leur répondait d'un ton gracieux et avec un sourire indulgent ; il les connaissait tous et était habitué depuis bien des années à les rencontrer dans l'escalier et dans la loge de la concierge, chaque fois qu'il sortait ou qu'il entrait. Il savait aussi parfaitement les distinguer les uns des autres : il y avait les agents à la solde de Globitchev, le chef de l'Okhrana, puis ceux du colonel Komizarov et enfin ceux du général Spiridovitch, les gens de confiance du président du Conseil, du ministre de l'Intérieur, des grandes banques et des corps diplomatiques étrangers. En effet, tous ces services se défiaient les uns des autres et tenaient à être personnellement au courant des faits et gestes de Raspoutine.

Grigori Efimovitch était très flatté de l'importance dont sa personne était l'objet. Il voyait avec satisfaction tout le monde en Russie dépenser énormément d'argent pour sa sécurité, et il avait un sourire de contentement chaque fois qu'il y pensait.

A vrai dire il se rendait bien compte aussi, dans sa jugeotte paysanne, qu'on ne se contentait pas de le protéger, mais qu'il était littéralement prisonnier et ne pouvait faire un pas sans que tous les services et les personnalités de Saint-Pétersbourg le sachent immédiatement.

Il ne s'inquiétait d'ailleurs pas beaucoup de cette double activité des agents de police qui veillaient sur sa sécurité et l'espionnaient en même temps ; il ne se gênait guère devant eux, il se montrait à eux tel qu'il était, faisant preuve à leur égard de la même bonhomie qui lui valait la confiance des souverains, la haine peureuse de ses ennemis et l'amour absolu de ses adoratrices. Il lui était tout à fait indifférent que les messieurs et les dames de la Cour, les ministres, les chefs de la police et les banquiers sachent exactement combien de fois par semaine il rentrait ivre

chez lui, et combien de nuits une femme élégante ou une petite couturière passaient avec lui.

Ses amis du département de la Police et des ministères lui rapportaient la plupart du temps ce que les agents avaient noté dans leurs procès-verbaux et il ne montrait en général aucune émotion particulière, sauf quand certains détails lui paraissaient superflus ou quand il y avait erreur. Il entrait alors en grande colère, faisait venir l'agent coupable et le priait avec quelques injures de s'abstenir à l'avenir de ce genre d'espionnage.

Les policiers enregistraient d'ailleurs ces remontrances de Raspoutine sur leurs carnets avec une exactitude mathématique :

« 14 *janvier.* – Raspoutine est sorti cet après-midi à 4 h 1/2 avec le banquier Rubinstein et deux dames avec lesquelles il est parti pour Tsarskoïé-Sélo. Il s'est arrêté devant nous, et nous a dit avec mauvaise humeur : l'un de vous a rapporté dans son procès-verbal que j'avais tenu une dame sur mes genoux, ce n'est pas votre affaire de noter de telles choses ; votre devoir est de me protéger et non de répandre semblables cancans sur mon compte ».

A part ces petites algarades, Raspoutine était fort bien avec les agents qui le surveillaient. Il cherchait parfois cependant à échapper à leur vigilance, et il était gai comme un enfant qui fait une farce, quand il réussissait par exemple à sortir de chez lui par l'escalier de service et à sauter dans une voiture sans avoir été remarqué des policiers.

Quand il était parvenu à mener à bien une telle escapade, il se faisait un malin plaisir en rentrant de taquiner les agents en leur racontant des histoires effroyables : il leur disait qu'il avait été à tel endroit, qu'il avait commis d'épouvantables forfaits, qu'il avait traité des affaires très importantes, alors qu'eux ne se doutaient de

rien. « Que donneraient, s'écriait-il en se moquant d'eux, les dames de la Cour, messieurs les ministres et nos grands directeurs de banques, pour savoir exactement d'où je viens et ce que j'ai fait ! »

Il eut d'ailleurs plus d'une fois pitié de l'éternelle curiosité des malheureux policiers, et il leur racontait lui-même de bonne foi ce qu'ils n'avaient pu parvenir à savoir. Avec le temps il se laissa aller peu à peu à leur montrer une confiance plus grande, surtout vis-à-vis des agents du général Globitchev. Il leur permit même de l'accompagner quand il allait à l'église ou au bain, et s'entretenait souvent avec eux en chemin de telle ou telle de ses affaires privées ou politiques. Le dévouement que ces agents déployaient lui plaisait et il sentait avec son sûr instinct que ces pauvres hères ne faisaient pas seulement leur devoir, mais qu'ils trouvaient même une certaine joie en sa compagnie. Ces petits employés mal payés avaient plaisir à entendre Raspoutine parler, surtout quand celui-ci leur racontait des histoires un peu grossières ou qu'il leur faisait part des cancans de la Cour ou de la bonne société.

Il est vrai que ce penchant des policiers ne les empêchait pas de répéter à leurs chefs, certaines choses que Grigori Efimovitch les priait instamment de garder pour eux. Ils avaient beau lui promettre de se conformer à ses désirs, ils s'empressaient de noter dans leurs rapports les paroles que Raspoutine les priait de tenir secrètes.

Mais malgré tout, les uns et les autres s'entendaient fort bien. Les agents aimaient leur Grigori Efimovitch et Grigori Efimovitch aimait ses agents, parmi lesquels il préférait en particulier Téréchov, Svistounov, Popov et Ivanov.

Raspoutine, qui se contentait au début d'échanger quelques mots avec les policiers en allant à l'église ou au bain, mais leur tenait fermée la porte de son appartement,

eut dans la suite une telle confiance en eux qu'il les laissa même pénétrer jusque dans sa chambre. Ceci eut lieu en particulier en 1916 le jour de sa fête. Le colonel Komizarov avait donné à ses agents l'ordre formel d'essayer de parvenir à tout prix dans l'appartement de Raspoutine et de lui donner un rapport exact de tout ce qui se passerait dans cette journée ; on supposait en effet au département de la Police, que de très hautes personnalités lui enverraient des cadeaux et on espérait pouvoir en tirer certaines conséquences.

Dès le matin, les agents firent les cent pas dans le corridor de la maison, se demandant de quelle façon ils parviendraient à s'introduire dans l'appartement. Raspoutine ne tarda pas à apparaître dans l'escalier, suivi de sa nièce Aniouchka ; il était de bonne humeur et se laissa accompagner avec plaisir par quelques-uns des policiers jusqu'à l'église. Il s'entretint même avec eux de la façon la plus aimable. Au retour, après la messe, en arrivant à la porte de Raspoutine, les agents se montrèrent fort serviables et voulurent absolument aider la petite Aniouchka à enlever son manteau. Raspoutine le leur permit avec bienveillance, et c'est ainsi que quelques-uns des mouchards entrèrent dans l'antichambre, fort jalousés par leurs collègues.

Ce matin-là, Raspoutine fut comblé de nouvelles agréables. A peine était-il arrivé que sa famille accourait à lui pour lui montrer une quantité de cadeaux précieux que l'on avait apportés en son absence. Quelques minutes plus tard, la sonnerie du téléphone retentit : c'était Anna Viroubova qui souhaitait à son « très vénéré père » tout le bonheur possible et lui annonçait sa visite. Au même instant, un télégraphiste entra, avec une dépêche des souverains porteuse de leurs vœux les plus chaleureux.

Cette succession de bonnes nouvelles rendit Raspoutine excessivement heureux et joyeux. Ses yeux brillèrent, il se

sentait plus que jamais aimé et fêté. Il se tourna vers les agents avec un bon sourire et les invita à venir boire un verre de madère à sa santé ; puis il leur permit de rester auprès de lui et de prendre part à sa joie.

Ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois : ils burent son vin avec une grande reconnaissance, admirèrent les cadeaux que l'on avait apportés chez Raspoutine, et prirent en cachette quelques notes aussi précises que possible. Il y avait des tapis, de l'argenterie, des bijoux, pour lui, sa femme et ses filles, des meubles, des tableaux, du vin, des gâteaux, et toutes sortes de friandises. Près de chaque objet se trouvait la carte du donateur, et les policiers purent lire à leur grande surprise les noms de leurs supérieurs, du colonel Komizarov, du général Globitchev, de plusieurs ministres, de grands dignitaires, à côté de ceux de grandes dames, de comédiennes, de banquiers, de diplomates et de spéculateurs.

Les crayons des mouchards furent pris alors d'une activité fiévreuse, surtout quand les invités arrivèrent et que le repas commença. Des discours furent prononcées, dans lesquels on prisa hautement l'influence heureuse que Raspoutine avait sur le sort de la Russie : Raspoutine rayonnait de joie et buvait à la santé de chaque nouvel arrivant, si bien que le soir, n'en pouvant plus, épuisé, il dut se reposer plusieurs heures avant de reprendre part à la fête, en compagnie de ses intimes cette fois. Tout le monde fut bientôt ivre.

Les agents avaient eux-mêmes pris part à la fête consciencieusement et, encouragés par Raspoutine, avaient largement fait honneur aux bouteilles. Ils durent cependant reprendre à un moment donné leur service, ce ne fut d'ailleurs pas en qualité d'espions, mais comme protecteurs de Raspoutine. Vers le matin, deux hommes s'introduisirent dans la maison revolver au poing. Ils déclarèrent que leurs femmes avaient passé la nuit chez le staretz et qu'ils

voulaient se venger. On prévint immédiatement Raspoutine, et pendant qu'on retardait les deux amis, on fit partir les femmes par l'escalier de service. Les maris purent ainsi constater que Raspoutine était seul.

Dès lors, les agents pénétrèrent librement chez Raspoutine. Il arrivait même fréquemment que Grigori Efimovitch s'ennuyait et qu'il en faisait monter quelques-uns pour lui tenir compagnie. Il leur parlait alors souvent de haute politique.

Une de ces conversations fut même tellement importante que le chef de la police resta absolument stupéfait à la lecture des rapports qui lui furent faits à ce sujet. Il courut même en informer le ministre.

Un matin, Raspoutine était rentré chez lui complètement ivre et titubant. Ne parvenant pas à s'endormir par suite de maux de tête, il fit venir quelques-uns des policiers et les invita à prendre le thé avec lui. Ceux-ci étonnés s'assirent autour du samovar.

Raspoutine resta un bon moment silencieux, soutenant sa tête lourde dans ses mains. Enfin un des agents ayant demandé :

— Grigori Efimovitch, pourquoi es-tu donc si triste ? A quoi penses-tu ?

— On m'a dit de réfléchir, répondit Raspoutine soucieux, à ce qu'il fallait faire de la Douma ; je suis très embarrassé. Que ferais-tu à ma place ?

L'agent répondit évasivement :

— Il ne nous est guère permis de parler de ces choses, Grigori Efimovitch, nous pourrions ensuite avoir des ennuis avec nos chefs !

Raspoutine rêva quelques minutes, puis s'adressant de nouveau à l'agent, il bougonna :

— Eh bien sais-tu ? Je vais envoyer le tsar à la Douma et il l'ouvrira en personne. Tu comprends, s'il y va lui-même, les députés n'oseront rien lui dire de désagréable.

Quand cette nouvelle parvint au département de la Police, elle y fit l'effet d'une bombe : on apprenait ainsi la résolution surprenante du tsar qui allait, contrairement à l'habitude, ouvrir personnellement la Douma. La police et les ministres purent voir que les plans que le staretz forgeait après ses nuits d'orgies avaient une telle influence sur le monarque, qu'ils le mettaient dans l'obligation de faire une démarche de la plus haute importance politique.

8

LE PÈRE GRIGORI REÇOIT

Quand quelqu’un frappait à l’appartement n° 20 chez Raspoutine, une femme un peu mûre, vêtue de noir, un châle blanc sur la tête, ouvrait la porte. C’était Dunia, une parente éloignée du staretz, promue au rôle de servante. Elle examinait le visiteur avec méfiance et lui demandait d’un ton bourru : « Etes-vous convoqué ? – Oui. – Alors, entrez ! »

Si le visiteur répondait négativement, il lui fallait subir un interrogatoire en règle et c’était seulement dans le cas où elle était satisfaite des renseignements donnés, que Dunia traversait l’antichambre à pas lourds, disparaissait et allait annoncer. Quelques instants plus tard elle revenait en disant : « Grigori Efimovitch n’est pas chez lui ! » ou bien : « Grigori Efimovitch vous prie d’attendre ! »

Raspoutine se levait généralement à 6 heures du matin et il allait aussitôt entendre la première messe à Afonskoïé Podvorié. Il rentrait ensuite chez lui entouré d’admirateurs qui l’accompagnaient jusque dans la salle à manger. Son déjeuner l’attendait, et le staretz buvait du thé en mangeant des biscuits noirs qu’il aimait beaucoup. A part ces hôtes habituels avec lesquels il regagnait sa maison après la messe, dès 8 heures les solliciteurs arrivaient.

C’était à 10 heures du matin qu’on était le plus sûr de rencontrer Raspoutine. Même s’il avait passé la nuit précédente à boire, même s’il avait des rendez-vous importants, il s’arrangeait presque toujours pour être chez lui et attendait un coup de téléphone de Tsarskoïé-Sélo.

A 10 heures donc, la sonnerie se faisait entendre, Dunia se précipitait à l'appareil et disait : « Oui, ici n° 64646 », et elle demandait d'un ton désagréable qui téléphonait ; on lui répondait que l'on parlait de Tsarskoïé-Sélo. Devenant alors sensiblement plus aimable et plus polie, elle ajoutait qu'elle allait appeler immédiatement Grigori Efimovitch. Puis se retournant, elle criait vers le bureau de travail de Raspoutine : « Anna Viroubova est à l'appareil. »

Raspoutine courait alors au téléphone, et l'on entendait ses courtes réponses se succéder : « Là, eh bien quoi donc ? Qu'y a-t-il, ma petite âme ? – Oui, oui il y a du monde chez moi. – Eh bien, oui, je vais y aller ! »

Sa bonne ou sa mauvaise humeur pour le reste de la journée dépendait en grande partie de cette conversation avec Anna Viroubova. D'ailleurs cette « communication de 10 heures », comme on l'appelait, avait une grande importance pour ceux qui attendaient dans l'antichambre. Il était à peine 10 heures que déjà le colonel Komizarov, le prince Andronnikov, le banquier Rubinstein, un homme de confiance du connétable Bourdoukov, et un nombre respectable de politiciens et de « faiseurs » avaient coutume de se présenter chez le staretz, tous avec l'espoir qu'ils pourraient saisir au vol un ou deux mots imprudemment prononcés et concernant la communication avec Tsarskoïé-Sélo.

Ces « hôtes de dix heures » ne restaient d'habitude que quelques minutes, juste le temps d'apprendre ce qui les intéressait. Puis ils prenaient congé séance tenante, descendaient rapidement l'escalier et se précipitaient dans leur automobile, pour informer aussi vite que possible leurs différents compagnons de ce qu'ils avaient récolté dans leur conversation avec Grigori Efimovitch.

Pendant tout ce temps, l'antichambre se remplissait de solliciteurs et de visiteurs qui prenaient place sur des petits

bancs et sur des tabourets recouverts d'étoffe de couleur. Ils attendaient là patiemment, quelquefois plusieurs heures durant, une audience avec le staretz, et cédaient leur siège à de nouveaux solliciteurs aussitôt que leurs affaires étaient terminées. Depuis 8 heures du matin, jusque fort tard dans la soirée, le flot des visiteurs ne tarissait pas dans l'antichambre de Raspoutine. Certains jours, il y avait tellement de monde que beaucoup devaient attendre leur tour dans l'escalier. Les jours de fête, il y avait vraiment foule. La fille de Raspoutine raconte qu'il y avait souvent tellement de gens ces jours-là que la rue en était pleine. Ils faisaient queue en bas au milieu des automobiles et des équipages, et les habitants de la maison pouvaient véritablement compter plusieurs centaines de visiteurs.

Tout le monde connaissait la position de Raspoutine, tout le monde savait qu'il était considéré et aimé à la Cour et qu'il avait une influence énorme sur les grands dignitaires de l'Etat et de l'Eglise. Aussi d'innombrables fonctionnaires, des officiers, des hommes politiques et toutes sortes d'aventuriers le regardaient-ils comme « tout-puissant », de même que tous les gens qui d'une manière générale étaient en conflit avec les autorités civiles et religieuses. On disait partout que Raspoutine dominait toute la Russie, bien mieux que l'empereur lui-même, puisque lui seul était capable d'imposer sa volonté. Beaucoup de gens lui donnait un titre, comme les paysans n'ont coutume de le faire que pour les personnages importants et sacrés : ils l'appelaient le « tsar au-dessus des tsars ».

Raspoutine précisément n'était pas seulement un homme dont la puissance n'avait pas de borne, on voyait aussi en lui un saint qui disposait d'un pouvoir extraordinairement merveilleux. On racontait sur lui des choses remarquables : il pouvait lire dans l'âme de chacun, il connaissait l'avenir

et il était capable de guérir toutes les maladies rien que par son regard, ou en imposant les mains.

On prétendait que, comme le Christ, il avait opéré de nombreux miracles. Les paysans et les paysannes qui avaient suivi le staretz dans la capitale croyaient fermement en sa divinité. D'ailleurs beaucoup de gens de la société de Saint-Pétersbourg avaient pris l'habitude de voir dans ce simple paysan lourdaud de Pokrovskoïé, le Messie ressuscité.

Quelques dizaines d'années auparavant, en effet, plusieurs cercles s'étaient formés à Saint-Pétersbourg, selon la doctrine des klysti, de tranquilles communautés, de plus en plus nombreuses, des « vaisseaux » comme on les appelait. Raspoutine avait par suite trouvé un terrain tout préparé lorsqu'il apparut comme un nouveau Rédempteur. Sa renommée grandit avec le mystère, puisque le secret est à la base même des préceptes de la doctrine des krysti. Mais précisément ce « mystère » contribua considérablement à augmenter le crédit et l'importance spirituelle de l'homme merveilleux. Les hommes et les femmes de tout âge et de tout rang se rendaient chez le père Grigori, grandes-duchesses aussi bien que domestiques, et attendaient en tremblant l'instant sublime où il leur serait permis d'implorer à genoux la bénédiction de Dieu, qui de nouveau « s'était fait homme ».

Un autre secret s'était répandu d'ailleurs aussi vite que celui de la divinité de Raspoutine. On se l'était chuchoté à l'oreille jusqu'à ce que tous les intéressés l'eussent connu. C'est que Raspoutine était prêt à vendre son intervention dans toutes sortes d'occasions, pour faire exempter un homme du service militaire, pour faire sortir quelqu'un de prison, pour faire accorder une concession, etc. Et en même temps que ce renseignement précieux, circulait une

sorte de tarif, on savait quelle somme d'argent ou quel cadeau il fallait apporter au staretz pour obtenir la recommandation désirée.

Dans les milieux aisés de la capitale on voyait là uniquement de la « corruptabilité », mais le peuple murmurait avec mystère que si Grigori Efimovitch acceptait des cadeaux en échange des services qu'il rendait, il n'en faisait pas une condition absolue. Si des propriétaires aisés, de riches veuves, des spéculateurs chanceux ou d'ambitieux candidats ministres laissaient de l'argent sur la table en remerciement, Raspoutine l'engloutissait immédiatement, sans aucun scrupule et sans le moindre embarras, dans les immenses poches de son pantalon de velours. Mais il se montrait tout aussi complaisant et serviable vis-à-vis d'un solliciteur qui arrivait chez lui les mains vides. Peut-être même montrait-il aux pauvres plus d'amabilité et de bonne volonté qu'aux riches. Il était tout au moins visible qu'entre les deux il n'hésitait pas, et que l'humble offrande d'un besogneux lui paraissait avoir plus de valeur, que le gros cadeau d'un homme à son aise. Et même, quand un de ces spéculateurs que la chance favorisait lui mettait une somme importante dans la main, Grigori Efimovitch le remerciait à peine et le traitait avec une arrogance incroyable, souvent même avec une grossièreté toute spéciale.

Il prenait au contraire avec une joie visible les dons des gens simples, qui faisaient preuve surtout du désir de lui être reconnaissants de son aide en lui offrant une bagatelle, une bouteille de vin ou du fromage ou même une simple image de la Vierge. Dans ces cas-là, il appelait souvent Dunia ou son secrétaire Simonovitch ou sa fille Matrona, et leur disait : « Ah regardez donc le cadeau magnifique que me fait cet excellent homme ! Voilà un généreux donateur ! » Raspoutine savait distinguer avec tact les plus pauvres de tous, et ceux-ci repartaient avec le sentiment que c'était

leur cadeau à eux qui avait fait le plus de plaisir au saint père.

Non seulement d'ailleurs le staretz intercédait volontiers pour les pauvres gens sans rien exiger d'eux, mais il recevait journellement de nombreux visiteurs qui, eux venaient lui demander de l'argent, et ceux-ci voyaient rarement leur attente déçue. Grigori Efimovitch donnait volontiers, rapidement et à pleine main, sans qu'on ait eu besoin de gémir longtemps près de lui. Il recevait un paquet de billets de banque en rémunération pour une concession qu'il avait fait obtenir ou pour une exemption de service militaire, il l'enfouissait sans compter dans la poche de son pantalon, mais, quelques minutes plus tard, il ressortait l'argent et le distribuait aux pauvres.

C'était une maman avec son enfant malade dans les bras qui, à cause de lui, voulait aller dans une province lointaine, mais n'avait pas d'argent ; c'était un papa qui n'était pas assez riche pour envoyer ses enfants à l'école ; c'était un malade qui ne pouvait se payer le luxe d'un médecin. Il arrivait ainsi fréquemment que tout ce que Raspoutine avait reçu le matin de ses amis les hommes d'affaires, disparaisse dans la journée, emporté par les pauvres, à la différence des grands dignitaires de l'empire qui s'indignaient d'ordinaire de la corruptiblité de Raspoutine, mais ne se gênaient pas de leur côté pour extorquer de l'argent chaque fois qu'ils en avaient la possibilité, sans jamais rendre un liard avec le moindre désintéressement.

Grâce aux fortes sommes qui entraient chez Raspoutine chaque jour, il lui en restait naturellement assez pour lui-même, et cependant, autour de lui, tous ses employés, tous ses amis d'affaires l'escroquaient et le volaient honteusement. Grigori Efimovitch en effet, malgré son astuce de paysan, était au fond un naïf, il avait facilement confiance dans les gens et il n'aimait pas compter.

Mais ce qui subsistait de ses recettes quotidiennes après les soustractions opérées par son entourage et après ses libéralités, il l'utilisait pour ses besoins personnels, ou encore le serrait soigneusement dans le tiroir de son secrétaire. Il amassait ainsi peu à peu une dot pour sa fille Matrona. Celle-ci était en effet fiancée au fils de son ami Soloviov, et le staretz mettait une certaine fierté à assurer autant que possible la situation matérielle du futur ménage.

Lui-même ne savait pas manier l'argent ; il le dépensait avec autant de facilité qu'il mettait de plaisir à le recevoir. Raspoutine se plaignit souvent d'avoir des « poches percées ». En général il dépensait peu d'ailleurs pour lui et sa famille. L'appartement était très simple et meublé sans grand luxe. Il mangeait et buvait il est vrai énormément, mais cela provenait la plupart du temps de cadeaux faits par ses amis et surtout par ses adoratrices. Sa femme et ses enfants continuaient à vivre en paysans, malgré tout ce qu'on leur donnait à eux aussi.

Aussi les billets de banque s'accumulèrent-ils dans le tiroir de son secrétaire, et Raspoutine s'en réjouissait comme un enfant. C'était avec une joie naïve qu'il montrait à maint visiteur la dot toujours plus grande de sa fille. La nuit même de sa mort, il exprima son contentement à l'idée que son futur gendre n'aurait pas de désillusion.

En plus de ces solliciteurs qui arrivaient chez Raspoutine avec de l'argent et des cadeaux et de ceux qui venaient au contraire en recevoir, il y avait une troisième catégorie de visiteurs. C'étaient les femmes et les jeunes filles qui venaient demander aide et protection au staretz, pour les affaires ou les intérêts de leurs maris ou de leurs pères. Elles n'apportaient pas de l'argent, mais leur sourire aimable, leurs regards prometteurs et leurs jolies lèvres. Toutes avaient entendu dire auparavant que rien, pas même le don le plus précieux, ne pouvait être aussi agréable au staretz que la grâce féminine. Le sourire

délicieux, le corps charmant d'une solliciteuse, qui venait ainsi s'offrir elle-même en cadeau, le mettaient dans une joie toujours nouvelle, et c'est avec bonheur qu'il ne reculait devant aucune fatigue pour donner satisfaction à cette ravissante visiteuse. Dans ces cas-là, il bousculait les ministres, dérangeait le tsar et la tsarine si c'était nécessaire, même quand il ne s'agissait que d'une paysanne ou d'une simple servante.

Il y avait aussi quelquefois des femmes qui venaient solliciter Raspoutine et qui cependant résistaient à son avidité, soit par amour pour quelqu'un à qui elles voulaient rester fidèles, soit parce que ce paysan, plus très jeune et malpropre, leur déplaisait avec sa barbe inculte et ses ongles noirs. Grigori Efimovitch laissait alors éclater sa déception et son mécontentement, il devenait immédiatement violent et grossier, mais il se montrait bien vite de nouveau le père bienveillant et saint et intervenait quand même en faveur de ces solliciteuses. Raspoutine désirait en effet l'amour comme tout autre cadeau, mais ce n'était pas non plus absolument obligatoire pour obtenir son intervention.

Il était d'ailleurs très rare de voir des femmes résister aux désirs sensuels de Raspoutine. La plupart du temps elles étaient trop heureuses de pouvoir se vanter de la protection du staretz et de ses caresses, et nombreuses étaient celles qui étaient fières d'avoir été dignes de l'amour du saint homme. A cette époque, le plus grand désir de beaucoup de femmes et de jeunes filles de tous les milieux d'affaires de Saint-Pétersbourg et de la province, était de parvenir à pénétrer dans le mystérieux « sanctuaire », dans l'intimité du staretz ; elles y pensaient avec un mélange de respect et de lubricité.

Une jeune fille ayant refusé un jour de se prêter au plaisir de Raspoutine, une des « fidèles » les plus passionnées, une femme mariée, lui dit, étonnée :

— Mais enfin pourquoi ne voulez-vous pas être à lui ? Comment peut-on refuser quelque chose à un saint ?

La jeune femme effrayée répondit :

— Comment pouvez-vous voir là de la sainteté ? Et puis un saint a-t-il besoin de l'amour ?

— Grigori rend sacré tout ce qu'il touche, reprit l'adoratrice avec conviction.

— Seriez-vous prête à répondre à ses désirs ?

— Moi ? Mais je lui ai déjà appartenu ; j'en suis fière et heureuse !

— Mais vous êtes mariée ! Que dit votre mari de cela ?

— Il en est très honoré ! Quand Raspoutine désire une femme, c'est une bénédiction pour elle et pour sa famille.

En réalité les femmes voyaient là le moyen de contenter leur lubricité tout en accomplissant un acte religieux, ce qui leur avait paru jusqu'alors incompatible. Le vieux pope orthodoxe de leur diocèse ne leur promettait le bonheur spirituel, que si elles conservaient ici-bas un corps pur et sans tache ; ces recommandations étaient précisément en contradiction avec les désirs de leur chair et de leurs lèvres avides. Pour être dans le droit chemin il leur fallait renoncer aux joies des sens, et cela leur était bien difficile étant données les exigences de leur tempérament. Mais avec Raspoutine, le contentement de la chair menait à Dieu !

Le petit père Grigori était arrivé en effet, et avait dit à toutes les femmes qui luttaient entre les appels de leurs sens et le salut de leur âme, que le péché, loin de mener à Satan conduisait au contraire rapidement et sûrement au Seigneur. Celles qui voulaient vraiment se purifier devaient d'abord pécher, car le chemin qui mène à Dieu traverse la vallée de Josaphat. Ainsi la difficulté était tranchée, la lutte entre le corps et l'âme se terminait, grâce à une nouvelle

formule sacrée. Lui-même, aux yeux de ses « disciples », était le Dieu fait homme pour la seconde fois, il ne pouvait donc commettre aucune faute. Les femmes trouvaient là le moyen de concilier leur tempérament avec la religion. Tout rapport sexuel avec Raspoutine était béni, et, en se livrant au « satyre sacré » qui purifiait leur corps, elles faisaient un pas vers Dieu.

Tout ce que l'on disait du merveilleux staretz, de son influence sans borne à la Cour, de ses guérisons miraculeuses, de ses bienfaits, de ses interventions dans beaucoup d'affaires et de son enseignement sur la « sanctification par le péché », tout cela attirait une foule de gens chez lui qui, de toutes les classes de la société, venaient faire étalage de leurs désirs, de leurs espoirs et de leurs intérêts. On pouvait voir dans son antichambre au premier coup d'œil, une sorte de monde en miniature, une réduction de la société russe tout entière, depuis le simple moujik jusqu'au plus grand dignitaire, depuis la dernière des filles jusqu'à la femme du monde réputée inaccessible, depuis le mendiant le plus sordide jusqu'à l'officier noble et en uniforme splendide. Toute la Russie était représentée dans cette antichambre avec son mysticisme, ses superstitions et son humilité réelle alliée aux désirs les plus bas, à la cupidité, à la corruption et à la jalousie.

Des officiers supérieurs couverts de médailles attendaient le staretz pour accélérer leur avancement ; des moines habillés de noir, des popes avec leurs grandes croix sur la poitrine, restaient là des heures avec l'espoir d'un bénéfice plus ou moins grand ; des ministres et des fonctionnaires se hâtaient, aussitôt après leur nomination, d'accourir pour s'assurer dans la suite la bonne volonté du tout-puissant « faiseur de miracles ». Des gens d'affaires, des agents de change, des usuriers voulaient gagner sa protection, des étudiants et des étudiantes venaient

chercher de l’argent pour payer leur école, des malades, des veuves, etc.

Au milieu de ces visiteurs et visiteuses, que leur confiance aveugle amenait là, il y en avait aussi quelques-uns qui ne venaient que par curiosité ou même par animosité et pour espionner ; et, continuellement, des commissionnaires arrivaient apportant des lettres et des paquets.

Parmi les solliciteuses, il y avait des dames cultivées qui voulaient obtenir un poste officiel, et d’autres aussi qui venaient intercéder pour leurs maris, leurs frères ou leurs amants qu’elles désiraient faire rappeler de l’exil ou du service militaire.

On pouvait voir aussi des nonnes dans l’antichambre de Raspoutine : elles venaient demander au staretz sa bénédiction, comme d’innombrables simples paysannes, et elles attendaient avec émotion le moment de baiser le bas de sa blouse. Toutes les malheureuses, toutes les femmes que le destin ne ménageait pas, venaient lui demander conseil dans une foule de circonstances : des domestiques sans place, des filles du trottoir avec leurs lèvres et leurs joues peintes, de vieilles femmes avec leur mouchoir de tête en coton imprimé, tout aussi bien que des grandes-ducheses, des comtesses, des comédiennes et des danseuses. Toutes l’attendaient respectueusement et l’appelaient « petit père Grigori ».

Quelques-unes de ces femmes laissaient voir dès leur entrée une nervosité et une anxiété particulières, on reconnaissait alors qu’elles venaient pour la première fois, les autres en effet faisaient preuve d’une grande sûreté d’elles-mêmes. Déjà, à la façon dont la servante recevait les gens, on les départageait nettement. Seules les visiteuses que le staretz recevait dans son cabinet, et Dunia le savait à l’avance, avaient le droit de quitter leur manteau. Celles

qui avaient franchi une fois le seuil de la salle à manger ou de la chambre à coucher étaient considérées par Dunia comme appartenant au cercle intime de Grigori Efimovitch, et bénéficiaient de plusieurs petits avantages. Un porte-manteau était réservé dans un coin pour leurs vêtements.

Les « intimes » n’étaient d’ailleurs pas obligées de passer par l’antichambre, quand elles venaient chez Raspoutine. Elles pouvaient monter par l’escalier de service et entrer dans l’appartement par la cuisine, petite et étroite, éternellement encombrée de caisses et de paniers. Les solliciteurs dans l’antichambre n’apercevaient ces dames que si l’une d’elles apparaissait par une porte pour disparaître par une autre, ou si elle cherchait quelqu’un parmi eux.

L’apparition mystérieuse de l’une ou l’autre des « disciples » de Raspoutine était une source de distraction pour les visiteurs qui attendaient dans l’antichambre pendant des heures. Ils considéraient ces femmes qui avaient ainsi le droit de pénétrer dans le « sanctuaire » du staretz, d’une façon toute particulière, et on se racontait des histoires étranges sur leur compte.

Les femmes qui attendaient dans l’antichambre pouvaient dire exactement de ces « disciples » de Raspoutine qui elles étaient et depuis combien de temps elles appartenaient au staretz. Les visiteurs appréciaient surtout très bien celles qui faisaient partie de la maison.

Il y avait d’abord la religieuse Akouline Nikitchkina, femme douce et aimable, servante infatigable et fidèle de Raspoutine, bien reconnaissable à sa robe de nonne. Elle était d’assez haute stature, et ses traits simples et réguliers étaient presque beaux, son regard droit et intelligent. Dans le voisinage immédiat de Raspoutine, on l’appelait « la sainte » à cause de son jugement clair où il n’y avait plus la moindre trace de passion.

Quand elle apparaissait un instant, venant de l’intérieur de l’appartement, les femmes qui bavardaient dans l’antichambre se taisaient, et toutes la considéraient avec un étonnement respectueux. On savait que c’était celle des disciples de Raspoutine qui lui avait donné les plus grandes preuves de dévouement, qu’elle l’avait suivi partout, et qu’elle se prêtait aveuglément à toutes ses exigences. Rien, pas même les débauches de plus en plus grandes du staretz, ne pouvait ébranler sa croyance en sa divinité.

Elle venait du couvent de Saint-Tikhon à Okhtoï, au fond de l’Oural, où elle avait mené une vie calme et contemplative avec les autres religieuses jusqu’au jour où, peu de temps après sa prise de voilé, elle fut atteinte d’une étrange et terrible maladie. Quand elle priait avec ferveur dans sa cellule, devant l’image du Seigneur, elle était souvent saisie d’une extase de plus en plus fiévreuse qui se terminait par des convulsions effrayantes. Ces accès se renouvelant fréquemment, les nonnes du couvent d’Okhtoï se murmuraient en tremblant d’épouvante, que certainement leur pauvre sœur Akouline était possédée du démon.

Un soir que, précisément, après avoir prié devant l’image du Seigneur, elle venait de tomber dans une crise effroyable, un pèlerin étranger avait frappé à la porte du couvent. C’était Grigori Efimovitch qui traversait l’Oural comme « strannik », et venait demander l’hospitalité pour la nuit.

Dès qu’il eut entendu les cris sauvages de la nonne, et qu’il eut appris qu’Akouline était possédée du démon, il se fit conduire à sa cellule, dans laquelle il resta longtemps seul avec elle ; avec des prières particulières et des pratiques saintes, il réussit à la débarrasser du diable.

Enfin il réapparut au milieu des religieuses qui attendaient en tremblant, le visage fatigué, les yeux

brillants et il leur dit que Dieu l'avait aidé dans son combat, et lui avait enfin permis d'extirper le démon du corps d'Akouline. Peu de temps après en effet la jeune nonne sortit de sa cellule, souriante de bonheur et de santé.

Ce premier miracle du saint père Grigori, du nouveau Rédempteur de Pokrovskoïé, fut soigneusement enregistré dans les annales du couvent, et la sœur Akouline se consacra, avec la permission de sa supérieure, à la noble et auguste tâche de vouer sa vie à son sauveur, et de proclamer sa sainteté dans le monde entier.

Tous les visiteurs connaissaient la nonne Akouline et presque tous l'aimaient, car elle acceptait souvent de transmettre des requêtes, et s'acquittait de différentes commissions auprès du staretz. Il n'était pas rare d'entendre sa belle voix de soprano, quand elle chantait le « Strannik » aux « disciples » réunies autour de la table ; souvent aussi à ce moment, Raspoutine l'accompagnait de sa voix agréable. Le chant de la nonne était sympathique mais mélancolique, surtout quand après le chant populaire elle entamait des hymnes. On pouvait la voir elle-même fréquemment, chaque fois que sa jolie silhouette se glissait à travers l'antichambre ou apparaissait à l'une des portes.

Une autre femme du cercle de Grigori Efimovitch était aussi une cause de bavardages pour celles qui attendaient dans l'antichambre : c'était Olga Vladimirovna Lokhtine, la femme du conseiller d'Etat Lokhtine. Celle-ci avait eu un jour une abominable aventure avec le terrible moine Iliodore. A une visite qu'elle lui faisait à son couvent de Tsaritsine, il voulut la séduire, et comme elle le repoussa, il déclara à ses disciples qu'un mauvais esprit venait de s'emparer de la Lokhtine. Tous se jetèrent alors sur elle, lui arrachèrent ses vêtements, et l'attachèrent par les pieds à une voiture dont ils lancèrent les chevaux au galop. La malheureuse fut délivrée par des paysans et en réchappa,

mais elle souffrit toujours de graves troubles nerveux et mentaux.

La vieille Mme Golovine introduisit Olga Lokhtine chez Raspoutine, qui entreprit de la guérir, et y réussit en partie. Mais sa folie prit une autre forme, et elle manifesta au staretz une adoration religieuse incroyable. Quand elle le rencontrait, elle pliait le genou, et l’appelait « son Christ », et « son Sauveur ». Elle fut bientôt complètement convaincue que Raspoutine incarnait Dieu, et chercha à persuader tout le monde que tout ce qui touchait le staretz était purifié. Elle se vantait d’avoir appartenu à Raspoutine, et criait son bonheur bien haut : « Tout ce que fait un saint est sacré, tout ce qu’il touche est sanctifié, tout ce qu’il aime atteint la sainteté ! Croyez-moi mes sœurs, le corps de celle qui se donne à ce Dieu devient lui-même divin au contact du sien ! »

Elle croisait souvent les mains, baissait la tête, et si quelqu’un parlait haut, elle regardait le fâcheux avec mécontentement en disant : « Ici, chez le petit père Raspoutine, c’est comme dans une église ! Le silence doit régner ! »

Olga Vladimirovna avait été autrefois fidèle et croyante. Les prêtres, à cause de son adoration pour Raspoutine, la maudissaient comme une hérétique et une révoltée. Mais toutes les injustices qu’elle devait souffrir à cause de sa foi dans le père Grigori ne pouvaient ébranler le moins du monde sa conviction. Elle vénérait Raspoutine comme une divinité et menait elle-même une vie de martyre, dormant la nuit sur une simple planche avec une bûche sous la tête.

On pouvait aussi voir fréquemment dans l’antichambre une dame âgée accompagnée d’une ravissante jeune fille. Une expression de soumission profonde et absolue se lisait aussi bien dans les yeux fatigués de la mère que dans le regard rêveur de la fille. Mme Golovine, la veuve du

Conseiller d'Etat Golovine, faisait partie, comme sa blonde fille Maria, toujours si simplement habillée, des adoratrices les plus dévouées de Raspoutine. Elles étaient parentes d'Anna Viroubova, et Munia, comme on appelait souvent gentiment la jeune fille, était certainement la préférée du staretz ; elle avait beaucoup aimé un jeune aristocrate et avait été profondément attristée à la mort de celui-ci. Une rencontre fortuite avec Grigori Efimovitch avait amené en la jeune fille la conviction que cet homme lui était envoyé par Dieu comme consolateur ; elle consacra dès lors sa vie au service du staretz et tomba bientôt complètement sous son influence. Dès qu'elle était en sa présence elle commençait à trembler de tout son corps, ses joues s'empourpraient et ses yeux s'éclairaient d'un feu vif. La mère partageait aussi cette croyance sans borne dans la sainteté de Raspoutine et accompagnait presque toujours sa fille dans cette maison.

La femme d'un colonel, une chanteuse d'opéra qui possédait une voix splendide, était aussi très souvent l'hôte de Raspoutine. Son mari connaissait ses relations avec le staretz, mais il n'avait rien à y objecter, car il était convaincu que ses rapports avec le saint homme ne pouvaient qu'être utiles à sa femme. Elle téléphonait parfois à Raspoutine d'une autre ville et elle lui chantait ses airs favoris dans l'appareil. Alors Grigori Efimovitch appelait toutes ses amies et les faisait écouter les unes après les autres, puis il lui disait de chanter la romance tzigane « Troïka » ou le « Barinia », et il dansait même, le récepteur à l'oreille.

Parmi les femmes qui entouraient Raspoutine il y en avait, à côté de celles qu'il tentait de guérir d'une maladie ou de consoler d'une profonde douleur, d'autres que leurs sens inquiétaient et troublaient, et qui cherchaient chez lui à satisfaire leurs instincts charnels. Grigori Efimovitch avait, d'après la croyance des saints mystères des klysti,

surmonté tous les péchés, grâce à la « mort mystique », et avait atteint « l’état béni d’absence de passion ». Il disait souvent lui-même à ses disciples : « Dieu m’a accordé l’absence de péché. Quand je touche une femme, c’est pour moi comme si je touchais du bois. Je n’ai aucun désir, j’infuse en elle l’esprit de la sainte absence de passion, et à mon contact elle devient tout aussi pure et tout aussi sacrée que moi. »

Parmi les « fidèles » de Raspoutine, il y avait en particulier une grande jeune fille du nom de Macha, habillée comme une collégienne, qui frappait par sa façon de marcher à travers l’antichambre et par son allure particulièrement rébarbative. Son visage anguleux, avec un menton lourd et bestial, son front bas et ses yeux gris désagréables à regarder, était blanc comme de la craie. Ses cheveux brillants et sans couleur se tortillaient en grandes boucles qui lui retombaient constamment sur la figure et elle secouait à tout moment la tête pour les chasser. Elle se passait continuellement la langue sur les lèvres, qu’elle avait très larges et très rouges, bâillait nerveusement et disparaissait par la porte la plus proche.

La Vichniakova, la nourrice du grand-duc héritier, était beaucoup plus agréable à regarder. Celle-là aussi faisait partie des « intimes ». Elle aussi s’était donnée au staretz, avec la conviction que c’était la seule façon de chasser de son corps le démon qui s’y agitait.

Il en était de même pour deux dames du monde, la princesse Dolgoroukaïa et la princesse Chakhovskaïa. Celle-ci avait de très beaux yeux noirs et s’habillait comme une sœur de charité. Toutes deux avaient abandonné leur foyer et leurs enfants pour Raspoutine. Elles aussi, on les voyait souvent quelques instants dans l’antichambre, parfois en compagnie de la paysanne Laptinskaïa qui faisait également partie des « intimes ».

Toutes ces femmes étaient dévouées sans restriction au moine merveilleux, car toutes pensaient que le don de leur corps favorisait leur salut éternel. Raspoutine avait précisément la puissance nécessaire pour bannir le démon de la sensualité ; toutes ces femmes en un mot allaient chez lui, comme on va chez le dentiste pour calmer une rage de dents. Aucune d'entre elles n'avait la sensation d'agir d'une façon inconvenante ou répréhensible.

Dans la famille de Raspoutine, sa femme et ses filles étaient convaincues elles aussi de sa puissance merveilleuse. Prascovie Féodorovna voyait tranquillement les débauches de son époux. Jamais elle ne lui en fit reproche. Elle était en effet persuadée que Dieu avait assigné une haute mission à Grigori, et tout ce qu'il faisait était pour l'accomplissement de ces devoirs. Elle lui vouait une estime absolue et était sa plus humble servante.

Ses filles, Matrona et Varia, étaient elles aussi respectueusement attachées à leur père et croyaient fermement à sa mission divine, particulièrement l'aînée Matrona qui proclamait avec le plus grand zèle la gloire du staretz, et qui prenait très souvent part aux réunions des femmes dans la salle à manger de Raspoutine. On trouve plusieurs notes à ce sujet dans les mémoires qu'elle écrivit plus tard :

« Pour la première fois », écrit-elle en 1918, « je sens de nouveau la présence de mon cher père, mort depuis plus d'un an. Nous ne pouvons plus entendre sa voix, mais il nous entoure toujours. Je l'ai vu en rêve, ainsi qu'Olga Vladimirovna Lokhtine. Hier elle citait des maximes de mon père et l'on aurait cru que son esprit parlait par la bouche d'Olga. Elle m'a raconté qu'elle a été à Saint-Pétersbourg, qu'elle est allée dans la Gorokhovaïa, et qu'elle est entrée dans la cour de la maison de mon père : elle a senti son esprit en elle. Depuis hier j'aime davantage Olga Vlamidirovna. »

En dehors de ses deux filles, Matrona et Varia, Raspoutine avait encore un fils du nom de Mitia. C'était un garçon inintelligent, resté enfant, et qui riait toujours niaisement. Il n'était d'ailleurs pas méchant et était très respectueux envers son père qui, précisément parce qu'il n'était pas très normal, l'aimait bien. Le staretz réussit pendant la guerre à lui faire avoir un emploi d'aide-infirmier dans le train sanitaire de l'impératrice, pour l'écarter justement des dangers du front.

L'admiration sans borne dont Raspoutine était l'objet parmi les siens faisait régner la concorde dans cette famille, qui depuis longtemps avait pris un aspect patriarcal. Ils ne connaissaient qu'un devoir, le soigner et lui rendre la vie aussi agréable que possible ; lui de son côté veillait avec bonté sur leur bien-être. C'était surtout pour eux que Grigori Efimovitch acceptait les grosses sommes d'argent et les cadeaux qu'on lui faisait de tous côtés. S'il était invité à un banquet, il en revenait toujours les poches pleines de friandises, qu'il mettait ensuite avec un plaisir extraordinaire dans les mains de sa femme et de ses filles.

Raspoutine en un mot était entouré de gens qui faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour le protéger et lui épargner les soucis et les fatigues de la vie de tous les jours. Il en était de même pour ses disciples, les grandes dames comme les simples paysannes, toutes étaient ses apôtres pleins de zèle et proclamaient sa sainteté.

9

LE STARETZ DANSE

Rien au monde ne pouvait être aussi agréable à Raspoutine que la danse : c’était en lui un besoin élémentaire, l’instinct de l’homme primitif pour les mouvements cadencés et enchaînés, qui peut exprimer ainsi sa joie naïve de la musique et du rythme. Pour le simple paysan sibérien, la danse est l’expression la plus parfaite de la vie et de son activité, elle lui est aussi nécessaire que l’air, le boire et le manger.

La danse est pour lui un soulagement, en même temps que le moyen le plus puissant d’extérioriser cet afflux de sentiments, d’émotions et de pressentiments, que son pauvre langage incomplet de moujik ne lui permet pas d’exprimer avec des mots. Dans les lignes éphémères que ses bras et ses jambes dessinent dans la chambre où il danse, il y a tout à la fois un élan vers l’insaisissable infini et l’éternelle mélancolie, en même temps que la joyeuse allégresse de la créature en face de la vie.

Aussi, dans ces danses d’apparence orgiaque, y a-t-il souvent au fond un acte mystique. En rythmant ses mouvements l’homme retourne en quelque sorte à son origine première au sein de l’univers, et il se croit de nouveau rattaché à la création tout entière. De puissantes forces cosmiques se concentrent sur le danseur qui se sent lié à la ronde des constellations célestes. Il entrevoit dans sa danse les lois impossibles à interpréter de ce qui naît et se flétrit, de ce qui grandit et meurt, de ce qui nous attire et nous repousse.

Dans ces mouvements vifs et cadencés, l'homme, trop souvent rebelle à la nature, perd son orgueil, son corps terrestre obéit humblement au rythme de l'univers, et il rend hommage à la nature tout autant que les plantes et les animaux.

Pour le paysan russe, la danse n'est pas encore une distraction de société, un raffinement de la civilisation, elle est plutôt restée un acte primitif et religieux, qui dans une certaine mesure peut être considéré comme une prière.

Quand le cœur menace de déborder sous l'afflux des sentiments, le moujik se met à prier ou bien à danser, et point n'est besoin d'une heure particulière ou d'une occasion spéciale pour l'une ou l'autre de ces deux formes d'extase religieuse.

De même, les chants sur lesquels il rythme ses pas sont très souvent des airs religieux. Les mélodies populaires russes, qu'elles soient mélancoliques ou puérilement exubérantes, ont toujours quelque chose de solennel et de recueilli. En somme, de même que les chants slaves sont souvent des prières, les danses des paysans russes sont presque toujours l'expression d'une humble piété.

Quand Raspoutine, dans son village de Sibérie, se levait tout à coup au milieu d'un sermon austère sur la sanctification par le péché et, frappant rudement le sol de ses pieds, commençait à danser, aucun de ses disciples ne voyait là quelque chose d'anormal et encore moins d'inconvenant.

Le staretz, le messie, cessait de prêcher et se mettait à danser, quand les mots ne lui suffisaient plus pour exprimer ses sentiments, c'était un spectacle tout naturel pour les sectaires. Il continuait son sermon par la danse, c'était aussi bien un cri spontané de joie qu'un accent de grande douleur. Allégresse, plainte, cri et danse sont tous les

moyens pour l’homme d’extérioriser ce qu’il ne peut exprimer avec des mots.

Dans chaque isba, dans toute hutte sibérienne où hommes et femmes de tout âge sont rassemblés autour de la longue table, assis sur des bancs de bois brut, il arrive fréquemment que l’un ou l’autre se sente la proie d’un sentiment indescriptible, se lève brusquement et se mette à danser au milieu de la pièce, seul ou avec d’autres, qui, eux aussi, éprouvent la même émotion. Dès qu’ils se sont apaisés, ils retournent à leur place, sans que personne songe à s’étonner le moins du monde de cette explosion spontanée.

Raspoutine conserva toutes ses habitudes dans la capitale, au milieu de ce monde nouveau pour lui, de la Cour, des ministres, des généraux, des banquiers, des princesses, des dames d’honneur et des comédiennes. Les grandes dames eurent beau l’habiller de chemises de soie, et chausser ses pieds de paysan de souliers fins, il laissa croître sa barbe ébouriffée et sauvage, comme le bon Dieu fait pousser celle des paysans. Il continua à jurer comme lorsqu’il était à Pokrovskoïé ; enfin il aimait, plaisantait, priait et employait des mots rudes, comme ses sentiments l’exigeaient.

Il arrivait souvent qu’au milieu du repas, où entouré de ses fidèles il parlait avec onction de Dieu et de la « résurrection mystique », il commence doucement à chanter. Aussitôt, plusieurs voix se joignaient à la sienne et peu à peu c’était un véritable chœur. Alors le staretz s’élançait de son siège et voltigeait comme une plume à travers la salle.

Sa forte stature semblait perdre toute sa lourdeur ; les étoiles du ballet impérial jalousèrent plus d’une fois sa légèreté : il semblait avoir des ailes. Il s’approchait de l’une des femmes avec des mouvements berceurs et l’invitait d’un geste de la main à la fois provocant, câlin et taquin, à

tourner avec lui. Il évoluait autour d'elle en faisant glisser ses doigts le long de son corps, la séduisant de son regard pénétrant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Enfin il s'approchait de plus en plus, son visage brûlant contre le sien.

Alors, la femme se levait comme en rêve, pour obéir à son invitation, et s'abandonnant à la séduction, elle commençait à danser au rythme du chant et des coups frappés sur le plancher. Peu à peu l'extase du staretz et de sa partenaire gagnait les assistants.

Celle qu'il avait choisie et jugée digne de célébrer avec lui l'acte sacré de la danse, avait alors le sentiment de véritablement prendre part à cette influence mystique dont le staretz avait souvent parlé. Les piétinements du saint devenaient de plus en plus passionnés, de plus en plus sauvages, les joues de la danseuse s'enflammaient d'une pourpre brillante, ses yeux se troublaient lentement, ses paupières s'alourdissaient et enfin se fermaient. Alors Raspoutine saisissait dans ses robustes bras de paysan la femme à moitié sans connaissance, et la portait à sa place. Un étranger assistant à cette scène pour la première fois aurait cru voir un satyre emportant sa proie, mais les fidèles, soulevées toutes par la même extase sainte, voyaient là un acte mystique et sacré.

Quand enfin le staretz ramenait sa partenaire à sa place, les autres femmes se levaient, entouraient leur bienheureuse sœur, la comblaient de tendresse, l'embrassaient, caressaient ses cheveux et tout le corps de cette « élue » qui leur semblait avoir été sanctifiée.

Aucune des disciples de Raspoutine ne songeait à s'étonner de ce spectacle qui se déroulait en plein jour, car pour elles, comme pour les paysans de son village de Sibérie, il était encore, même quand il dansait, le prédicateur, le saint, le rédempteur.

Des amis ou des partisans du staretz, comme des gens d’affaires ou des politiciens, organisaient souvent des banquets en son honneur et n’oubliaient jamais la partie musique : autant que possible, ils tâchaient d’avoir un chœur de tziganes. On savait en effet partout que si le saint aimait les bons vins et la cuisine délicate, rien ne le réjouissait autant que la musique, le chant et la danse. On était toujours sûr d’être considéré comme un ami et de compter sur son appui en lui chantant quelque chose qui lui plaisait. Beaucoup d’affaires importantes ont été ainsi conclues, beaucoup de recommandations ont été obtenues, non grâce à des cadeaux, mais bien parce que le solliciteur avait une belle voix qui poussait le staretz à danser.

C’est ainsi que le gros A. N. Khvostov fut nommé ministre de l’Intérieur. Raspoutine était un soir à la « villa Rodé » où Khvostov, en uniforme de chambellan, se trouvait précisément avec des amis. Grigori Efimovitch se montrait particulièrement mécontent du chant des tziganes, les basses surtout lui paraissaient beaucoup trop faibles. Il aperçut Khvostov :

— Eh, frère, lui cria-t-il, aide-les donc. Tu es gros et tu cries assez fort !

Celui-ci ne se fit pas prier, d’autant plus qu’il était déjà assez égayé : il se leva, sauta sur la scène et chanta d’une voix tonnante. Raspoutine en fut émerveillé, applaudit avec enthousiasme et déclara que Khvostov était « un fameux gaillard ».

Quelques jours après, le gros chambellan était brusquement nommé ministre, ce qui fit dire à Pourichkévitch, député de la Douma, que sous ce régime, il fallait passer un concours de chant chez les tziganes, et non un examen de science politique, pour devenir ministre.

Et en vérité, Grigori Efimovitch aimait beaucoup les chœurs de vingt à trente hommes et femmes qui, suivant la

mode russe, se placent en demi-cercle autour des invités, et sous les ordres d'un « premier chanteur » et d'une « première chanteuse » entament des mélodies, tantôt passionnées, tantôt languissantes. Ces chants de tziganes produisaient une heureuse impression sur Raspoutine. On pouvait toujours compter sur sa présence si on lui disait : « Il y aura des tziganes ! » Il écoutait en buvant, et dansait souvent jusqu'au matin. Il laissait voir sa vraie nature, tout ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans son cœur, son ivresse et sa mélodie attendries : il était bien à la fois un prédicateur et un mauvais garnement, un rédempteur et un débauché.

Il n'était pas toujours besoin d'une orgie en règle pour l'amener à cet état. Très souvent, il lui suffisait de fredonner lui-même ou d'entendre la voix claire d'une de ses disciples, pour commencer à danser. S'il était un peu pris de boisson, il était naturellement encore plus facile à mettre en train et se sentait très vite attiré vers les femmes. Mais rien n'était capable de l'amener à la « sainte ivresse » comme les tziganes.

A Saint-Pétersbourg, Raspoutine avait un local préféré : « la villa Rodé ». C'était un cabaret où l'on donnait en particulier des sketches plus ou moins satiriques. Cela n'intéresserait d'ailleurs nullement le staretz, qui ne venait à la « villa Rodé » que pour boire, chanter et danser dans un salon particulier avec ses amis et des femmes.

Le propriétaire de la « villa Rodé » réservait un petit bâtiment un peu à l'écart pour les réceptions de Raspoutine. Là il pouvait, sans être vu du public, se sentir à son aise et s'entretenir avec ses hôtes. On pouvait aussi plus facilement le surveiller et contrôler les gens qui venaient.

L'arrivée du staretz à la « villa Rodé » était toujours annoncée par téléphone, de sorte qu'il n'avait qu'à y

paraître suivi de son entourage pour trouver la table garnie de toutes sortes de mets appétissants, particulièrement des poissons et des sucreries qu'il préférait. Dans un coin de la pièce, des tziganes attendaient, et les garçons n'avaient pas oublié une ample provision de madère.

Raspoutine avait toujours avec lui des gens qu'on n'aurait pas trouvés ensemble autre part ; ils étaient assis autour d'une longue table ornée de fleurs, de fines porcelaines et d'argenterie. Le staretz lui-même, habillé de bleu ciel ou de rouge vif, buvait sans arrêt, battait la mesure en frappant ses mains l'une contre l'autre, ou bien se levait précipitamment et dansait, pour de nouveau vider avidement quelques verres de vin. De temps à autre, il citait des passages de l'Ecriture Sainte ou bien, se tournant vers un des invités, il le regardait fixement avec l'abrutissement de la boisson :

— Sais-tu à quoi tu penses en ce moment, mon cher ? Moi je le sais !

Et dans ces cas-là, il se trompait rarement ; il devinait exactement ce que les autres avaient dans l'esprit, comme si le vin et la musique tzigane décuplaient ses facultés instinctives de clairvoyance. Cela causait souvent une sorte de peur parmi les assistants.

A d'autres moments, il vidait verre après verre, le regard perdu, et se mettait à parler avec une tendresse émue de sa chère Sibérie, de son village, des fleurs si parfumées des bords de la Toura, de sa maison de paysan. Il pensait avec émotion aux chevaux qui étaient restés à Pokrovskoïé, et qu'il n'avait pas vus depuis si longtemps. Soudain il commençait à dépeindre avec indécence les amours de ces chevaux, qu'il avait pu observer dans l'écurie paternelle alors qu'il était encore enfant. Puis, d'un geste brutal, il prenait par la taille une des dames élégantes assises près

de lui, l'attirait brusquement et lui disait presque avec menace :

— Viens, ma belle jument !

Puis il glorifiait la beauté de la steppe, la majesté et la valeur du travail des paysans. Il élevait ses grosses mains calleuses et rudes, les montrait avec orgueil et disait d'un ton provocant :

— Vous voyez mes mains ! Ces durillons-là proviennent d'un dur travail !

Il se tournait vers les beaux messieurs, guindés dans leurs chemises raides garnies de brillants, et vers les femmes luxueusement décolletées :

— Allez mes chers ! Je vous connais ! Je lis dans vos âmes ! Vous avez de mauvaises habitudes et trop d'intelligence ! A quoi vous sert tout cela ? A quoi vous servent vos beaux habits ? Sachez vous humilier, devenez simples et rapprochez-vous de Dieu ! Tenez, venez avec moi l'été prochain à Pokrovskoïé. Là, dans la grande Sibérie, nous pêcherons, nous travaillerons à la terre, et vous apprendrez à connaître Dieu !

Ce paysan ivre devait faire une impression des plus singulières sur les hommes et sur les femmes distingués de la « villa Rodé », au milieu, de ces tables couvertes de belle argenterie et de riche porcelaine, quand il agitait ainsi ses mains osseuses et sèches, quand il se saoulait, et parlait du plaisir que Dieu éprouve à la pêche et aux travaux de la terre.

Une autre singularité du staretz devait aussi surprendre les assistants : il avait l'habitude, tout en buvant, chantant et dansant, de distribuer à toutes les femmes qui lui plaisaient, aux chanteuses et aux servantes, des petits papiers sur lesquels il avait inscrit des maximes naïves et banales, comme celles-ci : « Obéis à l'amour, car tu es fille de l'amour ! », « Le bonheur vient de la lumière de l'amour.

Je vis de l’amour ! » « Que Dieu envoie l’humilité à ton âme et t’envoie l’amour bienfaisant ! »

Un jour qu’il avait donné un de ces billets à une dame, il remarqua que la domestique de celle-ci le regardait avec curiosité, il se mit aussitôt à écrire sur un morceau de papier qu’il lui remit : « Dieu aime le travail ! Tout le monde connaît ta probité ! »

Malgré la niaiserie de ces « sages maximes », résultat de ses libations, ses admiratrices y voyaient un sens caché et profond. Les dames élégantes conservaient précieusement ces « poulets » de Raspoutine, qui étaient cependant la plupart du temps à peine déchiffrables ; elles les mettaient dans de riches cassettes. Les domestiques les gardaient dans leur fichu ou sur leur poitrine et elles les baisaient fréquemment. Plus le sens en était obscur, plus ces billets avaient de valeur aux yeux des admiratrices de Raspoutine.

Mais l’extase du saint homme ne s’épuisait pas toujours en citations bibliques, ou en causeries sur les beautés des écuries, ou encore en griffonnages naïfs : son ivresse allait en grandissant, elle prenait une tournure sibérienne, devenait un délire de joie sauvage, une explosion de fureur insensée.

Il arrivait souvent que la fête, qui avait commencé dans le calme, s’achevait dans une débauche effroyable. Grigori Efimovitch perdait toute retenue et provoquait un scandale énorme, ce qui était alors particulièrement désagréable aux agents chargés de veiller sur le staretz et de le protéger ; leurs supérieurs étaient eux aussi très embarrassés.

Et en effet, les ennemis de Raspoutine s’empressaient de publier et de grossir ces incidents, tant dans la société qu’à la Cour, au gouvernement, parmi les groupes influents de la Douma où toute nouvelle attaque contre le saint homme était la bienvenue.

Les souverains, eux, étaient par contre douloureusement touchés de toutes les rumeurs qui circulaient sur le staretz, d’autant plus que ces attaques contre Raspoutine étaient toujours dirigées en même temps contre le tsar et la tsarine. Aussi, les quelques personnes qui à la Cour tenaient encore à la dignité du couple impérial firent-elles toujours leur possible pour empêcher la publicité autour de ces scandales ; et même, tant que Béletzki fut ministre, on prit des mesures pour éviter autant que faire se pouvait les sorties de Raspoutine, qui pouvaient toujours devenir dangereuses, et on le pria de ne donner de fêtes que dans des locaux privés.

Cela ne réussissait d’ailleurs pas constamment, Grigori Efimovitch se faisant un malin plaisir d’échapper à la surveillance de la police. Aussi les autorités avaient-elles soin que ce fût du moins dans un salon retiré, d’où les bruits ne pouvaient facilement parvenir au public. Mais on n’évitait pas les incidents que Grigori Efimovitch provoquait souvent quand, après avoir chanté et dansé avec les tziganes, il partait ivre et titubant dans les couloirs.

Les dignitaires attachés au tsar faisaient donc tout leur possible pour éviter des scandales, mais d’autres personnalités hostiles au staretz faisaient tout pour provoquer ces conflits, dans l’intention de les utiliser en indignant l’opinion publique.

On organisa plusieurs fois des fêtes à la « villa Rodé » ou au « Donon » à Saint-Pétersbourg, et au « Yar » à Moscou, pour provoquer le mécontentement général et compromettre le staretz. On savait aussi que si Raspoutine gardait une certaine retenue quand il était à jeun, il devenait très bavard dès qu’il était en présence d’une bouteille de vin et avec des tziganes.

Il parlait alors assez librement de son intimité à Tsarskoïé-Sélo, disait tout haut que la tsarine Alexandra Féodorovna était une seconde Catherine, que c'était elle qui gouvernait la Russie et non le faible et brave Nicolas. On pouvait aussi amener facilement Grigori Efimovitch à téléphoner à des ministres, quand il était en gaieté : chaque mot qu'il prononçait alors été répété le lendemain dans toute la ville. Cette façon malpropre d'enivrer un homme, de le provoquer en somme, pour se servir ensuite des paroles qu'il prononçait naïvement et sans réfléchir, n'eut d'ailleurs pas souvent le succès que l'on en attendait ; les souverains connaissaient bien le caractère simple et bon de leur Grigori Efimovitch et ils méprisaient les commérages que l'on faisait sur son compte. Ils restaient fidèles à l'« Ami » malgré les scandales que ses adversaires provoquaient si adroitement.

Il y eut une fois un incident sérieux. Un officier de la garde, nommé Obrasov, gifla Raspoutine à la « villa Rodé ». La police ferma alors cet établissement pendant quelque temps pour éviter le retour de tels faits. On fit naturellement un rapport détaillé au tsar, mais celui-ci le classa sans même le lire.

Les agents fournissaient constamment des éléments accablants contre Grigori Efimovitch. D'ailleurs leur devoir était de livrer des nouvelles nombreuses et sensationnelles. Ils le suivaient partout, même pendant ses voyages à Pokrovskoïé, et prenaient note de tous ses faits et gestes. Ils amplifièrent et déformèrent souvent des événements sans importance, et les transformèrent en scandales.

C'est ainsi que l'on trouve parmi les notes de ces espions :

« 24 *juin* 1915. – Raspoutine a reçu aujourd'hui un grand nombre de personnes dans sa maison de Pokrovskoïé. Il était complètement ivre, faisait marcher le gramophone à

outrance et dansait comme un forcené. Il s'est vanté d'avoir fait libérer trois cents condamnés, et d'avoir exigé pour cela mille roubles pour chacun d'eux. Il a prétendu ensuite n'avoir reçu en réalité que cinq mille roubles en tout. Il a assuré aussi avoir fait reculer jusqu'après la moisson, lors de sa dernière visite à Tsarskoïé-Sélo, l'appel de la deuxième réserve. »

Un incident se produisit aussi sur le vapeur faisant le service entre Tioumen et Pokrovskoïé, et donna lieu à de vives attaques de la part des adversaires de Raspoutine. Le staretz était en compagnie de son ami l'abbé Martiane, du couvent de Tioumen. En cours de route, il se lia avec des recrues. Il s'enivra et il s'ensuivit une vraie bagarre.

Les agents qui le surveillaient naturellement pendant son voyage, firent un rapport détaillé :

« 9 *août.* – Raspoutine s'est embarqué à 10 heures à Tioumen après avoir quitté le cloître, et à 11 heures le vapeur partit pour Pokrovskoïé. Vers 1 heure de l'après-midi, il est sorti de sa cabine dans un état de complète ébriété. Il s'est approché de soldats qui étaient sur le pont et a commencé à leur parler. Puis il leur a donné vingt-cinq roubles et leur a dit de chanter. Il est retourné dans sa cabine, en est ressorti quelques minutes plus tard et a donné de nouveau de l'argent aux soldats (cent roubles). Il a chanté avec eux. Enfin il a entraîné dix des hommes avec lui dans le salon de deuxième classe, il les a fait asseoir, et a demandé qu'on leur donne à manger : le capitaine s'y est opposé.

« Il est alors revenu sur le pont, a dit aux soldats de se disposer en cercle autour de lui et s'est mis à chanter. Il était d'excellente humeur, et a donné de nouveau vingt-cinq roubles à ces hommes.

« Raspoutine est enfin rentré dans sa cabine. Il réapparut vingt minutes plus tard, titubant, et se dirigea vers les

troisièmes classes, où il se disputa avec un homme de Tioumen, un commerçant nommé Michalev. Il fit des réflexions désobligeantes sur l'évêque de Tobolsk. Enfin il prit à partie le garçon de cabine, le traita de filou et l'injuria grossièrement : il l'accusait de lui avoir volé trois mille roubles.

« Après cet incident, il rentra dans sa cabine, se mit à la fenêtre ouverte, sur le rebord de laquelle il appuya la tête, se laissant ainsi dévisager. Quelques voix hostiles ayant retenti parmi les passagers : « Qu'on lui coupe la barbe ! Qu'on le rase ! » nous fîmes fermer cette fenêtre.

« A l'arrivée à Pokrovskoïé, nous avons trouvé Raspoutine étendu sur le plancher, ivre-mort. Nous avons prié le capitaine de nous prêter quelques matelots pour le descendre à terre. Ses filles, qui l'attendaient, l'ont couché sur une charrette et l'ont roulé jusque chez lui. »

« 10 *août.* – Raspoutine est sorti de chez lui à 10 heures du matin ; il nous a interrogés sur les événements de la veille. Il a paru très étonné d'avoir ainsi perdu si vite connaissance, n'ayant pas bu plus de trois bouteilles de vin. »

Les ennemis du staretz profitèrent de cette occasion pour faire établir une véritable montagne de dossiers sur cette affaire sans conséquence. Un procès-verbal fut dressé par la police et envoyé au gouverneur Stankévitz, celui-ci le transmit au prince Chtcherbatov, alors ministre de l'Intérieur, lequel le remit au ministre de la Justice A. N. Khvostov, qui déclara que l'affaire n'était pas de son ressort et retourna le dossier au prince Chtcherbatov qui, ne sachant que faire, transmit alors le tout au président du Conseil Gorémikine, lequel le donna à son tour au nouveau ministre de l'Intérieur A. A. Khvostov. Enfin, Anna Viroubova et le ministre Béletzki intervinrent et firent

étouffer l’affaire, ainsi qu’un scandale survenu entretemps au restaurant « Yar » à Moscou.

Pour ce nouvel incident qui prenait un caractère assez menaçant envers Raspoutine, il fallut d’ailleurs faire preuve d’une grande habileté. Grigori Efimovitch s’était rendu à Moscou en automne 1915 pour prier sur la tombe du patriarche Hermogène. De faux amis le convièrent au restaurant « Yar ». Parmi eux se trouvaient des journalistes que l’on avait invités à être témoins du scandale, et quelques jeunes femmes du monde.

Le souper commença vers minuit ; on but énormément, un orchestre exécutait des airs de danse endiablés. Très échauffé par l’alcool, Raspoutine commença à parler de son influence et de ses succès galants à Saint-Pétersbourg. Il fit plusieurs réflexions sur les souverains, probablement très anodines, mais dont ses ennemis surent abuser. Il rapporta en particulier que la tsarine l’appelait « Christ » et suivait aveuglément tous ses conseils, qu’il était plein d’attentions pour elle et que les appartements impériaux lui étaient toujours ouverts.

Après le repas, un chœur de femmes entra. Raspoutine, selon son habitude, lia conversation avec elles. Il leur parla aussi de ses relations amicales avec les souverains, et il leur montra un gilet sur lequel l’impératrice avait brodé des fleurs.

Peut-être alors, dans son cerveau embrumé par le vin, réapparurent à ce moment les souvenirs des bacchanales des « hommes de Dieu » et de leurs « mêlées du péché », toujours est-il qu’il ne se contenta pas d’enlever ce gilet ; avant qu’on ait pu l’en empêcher, il commença à se dévêtir et, complètement nu, se mit à chanter des cantiques en dansant au milieu de la salle.

On prévint la police, et le lieutenant Adrianov vint lui-même au restaurant « Yar ». Naturellement, dès le

lendemain, on parlait de ce scandale dans toute la Russie et l'on faisait son possible pour en fournir un rapport détaillé à l'empereur.

D'ailleurs, pendant les divers voyages de Raspoutine à Moscou, il y avait souvent de ces parties de plaisir nocturne qui menacèrent plusieurs fois de tourner au tragique. Moscou était en effet un foyer d'intrigues contre les souverains et leur protégé.

Grigori Efimovitch aimait par-dessus tout emmener avec lui à ces fêtes l'une ou l'autre de ses nouvelles disciples. C'est ainsi que deux de ces « novices » nous ont donné elles-mêmes des détails intéressants, qui font bien revivre pour nous la silhouette du « staretz dansant ».

C'est Eléna Dianoumova qui eut à Moscou l'honneur d'accompagner Raspoutine.

« Il m'appela au téléphone, raconte-t-elle. J'entendis une voix connue et chantante :

— Bonjour « Frantik », bonjour ma chérie. J'arrive, je suis encore à la gare. Je vais directement chez les Réchetnikov. Viens donc m'y rejoindre pour le déjeuner ! Il me tarde tellement de te revoir !

J'étais naturellement très curieuse de me retrouver en présence de Raspoutine. Mme Réchetnikov vénérait et fréquentait tous les ecclésiastiques renommés, et quand l'un d'entre eux venait à Moscou, elle tenait à le recevoir chez elle. Elle se passionna pour Jean de Kronstadt, Iliodore et Varnava, tout autant que pour Raspoutine d'ailleurs.

J'arrivai chez elle vers une heure. Un moine ouvrit la porte. Deux religieuses attendaient dans l'antichambre. Je priais le moine d'avertir Grigori Efimovitch de mon arrivée, quand celui-ci apparut lui-même et se mit selon son habitude à m'embrasser et à me combler de caresses. Il

avait très mauvaise mine, son visage était amaigri et couturé de rides, mais ses yeux n'étaient pas changés et me fixaient d'une façon tout aussi pénétrante qu'autrefois.

Il me fit entrer dans une chambre aux meubles vieux et lourds, et où se trouvait encore un moine, qui n'était autre que Varnava, comme je le sus plus tard. Celui-ci fit un signe de croix sur moi et me demanda mon nom. Il me dit alors :

— Tu t'appelles Eléna ? C'était donc ta fête ces jours-ci ! Fais une offrande à mon église, un tapis par exemple, ou quelque chose dans ce genre !

Raspoutine montra une certaine impatience en entendant cette prétention. Il coupa court :

— Frantik, viens donc dans la salle à manger. On nous attend !

Nous pénétrâmes dans la pièce avoisinante où une dame qui paraissait avoir au moins quatre-vingts ans, était assise autour de la table avec d'autres femmes aussi très âgées. On me plaça près de l'une d'elles, la sœur de Varnava, et en face d'un jeune officier qui, par ordre, accompagnait Raspoutine pour le protéger. La femme d'un commerçant, portant de gros brillants aux oreilles, était assise à côté de Varnava ; elle ne cessait de le regarder amoureusement et riait beaucoup à chacune de ses plaisanteries, Raspoutine, lui, resta muet pendant tout le déjeuner.

Vers la fin du repas, Raspoutine se tourna vers moi :

— J'irai dîner chez toi. J'emmènerai celui-là ! me dit-il en me désignant l'officier.

Toutes les dames protestèrent :

— Oh, petit père Grigori Efimovitch, tu fais comme le soleil avec les nuages ! À peine arrivé, tu veux disparaître aussitôt ! Nous n'avons pas encore eu le temps de te voir comme nous le désirons !

— Mais non, répondit Raspoutine, je reviendrai. Seulement, il faut que j'aille chez ma Frantik !

— Dès qu'on lui montre une jolie femme, il se sauve ! fit observer méchamment Varnava.

Ces paroles déplurent énormément à Raspoutine, qui regarda Varnava d'un œil irrité.

Dans l'antichambre, Grigori Efimovitch me dit :

— Tu as entendu la réflexion de Varnava ? Il me jalouse ! Je n'aime pas ce museau de fouine !

Je rentrai aussi vite que possible chez moi. J'achetai chez Iéliséiev des provisions et du madère. Je fis venir du poisson d'un restaurant. Enfin je téléphonai à quelques personnes de connaissance, en leur demandant si elles voulaient voir Raspoutine.

Vers sept heures du soir, Grigori Efimovitch arriva flanqué de son garde du corps. Il était très gai, plaisantait, sautant selon son habitude d'un sujet à l'autre et faisant des allusions souvent très obscures. Il regarda attentivement chacun des invités, particulièrement Varnava qu'il fixait très durement.

— C'est bien chez toi ! Cela me réjouit le cœur ! Tu es sans arrière-pensée au moins toi, et c'est pour cela que je t'aime. Mais celui-là ! Tu l'as entendu, hein ? Ah il ne m'aime pas, ah non il ne m'aime pas !

Ses yeux se posèrent un moment sur M. E. et sa femme. Nous nous étions fiancés autrefois E..., et moi, mais personne ne le savait, puis nous nous étions mariés chacun de notre côté et étions fort heureux. Raspoutine déclara tout à coup en me montrant M. E. :

— Vous vous êtes aimés, mais cela n'a rien donné. C'est mieux ainsi, vous ne vous seriez pas entendus. La femme qu'il a maintenant est celle qu'il lui fallait !

Je demeurai très surprise de cette clairvoyance. Il est en effet fort invraisemblable qu'il ait jamais entendu parler de nos fiançailles, auxquelles nous ne pensions plus nous-mêmes.

Après le dîner, Grigori Efimovitch demanda tout à coup que je fisse venir des tziganes, et n'en voulut pas démordre. M. E., qui remarqua mon embarras, proposa de nous emmener tous au « Yar ». Raspoutine ayant acquiescé, toute la société se rendit bientôt au restaurant « Yar ».

Là, Raspoutine fut tout de suite reconnu. La direction, craignant un nouveau scandale, fit prévenir le lieutenant de police qui envoya deux agents au restaurant. Ceux-ci nous demandèrent la permission de rester avec nous dans notre salon, afin de protéger Raspoutine. D'autres agents en civil vinrent quelque temps après.

Cependant, le chœur des tziganes étant arrivé, avec la célèbre cantatrice Natia Polakova, Raspoutine commença à se sentir à son aise et commanda des fruits, du café, des gâteaux et du champagne.

C'est incroyable ce que Raspoutine pouvait boire. Un homme ordinaire serait tombé depuis longtemps sans connaissance sur le plancher, alors que ses yeux brillaient seulement un peu plus ; toutefois, il pâlissait visiblement et ses traits se tiraient.

— Allons, cria-t-il tout à coup, commencez à chanter mes enfants !

Derrière le paravent qui fermait notre salon, deux guitaristes jouèrent, et les tziganes entamèrent leur chœur. Raspoutine les écoutait, muet et tête baissée.

— Natia, dit-il enfin, c'est bien, ce que tu fais, cela vous prend le cœur !

Puis il se leva soudain et se mit à chanter à tue-tête.

— Et maintenant, Natia, viens boire un verre ! J'aime les airs tziganes, et quand je les entends, mon cœur exulte !

Natia lui répondit sèchement et le regarda d'un air sombre. Je le remarquai, et demandai à quelqu'un si la tzigane avait une raison d'en vouloir au staretz. On me répondit qu'il y avait eu un grand scandale lors du dernier passage de Raspoutine à Moscou et que les suites en avaient été fâcheuses pour le chœur.

Je fus involontairement prise de peur à l'idée qu'une telle scène pourrait encore se produire, et je regrettai d'avoir accompagné Grigori Efimovitch dans un lieu public. Je songeai même un instant à m'esquiver à l'anglaise ; mais subissant l'influence générale, je restai.

— Allons, chante-nous maintenant mon morceau favori : *la Troïka !* cria Raspoutine en se levant.

Pâle, les yeux à demi fermés, les cheveux lui tombant sur le front, il frappa ses mains en mesure et commença :

« Je vais chez mon bien-aimé… »

Sa voix était prenante et passionnée : elle s'est profondément gravée dans ma mémoire. Quelle force mystérieuse était donc cachée en cet homme ?

Cependant, notre groupe s'était accru à vue d'œil. A chaque instant, d'autres personnes arrivaient, des gens de connaissance d'abord, puis des inconnus qui demandaient à se joindre à notre fête. Quand le riche industriel K… connut ma présence, il me supplia de le présenter au staretz. Des Anglaises appartenant à la mission militaire voulurent aussi voir Raspoutine : on leur permit de s'asseoir dans un coin, d'où elles ne quittèrent pas un instant Grigori Efimovitch du regard.

Nous fûmes bientôt une trentaine. Quelqu'un proposa d'emmener toute notre société au « Strelna ». L'un de nous

voulut régler l'addition, on lui répondit que le lieutenant de police avait donné des ordres en conséquence à ses agents.

Au « Strelna » on nous indiqua un grand salon dont les fenêtres donnaient sur le Jardin-d'Hiver. Le public sut bientôt que Raspoutine était au milieu de nous et les gens grimpèrent aux arbres pour regarder par les fenêtres. Pendant ce temps, le vin coulait à flot, le staretz faisait venir d'innombrables bouteilles de champagne.

Les tziganes chantèrent :

« Buvons à la santé du cher Grigori ! »

Tout le chœur fut d'ailleurs bientôt ivre. Raspoutine les faisant boire à outrance.

On voyait qu'il était tout à fait dans son élément. Dès qu'on jouait une danse russe, il tourbillonnait sauvagement à travers le salon, ses cheveux noirs et sa grande barbe volant d'un côté et de l'autre. Il était chaussé de lourdes bottes, mais le vin décuplait ses forces, et sa légèreté était absolument surprenante. Il poussait des cris rauques, empoignait une tzigane et l'entraînait avec lui dans un mouvement endiablé.

A un moment donné, deux officiers entrèrent, auxquels personne ne fit d'abord attention. L'un d'eux s'assit à côté de moi et me dit au bout de quelques minutes, en regardant danser Grigori Efimovitch :

— Je ne comprends vraiment pas ce que l'on trouve d'intéressant dans cet homme. C'est une honte ! Voilà un paysan saoul, qui danse comme une brute, et tout le monde le regarde comme si c'était un saint ! Qu'ont donc toutes les femmes à lui tomber dans les bras ?

Le jour venait lentement, et le restaurant fermait ses portes. Nous nous levâmes tous et nous apprêtâmes à partir. Nous pûmes remarquer que les agents de police payaient encore une fois l'addition.

Nous sommes alors allés en dehors de la ville et avons trouvé un autre local ouvert. Là nous nous sommes installés dans un bosquet de lilas, au milieu du jardin. L'air printanier nous était doublement agréable, après l'atmosphère lourde du « Strelna ». Le soleil se levait et les oiseaux commençaient à chanter.

— Comme c'est magnifique ! C'est la beauté de Dieu ! dit Raspoutine en s'asseyant et en commandant du café, du thé et des liqueurs.

Les deux officiers nous avaient suivis. Ils chuchotaient entre eux. Les agents les remarquèrent et s'informèrent discrètement. On leur dit que personne ne savait qui ils étaient. Les policiers les prièrent alors de se retirer. Ils protestèrent : une querelle s'ensuivit, et soudain un coup de feu partit.

Une panique effroyable en résulta. D'autres coups de feu se firent entendre. Des femmes furent prises de crises de nerfs. Tout le monde hurlait et se précipitait en désordre vers la sortie. Quelqu'un me saisit par la main et m'entraîna vers une automobile, avec Raspoutine qui résistait et ne voulait pas s'éloigner. Enfin, un instant plus tard, nous roulions à toute vitesse, et derrière nous, nous pûmes encore entendre des cris et des coups de feu.

Nous étions naturellement très émus. Le staretz retrouva le premier tout son calme et dit rêveusement :

— Mes ennemis ne m'aiment pas !

Puis il retomba dans un profond mutisme.

On nous conduisit chez M. E. Là, nous avons appris que les deux officiers avaient été arrêtés, et qu'ils avaient avoué avoir voulu attaquer Raspoutine et le maltraiter.

Soit effet de l'alcool, soit par suite de son émotion, Grigori Efimovitch était jaune. Il semblait vieilli de

plusieurs années. Tout à coup, Mme K… lui dit à brûle-pourpoint :

— Pourquoi ne chasses-tu pas les Juifs de Russie ?

— Quoi ! s’écria Raspoutine, n’as-tu pas honte de dire une chose semblable ? Les Juifs sont des gens comme nous. Chacun de nous a au moins un brave Juif parmi ses connaissances, quand ce ne serait qu’un dentiste !

Puis il déclara à Mme K… qu’il voulait la convaincre et il la pria de le suivre dans la pièce voisine.

Ils restèrent environ un quart d’heure ensemble. Quand ils revinrent, Mme K… paraissait transformée et lui disait :

— Comme tu es intelligent, Grigori Efimovitch ! Je n’aurais jamais cru que tu étais si sage. Je te prenais pour un aventurier !

Raspoutine la regarda d’un air triste, et répondit :

— Je préférerais avoir été battu par ces deux officiers, que d’entendre de tels mots dans la bouche d’une femme !

Son garde du corps intervint et entama le panégyrique au staretz. Mme K… se mit à pleurer, disant qu’on offensait une pauvre femme sans défense, et elle sortit.

Je me retirai peu de temps après. En arrivant chez moi, je suis tombée comme morte sur mon lit et me suis endormie. A peine une heure plus tard, je fus réveillée par le téléphone : c’était l’officier, qui me demanda si Raspoutine était chez moi ; on avait étendu le staretz sur un canapé après mon départ, mais il avait faussé compagnie à son gardien. La police avertie battait Moscou en tous sens pour le retrouver.

Pendant la matinée, le téléphone m’appela à tout instant : c’était des gens qui étaient à la recherche de Grigori Efimovitch.

Vers une heure, on sonna à ma porte. J'entendis sur le palier la voix de Raspoutine, qui me demanda si j'étais prête à sortir.

— Où étais-tu ? lui dis-je sans ouvrir. On te cherche partout ; la police est sur pied !

Il rit et me répondit :

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tiens, je t'amène une dame dont je veux que tu fasses la connaissance.

Je n'étais pas encore habillée et me refusai à recevoir ainsi une étrangère. Celle-ci prit alors congé de lui et je ne sus pas où Raspoutine avait passé la matinée.

Je téléphonai à son garde du corps que Grigori Efimovitch venait d'arriver chez moi et il accourut aussitôt. Nous partîmes alors tous les trois chez la générale K…, où une brillante société était réunie.

A notre arrivée, on ouvrit les portes d'une superbe salle à manger et nous nous assîmes autour d'une table richement décorée et couverte de fleurs. Les dames étaient en toilettes claires de printemps.

On attendait encore une comtesse polonaise, qui désirait faire la connaissance de Raspoutine. Elle arriva enfin, vêtue d'une robe grise et un superbe collier de perles autour du cou. Grigori Efimovitch s'avança vers elle et la regarda fixement, selon son habitude : elle se troubla, chancela, et se mit à trembler si fort, qu'on dut la conduire dans la chambre à coucher de la générale.

Quelques minutes plus tard, elle allait mieux ; Raspoutine s'approcha d'elle, la caressa et lui parla avec bonté, mais elle se mit encore à trembler et cria qu'elle ne pouvait supporter ces yeux qui la regardaient jusqu'au fond de l'âme.

Quand Raspoutine revint au milieu des invités, plusieurs dames lui demandèrent de leur donner son portrait avec

une dédicace. Il déclara qu'il n'en avait pas sur lui. Je pensai alors à un de mes amis, qui venait depuis peu d'installer un atelier de photographie et je lui téléphonai, en lui faisant comprendre que j'allais lui amener le staretz.

Nous y sommes donc allés, accompagnés du garde du corps, et mon ami prit le staretz dans différentes poses. Il voulut absolument se faire photographier avec moi.

— Je veux avoir un portait de nous deux, Frantik ! disait-il.

Je l'avais prévu, et avais à l'avance donné des instructions pour qu'il ne fût alors pas mis de plaque dans l'appareil.

En sortant de là, Raspoutine me parla amicalement :

— Je t'ai fait de la peine à Saint-Pétersbourg, me dit-il, il faut me pardonner ! Je ne suis qu'un rustre et je dis toujours immédiatement ce que j'ai dans le cœur !

Il ôta son chapeau et laissa ses cheveux flotter au vent.

— Que Dieu me punisse, dit-il en se signant, s'il m'entend maintenant te dire un mot méchant. Tu es bien meilleure que les autres, car tu as une nature simple ! As-tu un désir quelconque ? Dis-le, je ferai tout pour toi !

Et comme je me taisais, ne voulant pas parler de moi pour le moment :

— Tu as peut-être besoin d'argent ? Veux-tu un million ? Je termine justement une grosse affaire et je vais recevoir beaucoup d'argent !

— Mais Grigori Efimovitch, fis-je en souriant, je ne te demande rien !

— C'est comme tu veux. Mais je serais heureux de faire quelque chose pour toi, tu es une bonne fille, Frantik. Mon âme se repose quand je suis avec toi !

De retour chez la générale, nous attendîmes encore deux agents du lieutenant de police, puis Raspoutine embrassa tout le monde, me dit de retourner le voir à Saint-Pétersbourg, et se dirigea vers la gare accompagné des deux policiers. »

A Saint-Pétersbourg, c'est Véra Alexandrovna Choukovskaïa, qui accompagna le staretz à une de ces fêtes. La description qu'elle en donne fournit une réelle impression de l'étrange atmosphère où l'orgie se mêlait aux décisions de la haute politique d'Eglise.

« Raspoutine me dit un jour :

— Viens donc ce soir avec moi, nous danserons et nous boirons !

— Où cela ?

— Chez des amis à moi. Ce sera très gai, je te dis.

— Et bien, c'est entendu !

— Bravo ! cria-t-il joyeux. Eh bien viens me retrouver à 6 heures !

Il était, quand j'arrivai chez lui, en compagnie de quatre hommes et d'une femme, des gens du Caucase bien certainement. Raspoutine était prêt à partir. Ils parlaient tous à la fois et je ne pouvais pas comprendre de quoi il était question : les mots de « concession » et de « bourse » revenaient souvent. Il s'agissait sans doute d'influencer certaines personnes. Grigori Efimovitch gesticulait avec ses mains et avec sa canne, en murmurant :

— C'est bon, c'est bon, on verra ; revenez demain ! Aujourd'hui je n'ai pas le temps.

— Ah ! te voilà, ma chérie ; tu as tenu parole, je t'en remercie !

Et, passant son bras sous le mien, il m'entraîna vers l'escalier.

Une voiture élégante l’attendait : le chauffeur, un soldat, salua militairement et nous conduisit en quelques minutes jusqu’à une maison haute.

— Ce doit-être là, dit Raspoutine. Chérie, demande donc au concierge si c’est bien ici qu’habite la P. ?

— Comment, petit père, vous m’avez dit que vous alliez chez de bons amis, et vous ne savez même pas où ils habitent ! lui dis-je étonnée.

Le portier se précipita à notre rencontre, nous accompagna jusqu’au deuxième étage, où il sonna. Une femme petite et grosse ouvrit la porte et laissa éclater sa joie à notre vue :

— Père ! Ah ! cher père ! cria-t-elle en embrassant Raspoutine.

Un grand homme maigre arriva derrière elle, salua le staretz et nous introduisit dans une salle à manger, qui devait également servir de salon sans doute, car s’il y avait une table dressée, tous les autres meubles étaient en peluche rouge. Quelques jeunes gens, assez peu distingués, se levèrent avec respect à notre entrée.

La maîtresse de maison me fit un signe d’intelligence, et dit à Raspoutine :

— Tu as une nouvelle bonne amie ?

Grigori Efimovitch se mit à rire très fort, me prit par la taille et répondit gaiement :

— L’un n’empêche pas l’autre ! Oh ! oui, je l’aime !

Et il me fit asseoir près de lui sur le canapé ; il attira la table à nous en disant avec un sourire :

— Là, comme cela tu ne pourras pas te sauver !

J’entendis soudain une voix douce chantonner :

— Que le Christ te protège !

Je me retournai et vis un vieux pèlerin agenouillé dans un coin devant les icônes.

— Ah, Vassia ! cria Raspoutine, comment vas-tu ?

Il n'obtint pas de réponse.

Raspoutine bougonna quelque chose pour lui-même. A ce moment, le maître de céans entra et posa une bouteille sur la table :

— Aie la bonté, cher père, de goûter ce porto, en attendant ton vin préféré qui n'est pas encore arrivé !

— Bah, verse toujours ! gronda le staretz en tendant son verre.

Il but une gorgée et me dit :

— Tiens, bois ma chérie. Même si c'est un péché, au diable le péché !

Et il commença à boire beaucoup.

— Les brutes ! cria-t-il tout à coup, ils veulent toujours quelque chose, mais ils oublient le principal.

Et il se remit à boire.

— Qu'est-ce donc que le principal ? lui demandai-je.

Il se pencha vers moi :

— L'Eglise doit le savoir, murmura-t-il finement.

— L'Eglise ? Cela veut dire le Synode ? fis-je d'une voix taquine.

— Eh bien, tu dis là quelque chose de drôle ! Au diable avec ton Synode ! Ah s'il n'y avait pas cette guerre, bon Dieu que de choses on pourrait entreprendre ! Tiens, bois ! cria-t-il en me versant de force du vin dans la bouche.

— Bois donc ! Eh mais, tu sais très bien boire !

Puis se tournant vers les jeunes gens :

— Allons, vous autres, venez ! il faut que tout le monde se saoule avec moi !

Ils s’approchèrent, regardant les verres avec avidité. Le maître de maison entrait justement avec d’autres bouteilles, de madère cette fois, et sa femme le suivait portant un énorme plat.

— Bravo, bravo ! hurla Raspoutine qui se servit immédiatement.

Il mangeait le poisson avec les doigts, selon son habitude. Il posa de gros morceaux sur mon assiette, et me tapota les joues avec ses mains grasses qu’il avait à peine essuyées.

Le maître de maison prit alors place en face de Raspoutine et lui demanda, entre deux bouchées :

— Alors, quand vas-tu au Caucase voir Pitirim ?

— A Pâques, j’irai à Pâques ! répondit vivement Raspoutine en buvant. Pitirim est un fin matois qui saura bien se débrouiller tout seul ; tout le monde se dispute déjà à cause de lui. Pitirim est à nous.

— Oui, mais, c’est une fine mouche, dont il faut se méfier. Pitirim sera plus ferme avec le Consistoire.

Mais Raspoutine ne voulait pas entendre, il lui tapa sur l’épaule en criant :

— Allons, allons, de la musique ! Où est le champagne ? Apportez-le.

Deux balalaïkistes entrèrent. Dès les premiers accords d’une mélodie vraiment russe, Raspoutine bondit au milieu de la pièce et chanta à tue-tête :

Buvez, buvez, c’est jour de fête.
Ah, mais ne perdez pas la tête !

— Allons, bois ma petite abeille ! me cria-t-il en vidant d’une lampée son verre qu’il lança ensuite à toute volée à

terre.

Puis il se mit à tourner furieusement à travers la pièce. Cette danse ! Il était en blouse de soie mauve, retenue par un cordon rouge. Il avait de lourdes bottes aux pieds. Il était ivre, heureux, exalté et poussait des cris sauvages.

On était absolument pris de vertige au milieu de ce vacarme : les verres tintaient, les cordes grinçaient, enfin tout tournait pêle-mêle. Raspoutine lançait au loin tout ce qui lui tombait sous la main. Le milieu de la pièce fut bientôt vide. Alors, il me saisit, m'agrippa par-dessus la table, et m'entraîna au milieu de la chambre, en criant :

— Danse ! mais danse donc !

Il me portait aux trois quarts et m'obligeait à le suivre dans un tourbillon de plus en plus rapide. Je vis comme en un nuage son visage brûlant et tombai toute étourdie sur le canapé.

Il frappait toujours le plancher en mesure et chantait :

Madame, madame, ah madame,
Donnez votre petite main !

A son tour, il s'écroula près de moi, haletant :

— Ah ! Eh bien j'ai dansé, je crois ! Et cependant, ce n'est rien à côté de ce que nous faisions chez nous en Sibérie. Il faut abattre toute la journée de gros arbres, dont trois hommes ne feraient pas le tour. Le soir, on allume un grand feu sur la neige, on danse et on chante jusqu'à minuit. C'est une existence, je te prie de le croire !

Il faisait dans cette pièce une chaleur insoutenable. Un des jeunes gens, ivre, était assis par terre sur le tapis, les autres jouaient encore de leurs instruments. Tout à coup,

Raspoutine frappa du poing sur la table et montra son verre vide qu'on lui remplit aussitôt.

Le maître de maison lui demanda timidement :

— Alors quelle est ton opinion ? Quand convoquera-t-on l'assemblée ?

Raspoutine, la langue pâteuse, lui répondit en le regardant fixement :

— Ah, tu comprends, la guerre… Dès que nous en serons débarrassés. Nous sommes toujours prêts, la Russie ne peut rester sans patriarche. Seulement, voilà, il faut envoyer la guerre au diable.

— Et le Consistoire ?

Le maître de maison ne voulait décidément pas en démordre. Mais Raspoutine sauta de nouveau sur ses pieds et, frappant dans ses mains :

— Que le diable emporte le Consistoire !

Madame, madame, ah, madame…

« Nous ferons un métropolite de cette portée de chien de Pitirim ! »

Et il recommença à danser comme avant. Le jeune homme qui était assis à terre le suivait à quatre pattes, dans sa course à travers la pièce. Les cordes grinçaient toujours et Grigori Efimovitch tournait comme un fou.

Il me regardait cyniquement :

— Tu ne te sauveras pas aujourd'hui ! Tu resteras avec moi !

Madame, madame, ah, madame…

Le Synode, Pitirim, l’Eglise, ah ! au diable !

Je réussis cependant à gagner la porte, remis mon manteau et m’esquivai. Derrière moi Raspoutine chantait toujours et criait :

— Oui, Pitirim, ce fils de chien, sera métropolite ! »

10

LA LUTTE CONTRE LE DIABLE SACRÉ

La haine contre Raspoutine n'avait d'abord couvé que dans les intrigues des courtisans et des ministres, puis elle grandit avec des racontars obscènes, se propagea dans d'innombrables rumeurs jalouses, et enfin éclata par suite de la pruderie d'une gouvernante, qui trouva bon de protester parce que le « paysan dégoûtant » pénétrait dans les chambres des filles du tsar. Ce n'est qu'après que l'hostilité se développa sous la forme d'un patriotisme exalté, d'un amour ardent pour la famille impériale : les « vrais Russes » le prirent de haut et avertirent l'empereur des dangers épouvantables que présentaient ses relations avec Grigori Efimovitch.

Des gouverneurs pleins de zèle, des lieutenants de police, des ministres, accoururent tous les uns après les autres pour fournir au tsar d'innombrables rapports sur les débauches, les orgies et les scandales du favori impérial. Des parents bienveillants, grands-ducs et grandes-duchesses, et jusqu'à la sœur de l'impératrice, vinrent à la Cour pour prévenir le tsar avant qu'il fût trop tard.

Toutes ces attaques contre la puissance de ce « paysan du diable » n'eurent aucun succès. L'empereur ne voyait dans tous les rapports des gens de Cour et des ministres que basse jalousie, il lui semblait indigne de lui de prendre en considération tous ces commérages à peine bons pour des journalistes : c'était là l'ouvrage des petits reporters, et lui, le souverain de toutes les Russies, ne devait vraiment pas s'y arrêter. Et puisque cette pudique gouvernante

faisait preuve d'une « telle arrogance », et voulait s'opposer aux visites du staretz, on la pria tout simplement de quitter la Cour.

Quand un des fidèles arrivait à l'audience avec un visage soucieux pour entretenir Nicolas de Raspoutine, l'empereur répondait invariablement :

— Mon très cher, vous voyez tout en noir ! Soyez sans inquiétude, je sais ce que je dois penser de Raspoutine.

Les rapports des ministres, des lieutenants de police, des gouverneurs, étaient parcourus avec colère et jetés au panier : c'était tout ce qu'ils valaient ! Grigori Efimovitch n'avait-il pas dit lui-même que ses ennemis étaient des alliés du diable, et que celui-ci tendait continuellement d'innombrables pièges ? Qu'y avait-il alors de surprenant à ce qu'il dût constamment lutter pour échapper aux griffes de Satan, et même à ce qu'il succombât quelquefois ?

Tous les proches. Nicolas Nicolaïévitch et son frère, Anastasie et Militza, qui avaient vanté au début avec une telle ardeur la sainteté de Raspoutine, arrivaient maintenant et suppliaient l'empereur de chasser cet « affreux moujik ». Mais le tsar avait eu assez souvent l'occasion de constater l'égoïsme de ses parents ; il savait combien il pouvait peu compter sur eux. Ils avaient tout d'abord soutenu Grigori Efimovitch, dans l'espoir qu'il serait à leur dévotion, mais maintenant qu'il s'était révélé le véritable « ami » des souverains, ils ne pouvaient le souffrir et cherchaient à le déconsidérer. Oui, le tsar savait bien ce qu'il devait penser des « Nicolaïévichi », et le cas qu'il devait faire de leurs conseils !

Elisabeth Féodorovna vint elle aussi trouver l'impératrice sa sœur, pour la convaincre contre Raspoutine. Elle était la seule à avoir de bonnes intentions ; mais n'était-ce pas une religieuse, presque un ange ? Que savait-elle du monde et de ses défauts ? N'admettait-elle pas involontairement

toutes les calomnies que l'on répandait sur le staretz ? Alix et Nicolas connaissaient la vie, eux, et savaient que ce qui est pur est toujours persécuté et calomnié. Aussi Alexandra répondit-elle avec assurance et un sourire calme à sa sœur bien-aimée :

— Crois-moi, ma chérie, on t'a trompée ! C'est un saint !

Quant à l'avertissement des « vrais Russes », comment l'empereur aurait-il pu les croire ? N'était-ce pas eux qui le lui avaient amené avec le plus grand enthousiasme, parce que la voix du peuple parlait par la bouche de ce paysan ? Si maintenant ils étaient ses adversaires, c'est que Raspoutine les avait déçus en ne se faisant pas l'apôtre de leurs intérêts. Oui, Grigori Efimovitch était vraiment « la voix du peuple » ; sa barbe inculte, son caftan de paysan, son bâton noueux, ses souliers de cuir brut, tout cela était plus qu'une attrape décorative, comme les « vrais Russes » l'avaient cru tout d'abord. Sa barbe de paysan était vraiment sauvage, il avait bien l'air « d'être né dans son pantalon », de même que son bâton noueux et ses souliers de cuir brut paraissaient être venus au monde avec lui. C'était le vrai moujik, le souverain en était certain, et ni les intrigues ni les calomnies ne pouvaient l'empêcher de constater ces réalités évidentes.

Et puis, il était trop concevable aussi que les « vrais Russes » dussent regretter leur ancienne admiration pour Grigori Efimovitch, et qu'ils dussent le haïr au contraire maintenant. Pendant des années ils avaient répété à tous les échos qu'il fallait qu'un « vrai paysan » vînt pour sauver le trône. Mais maintenant il était là et il ne se gênait pas pour ouvrir la bouche, il frappait du poing sur la table quand les généraux, les hommes politiques, les avocats et les popes « amis du peuple », bavardaient trop. Il faisait vraiment entendre sans aucune contrainte la « claire voix du peuple ».

Quand les généraux ambitieux agitaient leurs sabres et parlaient de l'idéal panslaviste, et que les politiciens et les avocats arrivaient à la rescousse, suivis des popes qui jetaient leur bénédiction sur toutes leurs entreprises – car une nouvelle guerre eût été très avantageuse pour tous ces généraux, politiciens, avocats et popes « vrais Russes » – alors Grigori Efimovitch se fâchait, il tempêtait, criait, jurait, blasphémait même le nom de Dieu :

— Nous autres les paysans, nous n'avons pas besoin de la guerre ! C'est vous, damnés citadins, qui voulez faire couler le sang des enfants du pays ! Oui, parce que cela fera marcher vos affaires !

Est-il étonnant dans ces conditions que les « vrais Russes » en veuillent à Raspoutine, qui voulait leur faire perdre les bénéfices d'une guerre européenne ?

Il y avait aussi beaucoup de gens dont l'antipathie pour Grigori Efimovitch provenait de motifs personnels. Plusieurs d'entre eux avaient été mis à la porte par Raspoutine. Parfois, en effet, quand quelqu'un venait trouver l'« ami » tout-puissant, en le priant de lui donner bientôt un poste de ministre, Grigori Efimovitch répondait insolemment :

— Tu ne vas tout de même pas exiger que je fasse un ministre d'un bourricot comme toi !

Les solliciteurs arrivaient aussi quelquefois avec une attitude hautaine, trop sûrs de leur puissance et de leurs capacités ; ceux-là étaient impitoyablement renvoyés, tandis que ceux qui se présentaient avec humilité et avec simplicité parvenaient d'un jour à l'autre aux plus belles situations.

Mais ce qui lui attirait le plus d'ennemis était la facilité, la confiance et l'innocence dont il avait coutume de faire preuve quand il parlait de son influence à la Cour :

— Bien sûr, disait-il, j’obtiens ce que je veux de « lui » ou d’« elle » !

Ces manières blessaient évidemment très profondément l’amour-propre des ambitieux. Il venait à l’esprit de bien des gens que tout n’était qu’injustice dans ce bas monde, puisque de savants théologues, d’adroits stratèges et des fonctionnaires expérimentés n’arrivaient à rien, pendant que ce rustre, ce moujik, étalait sa toute-puissance sans pudeur ! Il y avait des gens dont les grands-pères avaient été bien vus de la Cour, qui ne parvenaient pas, malgré leurs efforts, à approcher l’empereur. Il fallait, pour obtenir quelque chose du souverain, faire d’abord sa cour à cet orgueilleux paysan, et encore bien souvent on s’entendait dire quelque chose comme :

— Je ne peux tout de même pas faire nommer évêque chaque crétin qui vient me trouver !

Il n’est donc pas surprenant que toutes les ambitions déçues, que tous les amours-propres blessés se soient ligués contre Raspoutine.

Même des gens sans méchanceté, comme le doux père Théophane, ne purent s’empêcher d’éprouver un sentiment de jalousie en voyant le mépris avec lequel Grigori Efimovitch les traitait, et il n’est pas étonnant qu’ils aient commencé à s’en courroucer.

C’est précisément le père Théophane qui, malgré son caractère bon enfant, fut un des premiers à en vouloir à Raspoutine, et il se retourna contre lui avec la même ardeur qu’il avait mise à vanter la sainteté du staretz de Pokrovskoïé. Il fit son possible pour persuader l’empereur et le monde entier que son ancien protégé était un envoyé du démon. Qui aurait pu supposer aussi que ce simple pèlerin ferait à la Cour une carrière aussi rapide et qu’il surpasserait de beaucoup son protecteur ?

Et en effet, le cœur même de cet homme réellement saint, comme l'était le père Théophane, succomba sous les attaques d'un sentiment bien humain : la jalousie. Le père Théophane s'enflammait précisément très vite ; aussi connut-il la haine avec la même intensité qu'il avait d'abord éprouvée dans son admiration pour Grigori Efimovitch. Maintenant qu'il était l'adversaire de Raspoutine, c'était toujours avec le plus profond mépris qu'il parlait de la dépravation de son ancien protégé. Il faisait remarquer les écarts épouvantables du pèlerin, signes évidents de son pacte avec le diable, avec la même ardeur qu'il avait mise autrefois à reconnaître un nouveau rédempteur dans le paysan sibérien.

Le père Théophane reprit donc le chemin qu'il avait parcouru alors pour proclamer la sainteté de Grigori Efimovitch. Bouillant de haine cette fois, il se rendit successivement chez le très révérend évêque Hermogène de Sarov, chez Iliodore, chez les « vrais Russes », chez le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, et il leur dit à tous que Raspoutine n'était pas autre chose que l'incarnation de l'Antéchrist.

Le bon évêque Hermogène de Sarov, qui aimait assez sa tranquillité, n'avait pas un grand penchant pour les exagérations apocalyptiques. Il n'avait jamais pris Grigori Efimovitch pour un saint, il voulut aussi peu le tenir pour un diable. Commodément assis sur son canapé, suivant son habitude, il écouta les plaintes fanatiques du petit archimandrite et dit enfin avec le plus grand calme :

— Oui, c'est un fameux coquin ce Grigori !

Puis il se mit à étudier le côté pratique de la question, et chercha comment on pourrait s'y prendre, avec l'aide des « vrais Russes », pour se débarrasser de Raspoutine.

Théophane et Hermogène furent d'abord d'avis qu'il était indispensable de tout essayer pour faire chasser ce bien

gênant staretz. Et dès ce moment, ils parlèrent constamment contre Raspoutine, saisissant chaque occasion de lui être désagréable.

Quant au moine Iliodore, il était toujours la proie de cette étrange malédiction qui l'obligeait constamment et en tous lieux à parler, contre sa volonté, en faveur de Grigori Efimovitch. Théophane, le pauvre vieillard, poussait des cris de détresse d'une voix bien faible, et le « grand insulteur » se voyait contraint bien malgré lui de suivre Raspoutine humblement et avec respect comme un enfant de chœur.

Et pourtant, il connaissait mieux que tout autre l'infamie de Grigori Efimovitch. Le père Théophane, éternellement en prières devant sa petite lampe à huile, Hermogène, constamment plongé dans des problèmes de théologie, n'avaient ni l'un ni l'autre connu comme Iliodore l'ignoble conduite de Raspoutine. La jalousie et la haine du moine avaient des bases personnelles, reposaient sur des faits absolument incontestables.

Grigori Efimovitch était un jour chez lui à Tsaritsine, quand un pauvre voiturier, un des adeptes les plus dévoués d'Iliodore, vint lui demander désespérément son aide : sa femme, disait-il, était possédée du démon et le moine pouvait seul l'exorciser, la tirer des griffes du malin.

Iliodore se rendit immédiatement chez son disciple, suivi de Grigori Efimovitch. La femme du voiturier, jeune et jolie, se tordait à terre dans des convulsions, en poussant des cris horribles. Iliodore fit alors ce que tout autre prêtre croyant eût fait à sa place, il aspergea la femme d'eau bénite et, penché sur elle, il récita les prières d'exorcisme en appuyant sur sa tête un énorme crucifix. Enfin il conjura le diable avec tellement d'énergie que la sueur lui coulait du front. Mais la femme continuait à crier et à se rouler à terre, sans laisser voir la moindre amélioration.

Raspoutine, qui avait assisté à toute cette scène sans rien dire, s'avança alors vers Iliodore et, le prenant par l'épaule, il lui dit :

— Va-t'en ! Tu n'y entends rien ! Qu'on me laisse seul avec cette femme !

Le moine se retourna furieux et quitta la pièce : il aurait volontiers giflé Raspoutine, dans sa rage de le voir s'interposer dans son exorcisme.

Il conversa longuement avec le mari, dans la chambre voisine, le réconforta de son mieux, le consola et le bénit. Enfin les cris cessèrent. Ils attendirent anxieusement, et tout à coup la belle jeune femme parut, souriante, les joues roses et le regard clair. Grigori Efimovitch entra derrière elle, avec un sourire de moquerie et de supériorité au coin des lèvres :

— Tu vois, cria-t-il, triomphant, j'ai radicalement chassé le diable de son corps !

Le moine tremblait de rage, mais il se tourna vers le voiturier et dit avec émotion :

— Grigori Efimovitch est vraiment un saint sur qui s'étend la bénédiction de Dieu !

Le pauvre homme se prosterna devant Raspoutine et lui baisa humblement les mains. La nouvelle de ce miracle se répandit le lendemain dans toute la ville de Tsaritsine, la résidence d'Iliodore.

Le hasard voulut que quelques jours plus tard, la nièce de la riche commerçante Lébédiéva fut aussi en proie aux malices du diable. La Lébédiéva, se souvenant de la guérison précédente, aurait bien désiré faire venir Grigori Efimovitch mais, ne voulant pas froisser le moine Iliodore, elle le pria de venir exorciser la jeune fille, espérant secrètement que le saint père Grigori l'accompagnerait.

Iliodore emballa aussitôt dans un sac les objets nécessaires et se rendit chez la commerçante, cette fois encore avec Grigori Efimovitch. L'aspersion d'eau bénite n'eut de nouveau aucun résultat, pas plus que les prières et les formules d'exorcisme. Raspoutine s'en mêla encore et dit à Iliodore de le laisser faire. La commerçante fut bien contente en elle-même de cette décision, car elle avait dès l'abord beaucoup plus compté sur le staretz que sur le moine.

Avant de se mettre à la besogne, Grigori Efimovitch déclara que la chambre dans laquelle se trouvait la malade n'était pas propre au miracle, et, ayant visité l'appartement, il donna l'ordre de porter la jeune fille dans un cabinet assez retiré ; puis il s'enferma avec la possédée.

Il paraît que cette fois le diable ne voulait pas se laisser vaincre aussi facilement, car l'opération dura longtemps. Iliodore, qui ne pouvait contenir son impatience, allait et venait dans le couloir ; il s'approchait de temps en temps de la porte du petit cabinet et écoutait : la malade ne criait plus, tout était calme et Grigori Efimovitch ne reparaissait toujours pas.

Enfin, vers le soir, Raspoutine sortit de la chambre : il était parvenu à expulser le mauvais démon. La malade était étendue sur son lit et dormait comme une bienheureuse ; elle souriait comme si elle se sentait entourée d'anges.

Quand la nouvelle de cette deuxième guérison miraculeuse se répandit dans Tsaritsine, la célébrité de Grigori Efimovitch devint énorme, d'autant plus qu'on avait appris entre-temps que le staretz était le fameux Raspoutine de Saint-Pétersbourg lui-même, l'ami et le conseiller du tsar. La population de Tsaritsine, qui avait écouté fanatiquement pendant des années les sermons d'Iliodore, voulut absolument faire une ovation au nouveau saint et adressa plusieurs délégations au moine.

— Le coquin ! La canaille ! L'hypocrite ! jurait Iliodore à part lui, chaque fois qu'une de ces députations arrivait pour rendre hommage au staretz de Saint-Pétersbourg.

Mais le lendemain, le moine se para de ses plus beaux ornements et accompagna Grigori Efimovitch de maison en maison. Partout, dans la rue comme chez les, gens, Raspoutine fut regardé comme un envoyé du ciel, on s'inclinait devant lui jusqu'à terre, on baisait ses mains et on implorait humblement sa bénédiction.

Iliodore aurait assommé avec plaisir ce paysan malpropre qui recevait comme une chose toute naturelle les preuves de respect de la ville entière, mais pour le moment il se joignit au concert de louanges, il proclama hautement que Grigori Efimovitch était le bienfaiteur de l'humanité, et que Dieu lui avait donné pour mission de conseiller et d'aider le tsar lui-même.

Les scandales et les dérèglements de Grigori Efimovitch se multipliaient, mais Iliodore, qui les voyait, ne pouvait se décider à tenter quelque chose contre l'infâme, quand soudain il suivit l'exemple de l'évêque Hermogène et retourna le portrait de Raspoutine qui était accroché au-dessus de son lit : de ce jour, l'Antéchrist eut le nez contre la muraille.

Raspoutine inventa entre-temps une nouvelle diablerie pour humilier Iliodore. Il déclara tout à coup qu'il allait entreprendre un nouveau pèlerinage de Tsaritsine à Sarov, et il pria le moine de l'accompagner en une procession solennelle jusqu'aux portes de la ville. Enfin on devait en le quittant lui présenter des fleurs et lui faire un riche cadeau.

Le moine fut malade de rage devant cette prétention, mais il n'eut pas le courage de s'opposer à la volonté de Raspoutine. Il organisa donc une grande procession dont il prit la tête, et il accompagna ainsi le staretz sur le chemin

de Sarov. Enfin il lui souhaita humblement bon voyage et lui remit, aux yeux de tous les assistants, un présent magnifique.

Iliodore était en effet toujours sous l'influence mystérieuse qui émanait de Grigori Efimovitch, et c'est en vain qu'il tentait de s'en dégager. Ce n'est que plus tard, quand il se rendit avec Raspoutine à Pokrovskoïé qu'il put s'en affranchir.

Pendant ce voyage, Grigori Efimovitch ne se gêna pas pour lui raconter sa vie de désordre. On aurait même dit qu'il se faisait un malin plaisir de parler de ces choses et de tenter l'ascète. Il lui raconta en longs détails comment il avait commis le péché avec la nourrice du grand-duc héritier ; il ajouta même que celle-ci l'avait suivi l'été à Verkhotourié, ainsi que la paysanne Laptinskaïa, une belle princesse et quelques autres femmes. Là, il s'était livré au péché avec elles jusqu'à ce que toutes aient « vaincu la chair » et aient été « sans désir ».

Grigori Efimovitch raconta ainsi bien des choses pendant les longues heures de voiture, de chemin de fer et de bateau, comme si ses histoires n'avaient vraiment pas de fin. Le sévère moine, qui avait toute sa vie combattu contre les tentations de la luxure, sentait le diable lui parler par la bouche du staretz et prendre peu à peu possession de lui. Il regardait le narrateur avec des yeux ardents, et ouvrait la bouche toute grande de surprise. Quand enfin Raspoutine lui demanda d'un ton légèrement moqueur si tout cela lui plaisait, Iliodore dut confesser timidement qu'il n'avait jamais pensé à de telles choses.

Le moine comprenait maintenant que Grigori Efimovitch était un de ces infâmes hérétiques, un adepte de la secte des klysti, sur laquelle il avait entendu dire de si étranges choses. Si cette découverte ne lui donna pas la force de se séparer de Raspoutine, elle contribua du moins pour

beaucoup à lui donner le courage qui lui était nécessaire. Mais un autre incident devait, pendant ce voyage, le délivrer entièrement du charme de Grigori Efimovitch, et lui mettre en main des armes inattendues.

Iliodore savait depuis longtemps que le tsar et la tsarine regardaient Raspoutine comme un saint, mais il put s'assurer de ses propres yeux jusqu'où allait en réalité leur admiration. Pendant le voyage, Grigori Efimovitch se vanta que l'empereur le tenait pour un rédempteur, que lui-même et l'impératrice se prosternaient jusqu'à terre en sa présence, et lui baisaient les mains. Grigori Efimovitch disait avec un contentement énorme :

— La tsarine a juré d'avoir toujours confiance en moi, et de me regarder éternellement comme son bienfaiteur et son sauveur !

Et il ajoutait :

— Ce sont de bons amis pour moi, j'en fais ce que je veux !

Malgré tout, Iliodore s'était toujours accroché à l'espoir que Raspoutine exagérait et déformait la vérité : ce lui était un baume pour son cœur éclatant de jalousie. Mais quelle ne fut pas sa surprise en entrant à Pokrovskoïé dans la maison de Grigori Efimovitch ! Le bâtiment lui parut déjà bien imposant de l'extérieur, mais quelle ne fut pas son impression en y pénétrant ! Ce qu'il y vit dépassait vraiment ses prévisions. C'était il est vrai de simples et vieilles chambres de paysan, meublées assez modestement, mais il y avait aussi des objets luxueux, des canapés de cuir rare, des vitrines de valeur, des buffets remplis d'argenterie, de porcelaine et de cristaux. Dans une pièce, il y avait même un piano à queue, des meubles dorés, des fleurs, et un épais tapis courait le long de l'escalier. Sur des consoles, étaient posés les portraits de la famille impériale, de grands-ducs, de grandes-duchesses, de hauts

dignitaires, de ministres, tous avec une dédicace très flatteuse. Une armoire était remplie d'objets que les enfants du tsar avaient donnés à leur petit père bien-aimé. Des images saintes de toute beauté étaient accrochées partout, cadeaux d'évêques, de moines, de religieuses et d'âmes pieuses. Et le cabinet de travail ! On aurait dit le bureau d'un ministre : de magnifiques fauteuils de cuir occupaient un angle de la pièce, devant la fenêtre il y avait une énorme table de chêne couverte d'une montagne de lettres, de télégrammes et de papiers.

Les yeux d'Iliodore lui sortaient de la tête. Il pouvait constater la véritable puissance et le formidable crédit de Raspoutine. Tout ce qui était là en effet ne provenait pas de simples bourgeois généreux. Grigori Efimovitch indiquait d'ailleurs pour chaque objet le membre de la famille impériale ou le grand dignitaire qui le lui avait donné.

Son séjour à Pokrovskoïé fut pour Iliodore un véritable martyre. A chaque pas, il rencontrait de nouvelles preuves de la position formidable de son adversaire, et, pendant les travaux des champs ou pendant la pêche, Grigori Efimovitch lui racontait indéfiniment combien il était heureux et de quelle estime il jouissait partout.

Le soir qui précéda le départ d'Iliodore, le facteur de Pokrovskoïé, un nommé Michel, apporta à Raspoutine une grande enveloppe aux armes impériales. Le staretz parcourut la lettre avec une satisfaction visible, se caressa la barbe, et expliqua à son hôte que c'était « un petit mot de maman ». Iliodore fut saisi d'une telle curiosité qu'il se leva au milieu de la nuit, se glissa dans le cabinet de travail de Grigori Efimovitch et se mit à fouiller dans son secrétaire. Il trouva d'abord la lettre de l'impératrice : elle suppliait son « ami » de venir immédiatement à Tsarskoïé-Sélo, le grand-duc héritier étant de nouveau malade.

Une fois en présence de ce tiroir, Iliodore ne se contenta pas de la lecture de cette lettre ; il fouilla partout et mit la main sur une liasse de papiers enveloppés dans un mouchoir à carreaux, des lettres de la tsarine et des grandes-duchesses.

Il les lut avec fièvre, et il put reconnaître l'exactitude de tout ce que lui avait dit Raspoutine de sa position à la Cour.

Mais au même instant où un sentiment de jalousie dévorante s'emparait de lui, Iliodore sentit que le charme diabolique qui l'avait jusqu'alors lié à Raspoutine s'évanouissait. Maintenant il allait pouvoir haïr son ennemi en toute liberté et sans entrave. Et il le lui montrerait ! Cet insolent paysan dépravé allait avoir un ennemi mortel dans la personne du « grand insulteur » !

Iliodore s'empara de quelques lettres particulièrement amicales de l'impératrice et des grandes-duchesses. C'était il est vrai un péché et un vol, mais il le faisait dans l'intérêt de la vérité et pour sauver les souverains ainsi que la nation tout entière ; cela justifiait son acte. Il quitta Pokrovskoïé le lendemain, bien décidé à se venger de Grigori Efimovitch, à le démasquer, à dévoiler son infamie à l'empereur et à l'impératrice. Il partit dans cette intention pour Saint-Pétersbourg.

Le moine se rendit bien compte à vrai dire des difficultés de son entreprise. On avait su imposer silence au bon père Théophane, quand il avait essayé de s'interposer à la Cour contre Raspoutine. Iliodore se souvenait de l'air menaçant de Grigori Efimovitch quand il avait crié au recteur de l'Académie de théologie :

— Tu verras de quel bois je me chauffe !

Et ce n'était certes pas par hasard que Théophane, le prédicateur de la Cour, le confesseur de l'impératrice, avait été destitué de ses hautes fonctions et envoyé en Tauride par punition.

Mais Iliodore se sentait plein de courage. Il était sûr de lui. N'était-il pas le « chevalier du royaume céleste » comme on l'appelait ? On craignait et révérait le « grand insulteur » pour son intrépidité. Lui qui s'était attaqué avec succès à des gouverneurs, à des lieutenants de police et à des ministres, lui qui avait même tenu tête au Saint Synode, devait-il avoir peur de se dresser en face d'un paysan, d'un rustre, et d'ouvrir les yeux aux souverains ?

Depuis cette nuit bénie où le charme que Raspoutine exerçait s'était évanoui, Iliodore avait appris de nouveau à « insulter », ce noble don que depuis les prophètes de l'Ancien Testament, personne n'avait possédé d'une façon aussi complète que le moine de Tsaritsine. De ce jour-là, il se mit à crier au monde entier que Raspoutine n'était qu'un monstre plein de vices, enfanté par l'enfer, et qu'il fallait l'exterminer comme une vipère. Les injures, les malédictions contre Gigori Efimovitch jaillirent de sa bouche. Il conta chaque jour de nouvelles anecdotes sur ses mauvaises actions et ses débauches scandaleuses. Il prétendit que chez la commerçante Lébédiéva, à Tsaritsine, il avait regardé par le trou de la serrure, et que ce qu'il y avait vu était loin de ressembler au combat d'un saint contre le diable !

Et ces « baisers de frère » que Raspoutine donnait aux femmes en signe de bienvenue ! Pourquoi n'embrassait-il que celles qui étaient jeunes et jolies ? Pourquoi ne faisait-il pas aussi descendre le Saint-Esprit sur les vieilles grand-mères avec ses baisers ? Enfin le visage crispé de haine et de dégoût, Iliodore parlait de la belle femme du voiturier, Eléna, que Grigori Efimovitch avait attirée dans ses filets. Son mari, un brave, un fidèle, un croyant de la Sainte Eglise, qui avait vaillamment contribué à l'édification du « Mont Thabor », pouvait maintenant se réjouir et en porter les conséquences !

Le moine disait à qui voulait l'entendre que Grigori Efimovitch avait voulu, pendant le voyage qu'il avait fait avec lui jusqu'à Pokrovskoïé, le convertir à la foi des klysti. Un jour qu'on lui parlait du saint père Grigori, Iliodore hurla avec colère :

— Un saint ! Ah bien oui ! Un diable sacré, voulez-vous dire !

Il alla chez Hermogène, justement de passage à Saint-Pétersbourg, pour le gagner à la campagne déchaînée contre le « diable sacré », et, quand il lui en eut parlé, il commença à écrire à tout le monde, même au tsar. Il s'adressa aussi au docteur Badmaïev pour le supplier d'user de son influence sur l'empereur.

« Je vous en prie », écrivait-il au Thibétain, « finissez-en avec Raspoutine. Sa puissance, son crédit auprès du peuple grandissent chaque jour. Ce n'est pas de mon sort que je m'inquiète, mais bien du destin de la famille impériale ! Songez que tout cela provoquera à la fin un scandale énorme, et peut-être même une révolution ! Au nom de Dieu, fermez-lui la bouche le plus tôt possible ; chaque jour est précieux ! »

Dans une conversation avec Hermogène, Iliodore déclara en tremblant de colère :

— Je voudrais bien savoir si la famille impériale se séparera oui ou non de ce gredin ! Qu'est-ce que cela signifie ? Nous mourons tous pour elle, nous nous sacrifions tous pour elle, et elle se livre à je ne sais quoi avec cet homme licencieux !

Le « chevalier du royaume céleste » s'était adjoint dès le début, comme compagnon de lutte, l'« innocent sacré » Mitia Koliaba. Celui-ci avait en effet perdu à l'apparition de Raspoutine, et pour longtemps, sinon pour toujours, son gagne-pain. Il hurlait, gémissait et rugissait en vain, ses prophéties n'étaient plus écoutées. Son « truchement » le

chantre-sacristain Iégorov, avait beau traduire ses cris et les gesticulations de ses moignons en prédictions épouvantables si l'on ne chassait pas immédiatement le paysan Grigori Efimovitch, cela ne servait à rien. Personne ne faisait attention à son tapage : on ne se donnait même plus la peine à la Cour de l'écouter. Si Nicolas ou Alexandra éprouvaient le besoin de se faire dire l'avenir, on préférait s'adresser à Grigori Efimovitch, qui s'y connaissait mieux que Mitia Koliaba, et qui au moins s'exprimait en un langage compréhensible, quelquefois même trop clairement.

Dans les divers salons également, on ne s'occupait plus de l'« innocent sacré ». On préférait les prophéties de Raspoutine. Le pauvre Mitia Koliaba et son interprète étaient dans l'oubli et ils cherchaient à éviter un désastre en criant à tous les échos que Grigori Efimovitch n'était qu'un « faux prophète ».

Aussi Mitia Koliaba accepta-t-il avec empressement, quand Iliodore et Hermogène lui demandèrent de les seconder dans leurs entreprises contre le « diable sacré ». On constitua un véritable conseil de guerre auquel prirent part l'évêque, le « grand insulteur », l'« innocent sacré » et le chantre-sacristain Iégorov. Iliodore et Hermogène essayèrent d'abord d'obtenir l'adhésion du ministre de la Justice Chtéglovitov. Ils allèrent le trouver officiellement pour s'informer s'il n'était pas possible de faire éloigner légalement Raspoutine, mais le ministre n'osa pas tenter une action contre l' « ami » des souverains.

Les conspirateurs étant convaincus qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté, ils résolurent de faire un acte d'éclat pour obliger Grigori Efimovitch à reconnaître solennellement ses péchés et le mettre dans l'obligation de faire pénitence.

Raspoutine revenait justement d'une visite aux souverains, en Crimée, quand Iliodore alla le trouver. Le moine raconta au staretz qu'Hermogène regrettait bien ses hostilités et, désirant ardemment le revoir, le priait de venir chez lui. Raspoutine tomba dans le piège et, accompagné d'Iliodore, il se rendit dans l'appartement de l'évêque où l'« innocent sacré », deux prêtres et un journaliste attendaient.

Grigori Efimovitch, à son arrivée, remarqua qu'Hermogène n'était pas seul et il pressentit qu'il y avait quelque chose de louche, mais au même moment Mitia Koliaba entra en transe et se mit à injurier follement le staretz, en poussant des hurlements et en brandissant ses moignons d'une façon menaçante. Raspoutine se ruait furieux sur l'« innocent » quand Hermogène, le géant, apparut brandissant un énorme crucifix. Il s'interposa entre les deux « faiseurs de miracles » et se mit à frapper le staretz de toutes ses forces.

Il y eut alors une bagarre épouvantable. Iliodore émettait une foule d'accusations contre Grigori Efimovitch, et faisait en même temps de nombreuses citations de l'Ecriture Sainte. Enfin, tous tombèrent sur Raspoutine, le rouèrent de coups et le contraignirent par d'épouvantables menaces à faire une confession solennelle. On le traîna dans la chapelle avoisinante, et il jura par tous les saints du paradis qu'il cesserait désormais ses relations avec la Cour.

Dans une telle situation, en présence d'adversaires supérieurs en nombre et armés de crucifix, le staretz accéda à toutes les exigences et fit vraiment le serment auquel on le contraignait. Mais au fond de lui-même il était bien décidé à se venger terriblement de ses agresseurs.

A peine les conspirateurs lui eurent-ils rendu sa liberté, qu'il courut au télégraphe et expédia une longue dépêche à l'empereur alors à Yalta. Il disait en particulier

qu'Hermogène et Iliodore l'avaient attiré dans un guet-apens, dont grâce à Dieu il avait réussi à sortir sain et sauf.

La soif de vengeance de Grigori Efimovitch n'était d'ailleurs pas apaisée. Il avait le plus grand désir de payer ses ennemis de la même monnaie. Il se servit pour cela de Mme Golovine et lui demanda d'inviter Iliodore le lendemain. Là, dans la maison de la « mère de l'Eglise », il organisa contre le moine la même embuscade que celui-ci avait préparée contre Raspoutine.

Grigori Efimovitch y avait rassemblé toutes ses adoratrices et dès qu'Iliodore entra, il se précipita sur lui et l'accabla d'injures grossières. Puis toutes les femmes s'acharnèrent sur le moine et voulurent lui arracher les yeux. Bref, le « grand insulteur » s'empressa de prendre la fuite. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine ; le beau-frère de Mme Viroubova, M. Pistolkors, un homme de grande taille, était entré et s'était mis à le battre consciencieusement. Enfin Iliodore put gagner la rue, poursuivi par un essaim de femmes qui l'injuriaient.

Quelques jours plus tard, un arrêté du tsar parvenait à Saint-Pétersbourg, et les deux adversaires de Raspoutine étaient sévèrement punis : Hermogène perdit son évêché et fut exilé dans un couvent de Lituanie et Iliodore enfermé au couvent Floritchéva Pustine.

Peu de temps après, Iliodore réussit à s'évader, mais comme il ne pouvait plus rester en Russie, il partit en Norvège et là recommença sa campagne contre le staretz.

Il écrivit d'abord un pamphlet intitulé Le *Diable Sacré,* dans lequel il porta contre Raspoutine des accusations assez fantaisistes, et où il cita un grand nombre des lettres de l'impératrice et des grandes-duchesses dont les originaux étaient en sa possession. Enfin à l'aide de documents dont la plupart étaient faux, il s'attaqua non

seulement à Raspoutine mais aussi à la famille impériale qu'il injuria gravement.

Mais le moine exilé ne parvint pas à trouver un éditeur pour son ouvrage, personne ne s'intéressant à ce moment à ce qu'il dévoilait ; son manuscrit resta donc dans son tiroir. Par contre il s'occupa activement de préparer un attentat en règle contre Grigori Efimovitch.

Il y avait encore à Tsaritsine suffisamment d'adeptes fanatiques du « grand insulteur », et Iliodore utilisa ses apôtres restés en Russie pour la réalisation de son plan. En 1913 déjà, un grand nombre de ses admiratrices se réunirent et résolurent de venger l'injure grave qui avait été faite à leur vénéré moine. Elles préparèrent un plan : elles devaient attaquer Raspoutine et le châtrer. Mais elles furent assez imprudentes pour parler un peu trop de leurs intentions, et finalement Raspoutine fut prévenu à temps par un certain Sinitzine.

En 1914, sur l'ordre direct d'Iliodore, ses adeptes formèrent un « comité d'action », et découvrirent une prostituée, alors dans une misère effroyable, laide, hystérique et bigote, du nom de Kionia Gousséva, qui se laissa persuader de punir Raspoutine de ses « actions ignobles ». La Gousséva partit pour Pokrovskoïé, et y séjourna chez un paysan, sous prétexte qu'elle faisait un pèlerinage.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi sans que cette femme pût trouver l'occasion de commettre son crime. Enfin le 28 juin, à la veille de la déclaration de guerre, Raspoutine venait de recevoir un télégramme de la tsarine, et il courait dans la rue après le facteur pour lui remettre la réponse, quand la Gousséva, qui se tenait toujours près de chez lui, s'approcha et lui tendit la main en demandant l'aumône. Pendant qu'il fouillait dans sa poche, elle lui planta un couteau dans le ventre, en hurlant qu'elle tuait l'Antéchrist.

Grigori Efimovitch tendit ses forces pour ne pas tomber. Pressant de ses deux mains la blessure béante, il put arriver jusque chez lui. La meurtrière pendant ce temps courait partout comme une folle. On eut du mal à l'arrêter, et il fallut la lier pour la conduire en prison.

Raspoutine était très grièvement blessé. Le médecin de Tioumen, appelé par dépêche, arriva huit heures plus tard, et entreprit immédiatement à la lueur d'une bougie une opération très délicate. Quelques jours après Grigori Efimovitch fut transporté à l'hôpital de Tioumen, et pendant des semaines il resta entre la vie et la mort.

L'enquête établit que la meurtrière n'avait pas sa raison. Aussi la Justice résolut-elle de classer l'affaire, et la folle fut internée. On évita ainsi un procès qui n'aurait servi à personne et aurait été désagréable aux souverains.

11

LES « DINERS AU POISSON » CHEZ LE PRINCE ANDRONNIKOV

Par un matin brumeux de l'hiver 1914, Raspoutine, enveloppé dans sa grosse pelisse, traversait en traîneau la Fontanka quand il reconnut dans une automobile qui roulait à une vive allure le prince Andronnikov, qu'il avait déjà vu souvent, mais auquel il n'avait encore jamais parlé. Penchant la tête au-dehors, Raspoutine cria de toutes ses forces en agitant les bras :

— Eh ! Nicolas Pétrovitch ! Attends donc un moment ! Tu arriveras toujours assez tôt !

Andronnikov, étonné, fit arrêter sa voiture et regarda avec surprise l'homme du traîneau, que malgré ses efforts il ne parvenait pas à reconnaître. Raspoutine de son côté avait donné l'ordre à « l'isvostchik » de s'arrêter. Il se dégagea de sa fourrure et courut à Nicolas Pétrovitch qu'il embrassa impétueusement.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Tu ne me reconnais donc pas ?

— Vous devez vous tromper, en effet. Je suis le prince Andronnikov.

— Eh par Dieu ! Je sais bien qui tu es ! Moi, je suis Grigori Efimovitch Raspoutine ! Où vas-tu ?

— Chez moi, répondit Andronnikov, dont les traits s'éclairèrent visiblement.

— Eh bien sais-tu ? dit Raspoutine, je t'accompagne. C'est Dieu lui-même qui m'envoie vers toi aujourd'hui.

Nous avons beaucoup de choses à nous dire !

Le prince Nicolas Pétrovitch reconnut immédiatement toute l'importance de sa rencontre avec Grigori Efimovitch et les conséquences qui allaient en résulter. Il était bien peu religieux, juste autant qu'il lui semblait nécessaire pour ses affaires, mais cette fois il pensa vraiment que c'était Dieu qui avait mis Raspoutine sur son chemin.

— Où est ton beau coin aux icônes, avec la belle image de la Vierge ? demanda Raspoutine en entrant chez le prince. On m'a raconté que tu possédais une véritable chapelle !

Andronnikov conduisit son hôte avec empressement jusqu'à son oratoire qui ressemblait vraiment à l'intérieur d'une petite église. Le staretz se mit aussitôt à genoux, fit une longue prière, à laquelle le maître de maison se joignit pieusement, un peu par devoir. Enfin Grigori Efimovitch se leva, invitant d'un geste le prince à en faire autant.

— Maintenant, Nicolas Pétrovitch, dit-il, que nous nous sommes purifiés dans la prière, nous allons pouvoir parler sans crainte de nos affaires !

Une conversation assez animée s'ensuivit dans le salon du prince, au cours de laquelle le nom du ministre de la Guerre Soukhomlinov ayant été prononcé, Raspoutine raconta que Soukhomlinov l'avait traité de bête brute, et qu'il voulait le renverser. Andronnikov fut aussitôt de son avis : il avait eu lui-même d'assez graves désaccords avec le ministre, et il était heureux de constater que Raspoutine lui en voulait aussi. Le prince eut immédiatement l'idée de se servir de Grigori Efimovitch pour faire destituer le ministre ; il fit part en grand détails de tout ce qu'il savait des défauts et des faiblesses de Soukhomlinov, jusqu'au moment où Raspoutine l'interrompit, visiblement agacé.

— Ecoute, mon cher, je préfère revenir demain chez toi. Prépare du poisson et fais venir quelques bouteilles de

madère. On cause mieux en mangeant ! On ne traite vraiment bien des affaires aussi importantes que celle-ci que pendant un bon repas.

Andronnikov acquiesça avec joie à cette proposition et prit dévotement congé de son hôte. Celui-ci allait quitter l'appartement, quand il revint brusquement sur ses pas, réclama de quoi écrire et griffonna sur un morceau de papier :

« Tu es un homme d'esprit ! Ta force vient de ton esprit ! »

Il remit le billet au prince, en le priant de le conserver en souvenir de leur première conversation.

— Car, ajouta-t-il, nous allons devenir de bons amis !

Le lendemain soir, le staretz fut exact au rendez-vous. Le prince avait bien fait les choses, les mets et les boissons étaient choisis. Enfin il avait invité son amie, Mme Tchervinskaïa.

Celle-ci était une parente de la femme de Soukhomlinov, mais elle était complètement brouillée avec la famille du ministre. Elle était grande et bien faite, élégante, et cependant un peu fanée, car elle approchait de la cinquantaine. Très spirituelle et très gaie en société, tout homme d'esprit éprouvait un réel plaisir à s'entretenir avec elle. Enfin elle était très discrète et, dans le cas présent, elle devait être un auxiliaire précieux, car elle savait sur le ménage Soukhomlinov beaucoup plus de choses que le prince, pourtant bien informé déjà.

Raspoutine fut enchanté de rencontrer une jolie femme, il l'embrassa aussitôt ainsi que le maître de maison. Il dit quelques mots à celui-ci, et embrassa encore la Tchervinskaïa. C'était ainsi son habitude de saluer deux fois les femmes qui lui plaisaient.

Ils se mirent immédiatement à table, et commencèrent tous trois à parler de l'affaire Soukhomlinov. Le staretz se servit copieusement : il prenait l'un après l'autre les poissons à même le plat, les ouvrait avec ses doigts et en grignotait la chair à même les arêtes.

Mme Tchervinskaïa de son côté ôtait la peau de chaque morceau avec sa fourchette, qu'elle tenait délicatement. Mais elle ne mangeait presque pas : il lui revenait constamment à l'esprit de nouvelles anecdotes assez malpropres sur le ministre et sur sa femme, et à force de parler c'est à peine si elle arrivait à séparer le poisson des arêtes. Le prince lui non plus ne mangeait pas beaucoup : il était tout à son affaire, et combinait sans cesse de nouveaux plans et de nouvelles intrigues. Quant à Grigori Efimovitch, il engloutissait un poisson après l'autre, buvait de nombreux verres de madère, se sentait à son aise enfin, et faisait claquer sa langue avec plaisir. Quelquefois, il cessait de manger, brandissait un poisson au bout de son poing, et s'écriait qu'il apprendrait à vivre à Soukhomlinov, puis il dévorait de plus belle.

Cependant, de temps à autre, il parlait sans transition de tout autre chose. Il avait en effet toujours de multiples affaires en tête et n'aimait pas voir la conversation languir longtemps sur un même sujet. Du reste, pour lui toute question importante pouvait être résolue en quelques mots, comme par exemple : « Je vais le faire ! » ou quelque chose dans ce genre. Il abandonna donc le thème Soukhomlinov et, tout en tournant et retournant son morceau de poisson entre ses doigts, il commença à parler de ses rapports avec Dieu, de questions assez délicates sur l'âme, de la foi, puis après quelques phrases énergiques, il se tut. Le prince Andronnikov et son amie la Tchervinskaïa, demeurèrent fort surpris de l'esprit de Grigori Efimovitch et de son expérience.

Enfin le staretz se leva, essuya le vin qui mouillait sa barbe, et dit encore une fois en s'éloignant de la table qu'il s'occuperait de Soukhomlinov.

— Il faut que vous sachiez, ajouta-t-il, que « papa » et « maman » font tout ce que je veux !

Là-dessus, il embrassa Mme Tchervinskaïa, puis le maître de maison, et courut vers la porte.

— Des marchands de Sibérie m'attendent à la « villa Rodé », criait-il. Ils m'ont apporté des tapis et ils ont commandé des tziganes.

Il chantonna quelques mesures de la *Troïka,* esquissa des pas de danse, regarda amoureusement la Tchervinskaïa et disparut.

En automne 1915, Mme Tchervinskaïa alla trouver Béletzki qui venait d'être nommé vice-ministre, pour lui présenter une requête. Au milieu de la conversation, une fine cigarette entre les doigts, elle dit comme par hasard :

— Le petit père Grigori Efimovitch est encore venu manger du poisson avec nous hier soir. Il nous a beaucoup parlé de l'empereur et de l'impératrice, à Nicolas Pétrovitch et à moi !

Béletzki, qui avait jusqu'à ce moment écouté son interlocutrice d'une oreille assez distraite en jouant avec sa chaîne de montre, devint très attentif en entendant prononcer le nom de Raspoutine. Il se fit aussitôt donner des détails très précis sur ce qui se passait pendant ces dîners au poisson, et promit enfin à Mme Tchervinskaïa que sa demande aurait une suite favorable. En prenant congé d'elle, il la pria de le rappeler au bon souvenir du prince Nicolas Pétrovitch, qu'il n'avait pas eu le plaisir de voir depuis longtemps.

Le sénateur Stéphane Pétrovich Béletzki venait d’être nommé vice-ministre, en même temps que Khvostov était devenu ministre de l’Intérieur. C’était donc lui qui avait maintenant le haut commandement de la police et du service des renseignements. Depuis que le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch et les « vrais Russes » s’étaient détournés de Raspoutine, Béletzki était un des agents les plus adroits dans la campagne contre le staretz. Il portait presque chaque jour au colonel Balinski, à la chancellerie du grand-duc, un rapport exact sur les désordres de Grigori Efimovitch. Il fournissait ainsi aux « Nicolaïévitch » et aux « Monténégrines » un matériel énorme, que ceux-ci accueillaient avec joie.

Quand le vice-ministre Béletzki apprit par la Tchervinskaïa les relations d’amitié qui existaient entre Raspoutine et le prince Andronnikov, il se rendit compte, en homme habitué aux affaires de la police secrète, de tout le profit qu’il pourrait tirer de ces « dîners au poisson ». C’était là une occasion d’être constamment informé de toutes les affaires privées du staretz, et les matériaux qu’il pourrait ainsi amasser seraient les bienvenus auprès du grand-duc Nicolas Nicolaïévitch et des « vrais Russes » qui sauraient en user dans leurs entreprises contre Raspoutine. Mais en dehors de ces considérations, Béletzki vit aussi l’avantage qu’il pourrait lui-même tirer à l’avenir, en qualité de vice-ministre, de ces rencontres, le ministre Khvostov s’intéressant aussi au plus haut point aux plans et aux intérêts de l’« ami », et désirant toujours en être informé aussi exactement que possible.

Béletzki convoqua en conséquence le prince Andronnikov, après avoir consulté son dossier et s’être rendu compte de ses relations avec le ministère. Il constata avec joie que le prince avait reçu autrefois des subventions régulières, et qu’il avait rendu quelques services en qualité d’agent secret. Quand Andronnikov se présenta chez lui, il

réduisit au minimum les formules de politesse, échangea avec son visiteur quelques phrases obligeantes et passa immédiatement au sujet intéressant, comme un chef de police le fait d'habitude avec son subordonné. D'une voix un peu chantante, exagérément mélodieuse même, il fit comprendre au prince pourquoi il l'avait fait venir.

— Mon cher Nicolas Pétrovitch, nous avons entendu parler des « dîners au poisson » auxquels vous invitez Raspoutine. Le ministre et moi, nous verrions le plus grand intérêt à ce que vous le receviez si possible deux fois par semaine ; nous nous permettrons même d'user de temps à autre personnellement de votre hospitalité. Vous savez par expérience que dans de telles circonstances, le ministère ne se montre pas avare, et nous sommes prêts naturellement à vous indemniser des frais que nous vous imposons en vous demandant de recevoir Grigori Efimovitch. D'ailleurs, vous pourrez compter personnellement sur notre reconnaissance.

Puis Béletzki lui fit observer qu'il serait bon que Mme Tchervinskaïa fût toujours invitée à ces réunions, qu'elle saurait mettre très adroitement la conversation sur « certains sujets » et poserait « diverses questions », enfin il lui démontra encore une fois qu'on saurait se montrer large à son égard. Béletzki termina son exposé et regarda le prince avec des yeux ronds pleins de promesse.

Mais Andronnikov avait bien l'expérience de ces sortes d'affaires du Service Secret. Il lui parut très opportun de ne pas se laisser tenter par de vagues promesses, ni de compter sur une reconnaissance à venir. Il voulut exiger dès l'instant une rétribution certaine. Il répondit donc qu'il était prêt à accéder aux désirs de Béletzki, mais qu'il ne consentirait à aucun prix à être dédommagé de ses frais. Il serait seulement heureux si le ministère lui venait en aide pour faire paraître son Journal *Golos Rossii,* car il avait

l'intention de soutenir énergiquement, dans cette feuille, la politique des ministres de ses amis.

Béletzki comprit à demi mot ; bref, un accord intervint entre les deux hommes. Andronnikov quitta le cabinet du vice-ministre avec la promesse formelle que le ministère subventionnerait largement son *Golos Rossii,* et que Mme Tchervinskaïa recevrait une indemnité mensuelle pendant toute sa participation aux « dîners au poisson » du prince. Andronnikov, de son côté, s'était engagé à recevoir Raspoutine au moins deux fois par semaine il ferait un rapport exact de tout ce qu'il dirait et enfin il inviterait de temps à autre le ministre Khvostov et son bras droit Béletzki, pour attirer le staretz, Andronnikov devait remettre chaque fois à Raspoutine une somme importante, que le ministère rembourserait au prince par prélèvement sur les fonds secrets.

Malgré toutes ces dispositions, Khvostov et Béletzki éprouvèrent un sentiment d'inquiétude la première fois qu'ils se rendirent chez le prince Andronnikov. Béletzki savait bien en effet que pendant qu'il faisait surveiller Raspoutine, celui-ci le faisait espionner de son côté et qu'il n'ignorait pas par conséquent ses relations avec le grand-duc Nicolaïévitch. Quant à Khovstov, il n'avait pas la conscience bien tranquille, car si l'incident de Nijni-Novgorod pouvait être considéré comme oublié depuis qu'il avait fait preuve d'une si belle voix, Khvostov avait cependant commis une faute considérable : impatient d'être nommé ministre, il n'avait pas attendu le retour de Grigori Efimovitch, alors à Pokrovskoïé ; il avait au contraire profité de son absence. Mais le staretz n'aimait pas que l'on agît de sa propre autorité, de sorte que Khvostov redoutait un peu de se retrouver en face de lui.

La gêne fut évidente dès leur entrée dans le salon d'Andronnikov. Le staretz, la main droite dans sa ceinture, allait et venait dans la pièce, observant le gros Khvostov

avec méfiance, et gardait un silence accablant. Le prince Andronnikov, si adroit d'ordinaire, ne savait comment sortir de cette situation. Enfin Raspoutine s'arrêta devant Khvostov et le regardant avec hauteur :

— Eh bien ! mon gaillard ! Tu en as mis un empressement à te faire nommer !

Puis il recommença à marcher avec agitation, et un silence pénible régna de nouveau.

— A Nijni-Novgorod, tu ne m'as même pas invité à dîner, tu t'es conduit comme un mufle ! bougonna Grigori Efimovitch.

Puis il reprit :

— Comme tu t'es pressé, hein ! – Et toi aussi ! ajouta-t-il en se tournant vers Béletzki.

Mais celui-ci avait eu le temps de reprendre un peu son sang-froid ; il inonda le staretz de compliments, de marques de reconnaissance et de louanges exagérées, auxquelles se joignit Khvostov. Le prince Andronnikov profita de l'occasion pour faire valoir ses talents, et les trois hommes ne laissèrent plus à Grigori Efimovitch le temps de placer un mot. Ils le remercièrent d'une voix émue, le prièrent de les honorer de sa faveur et de ses conseils : ils espéraient qu'il voudrait bien maintenant les guider à l'avenir et leur éviter de commettre de nouvelles fautes. Enfin, la Tchervinskaïa apparut et pria le staretz de venir à table. La mauvaise humeur de Raspoutine se dissipa comme par enchantement après quelques verres de madère, et il fit même des compliments à Khvostov sur sa belle voix de basse.

Pendant que les poissons disparaissaient du plat les uns après les autres, ces messieurs parlèrent de choses importantes concernant l'administration de l'Etat. Dès leur première entrevue avec le staretz, Khvostov, Béletzki et Andronnilcov surent adroitement poser quelques questions

pour tâcher de connaître ainsi les plans et les intentions de Raspoutine. Il est vrai que plusieurs difficultés se présentèrent, précisément à cause du dîner lui-même : quand un des assistants lui demandait quelque chose, Raspoutine continuait paisiblement à manger, vidait un verre de vin, s'essuyait la bouche du revers de sa manche, et enfin commençait à répondre ; il paraissait chaque fois le faire avec prudence et après avoir mûrement réfléchi. Plus les questions de Béletzki et d'Andronnikov étaient adroites, plus les réponses du staretz paraissaient ambiguës. Malgré leurs efforts, ils ne parvinrent pas à lui tirer une remarque un peu vive ou spontanée. Bref, au bout d'un moment, les trois hommes éprouvèrent le sentiment pénible que Raspoutine resterait réservé, prudent, et par conséquent sans intérêt pour eux, aussi longtemps qu'il mangerait du poisson.

Après le dîner, la société se rendit au salon. Andronnikov prit le staretz à part et s'écarta avec lui pendant quelques minutes. Derrière une porte, le prince présenta cinq billets de cent roubles à son hôte, qui les enfouit dans la poche de son pantalon sans seulement les regarder. Andronnikov pria alors Grigori Efimovitch de revenir deux jours plus tard, lui donnant à entendre qu'il lui remettrait la même somme. Raspoutine fit seulement un signe de tête, et les deux hommes retournèrent au salon où, pendant ce temps, Khvostov et Béletzki avaient donné à la Tchervinskaïa les instructions nécessaires.

Mais la société ne devait pas rester tranquille ce soir-là. La maîtresse de maison se leva soudain et quitta la pièce ; le gros Khvostov la suivit, au grand désappointement de Béletzki. Dans le corridor, le ministre chuchota à l'oreille de la Tchervinskaïa qu'elle devait aussi avoir l'œil sur les faits et gestes de Béletzki, et s'intéresser à ce que l'on dirait derrière son dos, de lui Khvostov. Il saurait se montrer reconnaissant de ses communications. Tout parut

enfin terminé, et les invités se trouvèrent de nouveau ensemble. Ils parlèrent encore environ une heure de politique. Au départ, Béletzki prit la Tchervinskaïa à part, et la pria en confidence de lui rapporter ce qu'elle observait entre Khvostov et Raspoutine. Tous étaient enfin d'accord, ils s'embrassèrent avec affection et partirent.

Cette soirée mémorable inaugura la série des « dîners au poisson », qui devinrent historiques. De ce jour, en effet, les affaires de l'Etat les plus importantes furent discutées et traitées pendant ces repas entre le ministre, son bras droit et l'« ami ». Tous avaient beau avoir le plus grand intérêt à tenir ces réunions secrètes, le bruit finit par s'en répandre avec de plus en plus de certitude. Il est facile de comprendre que tous ceux qui se sentirent menacés dans leur autorité, quelquefois même dans leur existence, durent éprouver un sentiment de pénible surprise, de fureur et de révolte.

Le « dîner au poisson » suivant ne se distingua en apparence en rien du précédent. Raspoutine, Khvostov, Béletzki, Andronnikov et la Tchervinskaïa étaient de nouveau réunis autour de la table et bavardaient. A part le staretz, personne n'avait l'air d'avoir de l'appétit. Grigori Efimovitch dévorait sans arrêt, pendant que les autres lui parlaient avec animation et en oubliaient de toucher aux mets qui étaient devant eux. Il est vrai que l'on devait, au cours de cette soirée, mettre au point une affaire d'Etat de la plus haute importance : il s'agissait du conflit entre le procurateur Samarine et l'évêque Varnava à propos de la canonisation de Jean de Tobolsk.

Khvostov, Béletzki et Andronnikov tentèrent d'abord de questionner adroitement Raspoutine et de connaître son opinion personnelle à ce sujet. Le ministre avait un grand intérêt à ce que la querelle entre le procurateur et l'évêque

prît fin en faveur de Varnava et assurât la retraite de Samarine. Celui-ci représentait l'aristocratie de Moscou et était un adversaire de Khvostov. Pour renverser Samarine, Khvostov avait besoin de l'appui du staretz, et il ne savait pas encore bien clairement s'il pourrait compter sur lui.

Varnava était, il est vrai, un vieil ami de Grigori Efimovitch, et c'était ce dernier qui avait élevé le simple moine à l'épiscopat. Dans la suite, il y avait eu un refroidissement entre eux, car Varnava s'était un peu éloigné de Raspoutine, ce pourquoi celui-ci lui en voulait beaucoup.

La conversation était donc assez languissante et les inconvénients des « dîners au poisson » se faisaient sentir encore plus qu'à l'ordinaire. Grigori Efimovitch mangeait ; mangeait sans cesse : il avait ainsi le temps de réfléchir tout à son aise à ses réponses. Il laissa cependant tomber quelques observations, dont Khvostov et Béletzki purent déduire que Raspoutine n'avait pas entièrement pardonné à son ancien ami Varnava, mais qu'il en voulait certes beaucoup plus au fier Samarine. Il jeta même à un moment donné sur son assiette le morceau de poisson qu'il tenait à la main, et s'écria furieux :

— Que savent-ils de l'Eglise et de la foi, ces aristocrates orgueilleux ? Nous avons besoin de gens simples et pieux qui comprennent le peuple et sachent se faire entendre de lui ! Allons, c'est encore Varnava qui me plaît le mieux, quoique je sois vraiment fâché contre lui !

Cela suffisait. On se leva de table, s'embrassa et se quitta contents les uns des autres. Le ministre savait enfin que les jours de son collègue Samarine étaient comptés.

Au repas suivant, les organisateurs, ayant tiré certaines conséquences de leur expérience, servirent de la viande au staretz, avec l'espoir que ses réponses seraient plus promptes mais ce fut sans succès. Raspoutine ne toucha

pas à la viande et manifesta son mécontentement en ne disant plus un mot. On se vit alors dans l'obligation de faire revenir en toute hâte du poisson ; on en avait d'ailleurs préparé en toute éventualité.

On put alors mettre la conversation sur le procurateur Samarine et sur son successeur. Khvostov avait entre-temps découvert un candidat dans la personne d'un de ses parents, un nommé Volchine. Celui-ci n'avait naturellement aucune capacité spéciale le désignant pour cet emploi, mais ce serait une créature sur laquelle on pourrait compter. Il était d'ailleurs difficile d'obtenir l'acquiescement de Raspoutine pour cette candidature, car entre-temps le procurateur général Sablère avait fait des démarches désespérées pour gagner la faveur du staretz et pour s'assurer la place vacante. Béletzki, qui en avait été informé, imagina pendant le dîner une méthode pour déconsidérer sournoisement Sablère dans l'esprit de Grigori Efimovitch. Il mit le plus naïvement possible la conversation sur la secte des « Imiabochtsi » et des « Onomathodoxes », chassés d'Athos, et avec lesquels il savait que le staretz sympathisait vivement.

Grigori Efimovitch mangeait sans répondre. Enfin il déposa sur son assiette les arêtes qu'il venait de grignoter, s'essuya la bouche et dit :

— Ah oui ! les Imiabochtsi ! Oh j'ai trouvé chez eux, quand je suis allé à Athos, beaucoup de gens intelligents et qui vivent dans la crainte de Dieu !

Béletzki fit alors un portrait épouvantable des persécutions que les « Imiabochtsi » avaient eu à subir du fait de Sablère, et il fit remarquer que Sablère avait agi avec la plus grande rigueur contre les partisans secrets ou déclarés de cette secte.

Raspoutine frappa tout à coup violemment du poing sur la table et s'écria :

— Ah c'est comme cela ! Et bien Sablère aura de mes nouvelles !

Khvostov intervint alors dans la conversation et se mit à vanter les qualités de son candidat Volchine. Il insista sur le fait que Volchine était prêt à mettre fin à la querelle survenue contre Varnava à propos de la canonisation de Jean de Tobolsk, par un compromis en faveur de Varnava. Raspoutine devint attentif, sonda Khvostov du regard, et tortillant l'extrémité de sa barbe, il dit au bout d'un moment qu'il voulait voir une fois ce Volchine et examiner son âme.

A la rencontre suivante le staretz était dans une grande colère.

— Ah tes agents sont de jolis garnements ! dit-il à Béletzki. Toute la journée ils traînent dans mon escalier, ils me suivent partout, enfin je les ai toujours à mes trousses, mais il n'y a pas de danger qu'ils sachent me défendre contre les calomnies que l'on répand sur mon compte ! Attendez un peu, vous apprendrez encore à me connaître !

Et il se mit à dévorer avec rage en lançant des coups d'œil furieux à Béletzki.

Celui-ci fit tout son possible pour calmer le staretz, et voulut naturellement connaître la cause de son mécontentement. Enfin au bout d'un long moment Grigori Efimovitch consentit à dire qu'un journaliste du nom de Davidsohn avait écrit dans le *Birchévi Védémosti* un article plein de sous-entendus injurieux contre lui. Ce Davidshon était d'abord venu à Pokrovskoïé pour y accumuler un dossier considérable contre Raspoutine. Puis il s'était lié avec la famille du staretz, il s'était même fiancé avec sa fille Matrona après lui avoir fait une cour ardente, et quand il avait su de cette façon suffisamment de choses intimes sur Raspoutine, il avait publié cet article scandaleux.

Dès le lendemain matin du jour où Grigori Efimovitch s'était plaint si amèrement, Béletzki lui fit dire que l'affaire était arrangée et qu'il se permettrait de parler au staretz le soir même. Et pendant le « dîner au poisson », Béletzki fit part à Raspoutine de ce qu'il avait entrepris contre ce Davidsohn ! Grigori Efimovitch l'écouta avec un sourire de contentement, et il en oublia même un moment de manger.

— Aussitôt arrivé au ministère, raconta Béletzki, j'ai fait des recherches sur le passé de ce Davidsohn, et j'ai rassemblé un certain nombre de dates fâcheuses pour lui. J'en savais alors suffisamment : je fis venir cet individu, et lui permis de jeter un coup d'œil sur son dossier. Enfin je lui ai remis six cents roubles sur les fonds secrets, et lui ai recommandé énergiquement de réfléchir à l'avenir avant de publier de semblables articles. Davidsohn a compris et m'a abandonné tout ce qu'il avait rassemblé de compromettant. Je me suis fait un plaisir, petit père, de déposer ces papiers cet après-midi même chez Mme Anna Viroubova qui vous les remettra.

Grigori Efimovitch rayonnait :

— Tu es un homme intelligent, Stéphane Pétrovitch ! lui dit-il. Je sens que tu deviendras ministre !

Inutile de dire que Khvostov fut loin d'être charmé de cette remarque, et qu'il résolut de faire surveiller son subordonné plus étroitement que jamais. Quand il quitta ce soir-là l'appartement du prince Andronnikov, il recommanda de nouveau à la Tchervinskaïa de lui donner des renseignements très exacts sur les relations de Béletzki avec le staretz.

Une certaine cordialité s'établit peu à peu dans la salle à manger d'Andronnikov. Ces hommes qui se retrouvaient régulièrement finirent par se connaître assez bien les uns les autres, et n'eurent plus besoin de se gêner beaucoup.

C'est sur quoi Béletzki avait compté dès le début quand il s'était mis d'accord avec Andronnikov. Jusqu'alors il avait conseillé à Khvostov de ne pas aborder la question épineuse de l'ouverture de la Douma, mais le moment lui parut enfin opportun.

La Douma tenait particulièrement au cœur du ministre, et il faisait son possible depuis sa nomination pour obtenir sa convocation. Le Parlement avait été dissous au début de la guerre, ce qui était conforme aux désirs du vieux président du Conseil Gorémikine, qui n'avait pas grande envie de tenir tête aux débats parlementaires. Mais Khvostov par contre, dont l'ambition ne tendait qu'à devenir lui-même président du Conseil, tenait à amener des désagréments au vieux Gorémikine, et à démontrer l'incapacité de celui-ci pendant les séances de la Douma. Gorémikine n'était pas en effet homme à tenir tête aux députés ; il avait dit lui-même qu'il devrait être déjà dans la tombe.

Pour pouvoir convoquer la Douma, il fallait d'abord gagner Raspoutine, et Khvostov savait que ce n'était pas commode. Khvostov et Béletzki avaient déjà essayé plusieurs fois d'avoir son avis à ce sujet, et toujours Grigori Efimovitch s'était montré défavorable.

— Qui y a-t-il à cette Douma ? disait-il. Est-ce que ce sont des représentants du peuple ? Non, ce sont des gros propriétaires, des aristocrates, des gens riches enfin ! Il n'y a pas un seul moujik !

Et en effet les élections qui se préparaient, et qui devaient originairement amener la représentation du peuple, étaient en réalité une question de partis, et les paysans étaient complètement mis à l'écart. Le staretz connaissait et comprenait peu cette situation compliquée, mais il sentait que ce parlement s'opposerait aux deux seuls points du programme qui intéresseraient les moujiks :

la paix et le partage des grandes propriétés entre les paysans. Du reste la plupart des représentants de la Douma, députés présomptueux, gros propriétaires et aristocrates, regardaient Raspoutine avec haine et mépris ; lui-même leur était très hostile.

Khvostov et Béletzki étaient parfaitement au courant de tout cela, et ne se risquèrent qu'après de longs préliminaires à aborder la question de la convocation de la Douma devant le staretz. Il fallut avant tout « cuisiner » le président Rodzianko, auquel Khvostov fit obtenir une haute distinction, quand il lui eut assuré qu'il ne permettrait aucune attaque contre Raspoutine. Ce n'est qu'une fois qu'il eut en poche cette promesse du président de la Douma, que Grigori Efimovitch redoutait particulièrement, que Khvostov commença, pendant un des dîners chez Andronnikov, à influencer Raspoutine.

Il fit valoir tout d'abord l'importance qu'il y avait pour le pays à convoquer les représentants du peuple, que l'on n'avait pas réunis depuis longtemps. Quand il put constater que cet argument avait fait son effet sur le staretz, le ministre alla plus loin et tenta de démontrer que retarder davantage cette convocation de la Douma serait regardé comme l'œuvre de Raspoutine, et augmenterait encore son impopularité.

Comme ils en étaient convenus à l'avance, Béletzki intervint à son tour et fit observer qu'à son grand regret il serait difficile à la police, dans ces conditions, d'assurer la sécurité du staretz : il pourrait facilement arriver qu'un fanatique se livrât à un attentat contre lui. Si l'on convoquait la Douma, cela produirait un effet des meilleurs, et tout danger serait écarté. Khvostov fit alors part de la promesse du président Rodzianko. Béletzki de son côté assura que le vice-président de la Douma, Protopopov, lui avait aussi affirmé que les séances seraient calmes.

Raspoutine écouta ces divers exposés sans donner une seule fois son avis. Au départ cependant il eut un sourire rusé :

— Je réfléchirai tranquillement à tout cela !

Encouragé par ces mots, Khvostov partit quelques jours après pour le Quartier Général tenter de persuader le tsar de la nécessité de convoquer le Parlement.

Mais il arriva trop tard. Le vieux Gorémikine ayant eu vent du complot, avait pris ses mesures pour contrecarrer les projets de Khvostov. Il commença par retarder le plus possible la décision du Conseil des ministres, sans laquelle le décret de convocation ne pouvait être présenté à l'empereur. Puis il fit ce que le ministre de l'Intérieur avait fait : il se mit en rapport avec Raspoutine, et il n'eut pas de peine à renforcer son antipathie pour la Douma.

Aussi au dîner suivant, quand Khvostov demanda au staretz quelles étaient les décisions qu'il avait prises au sujet de la Douma, celui-ci répondit-il sèchement :

— Nous n'avons pas besoin d'elle en ce moment !

Et on ne put le faire changer d'avis. Quand Andronnikov lui eut donné une importante somme d'argent, Raspoutine répéta encore :

— Nous n'avons pas besoin de la Douma en ce moment !

Khvostov était furieux. Son ambition ne le laissa pas en repos, et comme ses tentatives pour amener Grigori Efimovitch à ses idées avaient échoué d'une façon lamentable, il prit une nouvelle résolution qui lui permettrait de réaliser quand même ses projets. Il chercha à éloigner le staretz quelque temps de la capitale, afin d'avoir pendant son absence la liberté d'arriver à obtenir ce qu'il désirait. Il prépara un mémoire dans lequel il démontrait la nécessité pour Raspoutine de faire une tournée d'inspection à Verkhotourié et dans d'autres

cloîtres. Un tel voyage ferait, comme il l'exposa, taire les propos calomnieux qui couraient contre le staretz, et augmenterait sa popularité.

Pour décider Grigori Efimovitch, le ministre, après avoir conféré avec l'évêque Varnava, fit venir l'abbé Martiane de Tioumen, un vieil ami de Raspoutine, avec mission d'user de son influence auprès du staretz en faveur de ce voyage.

Martiane arriva dans la capitale et se déclara prêt à seconder les desseins du ministre, dans le cas où on le nommerait archimandrite. Varnava lui-même avait promis de prêter son concours, à la condition qu'il deviendrait archevêque. Khvostov courut chez Volkine, un de ses parents, qui était devenu entre-temps procurateur général, et il obtint de lui la promesse que les désirs de ces deux ecclésiastiques seraient satisfaits à la première occasion.

Un nouveau dîner eut lieu, auquel prirent part cette fois Varnava et Martiane. Pendant que le staretz mangeait avec son éternel appétit, tous, les uns après les autres, tentèrent de le persuader qu'il devrait entreprendre cette tournée d'inspection dans les couvents. A la fin du repas, Varnava et l'abbé lui sautèrent au cou, l'embrassèrent et le supplièrent d'accepter. Khvostov assura aussitôt avec son sourire le plus aimable que le ministère se ferait un plaisir de subvenir aux frais du voyage, puisqu'il s'agissait d'une affaire de service. Grigori Efimovitch accueillit cette proposition avec une grande joie, et secoua la tête en signe d'acquiescement. Il embrassa le ministre, et là-dessus il partit pour la « villa Rodé ».

Le lendemain le prince Andronnikov lui remit cinquante mille roubles au nom de Khvostov, et le ministre tranquillisé attendit le moment où Grigori Efimovitch quitterait la capitale. Mais ses préparatifs de départ prenaient un temps étrangement long : les jours, les semaines se suivaient, les « dîners au poisson » se

succédaient, et Raspoutine était toujours là. Perdant enfin patience, Khvostov demanda un jour à Grigori Efimovitch quand il comptait partir pour sa tournée d'inspection. Le staretz lui répondit tranquillement qu'il n'avait jamais eu l'intention de s'en aller.

Le ministre et son subordonné n'osèrent pas émettre la moindre observation. Ils quittèrent sans mot dire l'appartement du prince Andronnikov, montèrent toujours silencieusement dans leur voiture, et ce n'est qu'au bout d'un long moment que Khvostov murmura doucement, mais avec rage :

— Croyez-moi, Stéphane Pétrovitch, il nous faudra bientôt « refroidir » ce coquin !

12
LE MEURTRIER A LA GUITARE

Du jour où l'idée lui était venue de faire assassiner Raspoutine, Khvostov ne pensa plus qu'à réaliser ce dessein et toutes ses pensées, tous ses actes s'en ressentirent. Comme Khvostov était ministre de l'Intérieur, chef suprême de la police et de la surveillance de l'empire, cette idée de meurtre s'infusa dans tout l'appareil bureaucratique, la machine tout entière fut prise d'une activité fiévreuse et le projet de mort parcourut tous les services, depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux petits subalternes, remontant ensuite au sommet.

Comme sous un vent de folie, des ordres furent donnés, puis révoqués, il y eut des conférences, des délibérations, des résolutions. Tout cela s'entrecroisa, se corrigea, se contrecarra. On aurait dit que la bureaucratie russe, ce colosse lymphatique, mettait ses membres lourds en mouvement pour se venger de Raspoutine, plein de vie, exubérant de force et de plaisir, du dédain dont ce paysan sibérien faisait preuve vis-à-vis du gouvernement, des ministres les plus adroits, des lieutenants de police, des fonctionnaires et en général de tous les agents.

La vengeance des Bureaux devait être effroyable : mais on put bientôt constater qu'il en serait cette fois-là encore comme dans bien des cas. Le grand projet de vengeance et de mort élaboré contre Raspoutine dut, comme la moindre des requêtes, parcourir chaque service et provoqua un monceau d'actes, de demandes, de réponses, d'explications. Tant et si bien, qu'à la fin il n'y eut rien. Ainsi que pour des milliers de choses entreprises par le ministère et ses annexes, l'affaire s'évapora en fumée.

Il est vrai qu'au début, ce fut assez menaçant. Le ministre Khvostov fit venir son subordonné Béletzki et lui donna l'ordre de commencer tous les préparatifs que nécessitait le projet d'assassiner Raspoutine. Le ministre ajouta que Raspoutine devenant tous les jours un peu plus dangereux pour l'Etat et pour lui-même Khvostov, il fallait en finir le plus tôt possible avec ce paysan grossier. La position du ministre était maintenant suffisamment affermie à la Cour pour ne plus avoir besoin de la protection de Raspoutine, alors que la situation actuelle n'était qu'une suite ininterrompue de périls et d'ennuis graves. En préparant minutieusement le meurtre, on pourrait ensuite facilement écarter tout soupçon et ne jouir que des avantages que cette action présenterait pour le ministre et pour son subordonné. L'argent ne jouerait évidemment qu'un rôle très secondaire dans la conduite de cette affaire, puisque le ministère avait d'importants fonds secrets à sa disposition.

Le vice-ministre fut de l'avis de son chef. Puis il fit observer que l'ancien ministre de l'Intérieur Maklakov avait déjà escompté la disparition de Raspoutine. Béletzki rapporta au ministre Khvostov tout ce que Maklakov avait tenté. Le général Dumbadsé, le lieutenant de police de Yalta, avait demandé télégraphiquement à Béletzki, alors chef de la chancellerie au ministère de la Justice, s'il pourrait compter sur l'assentiment du gouvernement au cas où il ferait assassiner Raspoutine. D'après le plan de Dumbadsé, on aurait, pendant la traversée de Sébastopol à Yalta, attiré le staretz dans un château désert, au bord de la mer, et on l'aurait jeté sur des récifs. Béletzki avait alors émis l'opinion que cette affaire n'était pas du ressort de la Justice, mais de celui de l'Intérieur, et c'est pour cette raison qu'il fit transmettre la dépêche de Dumbadsé au ministre de l'Intérieur Maklakov. Celui-ci s'était aussitôt mis en relation avec le président du Conseil, puis avec la «

Surveillance Spéciale » et enfin avec le gouverneur du Palais. Mais là on avait été d'avis qu'en considération des intérêts de la dynastie, il valait mieux s'abstenir de faire disparaître Raspoutine. Après avoir mûrement réfléchi à toutes ces questions, le ministre Maklakov se décida à refuser son consentement au général Dumbadsé, et l'attentat n'eut pas lieu.

Le ministre Khvostov écouta attentivement l'exposé de son subordonné, mais aussitôt après, il commença à développer son propre plan : on téléphonerait à Raspoutine de la part d'une de ses adoratrices, en l'invitant à se rendre chez elle. Une automobile que l'on aurait amenée à cet effet, attendrait dans la Gorokhovaïa, conduite par un agent, et Raspoutine y monterait sans méfiance pour aller chez la dame. Un autre agent, déguisé en sergent de ville, arrêterait la voiture non loin de là, sous prétexte de travaux dans la rue, et ainsi, le chauffeur pourrait, sans attirer l'attention du staretz, s'engager dans une ruelle peu fréquentée et gagner à toute allure les portes de la ville. Puis à un endroit désigné à l'avance, l'automobile ralentirait et deux hommes masqués sauteraient sur Raspoutine. L'ayant étourdi à l'aide d'un mouchoir imbibé de chloroforme, ils l'étrangleraient avec une corde. Ensuite, la voiture repartirait à toute vitesse jusqu'à la côte et là on enterrerait le cadavre dans la neige, de sorte qu'au printemps il serait emporté au large.

Enfin Khvostov termina en donnant à son subordonné l'ordre formel de commencer tous les préparatifs, de se procurer l'automobile et des agents sur lesquels on pourrait compter, ainsi que le mouchoir, le chloroforme et la corde. Dès que tout serait prêt, il devrait en avertir le ministre et on fixerait alors le moment précis où le meurtre aurait lieu. Béletzki accepta les ordres, déclara qu'il allait se mettre aussitôt en relation avec le chef de la « Surveillance Spéciale » et prit congé de son supérieur.

Le vice-ministre Béletzki était assez intime avec le colonel Komizarov, le chef de « la Surveillance Spéciale », et leurs rapports étaient plus étendus que de fonctionnaire à fonctionnaire. Béletzki lui communiqua donc officiellement les ordres du ministre, mais il lui fit part en même temps de ses propres scrupules. Il lui dit qu'il était évidemment consciencieux et plein d'expérience – n'avait-il pas fait ses preuves du temps de Stolypine ? – qu'il n'était pas sentimental et n'avait naturellement aucune objection morale à faire en ce qui concernait les intentions du ministre. Il ne comprenait que trop bien que Khvostov était très désireux de se débarrasser du staretz par la violence, celui-ci ne lui ayant pas fait avoir le titre de connétable et voulant faire nommer Sturner président du Conseil à sa place. Béletzki avait lui-même étudié autrefois sérieusement la possibilité de tuer le staretz, par ordre du parti du général Bogdanovitch. Si donc il avait des scrupules au sujet des plans de Khvostov, ceci provenait de considérations purement techniques. Bien sûr, l'assassinat de Raspoutine serait très favorablement accueilli par bien des gens, en particulier dans le clergé et à la Douma, et ses auteurs auraient droit à leur reconnaissance, mais d'un autre côté, il fallait compter sur la vengeance de tous les partisans du staretz : ils étaient tout-puissants et cela lui paraissait très dangereux. On pouvait facilement justifier un abus de l'autorité ministérielle, quand un avancement ou tout autre avantage pouvait en être la conséquence, mais vraiment dans le cas présent, il craignait plus de tort que de profit.

Enfin avant tout, le plan de Khvostov était celui d'un dilettante : le ministre, en véritable fonctionnaire de province, ignorait complètement tous les problèmes posés par un meurtre commis à Saint-Pétersbourg. Pour exécuter un tel projet, il fallait d'abord un grand nombre de complices ; c'était déjà une cause d'échec, car on ne

pouvait compter sur tout le monde quand il s'agissait d'une affaire sérieuse. De plus, Grigori Efimovitch était surveillé par quatre agences différentes, et en particulier par les espions de Globitchev, ceux de Spidirovitch et ceux des banquiers, qui travaillaient tous pour leur propre compte et s'observaient mutuellement. Khvostov paraissait n'avoir attaché aucune importance à toutes ces difficultés, et une entreprise aussi maladroitement combinée ne pourrait se terminer que par un échec.

Le chef de la « Surveillance Spéciale » ayant écoute attentivement, répondit que lui aussi s'était occupé plusieurs fois de faire assassiner Raspoutine et qu'il mettrait tout son savoir à une nouvelle tentative, mais qu'il partageait les scrupules de Béletzki. Il avait même quelque motif de le mettre en garde contre toute collaboration avec Khvostov dans cette affaire. En considération de la bienveillance que le vice-ministre lui avait toujours montrée, Komizarov était prêt à lui faire part confidentiellement de certains agissements pas très francs, de Khvostov, et dont il avait eu connaissance par ses agents : le ministre aurait, ces tout derniers temps, affirmé partout, même devant l'empereur, que la surveillance et la sécurité de Raspoutine dépendait entièrement de Béletzki ; il avait très probablement l'intention de faire retomber plus tard sur son subordonné la responsabilité du meurtre qu'il organisait.

Là-dessus, le colonel Komizarov se mit à critiquer le plan lui-même. Il ne pouvait que donner entièrement raison à Béletzki. Ce plan était conçu beaucoup trop à la légère et n'était pas praticable. Il n'était que trop visible que l'expérience de Khvostov n'était pas celle d'un fonctionnaire de la capitale, et qu'il s'était formé à Nijni-Novgorod.

Après avoir bien étudié toute la situation, Béletzki et le chef de la « Surveillance Spéciale » furent d'accord pour

reconnaître qu'il serait dangereux d'aider en quoi que ce soit le ministre dans son projet d'assassinat, et que sa méthode était celle d'un bandit de province. Il devint de toute évidence qu'il fallait faire son possible au contraire, pour que ce plan ne réussît pas : c'eût été vraiment par trop bête de risquer sa peau pour les intérêts égoïstes du perfide Khvostov.

Béletzki proposa tout simplement de dévoiler tout à Raspoutine. Mais le colonel Komizarov l'en dissuada : il ne fallait se lier ni d'un côté ni de l'autre et, après tout, le ministre serait capable de tout nier. Il serait utile d'essayer d'abord de se procurer un papier compromettant écrit de la main même de Khvostov, et alors seulement on pourrait tenter l'attaque contre le ministre.

Il parut nécessaire auparavant d'avoir l'air d'approuver les idées de Khvostov et de donner suite à ses intentions, de façon à pouvoir les déjouer au moment voulu. Bref, Béletzki et Komizarov furent d'accord pour avant tout gagner du temps. Ils résolurent de lui faire croire qu'il y avait un grand nombre de difficultés à surmonter avant de réaliser l'attentat lui-même. Entretemps, ils mettraient tout en œuvre pour protéger Raspoutine contre toute attaque, car il fallait aussi compter sur l'impatience du ministre, qui pourrait tout aussi bien emprunter une voie non administrative pour faire exécuter le meurtre.

Le chef de la « Surveillance Spéciale » donna aussitôt l'ordre de doubler le nombre des agents appelés à la protection de Raspoutine, de façon à mettre le staretz à l'abri de tout danger, et cela, en somme, précisément au moment où le ministre venait de se résoudre à le faire assassiner.

Pendant que le colonel Komizarov prenait un tel soin de la sécurité de Raspoutine, Béletzki se fit un devoir de

laisser croire au ministre qu'il travaillait avec le plus grand zèle à la réalisation de son projet de mort, mais qu'il se heurtait à plusieurs difficultés.

Dans une conversation qu'il eut avec lui, Béletzki avertit le ministre qu'il avait transmis ses instructions au colonel Komizarov, que celui-ci faisait faire les démarches nécessaires et qu'il avait donné des ordres à ses subalternes. Par contre, il se permettait de faire remarquer qu'il serait peut-être bon de préparer un peu à la Cour, d'une façon psychologique, du meurtre de Raspoutine, d'informer par exemple le tsar des antipathies que le staretz avait dans le pays. Béletzki proposa aussi à Khvostov de faire valoir que Raspoutine s'était attiré un grand nombre d'ennemis pas suite de sa vie dévergondée, et qu'il devenait de plus en plus difficile de veiller constamment à sa sécurité, alors que, précisément, Raspoutine faisait toujours son possible pour échapper à la surveillance des agents. Ainsi le ministre ayant à l'avance dégagé sa responsabilité, on ne pourrait lui faire de reproche s'il arrivait un jour quelque chose au staretz.

Khvostov dut se rendre à l'évidence de cette proposition, et il donna l'ordre à son subordonné de consulter le dossier de Raspoutine et de préparer un mémoire sur la question, mémoire qu'il présenterait à l'empereur comme une preuve de la vie déréglée du staretz. Béletzki fit faire ce travail par le chef de sa chancellerie qui, à son tour fit étudier par ses subalternes tous les procès-verbaux de la police secrète, et il en résulta un document que Béletzki transmit au ministre. Béletzki attira particulièrement l'attention de son supérieur sur les derniers rapports des agents relatifs à un séjour de Raspoutine à Pokrovskoïé :

« 12 *juillet.* – Raspoutine est sorti de chez lui à 8 heures du soir avec la femme de Soloviov, arrivée en visite depuis plusieurs jours. Ils sont montés tous deux en voiture et se sont promenés dans la forêt, où ils se sont conduits de

façon très inconvenante. Ils sont revenus une heure plus tard : Raspoutine était très pâle. »

« 13 *juillet.* – Après son bain, Raspoutine est allé chez la femme du chantre Yermolaï. Celle-ci le guettait à la fenêtre. Il y va presque chaque jour, car il entretient des rapports intimes avec elle. Plus tard, Raspoutine a reçu la visite de la femme d'un officier : il l'a embrassée d'une façon fort indécente et est allé se promener avec elle dans la cour. »

« 18 *septembre.* – Raspoutine a reçu de Saint-Pétersbourg une lettre écrite à la machine dont le contenu était le suivant : Tu as une grande influence sur l'empereur, c'est pour cela que nous t'invitons à faire en sorte que les ministres soient responsables vis-à-vis du peuple. Si tu ne le fais pas, nous n'aurons aucune pitié pour toi, et nous te tuerons. Notre main ne tremblera pas comme celle de Gousséva. D'ailleurs nous sommes dix et nous saurons bien te trouver n'importe où tu seras ! »

Quand Khvostov eut pris connaissance de ce rapport, Béletzki insista sur le fait que ce document allait constituer un excellent alibi dont on pourrait se servir après le meurtre. Rien ne serait plus facile en effet que de mettre le crime sur le compte du « groupe des dix ».

Le ministre partit alors pour Tsarskoïé-Sélo. A son retour, il fit appeler Béletzki et le chef de la « Surveillance Spéciale », afin de prendre date pour l'assassinat. On discuta encore une fois le plan en détail, et Béletzki émit l'opinion qu'il serait bon de faire une sorte de répétition générale, méthode qui s'était souvent trouvé justifiée dans l'administration. Il rappela au ministre que, d'après les rapports des agents, deux maris trompés s'étaient déjà introduits une fois avec des revolvers dans l'appartement du staretz. Béletzki était donc d'avis de préparer une scène du même genre, afin de laisser croire que Raspoutine était

menacé par des jaloux. Il n'en serait que plus facile dans la suite d'expliquer le crime.

Mais Khvostov était tellement pressé qu'il ne se laissa pas convaincre. Il ne voulut pas admettre de nouveaux retards. La prudence de son subordonné, qui avait certes ses avantages dans bien des questions administratives, était intempestive dans le cas présent. Le lendemain il convoqua le colonel Komizarov seul, et s'adressa directement à lui pour accélérer le plus possible l'action préparée contre Grigori Efimovitch. En raison des nombreuses difficultés que présentait l'attentat en automobile, Khvostov voulait adopter une autre méthode, et il déclara au colonel qu'il lui paraissait plus raisonnable de faire attaquer Raspoutine pendant une orgie par quelques-uns de ses agents, qui l'étrangleraient.

Le chef de la « Surveillance Spéciale » manifesta par devoir une grande admiration pour ce projet. Il se permit néanmoins de faire observer qu'à son avis, le poison serait bien plus pratique que la corde, car il nécessiterait beaucoup moins de complicités. Le mieux serait d'envoyer au staretz une caisse de vin empoisonné au nom d'un « solliciteur reconnaissant » : les soupçons se porteraient ainsi d'abord sur cet inconnu et l'on n'aurait besoin de personne.

Le ministre s'enthousiasma pour ce plan. Il y trouva même un perfectionnement : on remplacerait le « solliciteur » par la carte du banquier Dimitri Rubinstein, que Khvostov haïssait sincèrement. Le vin serait remis en son nom à la Gorokhovaïa, et la police saurait aussitôt à qui elle devrait s'adresser : elle arrêterait Rubinstein, et tout serait dit.

Mais Komizarov fit remarquer que Raspoutine, en recevant la caisse, téléphonerait certainement au banquier pour le remercier, et que tout serait alors découvert,

puisqu'il apprendrait que celui-ci ne lui aurait rien envoyé. Le ministre dut, à son grand regret, reconnaître l'exactitude de ce que lui disait le colonel. Il abandonna donc son projet, mais donna l'ordre à Komizarov de s'inquiéter immédiatement du poison. Il ajouta qu'il était inutile de mettre Béletzki au courant, que celui-ci d'ailleurs l'énervait avec ses éternels scrupules. Komizarov offrit de s'occuper personnellement de cette question du poison ; il fit observer qu'il vaudrait mieux ne pas se le procurer à Saint-Pétersbourg même, mais plutôt en province, et il prit le train pour Saratov, non sans avoir auparavant couru chez Béletzki pour l'avertir confidentiellement des nouveaux projets du ministre.

A son retour de Saratov. Komizarov sortit de son portefeuille un petit flacon pharmaceutique qu'il posa sur le bureau du ministre. Il déclara qu'il contenait le poison le plus violent que l'on pût se procurer, et qu'il en vérifierait l'efficacité le soir même sur des chats. Dès le lendemain, il annonça que ses expériences avaient été efficaces, et il fit même une description assez pittoresque des tortures qu'avaient endurées les pauvres bêtes auxquelles il avait donné de cette poudre. Le ministre l'écouta avec complaisance et lui témoigna son contentement.

Khvostov insista pour que l'on en vînt au plus vite de l'expérience sur des animaux au véritable empoisonnement de Raspoutine. Komizarov lui demanda alors l'autorisation, puisque tout était résolu, d'en faire part à Béletzki : il ne voulait se donner aucun tort vis-à-vis de son collègue. Khvostov, après quelques hésitations, le lui permit enfin ; Béletzki fut convoqué et mis au courant. Tous trois étant d'accord sur tous les points, il fut décidé que le meurtre aurait lieu le jeudi suivant dans la soirée. Le ministre manifesta le désir d'assister en personne à cette exécution solennelle. Mais Béletzki l'en dissuada vivement, Komizarov fut aussi de son avis, bref le ministre y renonça.

Il fut convenu que la chose aurait lieu dans l'appartement secret où Raspoutine avait coutume de venir converser avec Béletzki et Komizarov, quelquefois même avec Khvostov, depuis que les « dîners au poisson » chez le prince Andronnikov étaient devenus inutiles.

Le matin de ce jeudi où le crime devait être consommé, le ministre reçut coup sur coup des nouvelles très importantes de ses agents : d'après eux le président du Conseil Gorémikine allait être renversé et la nomination du conseiller d'Etat Sturmer pour son successeur était attendue d'heure en heure. La nouvelle officielle en parvint en effet le soir même au ministère. Khvostov fit aussitôt appeler son subordonné Béletzki ; celui-ci fut introuvable. Le ministre envoya alors un agent à l'endroit où la fatale rencontre avec Raspoutine devait se produire. On revint lui dire que l'appartement était plongé dans l'obscurité, vide et fermé par la police. Khvostov à cette nouvelle se rendit compte que Béletzki et Komizarov l'avaient trahi.

Il chercha alors à qui il pourrait s'adresser pour accomplir le crime. Il se souvint tout à coup de l'attentat organisé contre Raspoutine par le moine Iliodore, et qui avait aux trois quarts réussi. Il s'informa et apprit par son agent privé Rchevski qu'Iliodore était en Norvège, qu'il avait des ennuis d'argent et qu'il cherchait en vain un éditeur pour *Le Diable Sacré.*

Le ministre envoya aussitôt un courrier à Iliodore, en lui offrant de lui venir financièrement en aide, s'il mettait ceux de ses partisans restés en Russie à sa disposition pour préparer un nouvel attentat contre Raspoutine. Khvostov et Iliodore échangèrent ainsi un certain nombre de lettres et de télégrammes. Enfin il devint nécessaire d'envoyer un homme de confiance en Norvège pour faire parvenir à Iliodore la somme promise. Ayant réfléchi, Khvostov s'adressa à Rchevski, qui s'était déjà chargé de semblables commissions.

Béletzki et Komizarov furent aussitôt mis au courant par leurs propres espions des intentions de Khvostov, et ils mirent tout en œuvre pour agir contre lui. Béletzki avait dans ses archives suffisamment de pièces compromettantes contre chaque habitant de Saint-Pétersbourg, pour trouver quelque document suffisant pour faire envoyer l'agent Rchevski en prison pendant quelques années. Il obligea ainsi celui-ci, en lui montrant ces papiers, à se mettre à sa discrétion, et il lui fit promettre de le tenir au courant de toutes ses conversations avec Khvostov.

S'étant concerté avec Komizarov, Béletzki résolut de faire tomber le ministre ; il était certain, en effet d'obtenir par l'intermédiaire de Rchevski un papier compromettant écrit de la main de Khvostov. Il ordonna à l'agent Rchevski de se faire donner une autorisation pour exporter les capitaux qui devaient être remis à Iliodore. Khvostov signa en effet la pièce demandée, et il fut ainsi à la merci de Béletzki.

Celui-ci laissa l'agent quitter tranquillement Saint-Pétersbourg, mais il avait donné des instructions à la frontière. Rchevski fut arrêté à la descente du train sous un prétexte quelconque, fouillé et reconduit sous bonne escorte à Saint-Pétersbourg ; à la visite, on saisit l'autorisation signée par Khvostov. On perquisitionna en même temps à Saint-Pétersbourg chez Rchevski, et Béletzki eut ainsi l'occasion de mettre la main sur un grand nombre de documents qui prouvaient la culpabilité du ministre. Muni de ces papiers, il courut chez Raspoutine, chez le nouveau président du Conseil Sturmer, chez le métropolite Pitirim, chez Anna Viroubova, et il leur démontra que Khvostov avait eu l'intention de faire assassiner le staretz.

La position de Khvostov devint intolérable. Il resta cependant au ministère trois jours de plus que son subordonné ne l'avait prévu. Le ministre en profita en effet pour faire destituer Béletzki de ses fonctions et pour le

faire transférer dans une des provinces les plus éloignées de la Sibérie, à Irkoutsk.

Mais avant de partir pour son nouveau poste, Béletzki fit venir le rédacteur d'un grand journal et lui raconta toute l'affaire, tout ce qu'il savait enfin sur le ministre Khvostov. Cette nouvelle fut aussitôt publiée et causa la plus vive émotion. Béletzki était en effet parvenu, en corrompant un petit fonctionnaire, à faire échapper l'article à la censure, qui avait ordre de ne rien laisser paraître concernant Raspoutine. Le lendemain de cette révélation, Khvostov, destitué par l'empereur, fut disgracié.

Pendant que les projets d'assassinat se succédaient dans le cabinet de Khvostov, pendant que le ministre, son subordonné et le chef de la « Surveillance Spéciale » conféraient pendant des semaines sur la façon la meilleure et la plus rapide d'expédier Raspoutine dans l'autre monde, le staretz continuait à vivre comme à son ordinaire, entouré de toute une armée d'agents de police, d'espions et de sombres meurtriers ; ses orgies se succédaient enfin comme d'habitude.

Comme toujours, chaque matin il allait à la messe, puis revenait à la Gorokhovaïa et se mettait courageusement à son travail quotidien : il prenait en effet très au sérieux ses devoirs de « tsar au-dessus des tsars ». Il recevait des solliciteurs, passait des ordres aux ministres, se montrait généreux envers les pauvres et les besogneux, participait à des quantités d'affaires très embrouillées, et pour lesquelles il se faisait donner de fortes rémunérations. Enfin il montait dans l'automobile que les autorités avaient mis à sa disposition et allait chez les ministres, les généraux, les grands dignitaires de l'Eglise, comme l'exigeaient les intérêts de l'Etat et ses besoins personnels.

Chaque fois qu'il était appelé à Tsarskoïé-Sélo, soit que l'empereur eût besoin de son aide pour une affaire

importante, soit parce que le grand-duc héritier était malade et réclamait impérieusement son Grigori Efimovitch, il courait de grand cœur vers ses amis affligés, et chaque fois il apportait des consolations, donnait les bons conseils que nécessitait telle ou telle situation embarrassante. Quand il quittait ensuite le Château, l'empereur et l'impératrice lui disaient comme adieu :

— Tu es notre seul ami ! Notre sauveur ! Nous t'aimons et nous ne nous séparerons jamais de toi !

Quand enfin l'« ami » du tsar, le véritable empereur de Russie, avait terminé sa journée, si fatigante avec tous ses visiteurs, toutes ses conférences, toutes ses affaires, le staretz se retirait dans le « sanctuaire » et s'entretenait avec ses femmes, de Dieu et de la foi ; il leur contait aussi des anecdotes gaies, les caressait et les embrassait de temps en temps. Puis, le soir, il se faisait réserver un salon dans un de ses locaux préférés, et il allait y chanter et y danser avec des tziganes, buvant à la santé de tous ceux qui lui remplissaient son verre. Enfin, au petit jour il rentrait chez lui, ivre, et joyeux ou mélancolique ; il disait en passant un dernier mot aux agents de l'escalier et allait encore quelquefois frapper à la porte de la couturière Katia.

Il s'occupait ainsi chaque jour avec le même entrain de ses affaires et de ses plaisirs, sans se soucier de son impopularité, des intrigues et des plans que ses ennemis bâtissaient pour le faire assassiner. Grigori Efimovitch conservait en effet, au milieu des soucis politiques les plus compliqués, la tranquillité primitive et immuable de la steppe.

Et cependant, que ne tentaient pas ses adversaires pour lui faire du tort, pour le faire chasser ou même pour le supprimer ! Ses ennemis étaient bien puissants, mais tous leurs efforts avaient abouti bien misérablement. Le grand-

duc Nicolas Nicolaïévitch, qui avait été un de ses premiers partisans à la Cour et qui plus tard avait voulu le « faire pendre », pleurait maintenant, quelque part au fond du Caucase, son poste de généralissime. Les belles « Monténégrines », tellement enthousiastes au début pour Raspoutine, pouvaient maintenant regarder avec colère Grigori Efimovitch, qui avait pris leur place dans l'intimité de l'impératrice.

Quant aux trois grands dignitaires de l'Eglise, l'archimandrite Théophane, l'évêque Hermogène et le terrible moine Iliodore, ils avaient tous trois chèrement payé leur tentative de révolte contre le staretz : ils méditaient maintenant dans leur exil sur les dangers de créer un « nouveau saint » et de tenter ensuite de le détruire !

Raspoutine était donc parvenu à se débarrasser de ces puissantes personnalités, dont l'appui lui avait été nécessaire pour arriver à la Cour. Comme il devait alors lui paraître facile de se défendre contre les attaques de créatures qu'il avait élevées lui-même aux emplois qu'elles occupaient, comme ministres ou évêques ! Grigori Efimovitch pouvait maintenant téléphoner en toute tranquillité à l'archevêque Varnava, qui avait voulu intriguer contre lui :

— Finies maintenant les balades en auto ! Tu peux retourner les pieds nus dans ton village ! Allez, en route !

Il était certain après cela, que l'archevêque y regarderait à deux fois avant d'entreprendre de nouveau quelque chose contre lui.

Le staretz n'avait pas besoin non plus de s'inquiéter des membres de la Douma et de leur révolte. Cela lui était certes désagréable, quand le gros industriel Goutchkov, président du comité de Défense Nationale, quand le général Gourko, le président des « Zamstvo », tempêtaient

contre lui, disant qu'ils admettaient d'être gouvernés par quelqu'un, mais non par un « adepte des klysti ». Mais au fond, Raspoutine n'en était guère troublé, et il ne se faisait pas des cheveux blancs à cause des insultes qu'un Pourichkévitch faisait pleuvoir sur lui du haut de la tribune de la Douma.

C'est que précisément, Raspoutine connaissait très bien cet homme et il savait exactement ce qu'il valait. Pourichkévitch était venu maintes fois chez le staretz et l'avait supplié humblement de le faire nommer ministre. Mais le « chancelier paysan » n'avait éprouvé aucun plaisir devant ce vilain crâne chauve, devant ce lorgnon brillant perché sur un nez trop court, pas plus que devant l'uniforme kaki de cet « officier du service de santé » qui ne demandait qu'à voir verser le sang le plus sauvagement possible. Grigori Efimovitch ne pouvait souffrir les phraseurs, et il s'était toujours énergiquement refusé à faire nommer Pourichkévitch ministre de l'Intérieur. Aussi n'était-il pas surprenant que celui-ci vît en Raspoutine « le plus grand fléau de la Russie ». Quand sur le front une défaite suivait l'autre, Pourichkévitch, en monarchiste convaincu, en impérialiste partisan de la guerre « jusqu'au bout », ne pouvait guère en rejeter la faute sur l'incapacité du haut commandement. En toute occasion il s'écriait à la tribune de la Douma, que seules les « puissances obscures », c'est-à-dire Raspoutine et sa clique, étaient responsables des insuccès militaires, et que si on anéantissait ces dernières, le sort de la Russie s'améliorerait.

Mais le staretz ne s'occupait guère de ces cris hystériques. Pourichkévitch pouvait bien s'élever de toutes ses forces contre les « puissances obscures », le tsar et la tsarine ne savaient que trop bien ce qu'ils devaient penser des « vrais Russes », et ils n'écoutaient pas un seul instant les calomnies que l'on répandait publiquement ou qu'on leur rapportait sur le staretz.

Le petit père Grigori faisait aussi peu de cas des complots effroyables et des attentats que l’on ourdissait dans le cabinet du ministre Khvostov. Aucune des attaques que l’on préparait dans les Bureaux, avec l’aide de la police tout entière, ne pouvait l’inquiéter. Ce n’est pas qu’il n’ait pas eu des soupçons des entreprises que l’on voulait tenter secrètement contre lui : il connaissait parfaitement l’histoire des hommes masqués qui devaient l’étrangler en automobile, celle des agents que l’on payait pour agir contre lui, et aussi l’aventure du petit flacon de poison. Et en effet, les espions qu’il avait autour de lui, et dont le rôle était de le surveiller toute la journée, l’aimaient bien et le prévenaient discrètement quand il y avait un danger sérieux.

Mais Raspoutine eut beau être au courant de tous les complots que l’on formait contre lui, il ne se donna même pas la peine de s’occuper sérieusement de ces choses. Il savait bien que ces gens étaient tous jaloux les uns des autres, qu’ils se détestaient même ; il connaissait la vilenie du ministre, de son subordonné, des chefs de police : il pouvait être tranquille, il les regardait manœuvrer avec une sérénité supérieure. Il pensait avec raison que tous ces gens se seraient entre-dévorés avant d’avoir pu atteindre un seul de ses cheveux.

Quand Béletzki arriva un jour chez lui, haletant d’émotion et tirant nerveusement sur sa chaîne de montre, qu’il lui dévoila dans tous ses détails l’infâme complot de Khvostov, Grigori Efimovitch partit d’un éclat de rire sonore, dont les échos retentirent bien haut, pendant que sa barbe s’agitait victorieusement : il avait prévu cette conclusion ! Et quand Béletzki rendit la position de son chef intenable en publiant toute l’affaire, quand Khvostov à son tour fit expédier son subordonné à Irkoutsk, ce fut pour Raspoutine un des instants les plus gais de tout son règne sur la Russie. Il pouvait constater avec mépris que l’énorme

appareil gouvernemental, que cette puissante machine avec tous ses rouages : espionnage, intrigue, violence, fonctionnant d'une façon si précise, tout cela venait de se détruire soi-même. Tous ces complots si soigneusement tramés avaient échoué par suite de la méfiance réciproque et de la bassesse de chacun de leurs organisateurs, sans que le staretz ait eu seulement besoin de bouger le petit doigt.

Aussi, quand quelques jours plus tard Raspoutine retrouva Mme Golovine, sa fille Munia et le jeune prince Félix Youssoupov, dans le salon des Golovine au Canal-d'Hiver, pouvait-il, en prenant tranquillement le thé, constater avec satisfaction que les attaques et les intrigues de ses ennemis étaient contraires à la volonté de Dieu, puisque le Tout-Puissant le gardait sain et sauf, pour le bien de l'empereur et pour la plus grande joie de ses admiratrices.

Munia Eugénie Golovine et sa mère restaient charmées, elles fixaient les yeux avec recueillement sur le staretz, les joues en feu, écoutant religieusement ses paroles. Chaque fois qu'il leur parlait, la mère et la fille tombaient dans la même extase d'adoration. Car pour l'âme pure et juvénile de Munia, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que son « saint petit père » était le rédempteur lui-même, fait homme pour la seconde fois. La mère, avec son sain jugement, partageait la croyance de sa fille chérie. Les deux femmes veillaient à ne pas perdre un seul mot de tout ce qu'il plaisait au « petit père Grigori » de dire. Pour elles, toutes ses paroles étaient inspirées par Dieu.

Dans tout ce que Raspoutine disait, même si cela prenait une allure mondaine, comme lorsqu'il était question des intrigues des ministres renversés, ces femmes croyaient absolument voir l'empreinte du Ciel. Et particulièrement le fait que toutes ces attaques contre le staretz avaient échoué et que le méchant Khvostov s'était pour finir pris à

ses propres pièges, leur apparaissait être une preuve de plus que la Providence se plaçait entre le petit père Grigori et ses ennemis, pour le protéger.

De temps à autre, cependant, Munia Golovine quittait Raspoutine des yeux pour porter un instant ses regards sur le jeune prince Youssoupov. La vieille Mme Golovine en faisait aussitôt autant, comme si elle avait senti et deviné les pensées de sa fille. Munia éprouvait depuis longtemps un grand chagrin à constater que le prince Félix, pour lequel elle se sentait un doux et chaste penchant, ne voulait pas partager son admiration et sa vénération pour Grigori Efimovitch. Elle avait essayé maintes et maintes fois de rapprocher les deux hommes, et c'est à cette intention qu'elle avait invité ce jour-là le prince à venir prendre le thé. Mais cette fois comme les autres, Félix n'écoutait visiblement que par politesse et avec une attention de commande, les paroles du staretz. Munia et sa mère pouvaient lire sur son visage une expression de réserve évidente, et même une certaine aversion.

Les deux dames en étaient d'autant plus chagrinées que le petit père Grigori Efimovitch éprouvait pour le prince Youssoupov un penchant réel et très paternel. Du jour où Raspoutine avait fait la connaissance de ce beau jeune homme dans le salon de Mme Golovine, son intérêt pour lui avait été en augmentant, et il avait tout fait pour essayer d'entretenir avec lui des relations plus cordiales. Le prince approchait de la trentaine, mais dans toute sa personne il avait l'air d'un adolescent. Il était de taille moyenne, plutôt mince, son visage était ovale et rasé avec de grands cernes sous les yeux. L'impératrice avait vraiment trouvé le terme exact quand elle avait dit, après une de ces visites, que Félix « ressemblait à un page ».

Ses manières s'accordaient bien avec son physique. Il était d'une douceur et d'une délicatesse confinant à la timidité. Et c'est là justement ce qui plut à Grigori

Efimovitch quand il le vit pour la première fois. Il alla aussitôt à lui et le serra dans ses bras avec une véritable tendresse. Enfin pendant tout le temps de cette première rencontre, le petit père Grigori ne négligea pas une seule occasion de dire au prince quelques mots bienveillants et aimables. Avec sa perspicacité instinctive il avait deviné immédiatement la sympathie de Munia pour Félix. En prenant congé, il regarda les deux jeunes gens et dit au prince d'un ton paternel :

— Ecoute-la ! Elle sera ta femme spirituelle ! Elle m'avait déjà dit beaucoup de bien de toi, mais maintenant, je vois par moi-même que vous êtes faits l'un pour l'autre !

Et dans la suite, le bon petit père parla souvent à Munia de son affection pour le « petit ami », comme le staretz appelait le prince.

Mais hélas ! le « petit ami » ne répondait pas à l'amour de Raspoutine, au grand chagrin de Munia et de sa mère. Dès la première entrevue, la façon dont ce paysan malpropre et mal habillé s'approcha des deux femmes émues et tremblantes de respect, puis les embrassa sans la moindre pudeur, tout cela avait indigné Félix qui éprouvait lui-même un sentiment subtil qu'il osait à peine s'avouer pour la jeune fille, laquelle avait été la fiancée de son frère : ce moujik mal lavé touchait Munia de ses mains rudes et l'embrassait sauvagement sur la bouche ! A cette vue, le sang monta à la tête du prince et il se sentit envahi d'une rage impuissante et désespérée.

Il évitait naturellement tout ce qui pouvait offenser Munia, mais il advint un jour où il ne put faire autrement que de parler de Raspoutine. Alors Munia, soutenue par sa mère, dit que Grigori Efimovitch était un saint et que ses baisers, loin d'être des péchés, étaient une sanctification. Cette admiration sans borne fut complètement incompréhensible pour Youssoupov. Il avait beau avoir

entendu souvent le staretz parler des choses de la foi, ses propos lui avaient paru imbéciles et embrouillés. Mais il avait été encore plus indigné quand Grigori Efimovitch avait commencé à se vanter de ses relations amicales avec les souverains. Il donnait son opinion d'un ton méprisant sur les ministres, sur les généraux et sur toutes les personnes de la Cour ; le jeune aristocrate en avait été blessé et révolté, et à la pensée que ce « rustre » allait et venait à Tsarskoïé-Sélo comme il lui plaisait, il se mit à le haïr de toute son âme.

Malgré les prières instantes et les grands efforts de Munia, il évita bientôt tout rapport avec Raspoutine et, à cette intention, il espaça de plus en plus ses visites chez les Golovine.

L'admiration de cette jeune fille pour un homme tel que Raspoutine, lui semblait au plus haut point insupportable et déchirante à voir.

La profonde antipathie pour Grigori Efimovitch, que le jeune prince ressentait déjà, fut encore fortifiée dans la suite par la puissance de Raspoutine, qui n'allait qu'en grandissant. Si l'on n'avait au début que pressenti cette force, on en parlait maintenant dans toute la Russie, et partout où le prince Youssoupov allait, il recueillait de nouveaux détails sur l'influence incompréhensible du staretz ; on répandait en même temps les bruits les plus effroyables sur sa façon de vivre. Il y avait partout des hommes portant les noms les plus illustres, des aristocrates, des princes de l'Eglise, des ministres, qui avaient été personnellement injuriés et humiliés par Raspoutine : tous le maudissaient dans leur rage impuissante, mais ils ne savaient que trop bien que celui-ci se moquait de leur courroux.

Parmi tout ce qui parvenait aux oreilles du prince Youssoupov, ce qui l'affectait le plus contre l'« ami » était

ce que l'on contait sur sa vie scandaleuse et sur ses bacchanales avec les femmes de la meilleure société. Chaque fois qu'il entendait parler d'un tel scandale, il revoyait en pensée Munia assise à côté de lui, lui parlant avec une tranquillité réservée et une tendresse pleine de tact, jusqu'au moment où ce paysan était entré lourdement, avait saisi Munia dans ses bras et l'avait baisée effrontément.

Le grand-père du prince Félix Félixovitch Youssoupov n'avait appartenu qu'à la petite noblesse et portait le nom d'Elstone ; comme il était bel homme, il avait su épouser la fille unique du comte Soumarokov, et peu de temps après son mariage, il avait reçu de l'empereur l'autorisation d'ajouter à son propre nom le titre de son épouse et de s'appeler à l'avenir le comte Soumarokov-Elstone. Ce nom et ce rang se reportèrent sur son fils aîné, lequel, grâce à son physique avantageux, réussit à épouser la fille unique du prince Youssoupov, et lui aussi eut le droit de porter le titre. Le père du prince Félix Félixovitch était donc un prince Youssoupov, comte Soumarokov-Elstone.

La famille Youssoupov était d'origine tartare et faisait remonter ses ancêtres à un certain Youssoup Moursa, qui avait été au XVe siècle au service du Khan Tamerlan ; un de ses descendants fut chambellan de Pierre le Grand ; dans la suite tous eurent de hautes fonctions au gouvernement et il y eut des sénateurs, des gouverneurs, des ambassadeurs.

Le grand-père du prince Félix Félixovitch et son père avaient donc su parvenir à une haute situation grâce à leurs mariages, mais ils atteignirent aussi la fortune. Alors que les Elstone étaient dans une aisance médiocre, le comte Soumarokov fut déjà dans l'opulence, mais c'est le père de Félix qui, par son mariage avec la seule héritière de la famille Youssoupov, sut amener à lui une fortune formidable. Le palais des Youssoupov, avec son ensemble fabuleux d'objets d'arts et de curiosités, était un véritable

musée ; il contenait entre autres la collection de pierres précieuses la plus rare du monde. Les terres et les capitaux de Youssoupov dépassaient toute évaluation.

Mais l'ascension des Elstone devait arriver à son point culminant par le mariage du jeune prince Félix avec Irina Alexandrovna, la nièce du tsar ; cette princesse impériale, la fille du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et de la grande-duchesse Xénia Alexandrovna, s'était amourachée du beau jeune prince, et grâce à cette union, Félix Youssoupov fit étroitement partie de la famille de l'empereur.

Félix Félixovitch menait la vie des hommes les plus riches et les plus distingués de Russie : il était arrivé grâce à son mariage à une position formidable, son immense fortune lui ouvrait toutes les possibilités de puissance et de fantaisie. Il continuait la tradition des Elstone, il avait même surpassé leurs rêves les plus audacieux, car ni son grand-père, ni son père n'auraient osé penser à s'allier à la maison des Romanov. De plus l'épouse de Félix, Irina Alexandrovna, était une des plus jolies, sinon la plus jolie femme de toute la société de Saint-Pétersbourg, et, par ce mariage, il éveilla l'admiration et la jalousie de toute la résidence.

Youssoupov avait aussi un ami qui lui était dévoué jusqu'à la mort. C'était le grand-duc Dimitri Pavlovitch, lieutenant au 3e régiment de la garde, fils unique du grand-duc Paul Alexandrovitch. Cet ami inséparable du prince n'avait pas seulement l'avantage d'appartenir à la famille impériale, il était connu aussi pour être un des jeunes gens les plus beaux et les plus élégants, et il était idolâtré par les officiers nobles de la garde qui aimaient la société des jolis jeunes gens. Le prince Félix Félixovitch trouvait aussi très agréables les allures efféminées du grand-duc Dimitri ; il ne lui fut pas difficile de conquérir son intimité, car Félix Félixovitch était lui-même jeune, beau, élégant et de

manières aimables et ensorcelantes. Sa haute position sociale, sa fortune énorme, sa jolie femme et son bel ami, rendirent le prince Youssoupov le préféré de la société de Saint-Pétersbourg : les hommes, les femmes l'idolâtraient à la lettre.

Celui qui n'est ni riche, ni gracieux, ni jeune, ni adulé de la société ne peut se faire une idée de ce que la richesse, la beauté et les flatteries peuvent devenir insupportablement ennuyeuses. Félix Félixovitch avait tout ce qu'il pouvait désirer : il possédait les plus grandes et les plus précieuses collections, des palais, des châteaux, des domaines illimités ; il avait réalisé le rêve le plus beau pour un homme d'origine modeste, pour un descendant des Elstone, en épousant une princesse du sang ; enfin, son ami était le beau grand-duc Dimitri que tous admiraient ; et pourtant, cette situation d'éternel bonheur qui ne laissait plus place à l'inconnu, qui ne pouvait lui procurer aucune émotion nouvelle, où il ne pouvait éprouver aucune tentation, était pour lui d'un vide et d'une monotonie insupportables.

Comme un grand nombre d'aristocrates russes, Félix Félixovitch n'avait pas non plus la possibilité de se vouer à des choses intellectuelles, aussi l'ennui lamentable de la richesse totale, du bonheur absolu, de l'homme qui ne se voit rien refuser et qui par cela même ne désire plus rien, cet ennui le torturait. Cette vie d'éternelle richesse d'où il ne pouvait s'échapper, lui faisait l'effet d'être une prison ; sa belle épouse d'origine impériale, son joli et élégant ami, ses nombreux adorateurs et adoratrices, tous lui paraissaient être des geôliers qui le maintenaient de force dans son cachot.

Le pauvre peut espérer la fortune, celui qui n'est pas aimé peut espérer l'amour, celui qui est humilié peut espérer l'élévation, mais celui qui, comme Félix Youssoupov possède une fortune invraisemblable, vit dans un éternel bonheur et est entouré de flatteurs, celui-là n'a plus qu'un

expédient pour faire évader son âme de sa prison : tuer. De même qu'un rayon de lumière vient caresser un prisonnier à travers les barreaux de son cachot, de même le meurtre dut paraître au jeune prince le seul espoir de délivrance. Commettre un crime, et par cela même éprouver une fois dans sa vie une sensation nouvelle, encore inconnue, c'était un rêve comparable à celui du prisonnier qui désire la liberté.

Mais cela aussi devait être plus difficile au prince qu'à tout autre mortel. S'il avait tué quelqu'un de peu d'importance, s'il avait par exemple assassiné un domestique, un soldat ou une fille des rues, cela n'aurait pas causé une impression profonde parmi ses amis et ses connaissances.

Félix Félixovitch devait donc chercher autre chose ; il devait accomplir une plus grande action, s'il voulait vraiment amener une diversion au bonheur vide de sa vie creuse ; son crime devait être suffisamment grand et suffisamment rempli de risque pour agir sur ses propres nerfs amollis et faire en même temps impression sur le pays tout entier. Un grand ébranlement moral pouvait seul le sortir de son cachot et de son ennui, et c'est pour cela que le meurtre qu'il avait envie de commettre devait avoir une victime digne de lui.

Or il n'y avait dans toute la Russie qu'un homme dont l'assassinat fût réellement une chose difficile ; et qui pût en même temps avoir une grande importance historique : c'était Raspoutine, l'« ami » de l'empereur et de l'impératrice, le tout-puissant staretz, adoré comme un saint par les dames de la plus haute société et vénéré par les hommes politiques, les généraux, les princes de l'Eglise comme le souverain sans couronne du royaume. Tuer Raspoutine était une action vraiment grande et digne du prince Youssoupov.

Quand le jeune prince torturé par son ennui eut conçu cette idée, seule capable de le délivrer du vide de son âme, celle-ci devint absolument maîtresse de tout son être. Il lui fut aussi facile de trouver à sa résolution les motifs et la justification que la morale exigeait ; depuis longtemps, il haïssait profondément et sincèrement Raspoutine, car ses nerfs délicats s'étaient tout de suite révoltés contre ce paysan grossier, lourd et orgueilleux. Plus Youssoupov pensait au staretz, plus il sentait nettement qu'il était de son devoir de tuer cet homme. Au bout de peu de temps, son intention lui parut même avoir un caractère d'héroïsme. Enfin, l'idée de commettre un crime pour des « motifs idéalistes » étreignit son âme délicate d'une agitation étrange et d'une ivresse qui confinait à l'extase.

Le prince était d'ailleurs fortifié dans ces sentiments par tout ce qu'il entendait dire journellement à tous les aristocrates de ses amis sur Grigori Efimovitch, par les grands-ducs, par les officiers, par tous les gens qui fréquentaient la Cour et qui, chaque fois qu'il, les rencontrait, lui fournissaient de nouvelles preuves de l'infamie de Raspoutine. Chaque jour il avait des détails sur de graves offenses faites par ce « chancelier paysan » à des grands dignitaires, sur de nouvelles nominations et destitutions, ouvrages de Raspoutine, et enfin, sur de nouvelles bacchanales avec des dames de la meilleure société.

On lui dit enfin que Raspoutine était un adepte des klysti, que cela avait été prouvé par le Synode, malgré ses vives protestations, et qu'on ne pouvait douter que le staretz, sur l'ordre de cette secte, avait fait son possible pour s'emparer du pouvoir afin d'exercer sa souveraineté dans le sens de la croyance hérétique. L'élévation à l'épiscopat, puis à l'archiépiscopat, de l'ancien garçon jardinier sans aucune éducation, n'avait eu pour but que de bafouer le

clergé. Cet impudent sectaire aurait dit lui-même à ce moment :

— Ces messieurs les savants et évêques vont être bien fâchés maintenant, d'avoir un paysan au milieu d'eux ! Mais je me fiche bien des évêques !

Du reste, la façon dont Raspoutine avait l'habitude de parler des hauts dignitaires de l'Eglise prouvait suffisamment qu'il appartenait à la secte des klysti. Il n'employait jamais vis-à-vis d'eux que des termes méprisants : il ne nommait par exemple l'archevêque Varnava jamais autrement que « l'imbécile ». Et sa doctrine de la « sanctification par le péché » ! Seul un hérétique pouvait oser tenir de tels propos et les mettre en pratique.

C'était une honte pour la Russie, pour ce pays qui était autrefois le refuge de la vraie foi, d'être gouverné maintenant par un partisan de cette infâme secte des klysti ! Et Raspoutine profitait bassement de toutes les occasions où il lui était possible de montrer son mépris pour les aristocrates ! Il avait fait chasser le procurateur général Samarine qui était le chef de l'aristocratie de Moscou ? Cela n'avait été que le premier coup : fou d'orgueil après cette victoire, Grigori Efimovitch faisait en toute occasion les réflexions les plus révoltantes sur les aristocrates. Il y avait peu de temps qu'il s'était écrié :

— Les aristocrates veulent la guerre jusqu'au bout ! Ils se promènent à Moscou et à Saint-Pétersbourg, et pendant ce temps-là les paysans là-bas se font saigner ! Allez, les aristocrates, dans les tranchées !

L'énorme influence de Raspoutine sur les souverains révoltait au plus haut point les gens qui étaient fidèles à la dynastie, car on y voyait un grand danger pour l'existence de la monarchie. Où allait aboutir la Russie si le tsar tout-puissant se laissait dominer par la volonté d'un simple paysan ?

Le prince Youssoupov était également au courant des tentatives faites par le cercle de l'ambassadeur d'Angleterre Buchanan, pour mettre l'empereur en garde contre l'influence de Raspoutine. Quelques membres de la famille impériale faisaient partie de ce cercle. Ils s'étaient donné la tâche d'agir auprès du tsar pour faire chasser Raspoutine et pour donner à la politique des directives qui leur semblaient meilleures. Mais Nicolas avait, selon son habitude, écouté d'abord ces remontrances avec amabilité, puis il s'était montré de plus en plus froid et enfin il avait laissé voir son mécontentement. Chaque fois que l'on se plaignait devant l'empereur ou l'impératrice de la vie déréglée de Raspoutine, on recevait la même réponse :

— Il est détesté, précisément parce que nous l'aimons !

En somme ce paysan qui n'avait officiellement à la Cour que le titre « d'allumeur de lampes » était le véritable empereur de Russie.

On racontait aussi à tout propos que Raspoutine devait sa position inébranlable à la menace qu'il faisait souvent d'un ton prophétique :

— Tant que je vivrai, la famille impériale vivra ! Mais elle périra de ma mort !

La tsarine, tout aussi bien que le tsar, ajoutait foi à cette prédiction, et cela seul suffisait pour leur ôter toute idée de se séparer de l'« ami ».

Cet attachement des souverains pour Raspoutine paraissait aux aristocrates nationalistes d'autant plus dangereux, que de plus en plus fréquemment on laissait entendre que Grigori Efimovitch était un espion à la solde de l'Allemagne. La censure, il est vrai, ne permettait à ce sujet aucune allusion dans les journaux, mais les feuilles de la droite faisaient souvent de petites remarques qui étaient comprises, et que l'on commentait partout ironiquement. C'est ainsi que l'on put lire un jour dans le *Novoïé Vrémia*

que l'offensive du printemps s'était complètement empêtrée dans la « raspoutitsa », c'est-à-dire dans la boue. La censure n'avait pas remarqué le double sens de ce terme, mais tous les habitants de Saint-Pétersbourg comprirent bien ce que cela voulait dire.

Bien entendu, dans tout ce que l'on racontait sur Raspoutine, il y avait une grande part de méchante exagération et d'invention, mais toutes ces nouvelles étaient les bienvenues pour le prince Youssoupov, qui flétrissait le staretz et le regardait comme le mauvais génie de la Russie. Le prince, ayant résolu dans son immense ennui de tuer Raspoutine, accueillait tous les bruits qui couraient sur l'« ami » pour justifier son acte. Celui qui en est arrivé, en effet, à vouloir commettre un crime après une longue préméditation, ne choisit guère quand il s'agit d'y trouver des « motifs idéalistes ». Aussi les bavardages de salon étaient-ils suffisants pour le prince.

Raspoutine n'était d'ailleurs pas le premier en Russie à exercer sur les souverains une influence anticonstitutionnelle, il n'était pas non plus le premier à se faire donner des pots-de-vin, à provoquer la nomination et la révocation de ministres, moins pour des raisons effectives que pour son plaisir personnel ; il n'était pas non plus le premier à s'enivrer dans des orgies. Grigori Efimovitch était justement, dans ces fautes, semblable à la plupart des hommes qui avaient joué un rôle dans la destinée de l'empire russe. Mais il ne fut pas difficile au prince Félix de se persuader que Raspoutine était seul responsable de tout ce qui arrivait de mauvais, et que l'assassinat de cet homme serait un acte héroïque et patriotique, puisqu'il délivrerait le tsar et l'empire russe des « puissances obscures ».

Youssoupov crut lui-même pendant longtemps à cette justification qu'il s'était bâtie à l'aide des bavardages de salon. Il crut sincèrement, autant qu'un meurtrier peut

croire à la noblesse de son acte, qu'il allait commettre son crime pour des « motifs idéalistes ». Ses derniers scrupules s'étant évanouis, il put entreprendre les préparatifs nécessaires à l'accomplissement de son crime.

La guerre cependant se déroulait d'une façon de moins en moins favorable ; les dépêches se succédaient et le moral de la population baissait à vue d'œil. Les impérialistes étaient particulièrement désespérés, il fallait à tout prix trouver un coupable sur lequel on pourrait faire retomber toute la responsabilité des échecs.

C'est au gros propriétaire Pourichkévitch, député de la Douma, que revient le mérite d'avoir découvert à temps le bouc émissaire. Depuis que ses espérances étaient déçues et qu'il devait renoncer à un portefeuille, Pourichkévitch déclarait en toute occasion que la triste marche des événements, que les insuccès militaires et l'écroulement probable de tout le régime, étaient dus à Raspoutine. Pourichkévitch était un orateur de talent, et ses attaques furieuses contre le staretz produisaient à la Douma, comme dans le public, une impression considérable.

Le prince Youssoupov, vers la fin de l'année 1916, ayant lu un discours enflammé et violent de Pourichkévitch, eut aussitôt l'idée que ce député de la Douma était l'homme avec lequel il allait pouvoir réaliser son désir de délivrer la Russie des « puissances obscures ».

Pourichkévitch faisait partie de la Croix-Rouge et dirigeait un train sanitaire. Ce dernier était la plupart du temps en permanence à la gare de Saint-Pétersbourg, et Pourichkévitch avait installé son bureau dans un des wagons. C'est là que le prince Youssoupov alla le voir pour lui faire part de ses intentions. Pourichkévitch se montra aussitôt plein d'enthousiasme et promit son concours au prince.

Le soir même une entrevue eut lieu. Le prince Félix était très désireux de voir son ami le grand-duc Dimitri Pavlovitch prendre part à ce grand acte patriotique : il pensait que l'idée de commettre un crime serait pour le grand-duc un excellent stimulant, son ami s'étant comme lui enflammé pour *Dorian Gray* d'Oscar Wilde, et pour d'autres lectures semblables. Aussi Félix proposa-t-il au député de s'adjoindre Dimitri Pavlovitch ; les deux hommes furent d'avis que cette idée était excellente. En effet, d'après la loi, les membres de la famille impériale ne ressortissaient pas des autorités ordinaires, mais seulement du tsar, et cette immunité s'étendait aussi à tous ceux qui avaient pris part avec un prince du sang à un acte justiciable. Du moment où Youssoupov et Pourichkévitch s'adjoignaient un grand-duc, ils se garantissaient à l'avance contre tous les ennuis de la police et des Tribunaux.

De plus, le député était un monarchiste convaincu, et c'est avec enthousiasme qu'il voyait un membre de la maison impériale prendre part en personne à l'assassinat de cet homme : une grande partie de l'honneur de cet acte patriotique retomberait ainsi sur les souverains.

Quand on fut d'accord sur ce point, Pourichkévitch proposa comme autre complice son second dans le train sanitaire, un Polonais, le docteur Lazovert : on lui laisserait le soin de se procurer le poison. Enfin l'officier de cavalerie Soukhotine et Néfédov, le valet de chambre de Youssoupov, seraient également du complot.

L'élégant grand-duc Dimitri fut facilement gagné. Depuis que la servitude était abolie et que les préjugés humanitaires de l'Occident étaient entrés en Russie, un jeune prince russe n'avait pour ainsi dire plus une seule occasion de se secouer les nerfs. A la longue, il n'éprouvait plus de véritable satisfaction à tuer des animaux à la chasse. Aussi Dimitri saisit-il avec plaisir cette aubaine : il allait pouvoir une fois « descendre un homme ».

Comme le plan de Félix Félixovitch était bien conçu et que le grand-duc faisait toujours aveuglément ce que son ami lui demandait, il se déclara prêt à prendre part à cette affaire, d'autant plus que c'était un acte patriotique.

Le plan de Youssoupov reposait surtout sur la confiance et la bonne foi des dames Golovine. Félix Félixovitch savait combien elles avaient été fâchées de l'antipathie dont il avait fait preuve vis-à-vis de leur vénéré père Grigori. Et cependant le staretz avait été dès le premier instant, sincère et cordial pour le « petit ami ». Pendant ces dernières années, Munia avait souvent essayé de rapprocher Youssoupov de Raspoutine, et Grigori Efimovitch l'avait priée plus d'une fois d'inviter le prince quand il serait là.

Félix se souvint alors de l'amitié que le staretz avait pour lui et de l'affection de Munia. Cela devait lui servir à attirer sa victime dans le piège. Parfois il est vrai, Youssoupov ne pouvait s'empêcher de penser qu'il n'était pas très beau d'abuser ainsi de la confiance d'une charmante jeune fille, et de se servir d'elle pour approcher un homme que l'on voulait tuer traîtreusement. Mais ces scrupules s'effacèrent vite : ne commettrait-il pas ce crime pour des « motifs idéalistes » et par « patriotisme » ? Le « but sublime » excusait les moyens et l'hypocrisie !

Et puis ce jeune aristocrate, qui se grisait d'ordinaire de littérature décadente, éprouvait un secret plaisir justement dans cette dissimulation. Tomber sur sa victime en face, c'était trop simple, c'était brutal, vulgaire et ce ne pouvait être du goût de ce jeune homme tendre. Un meurtre digne de lui devait avoir été préparé ainsi sournoisement et avec une perfidie spéciale. Il fallait mettre dans l'accomplissement d'un crime tout le raffinement élégant dont il était capable, ce qui l'empêcherait ensuite d'être

confondu avec un meurtrier vulgaire moins civilisé et moins esthétique.

Le prince Youssoupov entreprit donc de se glisser jusqu'à Raspoutine avec l'aide de la trop confiante Munia Golovine. Pendant ce temps, les autres conspirateurs s'occupaient du poison, et des lourdes chaînes dont on devait charger le corps de Raspoutine avant de le jeter dans la Néva.

Félix, qui avait fortement espacé ses visites dans la famille Golovine, chercha une occasion d'y faire de nouveau son apparition, et de manifester d'une façon à peine sensible un certain intérêt pour le staretz. Il laissa entendre un jour qu'il se retrouverait avec plaisir en présence de Raspoutine, que tout ce que Munia et sa mère lui avaient dit lui donnait l'impression que Grigori Efimovitch était tout de même digne d'admiration, et qu'il n'était pas loin de le prendre pour un saint.

Quelques jours après que Youssoupov, Pourichkévitch et le grand-duc Dimitri eurent décidé de commettre le crime, Munia téléphona au prince pour le prier de venir prendre le thé le lendemain avec Raspoutine. Félix fut un moment effrayé de la facilité avec laquelle son plan réussissait : la pauvre Munia paraissait si contente ! Mais le prince dompta presque aussitôt ce sentiment et il répondit qu'il viendrait volontiers.

Quand il pénétra le lendemain dans le salon des Golovine, il trouva la mère et la fille dans une grande agitation. Ce rendez-vous était en effet pour elles un événement considérable. Le staretz arriva bientôt. En apercevant Félix, un sourire joyeux éclaira tout son visage et il l'embrassa. Grigori Efimovitch, qui était d'ordinaire si méfiant, se conduisit à l'égard de son futur assassin comme il n'avait coutume de le faire pour personne : il combla Félix de démonstrations amicales, et chercha à l'attirer par une bonté et une cordialité toute spéciale. Il ne se doutait

pas que le « petit ami » dissimulait froidement, et il était sincèrement heureux de sa sympathie apparente.

Le prince Youssoupov, tout en ayant l'air d'être agréablement touché de l'amitié de Raspoutine, éprouvait en réalité le même dégoût qu'autrefois en présence de ce moujik. La façon dont Grigori Efimovitch parlait aux deux femmes et les caressait le mettait de nouveau en rage. Le ton paternel que Raspoutine se permettait de prendre avec Félix lui était aussi très désagréable ; il lui demandait par exemple :

— Quand penses-tu partir pour le front ?

Le staretz faisait des réflexions méprisantes sur la Cour, sur les aristocrates, sur les princes de l'Eglise, sur les ministres, sur les parlementaires.

— Je n'ai, disait-il, qu'à appliquer un vigoureux coup de poing sur la table, et tous marchent comme je le veux ! C'est d'ailleurs la seule façon d'arriver à quelque chose avec vous autres les aristocrates ! Ça ne vous plaît pas, hein ? que j'entre au Palais avec des souliers crottés ! Vous êtes trop fiers ! La fierté est le commencement de tous les péchés ! Celui qui veut voir Dieu en face doit d'abord s'humilier !

Youssoupov avait toutes les peines du monde à ne pas montrer sa colère. Mais il avait un devoir héroïque à accomplir : aussi sourit-il au staretz et se laissa-t-il caresser par lui. Il sentait que chaque embrassement qu'il lui permettait, que chaque mot cordial, le rapprochaient de son but et qu'il se glissait toujours plus avant dans la confiance de sa victime.

Raspoutine, rappelé par téléphone, s'apprêta à prendre congé, le prince s'empressa de demander un autre rendez-vous à Munia, afin de continuer la conversation le plus tôt possible. Dès le lendemain, Munia fit savoir au « petit ami » que Raspoutine serait heureux si Félix apportait la

prochaine fois sa guitare : le père Grigori avait en effet entendu dire qu'il interprétait très bien les chansons tziganes. Youssoupov dut croire que les « puissances des Ténèbres » étaient de connivence avec lui, car lui qui était si raffiné en perfidie, reconnut la valeur de l'arme que la providence lui mettait dans la main.

Youssoupov savait en effet que rien n'était plus facile que de gagner l'amitié de Raspoutine, quand on lui jouait de la musique ou qu'on lui chantait des airs tziganes. Grigori Efimovitch, ce rude paysan sibérien, cet homme primitif de la steppe, avait une faiblesse presque ridicule pour la danse et le chant ; lui qui pouvait être si dur, il devenait extrêmement doux quand il entendait une belle voix ou les cordes d'un instrument. Youssoupov connaissait aussi la fameuse scène de la « villa Rodé » où le gros chambellan Khvostov avait vaincu en un clin d'œil l'inimitié du staretz, qu'il avait tellement offensé, grâce à sa belle voix de basse.

Du moment que Youssoupov allait pouvoir chanter devant Raspoutine, sa guitare à la main, il allait gagner des semaines, peut-être même des mois et son œuvre serait bientôt menée à bien. Si le staretz avait en effet le moindre reste de méfiance, celui-ci allait être effacé par le chant. Aussi le prince prit-il ce soir-là sa guitare comme un meurtrier prend son arme, et il partit pour la maison des Golovine au Canal d'Hiver, où le staretz, la confiante Munia et sa mère l'attendaient avec impatience.

Quand ils furent assis autour de la table, Raspoutine caressa la petite Munia et demanda si Youssoupov avait vraiment apporté son instrument ; il supplia alors celui-ci de lui chanter quelque chose. Félix tremblait de dégoût à la vue de ce paysan en gaieté, mais il sourit amicalement, prit sa guitare et commença de chanter quelques mélodies tziganes. Grigori Efimovitch, renversé sur son siège, l'écoutait avec un bonheur enfantin, laissant voir sur son visage une expression d'attendrissement. Il réclamait

constamment de nouveaux chants, et Youssoupov ne se fatiguait pas d'interpréter des romances tantôt gaies, tantôt tristes, en pinçant, de ses doigts fins et soigneusement entretenus, les cordes de son instrument.

Le 16 décembre au matin, le prince Félix se rendit à son palais de la Moïka pour mettre la main aux derniers préparatifs nécessités par l'assassinat du staretz, qui avait été décidé pour le soir même. La guitare avait en effet produit son effet ; Youssoupov jouissait maintenant entièrement de la confiance de Raspoutine. Depuis le soir où il avait joué et chanté chez les Golovine pour Grigori Efimovitch, celui-ci le regardait comme son ami le plus fidèle. Le prince était aussi allé fréquemment à la Gorokhovaïa, et Raspoutine en était tellement heureux qu'on aurait pu croire que l'affection qu'il portait à Félix l'avait rendu complètement aveugle. Le prince enfin jouait avec sa victime et, sous prétexte qu'il avait quelque chose à la poitrine, il se fit faire des passes magnétiques par Grigori. Pendant ce temps, il préparait le meurtre.

Il y eut de nombreuses conférences entre Youssoupov et Pourichkévitch, et chaque détail du plan fut soigneusement étudié. Enfin, le 16 décembre fut choisi pour l'assassinat de Raspoutine. Le meurtre devait être accompli dans une des caves du palais de Youssoupov à la Moïka ; celle-ci était précisément vide par suite de réparations. Sous ces voûtes, on serait tranquille et aucun bruit suspect ne parviendrait à l'extérieur. On avait aussi trouvé un prétexte pour attirer le staretz : Grigori Efimovitch avait exprimé depuis longtemps le désir de faire la connaissance de la femme du prince Félix, la jeune et jolie Irina Alexandrovna et on avait ainsi constitué le dernier maillon de la chaîne.

A la vérité, Irina Alexandrovna n'était pas à Saint-Pétersbourg, mais en Crimée. Youssoupov avait pourtant

déclaré au staretz que sa femme désirait le recevoir chez elle, car elle se sentait souffrante et serait heureuse d'être soignée par lui. Grigori Efimovitch, qui ne pouvait avoir aucun soupçon, fut très heureux de cette nouvelle et accepta avec reconnaissance l'invitation pour le 16 décembre au soir. Il est vrai qu'une heure tardive lui fut indiquée, mais comme le dit Félix, les parents du prince n'aimant pas le staretz, il valait mieux qu'ils ne sachent rien de sa visite. Raspoutine, si prudent en général, si fin d'ordinaire, n'eut pas le moindre doute, ces déclarations un peu surprenantes ne l'étonnèrent pas, son affection l'aveuglait et il promit même de ne dire à personne où il passerait cette soirée.

Quand le prince put compter sur sa victime, il fit dans sa maison les derniers préparatifs et y apporta le plus grand soin. La cave où le crime devait être commis avait été autrefois affectée aux vins, et il s'agissait de l'aménager en salle à manger. Cette pièce était dallée, avait un plafond assez bas et voûté, enfin deux fenêtres étroites donnaient au niveau de la rue sur la Moïka.

Comme il s'agissait avant tout de donner à cette pièce l'impression qu'on l'habitait constamment, Félix la fit garnir de tapis, puis de beaux meubles y furent placés, des chaises en bois sculpté recouvertes de cuir, des tables, des armoires dont l'une d'elles en particulier, incrustée avec un art merveilleux, était garnie à l'intérieur de glaces et de colonettes en bronze.

Aidé de son domestique Néfédov, Youssoupov arrangea la pièce confortablement. Ils mirent des rideaux aux fenêtres, jetèrent une peau d'ours sur le sol, posèrent sur la grande cheminée de granit rouge quelques vases dorés, de vieilles assiettes en majolique et enfin des figurines en ivoire. Au milieu de la pièce, ils placèrent la table où Raspoutine devait prendre son dernier repas. Le prince donna l'ordre de mettre le couvert pour six personnes et de préparer le

thé, les gâteaux et le vin. Quand tout serait prêt, les domestiques devraient se retirer à l'office et ne pas réapparaître avant le lendemain matin.

Ces préparatifs occupèrent toute la journée et il était assez tard quand le samovar chanta sur la table. Cette cave, d'aspect si rébarbatif auparavant, avait l'air d'une salle à manger très confortable avec ses rideaux rouge foncé, ses tapis de Perse et le bon feu qui flambait dans la cheminée. Les autres conspirateurs arrivèrent ; le docteur Lazovert mit alors des gants de caoutchouc et ouvrit une boîte qu'il avait apportée et qui contenait, dit-il, du cyanure. Il écrasa quelques cristaux de ce poison entre ses doigts, prit les gâteaux au chocolat, les ouvrit et saupoudra l'intérieur ; il en mit aussi dans du vin. Il les referma ensuite en certifiant que la dose de poison était amplement suffisante pour tuer avec certitude un grand nombre de personnes.

Avant de quitter cette pièce, les conspirateurs lui donnèrent l'apparence d'une salle à manger où plusieurs personnes viennent de prendre le thé. A cet effet, ils mirent un certain désordre parmi les chaises, déplacèrent un peu le tapis et versèrent du thé dans chaque tasse. Enfin ils se partagèrent une dernière fois les rôles que chacun devait tenir pendant l'assassinat de Raspoutine : le grand-duc Dimitri, qui était resté jusque-là inactif, exprima le désir de tuer un peu lui aussi. Mais Pourichkévitch, le farouche impérialiste, fit preuve de la subtilité de ses sentiments : il démontra qu'il y avait une certaine limite qu'un membre de la famille du tsar ne devait pas dépasser au cours d'un attentat ; à son avis, un prince du sang ne devait pas se salir les mains en tuant un paysan malpropre ; il lui serait seulement permis d'assister au meurtre comme témoin. Cette opinion ayant été admise, il fut arrêté que seul Youssoupov verserait le poison au staretz, et que les autres conspirateurs attendraient dans son cabinet, situé

exactement au-dessus de la cave, jusqu'à ce que Raspoutine soit mort. Enfin ils feraient marcher le phonographe pour faire croire au staretz qu'une joyeuse société était rassemblée à l'étage supérieur.

Le prince Félix s'apprêta enfin à aller chercher sa victime. Pour n'avoir pas à s'adjoindre un nouveau complice, le docteur Lazovert joua le rôle de chauffeur. Youssoupov s'enveloppa d'une énorme peau de renne et se cacha le visage sous un bonnet de fourrure qu'il enfonça jusqu'aux oreilles. Là-dessus, tous deux montèrent dans l'automobile, et la grosse voiture roula bientôt le long de la Fontanka jusqu'à la maison de Raspoutine.

Le matin de ce même jour, Raspoutine était rentré suivant son habitude complètement ivre chez lui. S'étant senti un peu fatigué, il réduisit son programme habituel. À 10 heures, il parla au téléphone avec Anna Viroubova, avec de grands efforts d'ailleurs, sa langue étant tellement pâteuse qu'il avait peine à articuler ses mots. Il se débarrassa ensuite rapidement de quelques solliciteurs, puis suivi de ses agents, il alla au bain pour se dégourdir. Vers midi, la fidèle Munia vint le saluer. Il se retira ensuite dans sa chambre pour se reposer un moment, et ce n'est que vers le soir qu'il apparut dans le « sanctuaire », où ses fidèles l'attendaient avec impatience. Il lut avec plaisir un télégramme qui l'informait que, selon son désir, le tsar avait nommé son protégé Dobrovolski ministre de la Justice.

Munia, qui ne pouvait jamais se séparer sans peine de son petit père bien-aimé, lui demanda s'il avait quelque chose en vue pour le soir ; elle aurait bien aimé rester plus longtemps auprès de lui, et il lui semblait particulièrement dur ce soir-là de quitter Grigori Efimovitch. Celui-ci lui

déclara avec un sourire mystérieux qu’il avait l’intention de sortir, mais qu’il ne pouvait lui dire où il irait :

— Je saurai bien te retrouver, dit Munia tendrement, et je te suivrai que tu le veuilles ou non !

— Non, non ma petite colombe, répondit le père Grigori en plaisantant, tu ne peux venir avec moi où je vais aujourd’hui !

Puis il l’embrassa sur les lèvres, dessina un signe de croix sur son front et congédia Munia en lui disant :

— Que Dieu te protège ma petite âme ! Et maintenant, va !

C’est à contrecœur que Munia quitta la maison du staretz, mais il le voulait ainsi, et il n’eût pas été convenable de ne pas lui obéir. Elle rencontra dans l’escalier Anna Viroubova qui montait chez Raspoutine. Elle lui dit vite que Grigori Efimovitch avait l’intention de sortir le soir, mais qu’il prenait des allures mystérieuses et qu’il ne voulait pas dire où il allait.

La Viroubova apportait à Raspoutine une image sainte que la tsarine avait ramenée de Novgorod ; il la prit avec joie, l’emporta dans son cabinet, et la mit au milieu des autres icônes enrubannées ; enfin il plaça une petite veilleuse devant elle. Puis il raconta à Anna que le ministre de l’Intérieur Protopopov lui avait annoncé sa visite pour une affaire urgente et qu’il allait bientôt venir. Enfin Anna l’ayant prié de lui dire où il allait dans la nuit, comme il connaissait le dévouement et la discrétion de son intelligente amie, il lui fit part de l’invitation du jeune prince Youssoupov et de son désir de n’en parler à personne, surtout aux Golovine.

Tous ces mystères ne plurent pas à Mme Viroubova ; elle voyait en plus une offense dans le fait que Youssoupov et sa femme avaient honte de recevoir Raspoutine en plein jour

et devant tout le monde. Aussi lui conseilla-t-elle ne n'y pas aller. Mais le staretz lui répondit qu'il était sûr de l'amitié du prince et que, de plus, il ne pouvait refuser d'aller soigner la jeune Irina, puisque Dieu lui avait fait la grâce de lui donner le pouvoir de guérir. Enfin, pour couper court aux supplications d'Anna et pour la tranquilliser, il lui promit de remettre sa visite à un autre jour. Mais il était toujours décidé à y aller : il devait faire la connaissance d'une jolie femme, et le « petit ami » lui avait promis de lui chanter des airs tziganes. Comment aurait-il pu résister à tant de plaisir ?

Anna ne put rester que peu de temps chez le petit père Grigori, car la tsarine l'avait priée de venir la voir le soir même pour parler longuement de l'« ami ». Elle partit donc bientôt ; mais à la porte elle se retourna encore une fois, et lui dit d'un ton suppliant :

— N'est-ce pas, batiouchka, tu n'iras pas chez Félix ? Tu me l'as promis !

Quand Raspoutine fut seul, il appela sa domestique, la paysanne Katia Ivanovna, qui était à son service depuis quelque temps, et il dit de lui préparer sa blouse neuve ornée de bleuets brodés et de cirer ses bottes ; il voulait ce soir-là être correct. Aussi mit-il un soin particulier à sa toilette, comme s'il devait aller à l'église un jour de Pâques.

Ne parvenant pas avec ses gros doigts à boutonner sa chemise, il jura, sacra, et courut à la cuisine demander aide à Katia qui, montant sur une chaise, vint à son secours en disant « qu'aussi cette imbécile de princesse Choukovskaïa avait recousu là un bouton beaucoup trop gros ».

La sonnette de l'escalier retentit à ce moment ; Katia sauta vite à terre et courut ouvrir : c'était son Excellence le ministre Protopopov. Depuis que Raspoutine l'avait fait nommer ministre de l'Intérieur à la place de Khvostov, qui l'avait trahi, Protopopov était l'hôte assidu du staretz, et il

venait discuter avec lui toutes les questions importantes du gouvernement. Il arrivait toujours par l'escalier de service, et se glissait avec mystère par la cuisine jusqu'au cabinet de travail de Grigori Efimovitch, afin d'être remarqué le moins possible. Les habitants de la maison le connaissaient fort bien et savaient qu'ils devaient garder le silence sur ces visites.

Il avait l'air très effaré, quand il entra ce soir-là dans la cuisine et salua le staretz : il était extrêmement ému, tremblait de tous ses membres et respirait avec difficulté ; enfin son visage était pâle comme celui d'un mort et ses yeux avaient un reflet de folie. Raspoutine pensa un moment que les ennemis de Protopopov n'avaient pas tout à fait tort de prétendre parfois qu'il avait le cerveau un peu malade ; mais il vivait dans la crainte de Dieu, c'était le principal pour le staretz. Grigori Efimovitch l'embrassa avec bonté et lui demanda avec un sourire amical :

— Qu'as-tu donc ? Ces coquins de la Douma t'ont-ils joué encore un mauvais tour ?

Puis il entraîna son hôte dans son cabinet. Là, Protopopov lui sauta au cou et l'embrassa comme s'il ne devait plus le revoir. Enfin ne se contenant plus :

— Grigori Efimovitch, je t'en conjure, ne sors pas de chez toi ces jours-ci ! J'ai donné des ordres pour que les agents surveillent ta maison d'une manière toute spéciale, car les méchants préparent un complot contre toi ! Je t'en supplie, sois prudent, fais-toi accompagner partout, ne fréquente aucun cabaret, ne va nulle part ! Je crains le pire !

Raspoutine l'écouta jusqu'au bout sans dire un mot. Ce Protopopov était décidément un brave homme, mais vraiment parfois il n'était pas normal ! A son agitation il était bien visible qu'il ne fallait pas le prendre au sérieux !

— C'est très gentil de ta part, mon bon ! lui dit-il doucement et en lui prenant le bras. Mais tu me sembles un

peu nerveux aujourd’hui.

Le staretz le caressait comme pour le calmer et continua d’un ton ferme :

— Ne crains rien, je suis entre les mains de Dieu et rien ne m’arrivera sans sa permission ! Là, et maintenant rentre chez toi et repose-toi, mon cher, j’ai encore quelque chose d’important à faire !

Le ministre fut visiblement tranquillisé à ces paroles. Le calme de Raspoutine dissipa immédiatement ses craintes.

— Ah ! Ah ! Encore une petite amie ? fit-il avec un sourire en partant.

Mais Grigori Efimovitch ne répondit pas, il se contenta de le pousser vers la cuisine :

— Va ! va ! Il faut que je m’habille !

A peine Protopopov venait-il de quitter l’appartement, que l’on sonna de nouveau. C’était une femme blonde, assez grande, âgée de vingt-cinq ans environ, habillée avec élégance ; elle venait souvent ces derniers temps sans que l’on sût exactement qui elle était : chez Raspoutine on l’appelait « sœur Mascha ». Le staretz s’occupa d’elle avec une certaine impatience et la fit rapidement repartir. Ensuite il éteignit la lumière, si bien que sa chambre ne fut plus éclairée que par la veilleuse qui brûlait devant les icônes, et il s’étendit tout habillé sur son lit.

Vers 11 heures, sa nièce Aniouchka et ses filles, qui avaient été en soirée chez des amis, rentrèrent. Elles passèrent comme d’habitude, avant d’aller se coucher, dans la chambre de Grigori Efimovitch pour lui souhaiter une bonne nuit, et s’effrayèrent un peu de le trouver tout habillé, botté et les yeux grand ouverts. Lui ayant demandé ce qu’il avait, Raspoutine resta un moment silencieux et leur dit :

— Ecoutez, enfants, je vais tout à l’heure chez le « petit » qui ne va pas tarder à venir me prendre. Mais personne ne doit le savoir. Vous n’en parlerez pas, surtout à Munia ! C’est entendu ?

Il porta son doigt à ses lèvres, et fit un geste de tendre menace vers les jeunes filles.

Un peu plus tard, Katia entra dans la chambre pour demander au staretz s’il avait besoin de quelque chose. Raspoutine lui donna l’ordre d’aller se coucher et lui recommanda de ne pas s’inquiéter si quelqu’un frappait à la porte de la cuisine. Katia s’éloigna, mais s’étant rendu compte que l’on faisait des mystères, elle s’efforça de rester éveillée pour essayer de savoir qui le staretz allait recevoir dans la nuit. Elle n’eut pas longtemps à attendre : il y eut un coup de sonnette très bref, et Katia entendit Raspoutine aller ouvrir en faisant de grands efforts pour ne pas faire de bruit.

La servante mit la tête hors de l’alcôve où elle couchait, et elle put observer pendant quelques minutes le visiteur attardé : c’était un homme mince enveloppé dans une fourrure, avec sur la tête un bonnet qui lui descendait très bas sur le visage. Il regarda prudemment autour de lui et demanda à voix basse :

— Tu es seul ? Quelqu’un peut-il nous entendre ?

Katia reconnut alors le « petit » qui venait souvent ces derniers temps ; elle ne connaissait pas son nom, mais elle savait qu’il était le mari d’une grande-duchesse. Les deux hommes s’entretenaient à voix basse ; la domestique put cependant comprendre encore Grigori Efimovitch qui demandait :

— Pourquoi t’es-tu donc emmitouflé comme cela ?

« Le petit » répondit quelque chose d’incompréhensible, puis le staretz, le prenant par le bras, l’entraîna vers son

bureau. La curiosité de Katia étant alors à peu près satisfaite, elle s'endormit.

Quand Raspoutine fut entré dans la pièce avec Youssoupov :

— Tu sais, lui dit-il, Protopopov vient de me prévenir que de méchantes gens veulent me tuer ! Eh bien, qu'ils essaient ! Ils ne pourront pas ; leurs bras seront trop courts !

Puis il mit son manteau et ouvrit le tiroir de son secrétaire pour y prendre de l'argent. Le prince, laissant paraître sa surprise à la vue de tant de billets de banque, Raspoutine lui dit :

— Oui, ma fille Matrona va bientôt épouser un officier, et elle aura une assez jolie dot !

Il referma le tiroir avec soin et éteignit la lumière. A ce moment, Félix se sentit comme brûlé de honte devant la lâcheté de son acte : c'était tout de même bas, d'attirer ainsi un homme sans défense chez soi, pour ensuite le tuer sans pitié ! Mais à la pensée de ses complices qui l'attendaient, il ne vit plus que le « but patriotique » de son crime et surmonta cet instant de faiblesse.

Grigori Efimovitch était prêt : il ferma toutes les portes derrière lui, prit amicalement Youssoupov par le bras et l'entraîna avec prudence dans l'escalier obscur. Félix, dont la conscience n'était pas absolument tranquille, avait l'impression que le staretz enfermait son bras dans un étau, les ténèbres le troublaient et il lui sembla qu'ils mettaient une éternité à descendre. Ils furent enfin devant la maison et ils montèrent dans l'automobile dont le Dr Lazovert, immobile, tenait le volant. Pendant le trajet, Youssoupov était un peu nerveux, et il se retourna plusieurs fois pour regarder par la vitre arrière si leur voiture n'était pas suivie. Mais les rues étaient absolument désertes, et le docteur Lazovert conduisait fort vite. Après avoir fait

quelques détours, ils arrivèrent enfin sans encombre à la Moïka.

A l'étage supérieur, le phonographe se faisait entendre ; il jouait des airs américains. Raspoutine s'arrêta surpris et demanda :

— Qu'y a-t-il ? Il y a du monde chez toi ?

Félix chercha à le tranquilliser :

— Mais non, c'est ma femme qui reçoit quelques amis ! Mais ils vont bientôt partir. Viens en attendant dans la salle à manger prendre une tasse de thé avec moi !

Grigori Efimovitch suivit le prince sans méfiance, s'engagea dans l'escalier, qu'il descendit, et regarda avec curiosité dans l'intérieur de la salle à manger. Cette pièce lui parut assez originale et il s'intéressa beaucoup à l'armoire aux glaces et aux petites colonnettes. Il en ouvrit et en ferma les portes avec une joie enfantine, et en examina l'intérieur puis suivant l'invitation de Youssoupov, il s'assit à la table.

Ils parlèrent bientôt de leurs amis communs, de la famille Golovine, d'Anna Viroubova, et enfin des souverains. Félix, dans sa nervosité, crut que son hôte n'était pas absolument tranquille, et il lui demanda pourquoi le ministre Protopopov s'était montré tellement pessimiste.

— Ah dame ! dit Raspoutine, je gêne beaucoup de gens, parce que je dis toujours trop la vérité. Vous autres les aristocrates, vous êtes tous jaloux et malveillants ! Mais pourquoi aurais-je peur ? Ils ne peuvent rien me faire ! Ils ont déjà essayé plusieurs fois, et Dieu a toujours réduit à néant leurs plans infâmes.

Youssoupov, en entendant ces paroles qui semblaient être dites pour lui, n'eut plus qu'une idée : en finir le plus vite possible avec ce paysan. Il versa une tasse de thé au

staretz et lui offrit des gâteaux, mais il n’eut pas tout de suite le courage de lui offrir ceux au chocolat, il en choisit d’abord un autre. Ce n’est que quelques minutes plus tard que, combattant son indécision, il donna enfin à son hôte du gâteau empoisonné, tout en lui souriant de la façon la plus aimable. Grigori Efimovitch se servit et en mangea coup sur coup plusieurs morceaux.

Le prince Félix attendit en tremblant un changement quelconque dans la physionomie de Raspoutine, car d’après les indications du docteur Lazovert, l’effet du cyanure devait être immédiat. Mais le staretz continua à parler le plus naturellement du monde. Inquiet au plus haut point, Youssoupov prit le plateau sur lequel se trouvait le vin empoisonné et il invita Grigori Efimovitch à goûter de son fameux cru de Crimée.

Raspoutine vida plusieurs verres sans la moindre méfiance et avec un contentement visible : Félix restait debout devant lui, observant chacun de ses mouvements et s’attendant à voir le staretz tomber foudroyé d’un moment à l’autre. Mais, au bout de quelques instants, Grigori Efimovitch se leva, fit quelques pas dans la pièce, et réclama encore du vin. Félix lui en offrit un verre. Raspoutine le vida cette fois encore sans aucun effet.

Ils étaient tous deux face à face, le prince se désespérait, cherchant à comprendre pourquoi le poison n’avait pas opéré. Le docteur Lazovert s’était-il trompé ? Et avait-il apporté une poudre inoffensive au lieu de poison ? Ou bien Raspoutine était-il un être surnaturel ? Mais non, cela n’était vraiment pas croyable !

Il regarda Raspoutine fixement et crut lire dans ses yeux une expression de méfiance et de soupçon ; alors Youssoupov s’approcha du mur et prit sa guitare. Grigori Efimovitch sourit avec bonheur et lui dit d’un ton suppliant :

— Ah oui ! Joue-moi quelque chose de gai ! J'aime tellement t'entendre !

Le prince Félix joua donc et chanta, il interpréta quelques mélodies tziganes d'une voix exagérément douce et prenante, et le staretz l'écouta en souriant. Chaque fois que le prince s'arrêtait, il le priait de continuer, et son visage exprimait alors autant de pureté que celui d'un vieillard.

Les autres conspirateurs, réunis dans le cabinet de Youssoupov, commençaient à s'impatienter et ils firent un peu de bruit, comme pour faire comprendre au prince qu'il était temps d'en finir. Raspoutine leva la tête et demanda ce qui se passait en haut.

— Ce sont probablement les amis de ma femme qui s'en vont, répondit Félix gêné.

Mais, heureux de trouver un prétexte pour quitter la pièce, il ajouta :

— Je vais monter un instant pour me rendre compte de ce qu'ils font !

Et, se levant vivement, il sortit, avec l'intention d'aller chercher une arme pour tuer le staretz d'un coup de feu, puisque le poison n'avait aucune action.

Raspoutine le regarda partir avec un sourire paisible tt plein d'affection : il était certain qu'à son retour, Félix reprendrait sa guitare et recommencerait à chanter. Oh ! comme cela lui faisait du bien, et qu'il avait donc de plaisir à écouter la voix de ce jeune homme aimable et gracieux !

Le lendemain matin, à 5 heures, Katia Ivanovna, la domestique du staretz, se leva et, avant de commencer son travail, elle alla dans la chambre à coucher de son maître pour y prendre comme d'habitude ses vêtements et ses bottes. Le lit était vide.

Il n'était pas rare que Grigori Efimovitch ne fût pas rentré à cette heure-là, mais les événements de la nuit, les façons un peu étranges du staretz, le visiteur mystérieux et tellement emmitouflé qui avait échangé quelques mots à voix basse avec Grigori Efimovitch, tout cela inquiéta la domestique au plus haut point. Elle fut saisie d'une angoisse subite et courut dans la chambre des jeunes filles, où elle secoua Matrona en criant comme une folle :

— Matrona, Matrona, lève-toi, j'ai peur, Grigori Efimovitch n'est pas rentré !

Encore à moitié endormie, Matrona écouta à peine ce qu'elle lui disait, mais se souvenant pourtant des recommandations que son père lui avait faites la veille au soir, elle répondit à Katia avec impatience :

— Eh grosse bête, le père est allé chez le « petit » ! Il y aura probablement passé la nuit !

Tout lui semblant parfaitement clair, Matrona se rendormit tranquillement.

Mais à 7 heures, Katia vint de nouveau la réveiller brutalement et cette fois, en proie à une véritable terreur, elle murmura en tremblant :

— La police !

Matrona eut peur à son tour. Elle se leva immédiatement, éveilla sa sœur, et, enfilant une robe de chambre, elle alla dans la pièce voisine, où quelques policiers l'attendaient. Ceux-ci lui demandèrent où Grigori Efivomitch avait été dans la nuit, et ils questionnèrent tout le monde sur les plus petits détails de la soirée précédente. Matrona raconta que le père lui avait dit qu'il voulait aller chez le « petit ». Varia et Aniouchka confirmèrent ses paroles. Katia parla du visiteur nocturne emmitouflé dans une fourrure, et dont le visage était caché sous son bonnet. Les policiers firent alors monter la concierge et les agents de l'escalier ; ils les interrogèrent à leur tour : on apprit qu'à minuit, une

automobile militaire s'était arrêtée devant la maison, un homme enveloppé dans une pelisse en était descendu, celui-ci avait sonné et était monté chez Raspoutine par l'escalier de service. Les policiers prirent note de tous ces renseignements et se retirèrent sans dire à la famille anxieuse de quoi il s'agissait.

Aussitôt après leur départ, Matrona courut au téléphone et appela Munia Golovine. Mais celle-ci la tranquillisa en lui disant que Grigori Efimovitch était certainement en effet resté chez Félix Youssoupov, et qu'il n'y avait par suite aucune crainte à avoir ; sans doute rentrerait-il bientôt chez lui.

Vers 8 heures, les premiers solliciteurs arrivèrent comme d'habitude : c'étaient des paysans venus de provinces lointaines, de hauts fonctionnaires et des subalternes, des gens d'affaires, de pauvres veuves, des femmes dont les enfants étaient malades, des généraux, de simples soldats, des évêques, des religieuses et des dames dont les lèvres étaient peintes. Tous espéraient que Grigori Efimovitch apporterait un changement heureux dans leur situation.

Vers 10 heures, l'antichambre du staretz regorgeait de monde et celui-ci n'était toujours pas de retour. Quelqu'un passait parfois en toute hâte, sans faire attention aux personnes qui attendaient, la porte de la salle à manger s'ouvrait et l'une des adoratrices regardait au-dehors avec inquiétude. La porte du cabinet mystérieux, où le staretz avait coutume de recevoir les belles visiteuses, était restée grand ouverte. Les solliciteurs pouvaient ainsi examiner chaque détail de cette pièce : le simple lit de fer et ses couvertures de peau, la table de toilette, les images saintes enrubannées. Ce cabinet mystérieux, qui attirait tous les regards quand Raspoutine y disparaissait avec une femme, semblait aujourd'hui une petite chambre très ordinaire et très simple, vide, triste et pas du tout miraculeuse.

A 10 heures le téléphone sonna comme chaque jour : tout le monde savait que c’était l’appel de Tsarskoïé-Sélo. Mais, alors que d’habitude la domestique ou une des fidèles allait tranquillement répondre avant d’appeler le staretz, la sonnerie produisit cette fois une émotion assez grande. Plusieurs personnes coururent précipitamment et on entendit un bruit de voix à travers les portes entrouvertes, mais on ne put comprendre les mots qui y étaient prononcés.

Une certaine inquiétude se répandit chez les solliciteurs : personne ne pouvait expliquer où le staretz restait si longtemps, ni ce que signifiaient cette agitation inaccoutumée, ces murmures et cette nervosité évidente. On se contraignit cependant à parler à voix basse.

Vers 11 heures, Munia Golovine apparut, accompagnée de sa mère. En apprenant que Grigori Efimovitch n’était toujours pas rentré, elles devinrent livides et leurs lèvres tremblèrent. Afin de ne pas semer l’épouvante dans la maison, Munia descendit chez un commerçant du quartier, d’où elle téléphona à Félix Félixovitch. Elle remonta en disant que le prince était sorti de bonne heure le matin ; elle n’avait parlé qu’à son valet de chambre qui ne savait rien.

Les « fidèles » assises autour de la table dans la salle à manger restaient immobiles, anxieuses. Tout à coup le téléphone sonna, et Katia vint dire que le prince Youssoupov demandait à parler à Matrona. Celle-ci n’était pas capable de répondre, tellement elle était émue. Ce fut Mme Golovine qui alla à l’appareil. Les autres femmes l’entendirent s’exprimer en anglais d’une voix assez animée. Enfin Mme Golovine revint bouleversée, et chuchota à sa fille que Félix affirmait n’avoir pas vu Grigori Efimovitch de la nuit.

Cette nouvelle produisit une consternation générale. Aniouchka et les filles du staretz étaient d'accord pour répéter les paroles de Grigori Efimovitch : celui-ci avait bien l'intention d'aller chez le « petit ». Katia prétendait de son côté avoir bien reconnu le « petit » dans le visiteur nocturne. Mme Golovine objecta cependant timidement que ce pouvait être une erreur. Mais personne ne voulait le croire et chacun commençait à se laisser aller au désespoir.

Un silence pesant s'ensuivit et les heures s'écoulèrent avec une lenteur désespérante. Soudain Katia apparut, annonçant l'évêque Isidore, lequel était depuis le matin à la recherche du staretz et qui venait d'arriver en compagnie d'un agent de police : il désirait parler à Matrona.

L'évêque entra, suivi du policier. Ce dernier tenait un soulier de caoutchouc à la main ; il le posa sur la table devant Matrona, et lui demanda d'une voix assez mal assurée :

— Vous êtes la fille de Grigori Efimovitch Raspoutine ? Reconnaissez-vous ce caoutchouc, marqué Treugolnik pointure 10, comme ayant appartenu à votre père ?

Matrona prit l'objet en main, le fixa quelques instants et fondit en larmes. Varia, Aniouchka, les dames Golovine et toutes les autres « fidèles » du staretz accoururent : toutes reconnurent le caoutchouc comme appartenant à Raspoutine.

L'agent de police raconta ensuite comment il avait été averti vers midi, par deux ouvriers qui venaient de découvrir ce soulier près d'une pile du pont Pétrovski, et qu'il y avait des traces de sang sur la glace. La police aussitôt alertée s'était rendue sur les lieux et avait emporté le caoutchouc pour l'identifier. Mais personne dans la maison n'écoutait ce récit : les filles du staretz sanglotaient éperdument, les adoratrices tombaient dans des attaques

de nerfs, et la servante Katia courait comme une folle à travers toutes les pièces.

Les solliciteurs, qui jusqu'alors s'entretenaient à voix basse dans l'antichambre, se mirent à parler fort. Les généraux et les hauts fonctionnaires, qui étaient venus pour réclamer la protection du staretz, se dépêchèrent de quitter l'appartement avant l'arrivée de la police, ne tenant pas à ce que leur présence figurât dans les rapports. On pouvait toujours supposer que Grigori Efimovitch était mort, et personne n'eût pu dire qui allait maintenant répartir places et dignités ; il était plus sûr de ne pas se compromettre. Par contre, les pauvres, les paysans, les petits employés, ceux qui étaient réellement dans le besoin, ne quittèrent pas l'antichambre ; quelques-uns se dirigèrent même vers la porte de la salle à manger et entrèrent. Bientôt toutes les pièces furent pleines de gens, les uns curieux, les autres respectueux ; les portes étaient grand ouvertes, tout le monde allait et venait et l'on entendait de tous côtés des lamentations, des sanglots, des cris déchirants.

Quelqu'un raconta avec émotion que le staretz avait eu au début du mois des pressentiments très nets ; il aurait dit qu'il mourrait bientôt dans d'atroces souffrances. Un autre affirma savoir qu'il n'avait pas voulu laisser son fils Mitia partir à Pokrovskoïé pour les fêtes de Noël ; il lui aurait dit :

— Mitia, ne pars pas. Sinon tu ne me reverras plus. Je ne vivrai pas jusqu'à l'année prochaine !

Enfin la police arriva ; les agents ouvrirent les armoires, étiquetèrent les papiers, firent sauter la serrure de sa table de travail, mirent les scellés sur plusieurs paquets et interrogèrent les secrétaires de Raspoutine. Ils cherchaient l'argent, cette fortune fabuleuse que Grigori Efimovitch

avait dû amasser ; ils cherchaient aussi les lettres de l'impératrice pour les mettre en lieu sûr.

Enfin quelques-uns des policiers s'avancèrent vers les visiteurs qui n'avaient pas encore quitté l'appartement, et les prièrent de rentrer chez eux. Une foule inquiète de pauvres gens, de petits employés, de soldats, de vieilles femmes, de paysans et de religieuses, descendit l'escalier en parlant d'abord à voix basse, puis en criant avec agitation, et disparut dans le crépuscule brumeux de cet après-midi d'hiver.

Dès le 16 décembre au soir, Anna Viroubova avait dit à la tsarine que Grigori Efimovitch avait l'intention d'aller rendre visite à Félix Youssoupov pour faire la connaissance de sa jeune femme.

— Ce doit être une erreur, avait répondu l'impératrice étonnée, Irina Alexandrovna en effet n'est pas à Saint-Pétersbourg, mais en Crimée.

Aussi le lendemain matin, lorsqu'elle téléphona chez le staretz et qu'elle apprit sa disparition, Anna Viroubova fut-elle saisie d'une vive inquiétude. A peine Matrona lui eut-elle dit que son père n'était pas rentré, qu'elle courut chez l'impératrice, et les deux femmes s'entretinrent longuement de cet événement étrange. Alexandra dut aller à son hôpital militaire, mais elle revint presque aussitôt au château et, dévorée d'inquiétude, elle téléphona au ministre Protopopov. Celui-ci raconta qu'un sergent de ville en faction la nuit dernière devant le palais de Youssoupov avait entendu des coups de feu chez le prince. La chose n'était du reste pas encore éclaircie. La tsarine à cette nouvelle fut saisie de frayeur, et eut à peine la force de donner au ministre l'ordre de faire faire une enquête sévère et de la tenir au courant.

L'empereur était précisément au Quartier Général et il avait emmené avec lui le commandant Voïékov, ainsi que la

plupart de ses aides de camp, de sorte que l'impératrice et Anna étaient livrées à elles-mêmes, sans aide et sans conseil. Un effroyable sentiment de terreur s'emparait d'elles à l'idée qu'un accident put arriver au staretz. Alexandra ne voulait pas croire que son unique ami, le sauveur de son fils et le meilleur conseiller de son époux pût être mort. Que deviendraient-ils tous, s'ils étaient privés de la bonté et de l'affection du père Grigori ? Au milieu des nombreux ennemis et des gens malveillants qui les entouraient, il avait été pour les souverains leur seul appui ; Dieu le leur avait envoyé, et sa mort amènerait leur écroulement, Alexandra n'en doutait pas. La tsarine tomba au cou d'Anna et sanglota : cette dernière était la seule qui pouvait comprendre sa souffrance, car elle aussi perdait tout par la mort de Grigori Efimovitch.

Vers midi, Protopopov téléphona en donnant un compte rendu exact de ce que la police savait. Les deux femmes purent se faire alors une idée des événements de la nuit précédente.

Le sergent de ville de faction dans la Moïka avait en effet entendu un coup de feu dans la cour du palais de Youssoupov. Il était aussitôt accouru et il avait rencontré le prince lui-même. Celui-ci aurait répondu en souriant à sa demande qu'un de ses invités, un peu éméché, s'était amusé à tirer en l'air.

L'agent, ne pouvant douter des paroles d'un si grand personnage, avait salué et s'était éloigné. Mais quelques minutes plus tard, Youssoupov avait envoyé son portier à sa recherche et l'avait reçu dans son cabinet, où se trouvait un homme en tenue d'officier, qui se présenta comme étant le député Pourichkévitch. Tous deux lui auraient dit qu'ils venaient de tuer Raspoutine, le plus grand malfaiteur de l'époque, et que si lui, l'agent de police, aimait son tsar, il devait garder le silence sur tout cela. Le sergent de ville

l’avait promis, mais il avait malgré tout, par devoir, fait son rapport au commissaire.

Dès le lendemain matin, la police s’était rendue au palais de Youssoupov et avait procédé à une enquête. Il y avait une longue trace de sang dans l’escalier et jusque dans la cour. Mais le prince prétendit qu’un de ses amis avait tué un chien. Il en montra en effet le cadavre au milieu de la cour, mais les agents firent observer qu’une telle quantité de sang ne pouvait provenir d’un animal.

Protopopov croyait donc, et il le dit à l’impératrice, que sans aucun doute, Raspoutine avait été assassiné par Youssoupov et ses amis. Le ministre fit immédiatement observer qu’il était impossible de procéder à une arrestation : un membre de la famille impériale était compromis dans l’affaire, ce qui assurait l’immunité à tous les complices.

Alexandra se rendit compte immédiatement de toute l’infamie du complot et de la lâcheté du meurtrier, qui avait attiré le grand-duc Dimitri Pavlovitch dans l’affaire pour se garantir contre la justice. Du reste l’impératrice en eut la confirmation, quand les assassins essayèrent l’un après l’autre de venir se disculper. Ce fut d’abord le grand-duc Dimitri qui téléphona pour lui demander de le recevoir : elle refusa. Peu de temps après, Félix Youssoupov s’annonça avec la même requête : Alexandra lui fit répondre que s’il avait des explications à donner, il devait le faire par écrit.

Elle reçut en effet dans la soirée une lettre du prince, où celui-ci affirmait que Raspoutine n’était pas venu chez lui dans la nuit et où il recommençait le conte du chien. Devant cette lâcheté, l’impératrice remit la déclaration de Youssoupov au nouveau ministre de la Justice Dobrovolski, avec ordre de poursuivre l’enquête.

Indignée au plus haut point, Alexandra avertit son époux, alors au Quartier Général :

« Nous sommes tous rassemblés, écrivait-elle le 17 décembre 1916 et tu peux t'imaginer nos sentiments, nos pensées, notre Ami a disparu. Hier, Anna l'a vu ; il a dit que Félix Lui avait demandé de venir dans la soirée, qu'une automobile irait Le chercher pour voir Irina. En effet, une automobile (militaire) est venue Le prendre avec deux civils et il est parti.

« Notre Ami était de bonne humeur, mais très nerveux ces jours-ci. Félix affirme qu'il n'est pas venu chez lui et que nul ne L'a jamais invité. Cela ressemble tout à fait à un piège. J'espère encore en la miséricorde de Dieu ; peut-être n'a-t-on fait que l'emmener quelque part. Je t'en prie, envoie-moi Voïékov, car nous ne sommes que des femmes avec nos faibles têtes. Je garderai Anna ici, car maintenant, ils s'attaqueront à elle. Je ne crois pas, je ne veux pas croire, qu'il ait été tué. Que Dieu ait pitié de nous ! Quelle angoisse intolérable (je suis calme, je ne puis croire cela) ! »

Le même jour, l'impératrice envoyait encore deux télégrammes à l'empereur :

« Envoie-moi immédiatement Voïékov, nous avons besoin de son aide, car notre Ami a disparu depuis hier soir. Nous sommes confiants en la miséricorde de Dieu. Félix et Dimitri sont compromis dans l'affaire. »

« Protopopov fait tout ce qu'il peut. Félix, qui voulait partir pour la Crimée, a été retenu. J'attends ton retour avec impatience. Que Dieu nous aide ! »

Une autre dépêche de l'impératrice, datée du 18 décembre, est ainsi conçue :

« J'ai prié à la chapelle. Toujours aucune trace de notre Ami. La police continue ses recherches. Je crains que ces deux misérables n'aient fait quelque chose d'épouvantable,

mais je n’ai pas encore perdu tout espoir. Pars dès ce soir, car j’ai instamment besoin de toi. »

Les 17 et 18 décembre s’écoulèrent dans un désespoir sans nom, jusqu’au moment ou Protopopov avertit enfin l’impératrice que le cadavre de Raspoutine avait été retrouvé.

Après la découverte du caoutchouc, la police avait fait briser la glace de la Néva au pont Pétrovski, et des plongeurs retrouvèrent le corps. Les bras et les jambes étaient serrés par de grosses cordes, et le cadavre portait de nombreuses traces de blessures. Raspoutine n’était certainement pas mort quand on l’avait jeté à l’eau, car il avait réussi à dégager à moitié une de ses mains, et les poumons étaient pleins d’eau.

Le cadavre fut transporté en grand mystère à l’hospice de Tchéma, où le professeur Kossorotov l’examina. Quand l’impératrice apprit que le corps avait été retrouvé, elle donna l’ordre à la sœur Akouline, cette même nonne que Raspoutine avait guérie au couvent d’Okhtoï, de rendre les derniers devoirs au staretz. Celle-ci passa la nuit près de lui, le lava, l’habilla de linge propre, et lui mit un crucifix dans la main, ainsi qu’une lettre d’adieu de la tsarine :

« Donne-moi ta bénédiction, cher martyr, afin qu’elle m’accompagne dans le chemin douloureux que j’ai encore à parcourir ici-bas. Pense aussi à nous dans tes saintes prières ! Alexandra. »

Tels furent les derniers mots de l’impératrice à l’« Ami ».

Le lendemain matin, la sœur Akouline arriva à Tsarskoïé-Sélo avec le cadavre dans une voiture. La police avait fait croire, pour éviter toute manifestation, que le corps serait transporté à Pokrovskoïé. Mais l’enterrement eut lieu en réalité le 21 décembre au matin dans le parc Tsarskoïé-Sélo. Le cercueil fut placé dans un terrain sur lequel Anna Viroubova avait eu l’intention de faire bâtir un hospice pour

les invalides. Les souverains, les grandes-duchesses, Anna Viroubova, Protopopov, les aides de camp Lomane et Maltzev, les filles du staretz et la sœur Akouline, assistaient à cette funèbre cérémonie. Avant la fermeture du cercueil, Matrona mit encore sur la poitrine de son père l'image sainte que l'impératrice avait rapportée de Novgorod. C'est le père Vassiliev, l'aumônier de la Cour, qui récita les dernières prières, avant que le corps de Grigori Efimovitch Raspoutine fût rendu à la terre.

La tsarine fit souvent venir les filles de Raspoutine à Tsarskoïé-Sélo, pour avoir auprès d'elle quelques-unes des personnes qui l'avaient vraiment aimé ; les grandes-duchesses et elle firent leur possible pour consoler les jeunes filles orphelines. L'empereur déclara vouloir leur servir de père.

Cet acte infâme dont Grigori Efimovitch avait été la victime, provoqua la colère et l'indignation du tsar. A son retour du Quartier Général, il salua son entourage de ces mots :

— J'ai honte devant toute la Russie, de voir que des gens qui me touchent de près ont souillé leurs mains du sang de cet homme !

L'empereur approuva aussi toutes les mesures que son épouse avait prises en son absence envers les meurtriers. Le grand-duc Dimitri Pavlovitch et le prince Félix Youssoupov furent étroitement surveillés et durent garder les arrêts de rigueur. Le prince Félix s'était immédiatement rendu au palais du grand-duc Dimitri où la police ne pouvait pénétrer, et c'est là que les deux amis attendaient leur sort. Bientôt une lutte assez vive s'engagea à cause d'eux entre l'empereur et le parti des grands-ducs. Le tsar avait exprimé son intention de punir les coupables sans merci, et les grands-ducs se révoltèrent. Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovtich fit en particulier tout son possible

pour faire arrêter la procédure. Il alla trouver le ministre de la Justice Dobrovolski et lui ordonna assez grossièrement de ne plus s'occuper de l'affaire. Mais le ministre ne se laissa pas intimider et fit valoir l'ordre formel qu'il avait reçu du tsar. Le grand-duc s'adressa alors à l'empereur lui-même, et il eut une explication si violente avec le souverain, qu'on l'entendait crier dans les pièces voisines : pour finir, le tsar le mit à la porte.

Mais une fois de plus, le manque de volonté de Nicolas fut visible, il se laissa persuader de renoncer à des poursuites légales, et se contenta d'envoyer le grand-duc Dimitri Pavlovitch en Perse, et d'exiler le prince Youssoupov dans ses terres. Malgré la douceur de cette punition, la famille impériale protesta encore et adressa une pétition au tsar pour lui demander la grâce de Dimitri. Mais l'empereur répondit simplement en marge de la lettre :

— Personne n'a le droit de tuer !

Et ses ordres furent exécutés.

L'« acte héroïque » du prince Youssoupov et de ses compagnons fut bientôt interprété comme il l'avait été dès le début : c'était une chose parfaitement honteuse, un vulgaire assassinat. On commenta surtout la façon dont les coupables se conduisirent après le meurtre. Ces « héros patriotes » n'avaient même pas le courage d'avouer leur crime, et ils faisaient tout leur possible pour éloigner d'eux tout soupçon : ils niaient, ils cherchaient à se mettre en sécurité, sans aucun égard pour leur honneur et leur conscience.

Le prince Youssoupov, le jeune aristocrate, le parent de l'empereur, n'avait pas hésité un instant à faire un faux serment à l'impératrice, à la tromper et à imaginer des détails que l'on n'avait pas tardé à reconnaître faux. Il

préféra sans doute cacher la vérité, la réserver pour les mémoires qu'il avait l'intention de publier dans la suite.

Les autres conspirateurs se comportèrent de la même façon : le grand-duc Dimitri Pavlovitch et le député de la Douma Pourichkévitch, cet orateur célèbre, s'obstinèrent à nier jusqu'au bout en face de la vérité évidente.

Le peuple, de son côté, reconnut avec son jugement sain qu'il ne s'agissait nullement d'un acte héroïque, mais d'un crime très vulgaire. La bonne société de la capitale, toujours avide de sensations, fit il est vrai une ovation aux meurtriers ; on se complimenta même un peu sur la Perspective Nevski au sujet de l'assassinat de Raspoutine. L'excitation systématique des salons et de la Douma avait été pour beaucoup dans la réputation de malfaiteur faite à Grigori Efimovitch. Tous les gens qui avaient attendu en vain une nomination, une distinction ou la réalisation d'une bonne affaire, grâce au staretz, furent les premiers à déclarer hautement que la mort de Raspoutine délivrait l'empire d'un grand poids.

La nouvelle de l'assassinat du staretz produisit un tout autre effet sur les simples paysans. Pour eux, Grigori Efimovitch avait toujours été un des leurs, il était le représentant des moujiks à la Cour du tsar, il était le seul, au milieu des puissants et des riches, à combattre pour les véritables intérêts du peuple. Les paysans aimaient leur staretz et ils considérèrent son assassinat comme un tort et une injure grave qui leur étaient faits. Dans des milliers de huttes sibériennes, on gémit sur le sort de Grigori Efimovitch, de ce moujik, qui était parti à Saint-Pétersbourg pour aller dire la vérité au tsar, et que les gens de la Cour avaient tué.

Beaucoup de personnes superstitieuses considérèrent l'assassinat de Raspoutine comme un avertissement de la

fatalité. Elles rappelaient avec inquiétude les paroles du staretz :

— Quand je mourrai, le tsar perdra bientôt sa couronne !

13

LE NAVIRE DE LA MORT

Dans les usines de Poutilov, dans les arsenaux de la Baltique et dans le faubourg Viborgère, les agitations devenaient menaçantes : les ouvriers abandonnaient leur travail et des orateurs prêchaient la révolte, la lutte contre la vie chère, contre le gouvernement et même contre l'empereur. La police, impuissante, réclamait des troupes, mais les soldats faisaient feu sur elles et fraternisaient avec les rebelles.

L'impératrice écrivait à son époux le 22 février 1917 :

« Quels temps horribles nous vivons ! C'est encore plus pénible à supporter que la séparation. Tu es courageux et patient ; de toute mon âme je sens, je souffre avec toi, beaucoup plus que je ne puis l'exprimer en paroles. Que puis-je faire ? Prier, et prier ! Notre cher Ami est dans l'autre monde, Il prie aussi pour toi et ainsi il est encore plus près de nous. Néanmoins, comme on voudrait entendre Sa voix consolante et réconfortante ! »

Le mécontentement grandissait très rapidement, de jour en jour, et bientôt d'heure en heure. Il faisait à Pétrograd un froid glacial, mais il n'y avait plus de bois. Les gens avaient faim, mais il n'y avait plus de pain et les boulangeries étaient assiégées par des gens qui passaient leur nuit à attendre debout en longues files, jusqu'au moment où perdant patience ils pillaient simplement les boutiques.

La tsarine pensait souvent que Grigori Efimovitch avait dit à l'empereur quelques jours avant sa mort, qu'il fallait

avant tout venir en aide aux malheureux, afin « que le peuple ne perdît pas sa confiance en son tsar ». Raspoutine n'était plus, et ce conseil si sage n'avait pas été suivi. De longues théories de manifestants parcouraient la ville en réclamant du pain et la paix. Chaque jour il y avait des bagarres sur la Perspective Nevski, les officiers de police étaient maltraités, quelques-uns même étaient tués. La révolte grandissait, contre le gouvernement, contre le tsar. Les révoltés circulaient maintenant au chant de la *Marseillaise,* exigeant le renvoi du ministère et l'abdication de l'empereur.

Le gouvernement ne fut pas à la hauteur de la situation : il abandonna tout, et chaque ministre essaya de fuir. Enfin la garnison se mutina à son tour et les troupes de la Garde elles-mêmes fraternisèrent avec les révolutionnaires.

L'empereur en ce moment critique était au Quartier Général, loin de Pétrograd ; il fit savoir, dès les premiers troubles, qu'il était prêt à abdiquer, si tel était bien le désir du peuple. Pour lui, il irait à Livadia et cultiverait ses fleurs. Mais quand les nouvelles qui parvenaient de la capitale furent plus inquiétantes, il changea de résolution comme il l'avait fait souvent, et ordonna de lancer une armée contre Pétrograd pour réprimer la révolte. Toutes les troupes fondirent sans combat et se rangèrent du côté des révolutionnaires. Le tsar vit que la situation était sans issue et, le 15 mars, il signa dans le salon du train impérial, entre Tsarskoïé-Sélo et le Quartier Général, son acte d'abdication qu'il remit aux représentants de la Douma.

Le 22 mars, l'ex-empereur, prisonnier du gouvernement provisoire, était reconduit à Tsarskoïé-Sélo avec sa famille et étroitement surveillé. Dans la nuit du 22 au 23 mars, une bande de soldats révolutionnaires envahit le parc du Château, profana la tombe de Raspoutine et emporta le cadavre dans la forêt de Pargolovo. Là ils construisirent un

grand bûcher et, y ayant placé le corps après l'avoir arrosé de pétrole, ils y mirent le feu.

La famille impériale resta cinq mois prisonnière à Tsarskoïé-Sélo. Le 13 août au soir, le commandant du Palais leur donna l'ordre de se préparer à partir, le gouvernement provisoire désirant les transférer en Sibérie où ils seraient prisonniers jusqu'à nouvel ordre. La tsarine apprit par un des soldats qu'on devait les emmener dans la province de Tobolsk.

Quelle coïncidence ! C'était dans le même district que Raspoutine, l'« Ami » inoublié, était né ! C'est de là qu'il était venu à eux pour les soutenir dans les dangers de leur vie !

La tsarine profita des dernières heures qu'elle avait encore à rester dans ces lieux, où elle avait vécu « vingt-trois années de bonheur », pour prendre congé de tout ce qui lui était cher, et elle envoya quelques lignes à son amie Anna, prisonnière depuis plusieurs mois à la forteresse Pierre-et-Paul :

« On met une distance effroyable entre nous, et c'est là un nouveau chagrin. Nous ne savons pas encore exactement où l'on nous emmène, ni pour combien de temps, mais je crois que ce voyage va nous rapprocher de l'endroit où tu étais toi-même il y a quelques mois à peine. L'esprit de notre Ami nous appelle !… »

A minuit, ils étaient prêts à partir, quand le tout-puissant Kérenski se fit annoncer. Tous se réunirent dans la grande salle en hémicycle et le nouveau ministre de la Justice leur fit part de la décision du gouvernement provisoire d'envoyer en Sibérie « Monsieur Romanov et sa famille ».

A cinq heures du matin, Nicolas, Alexandra et leurs enfants montèrent en automobile, et furent conduits sous bonne escorte à la gare Alexandre. Le 17 août, ils

arrivèrent à Tioumen et y attendirent le vapeur *Rouss,* qui devait les mener à Tobolsk.

Ils apprirent le lendemain que le bateau passait à Pokrovskoïé, et un sentiment de tristesse immense s'empara d'eux. Comme la main de Dieu se faisait sentir : ils allaient, détrônés, humiliés et prisonniers, voir l'endroit d'où Grigori Efimovitch Raspoutine était parti en simple moujik, avec ses grosses bottes et sa misérable fourrure de paysan, pour aboutir à leur château impérial !

Et en effet, ils aperçurent sur la hauteur le petit village propret, avec son clocher, ses rues blanches, et larges. Enfin ils virent Sa maison qui surpassait toutes les autres de ses deux étages.

Réunis sur le pont, ils le regardèrent avec curiosité, ce village. Anna était venue ici plus d'une fois par ordre de l'impératrice, et connaissait tout cela ; elle avait vécu dans la maison de Raspoutine, avait dormi sous son toit, avait été chaque jour avec Lui rejoindre les pêcheurs sur les bords de la Toura. Anna avait beaucoup parlé aux souverains de Pokrovskoïé et de la vie que le staretz y menait. Ils étaient au courant de chaque détail.

Le petit Alexis, surtout, regardait avec agitation les maisons qui défilaient devant lui. C'était donc là l'endroit merveilleux où était la fameuse écurie dans laquelle les chevaux parlaient ! C'était donc en ce lieu de la steppe que chaque fleur qui poussait renfermait une âme ! Oui, c'était ce village dont le bon petit père Grigori Efimovitch avait tant parlé à l'enfant malade, et dont il lui disait :

— Tout cela, tout ce pays appartient à ton papa et à ta maman et t'appartiendra à toi-même un jour !

Mais Alexis était maintenant un grand garçon et il savait bien que son papa, sa maman et lui-même étaient de pauvres prisonniers que l'on exilait, et que cette Sibérie merveilleuse ne leur appartenait plus.

Le village s’était effacé depuis longtemps à l’horizon, que tous parlaient encore de Grigori Efimovitch, songeaient à ce qu’il avait été, à ce qu’il avait fait et à ce qu’il avait dit. L’impératrice se souvenait avec angoisse des paroles qu’Anna lui avait rapportées un jour, bien avant l’époque triste : Raspoutine passait avec deux de ses fidèles devant la forteresse Pierre-et-Paul, quand soudain il s’était arrêté et avait dit d’un ton prophétique :

— Je vois beaucoup d’hommes mourir dans des tortures épouvantables ! Des peuples entiers ! Des monceaux de cadavres ! Parmi eux, il y a des princes, des grands-ducs, et des centaines d’aristocrates ! La Néva sera rouge, la Néva sera un fleuve de sang !

Cette prophétie s’était réalisée !

Tous se retournèrent encore une fois vers le coude du fleuve derrière lequel Pokrovskoïé s’était effacé et ils se mirent à prier comme Grigori Efimovitch le leur avait appris.

Le vapeur glissait lentement sur l’eau. Au lointain le kremlin de Tobolsk apparaissait dans le crépuscule. Le navire, qui menait le dernier empereur de Russie et les siens vers un destin inconnu, descendait doucement le fleuve dans les teintes mourantes de ce beau soir d’été.

---

[1] Podpolniks, hommes des caves. Chaque paysan possède dans son isba un réduit sans fenêtre, une cellule, généralement dans sa cave où il donne l’hospitalité aux « errants ».

[2] C’est en 1904 que Raspoutine vint pour la première fois à Saint-Pétersbourg.

[3] C'est Dostoïevski, dans son roman *Les Possédés,* qui a créé cette image du peuple russe « porte-Dieu ».

[4] Philosophe mystique allemand, auteur d'une *Vie de Jésus.*